TRADUCTION

DES

ŒUVRES MÉDICALES

D'HIPPOCRATE.

TOME SECOND.

SE TROUVE,

A PARIS, { chez MÉQUIGNON aîné, rue des Cordeliers.
chez CROULLEBOIS, Libraire, rue des Mathurins.
chez THÉOPHILE BARROIS jeune, Libraire, rue N.....

A MONTPELLIER, chez TOURNEL, père et fils, Libraires.

A BORDEAUX, chez AUDIBERT et BURKEL, Libraires, allées de Tourny.

A METZ, chez N.....

Et chez les principaux Libraires de France et des pays étrangers.

LE Traducteur et les Imprimeurs mettent l'Édition de cet ouvrage sous la garde des lois, notamment celle du 19 juillet 1793, an 2 de la République française. Ils en déposeront en conséquence deux exemplaires à la bibliothèque nationale.

Rés Med XVIII B 124389

TRADUCTION

DES

ŒUVRES MÉDICALES

D'HIPPOCRATE,

SUR LE TEXTE GREC,

D'APRÈS L'ÉDITION DE FOËS.

TOME SECOND,

CONTENANT la suite de la première Partie jusqu'à sa fin,
Et le commencement de la seconde Partie.

A TOULOUSE,

Chez FAGES, MEILHAC et Comp.e, Imprimeurs-Libraires, rue Saint-Rome, maison BROULHIET.

M. DCCC. I.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ TOULOUSE

TRADUCTION
DES
ŒUVRES MÉDICALES
D'HIPPOCRATE.

Continuation de la première Partie.

LE MOCHLIQUE.

Ce Traité n'est proprement qu'une récapitulation du Traité des Fractures et de celui des Articles, faite sommairement de main de maître, en faveur de ceux qui ne veulent pas charger leur mémoire de tout ce qu'on a vu dans les deux traités précédens.

1°. Il est dans la nature des os, que ceux des doigts soient simples, et leurs articulations pareillement: mais ceux de la main et du pied sont très-différens. Leur articulation est fort variée; ils se trouvent plus gros au tarse. Il y en a un au talon, qui sort presque en dehors; il sert en une manière particulière à l'insertion des tendons placés derrière. La jambe a deux os, qui se rapprochent l'un de l'autre, en haut et en bas. Le moins gros est en dehors; il répond au petit doigt; il s'étend plus que le tibia en diminuant de grosseur, et prenant une légère courbure vers le genou, où se remarque un tendon à la partie externe du jarret. Les deux os de la jambe

Brièvе description de la plupart des os.

ont, chacun dans le bas, une épiphyse sur laquelle se meut le pied. Ils en ont une autre vers le haut, où le fémur s'articule avec le tibia d'une manière simple, comme dans des rainures pratiquées sur son condyle ; la rotule est par-dessus. Le fémur est courbé en avant et en dehors. Sa tête est terminée par une épiphyse ronde, d'où part un ligament qui l'attache à la cavité cotyloïde du bassin. Elle s'y insère obliquement, et s'emboite moins profondément que celle du cubitus avec l'humérus. L'ischium est lié avec l'os sacrum au-dessous de la grosse vertèbre, au moyen d'un ligament cartilagineux. L'épine est courbée diversement depuis l'os sacrum jusqu'à l'atlas. Vis-à-vis l'anus, et les lieux où sont les organes de la semence et la vessie urinaire, elle se courbe en avant ; elle devient ensuite droite jusqu'au diaphragme, à l'endroit où sont les muscles psoas ; après quoi, elle fait une courbure, dont la convexité est en dehors, jusqu'à la grosse vertèbre du dessus des épaules : mais elle paroît plus courbée là, qu'elle ne l'est en effet ; à raison de ce que les apophyses épineuses sont plus longues. Au col la convexité est en avant, les vertèbres sont toutes lisses à leur partie antérieure, s'unissant parfaitement l'une avec l'autre. Elles se trouvent assujéties par des cartilages et des ligamens sur le derrière, où elles s'articulent mutuellement par synarthrose. L'épiphyse épineuse y présente une saillie marquée, avec un cartilage, d'au-dessous duquel sortent des nerfs en s'inclinant. Il y a aussi, depuis le col jusqu'aux lombes, des muscles qui remplissent les vides de la colonne vertébrale et les in-

tervalles des côtes. Les côtes s'attachent avec des ligamens aux vertèbres, depuis le bas du col jusqu'aux lombes. Sur le devant elles s'unissent au sternum ; certaines par le moyen d'un cartilage souple. La figure qu'elles forment, est plus approchante de la rhomboïdale, que dans tous les autres animaux. L'homme est celui, dont la cavité du thorax est, respectivement, la moins grande. Dans les intervalles de l'épine, où il n'y a point de côtes, les apophyses transverses sont plates et courtes : les côtes qui s'articulent aux apophyses transverses, y sont unies par des ligamens simples. Les clavicules sont rondes sur le devant, ayant un peu de mouvement sur le sternum. Elles sont plus fortes vers l'acromium, qui vient des omoplates, d'une manière différente dans les divers sujets. L'omoplate est cartilagineux vers l'épine dans l'enfance ; il est libre en tout sens, hors dans son articulation avec l'humérus. Sa forme, dans la partie, externe est fort irrégulière ; sa tête et son col sont cartilagineux dans l'enfance. L'omoplate ne s'oppose pas à quelque mouvement dans les côtes, n'étant adhérant qu'à l'humérus. La tête de celui-ci y est attachée, par un ligament rond (1). Cet os est courbé en arrière, un peu incliné sur le devant : il ne se rend point à la cavité glénoïde par une ligne droite. Vers le coude il grossit ; on y voit un condyle ferme tuberculeux, dans lequel sont deux cavités, l'une qui reçoit l'apophyse coronoïde quand l'avant bras est fléchi ; l'autre

(1) Ce n'est pas précisément un ligament, mais un tendon de la portion articulaire du biceps.

reçoit l'olécrane quand il est étendu. C'est là, que se trouve l'origine et le passage du nerf qui s'engourdit dans certaines positions du coude.

Fracture du nez.

2°. Quand le nez est cassé, rajustez la fracture, aussitôt qu'il sera possible. Si elle est au cartilage, vous ferez, avec un morceau de cuir de Carthage, recouvert de charpie, ou tout autre chose non irritante, un tampon qui sera placé dans la narine. L'on rapproche les parties séparées, qu'on contient par le moyen d'un emplâtre étendu sur de la peau; c'est là tout le bandage.

Autre traitement. Raccommoder la partie sur-le-champ, l'assujétir avec l'emplâtre de soufre; et tenir souvent le doigt dans la narine, pour que le tout s'arrange bien, en repoussant dans le sens qu'il convient. Le tampon de cuir est ici nécessaire. Quand il y a plaie, et des os qui doivent se séparer, ne faites rien qui irrite le mal.

Fracture des cartilages de l'oreille.

3°. Pour l'oreille, dont le cartilage est fracturé, n'employez ni cataplasme, ni bandage : s'il en faut absolument, qu'il soit léger; il vaut mieux contenir au moyen d'un emplâtre : s'il s'y fait un dépôt, on le connoît à la tumeur. Dans les parties charnues, abondantes en humeur, on est sujet à se tromper en ouvrant. Il y a en effet, des parties qui sont sèches, d'autres humides; il y en a certaines, où l'on ne *peut faire d'incision*, sans un danger imminent de mort. Si l'on applique le feu à l'oreille de part en part, elle guérit facilement.

Faites vous quelque incision, appliquez les topiques des plaies fraîches, que vous soutiendrez d'un très-léger bandage.

4°. La machoire est sujette à des convulsions ; elle se remet alors à sa place d'elle-même ; rarement se luxe-t-elle complétement ; c'est principalement, en faisant une grande ouverture de la bouche. Cela n'arrive même, qu'autant qu'en ouvrant fortement la bouche, on la tourne de quelque côté. Elle se luxe alors, parce que les ligamens se trouvent relâchés d'un côté. Les signes de la luxation de la machoire inférieure, sont que le menton avance, qu'elle est tournée du côté opposé à celui de la luxation ; et qu'on ne peut fermer la bouche. Quand la luxation est des deux côtés, le menton avance davantage. La bouche n'est pas tournée ; on le connoît, en ce que les dents de la machoire inférieure se trouvent au-dessous et vis-à-vis de leurs correspondantes dans la supérieure. Lorsque la luxation est double, si elle n'est bientôt réduite, l'on meurt dans dix jours, avec une fièvre continue, des engourdissemens et l'état comateux. Tant est grande la force des muscles convulsés ! Le ventre se trouble ; il rend des matières en petite quantité, point mêlées. Ce que l'on rejette, si on vomit, est de même. Il y a moins de danger, quand la luxation n'est que d'un côté. La manière de réduire pour chaque cas, est la même. Le malade assis ou couché, on appuie sa tête ; on prend le menton qu'on pousse des deux mains, en avant et en arrière par trois mouvemens, celui d'avant, celui d'arrière, et celui d'en haut. Ne négligez, dans le traitement, ni les émolliens, ni la situation convenable, ni les mouvemens à imprimer au menton. Ainsi se fait la réduction.

Machoire luxée.

Luxation de la tête de l'humérus.

5°. La luxation de la tête de l'humérus se fait communément en bas. Je n'en ai point vu qui se fût faite autrement. Il paroît à la vérité luxé en avant, lorsqu'on a les chairs autour de l'articulation très-maigres, comme les bœufs les ont pendant l'hiver; saison dans laquelle ils sont plus sujets aux luxations : il en est de même quand ils se trouvent exténués, minces, desséchés, et que leurs articulations sont surchargées d'humeurs sans inflammation : car s'il y avoit de l'inflammation, elle contiendroit les os en leur place. Les bouviers qui alors aiguillonnent les bœufs, pour tâcher de faire remettre l'os en sa place, sont dans une grande erreur, qui provient de leur peu d'attention, à la manière dont le bœuf porte naturellement ses jambes de devant. Il y a à cet égard quelque rapport entre la structure de l'homme, et celle du bœuf. Homère a remarqué que les bœufs sont très-maigres dans l'hiver. Après la luxation de l'humérus, si elle n'est point réduite, on ne peut point faire les ouvrages qui demandent que le bras soit élevé obliquement loin des côtes. J'ai dit quelle espèce de luxation y a lieu. Si elle est de naissance, les os les plus voisins viennent moins longs. Cela se voit dans ceux que nous nommons coudes de belette. Les os de l'avant-bras sont moins affectés que celui du bras; ceux de la main encore moins. Les os situés au-dessus ne le sont point. Il en est de même pour l'atrophie des chairs. L'atrophie se fait plus remarquer, du côté du membre opposé à celui de la luxation. Elle est plus considérable, quand la luxation s'est faite dans l'âge de l'accroissement; moins quand elle est

de naissance. Il arrive aux nouveaux nés des suppurations profondes, à l'entour de l'articulation, qui en imposent et causent l'atrophie, comme si l'humérus étoit luxé. Lorsque la luxation vient dans l'âge fait, l'humérus luxé n'est pas moins long que l'autre. Il n'y a plus alors lieu à un défaut d'accroissement de l'os, mais à l'atrophie des chairs. Celles-ci augmentent ou diminuent journellement, dans les divers âges, et suivant l'état du corps. Quand l'acromium se déplace, on voit un vide près de sa place. C'est ce vide qui fait croire, lorsque l'acromium est déplacé, que l'humérus est luxé (1); mais on trouve dans ce dernier cas, la tête de l'humérus sous l'aisselle: et l'homme ne peut ni élever le bras, ni le tourner çà et là. L'examen de l'autre épaule donne encore une indice.

La réduction s'obtient, en plaçant le poing sous l'aisselle, en appuyant de la tête contre l'acromium, et faisant, avec l'autre main, rapprocher le coude de la poitrine (2); ou bien on fait passer la main du bras luxé derrière le dos, pour faire tourner la tête de l'humérus; ou bien l'on appuie de la tête contre l'acromium, en se servant des mains sous l'aisselle, pour ramener la tête de l'humérus; et l'on pousse avec

---

(1) Voyez le traité des articles, n°. 11.

(2) Il faut, en lisant la fin de cet article, se rappeler ce qui a été enseigné touchant la réduction, dans les six premiers numéros du traité des articles: à moins de quoi, la fin du numéro présent paroîtroit inintelligible. Cette observation s'applique aussi à toute la doctrine présentée sommairement dans le mochlique.

le genou le coude près de la poitrine : ou bien l'on fait pousser le coude par un aide au lieu de se servir du genou, comme dans la précédente manière de réduction : ou bien l'on met son épaule dans l'aisselle, sous celle qui est luxée : ou bien l'on place son talon sous l'épaule luxée, après avoir garni l'aisselle d'une pelote, le talon droit, si la luxation est du côté droit : ou bien on place l'épaule luxée sur un liteau, ou même sur un échelon d'échelle à main : ou bien l'on ne fait pratiquer les mouvemens nécessaires pour la réduction, qu'après avoir lié le bras sur un morceau de bois. Le traitement demande que le bras soit, après la réduction, retenu le long du thorax, que la main soit tenue à la hauteur du coude, et que l'épaule soit repoussée vers le haut ; c'est la situation pour le bandage. Si l'on ne fait la réduction, l'épaule s'atrophie.

La séparation de l'acromium d'*avec la clavicule* en impose, comme s'il y avoit luxation de l'humérus. On ne perd nullement l'usage du bras, quoique la réduction ne se fasse point. La manière d'obtenir la réduction, et celle de faire le bandage, sont les mêmes.

Ce numéro est l'abrégé du n°. 13 du Traité des Articles, concernant les luxations du coude.

6°. Dans la luxation incomplète du cubitus, faite du côté du thorax ou en dehors, l'os restant articulé avec l'humérus, on pousse obliquement en arrière à l'endroit de la tumeur, après avoir fait les extensions. Quand la luxation est complète, soit d'un côté ou d'autre, on fait l'extension en mettant l'avant-bras dans la situation qu'on lui donne pour rajuster l'humérus fracturé. L'olécrane, après la

flexion du coude, ne portera point ainsi d'obstacle à la réduction.

Le coude se luxe principalement du côté du thorax. On le ramenera à sa place, en faisant une forte extension; afin que l'apophyse olécrane ne soit point arrêtée par le condyle de l'humérus. On tourne doucement le cubitus, durant qu'il est en l'air, sans le repousser de force en droite ligne, tâtant de tout côté pour tâcher de lui faire reprendre sa situation. Il est même bon, de mettre le bras, successivement en pronation et en supination.

La situation à donner, après la réduction, est de soutenir la main un peu plus élevée que le coude, l'avant-bras fléchi, et le bras placé le long du thorax. C'est la plus propre à fortifier l'articulation, et la plus commode. C'est la naturelle, celle qui est le plus d'usage. On prendra garde qu'il ne se fasse point d'ankilose; or, il s'en fait quelquefois promptement.

Le traitement est le même que pour toutes les luxations. Quant au bandage, il doit porter sur l'olécrane.

La luxation du coude expose à des maux violens, des fièvres aiguës, de vives douleurs, des nausées, des vomissemens de bile crue, des crampes, surtout quand elle s'est faite en arrière: moins quand elle s'est faite en avant. La manière d'y remédier est la même.

On réduit la luxation, lorsqu'elle est en arrière, en ramenant le bras dans l'extension, à l'état de tension. Un de ses signes, est que l'on ne peut tendre

le bras. Si elle est en avant, on ne peut le fléchir. Il faut, dans ce cas, après avoir attaché au pli du coude quelque chose de dur, faire la flexion subitement à la suite des extensions.

Le signe des luxations incomplètes se prend de la position de la médiane, en y touchant.

Si la luxation est de naissance, les os inférieurs sont plus courts du côté luxé, commençant par ceux de l'avant-bras, puis ceux de la main, enfin ceux des doigts. L'humérus et l'omoplate grossissent : l'autre main devient plus forte, plus habile aux divers ouvrages. L'atrophie est du côté opposé à l'endroit du mal, en dedans, quand la luxation s'est faite en dehors.

Lorsque la luxation du coude s'est faite en dedans, on doit faire l'extension en fléchissant l'avant-bras, et le rapprochant du bras. On suspend sous l'aisselle une double courroie : l'on attache quelque poids à l'avant-bras, vers le coude ; et durant que le membre est ainsi en l'air, on ramène l'os en sa place avec les paumes des mains. L'on fait ensuite le bandage dans la même situation ; et on y tient le bras assujéti pour fortifier l'articulation.

Si les luxations *incomplètes* (1) sont en arrière, on fait étendre le bras subitement ; et avec les paumes de la main, on donne aux os la direction propre

---

(1) Ce dont j'ai fait ici un alinéa particulier, me paroît devoir être entendu des luxations incomplètes, à moins de quoi Hippocrate seroit tombé dans de vaines répétitions, qui ne peuvent raisonnablement lui être attribuées.

à les ramener dans leur place, comme dans toutes les luxations. Si elles sont en avant, on garnit le pli du coude de quelque pelote, et l'on fait faire la flexion. Lorsqu'elles sont de côté ou d'autre, on doit, pour opérer la réduction, faire l'extension et la flexion. Les précautions à prendre pour le bandage et le maintien d'une bonne situation, sont les mêmes.

Toutes les luxations se réduisent, au moyen des extensions. Il faut, pour certaines, élever un des os au-dessus de l'autre, quelquefois les rapprocher, d'autres fois tourner et faire des tâtonnemens à l'entour. Quand on élève les os l'un au-dessus de l'autre, cherchant çà et là, on doit le faire vîte.

Luxation de la main.

7°. (1) La luxation des doigts de la main se fait communément, en dedans ou en dehors; il est facile de le distinguer. Quand elle s'est faite en dedans, on ne peut fermer la main; si c'est en dehors, on ne peut l'ouvrir. La réduction s'opère sur une table. Après avoir fait l'extension et la contre-extension des doigts, on repousse en bas et en avant, les os saillans, avec la paume de la main ou avec le talon du pied; l'on a préalablement mis quelque chose de molet au-dessous des os, dont se sont séparés ceux qui font la saillie. On pose sur la table, le dessous de la main,

(1) Ce numéro 7, est dans le texte, comme dans ma traduction, mot pour mot, le même que les numéros 14 et 15, du traité des articles. — J'ai averti ailleurs, que je m'étois assujéti, pour ces traités, à suivre les numéros des divisions faites par Foës.

quand la luxation est au-dessus. L'on fait tourner la main, si la luxation est au-dessous. On finit le traitement avec un bandage.

La luxation de toute la main se fait pareillement en dedans ou en dehors, plus souvent en dedans, quelquefois d'un ou d'autre côté. Il arrive que l'épiphyse se déboite; il arrive aussi que la luxation se fait vis-à-vis le cubitus seul, ou le radius seul. Il faut ici faire de fortes extensions, durant qu'on repousse en leur place les os qui font saillie. On les pousse d'un mouvement composé, par derrière et obliquement sur une table, avec les mains ou même avec le talon. La partie s'irrite violemment quelquefois, et il s'y fait des difformités : mais avec le temps on s'en sert. On applique le bandage à la main et à l'avant-bras. L'on place des éclisses qui vont jusqu'aux doigts, si tant est qu'on en veuille mettre. L'on les délie plus souvent que dans les cas de fracture; et l'on ne manque point d'humecter fréquemment. Quand l'accident arrive dans l'enfance, la main est plus courte et moins charnue, du côté opposé à celui où la luxation s'est faite : mais les os ne changent point, lorsque la luxation se fait après l'âge de l'accroissement.

Si un doigt se luxe, cela se connoît facilement. On fait la réduction en le tirant en droite ligne, et faisant la contre-extension. Quand on ne le réduit point, il s'y fait une ankilose avec tumeur. Si le mal est contracté en naissant, ou durant l'âge de l'accroissement, les os au-dessous de la luxation restent plus courts, et les chairs s'atrophient du côté opposé à celui vers lequel la luxation s'est faite : mais les os ne changent

changent point, lorsque la luxation arrive après l'âge de l'accroissement.

Luxations de la tête du fémur.

8°. (1) La tête du fémur se luxe de quatre manières ; plus communément en dedans, puis en dehors, ainsi du reste. Pour diagnostic général, comparez l'autre jambe. Le signe pathognomonique de la luxation en dedans est la tête du fémur, qu'on trouve près du périnée. Ce qui concerne la flexion de la cuisse, diffère suivant les diverses espèces de luxation. Une jambe, *celle du côté sain*, paroîtra plus longue que l'autre, à moins que vous ne rameniez les deux jambes en droite ligne avec le milieu du corps. Le pied et le genou se portent en dehors.

Luxation en dedans.

Quand la luxation est de naissance, ou qu'elle est venue durant l'âge de l'accroissement, la cuisse perd de sa longueur ; la jambe perd moins, et ainsi de suite. La partie s'atrophie en dehors. L'on a de la peine à se tenir droit. Il y en a qui ne marchent que sur le côté sain ; ils se traînent en tournant. Si on les oblige à marcher debout, ils s'appuient sur un bâton, ou même sur deux, et ils tiennent en l'air la cuisse malade ; plus elle est courte, moins ils en sentent le poids.

Quand la luxation s'est faite après l'âge de l'accroissement, les os ne perdent rien de leur longueur : mais les chairs diminuent en la manière dite. On marche en contournant le membre, à la façon des bœufs : on courbe la hanche, en se penchant sur

(1) Voyez le numéro 27, et même le 28, du traité des articles.

l'ischium du côté sain : c'est une nécessité : il faut lui faire porter le poids du corps, pour en soulager l'autre côté. L'on est à cet égard dans le même cas, que si l'on avoit le mal au pied. L'on prend le bâton du côté sain, sur lequel on appuie obliquement, en repoussant de terre le poids du corps. On se sert aussi de la main du côté sain, de laquelle on s'appuie au-dessus du genou, pour se soutenir et se soulever en marchant. Quand l'on se sert ainsi du bas de la cuisse, l'os perd moins de sa nourriture dans la partie inférieure ; mais les muscles *supérieurs* s'atrophient davantage.

Luxation du fémur en dehors.

9°. (1) Quand le fémur se luxe en dehors, sa situation est dans le sens opposé. Les signes sont aussi dans le sens directement contraire ; et le genou ainsi que le pied se tournent un peu en dedans. Si le mal est de naissance, ou de l'âge de l'accroissement, le fémur ne prend pas toute sa longueur. Par la même raison, l'ischium, dans la partie supérieure, perd aussi quelque chose de sa forme naturelle. Ceux en qui le fémur se luxe souvent en dehors et sans inflammation, ont les extrémités chargées d'humeurs ; de même que ceux en qui le pouce de la main se luxe avec facilité. On voit quelquefois ces luxations arriver chez certaines personnes, plus ou moins facilement, par un effet de leur constitution. Il y en a d'autres, en qui elles arrivent très-difficilement. Chez certains, la réduction est facile ; chez quelques-uns, elle est impossible. Quand la luxation est facile, la réduction

(1) Voyez le traité des articles, n°. 29, et le n°. 7.

se fait sans peine. Les suites sont différentes, suivant que la luxation est de naissance, ou de l'âge de l'accroissement, ou causée par maladie; sur-tout suivant que la cause en est quelque maladie. Dans ce dernier cas, l'os se carie quelquefois. Les accidens seront encore différens suivant le traitement; au point qu'avec beaucoup de soin on peut parvenir à marcher sans canne, et sans pencher plus d'un côté que d'autre. Si on livre à eux-mêmes les enfans dont le fémur est luxé en dehors, ils en resteront fortement estropiés; s'ils sont soignés avec attention, ils se serviront utilement de la cuisse luxée; ils l'auront même moins courte. Lorsque les deux fémurs sont luxés en dehors, ils ont les cuisses courbées en dehors, mais grosses, excepté dans leur côté interne. Les fesses se relèvent en bosse. Ils jouiront d'une bonne santé, pourvu qu'il ne survienne point de gangrène aux bosses qui se font au-dessus de l'ischium. Toutes les parties du corps perdent de leur grandeur naturelle, à la réserve de la tête.

Luxation du fémur en arrière.

10. (1) Lorsque le fémur est luxé en arrière, les signes sont de la souplesse sur le devant, une tumeur derrière, avec impossibilité de tendre la cuisse en arrière. On porte le pied assez droit; l'on ne peut fléchir la cuisse qu'avec douleur, nullement l'étendre. La jambe est plus courte. L'on ne peut faire la flexion au jarret, non plus qu'à l'aine, à moins qu'on n'élève le pied. Il arrive même souvent, qu'on ne peut, en aucune manière, faire la flexion du jarret, par sym-

(1) Voyez le traité des articles, numéro 30.

pathie de la jambe avec la cuisse. L'on voit pareillement des sympathies entre les nerfs, les muscles, les intestins, la matrice et autres parties. Le fémur appuie sur la fesse le long de l'ischium; c'est ce qui fait la cuisse courte, et ce qui empêche l'extension. La jambe est toujours atrophiée, plus particulièrement dans les parties marquées ci-dessus (1). Dans le corps humain, toute partie qui est en exercice, se maintient en sa vigueur; elle se vicie par le repos, excepté dans les cas de fatigue, de fièvre, d'inflammation. Le fémur déplacé, passant dans les chairs quand la luxation se fait en dehors, se trouve conséquemment plus court; se plaçant sous un os quand elle se fait en dedans, il se trouve plus long. Lorsque la luxation vient après l'âge de l'accroissement, et qu'elle ne peut être réduite, on marche courbé de la ceinture; et le jarret fléchissant du côté sain, on n'appuie point de toute la plante du pied. On peut marcher sans bâton, si l'on veut, en plaçant la main au-dessus du genou, du côté luxé. On ne peut cependant pas marcher long-temps, mais un peu. L'atrophie des chairs est en raison du non-usage de la cuisse malade, même de la saine. Le mal est plus grand dans ceux, en qui la luxation est de naissance, ou de l'âge de l'accroissement, ou venue par cause de maladie, ou du non-usage des nerfs et des articulations. Les genoux en sont affectés par les raisons déjà dites; ils se fléchissent, et l'on est obligé, pour

(1) *Les parties marquées ci-dessus.* Ce sont les parties opposées au côté vers lequel la luxation s'est faite.

marcher, de se servir d'un bâton ou même de deux. La cuisse saine prend plus de chairs, parce qu'on la met plus en exercice.

Luxation du fémur en avant.

11. (1) Quand le fémur est luxé en avant, les signes sont de la souplesse sur le derrière, et une tumeur sur le devant, avec impossibilité de fléchir la cuisse : elle est tendue. Le pied est droit, la jambe reste de même longueur ; le talon est un peu tiraillé. Les douleurs sont aussitôt très-fortes. Il y a des suppressions d'urine : car la tête du fémur, dans cette espèce de luxation, fait des compressions sur des nerfs importans. Les parties antérieures sont dans une tension, qui les prive de nourriture, qui les met en un état de maladie et de vieillesse prématurée. Les postérieures sont flasques, ridées. Lorsque cette luxation arrive après l'âge de l'accroissement, on marche droit en appuyant du talon. Si l'on pouvoit marcher long-temps, on n'appuieroit que du talon, et l'on traîneroit le pied. La cuisse s'atrophie très-peu : la raison en est, qu'on s'en sert. L'atrophie a lieu principalement sur le derrière. L'on tient la jambe tendue ; on a, en marchant, quelque besoin de canne pour le côté malade. Quand la luxation arrive dans l'enfance ou durant l'âge de l'accroissement ; si l'on a soin de l'enfant, il parvient à la facilité de marcher, dont jouissent ceux en qui elle se fait après l'accroissement. Si on les néglige, la cuisse malade qui est dans l'état de tension, devient plus courte ; il se fait des ankiloses. L'atrophie des chairs,

(1) Voyez le traité des articles, numéro 3.

et le défaut d'accroissement dans les os, y suivent ici la loi générale.

Réduction des luxations du fémur.

12. (1) Les extensions pour la cuisse doivent être fortes. La manière de réduire est la même, soit qu'on n'y emploie que les mains, ou bien qu'on se serve d'une planche (2), ou d'un lévier (3). Si la luxation est en dedans, le lévier doit être rond. Si elle est en dehors, il doit être plat (4). On se sert aussi de l'outre (5) adaptée à la cuisse, quand elle est maigre, dans le cas de la luxation en dedans. Si, pour l'extension, on veut employer la suspension (6), on lie les jambes un peu séparées l'une de l'autre. Celui qui se suspend en embrassant le luxé, remplit (7) deux objets pour redresser la partie. Cette manière peut suffire dans les luxations en dedans et en avant; elle ne vaut rien dans celles en arrière. Le bâton attaché à la cuisse, comme dans le cas de la luxation de l'humérus, convient pour celle du fémur en dedans, point pour les autres. Dans celles en avant ou en arrière, on emploie les mains pour repousser le fémur

---

(1) Voyez le traité des articles, numéro 35, 36, 37, 38 et 39.

(2) *D'une planche.* Traité des articles, numéro 37.

(3) *D'un lévier.* Traité des articles, numéro 35, vers la fin et au commencement.

(4) *Le levier doit être rond... plat...* Traité des articles, *ibidem*, numéro 35 et 36.

(5) *De l'outre.* Traité des articles, numéro 39.

(6) *La suspension.* Traité des articles, numéro 35.

(7) *Deux objets.* Il fait en même temps et l'extension de la réduction.

en sa place, dans le temps de l'extension, ou bien on se sert du pied, ou même de la planche.

13. (1) Le genou est plus traitable *que le coude*, tant à raison de la simplicité de son articulation, que par la disposition des parties *charnues ;* aussi se luxe-t-il et se réduit-il plus aisément. Il se luxe communément en dedans, quelquefois en dehors, et même en arrière. Les réductions s'obtiennent en fléchissant le genou, en regimbant fortement, en s'asséyant précipitamment à terre sur les genoux, après avoir garni le jarret de quelque pelote. On peut, quand le genou est luxé en arrière, faire la réduction comme celle du coude, au moyen des extensions suffisantes. Quand il l'est en dedans ou en dehors, on y réussit, au moyen des extensions et des flexions, mais principalement quand il l'est en arrière. Il est important de faire les extensions convenables, pour toutes les luxations. Lorsque la réduction du genou ne s'opérera point, on ne pourra le fléchir si la luxation est en arrière ; très-peu, si elle est d'autre manière. La partie antérieure de la cuisse et de la jambe s'atrophiera. Quand la luxation est en dedans, on porte la jambe plus en dehors ; et c'est la partie extérieure qui s'atrophie davantage. Quand la luxation est en dehors, on porte la jambe plus en dedans, et l'on est moins bancroche : le poids du corps tombe davantage sur le tibia ; c'est la partie interne qui s'atrophie plus. Ceci est encore subordonné au temps,

Ce n'est que la répétition du n° 41 du Traité des Articles.

(1) Voyez le traité des articles, numéro 41.

auquel la luxation est arrivée, suivant qu'elle est de naissance, ou de l'âge de l'accroissement.

14. (1) Les luxations aux malléoles demandent de fortes extensions, soit avec les mains, soit par le moyen de quelque mécanisme commun pour les autres luxations.

Celles qui arrivent aux os des pieds ou des mains, sont facilement réduites, soit que les os de la jambe y participent, ou qu'ils n'y participent point; qu'elles soient de naissance, ou venues dans l'âge de l'accroissement; elles se réduisent de la même manière que celles de la main. Mais, quand en sautant d'en haut, et tombant sur le talon, les os se luxent avec contusion des nerfs et ecchymoses des veines; si cela est violent, il y a tout lieu de craindre qu'il ne survienne quelque gangrène, et qu'on ne s'en ressente pendant toute la vie : les os se détruisent, et les nerfs qui les avoisinent ont de grandes communications. Or, toutes les fois qu'après des fractures d'os, à la suite de quelque blessure à la jambe ou à la cuisse, les nerfs voisins perdent leur action; et que par les mauvaises situations, ou par quelqu'autre défaut de soin, les os du talon se carient, on est exposé à beaucoup de maux. Indépendamment de la gangrène, on a des fièvres aiguës, avec des hoquets, avec des délires, et avec un danger de mort précédée d'hémorragies

(1) Tout ce numéro 14, et la plus grande partie du numéro suivant, sont la répétition littérale du numéro 42 du traité des articles, à la réserve de quelques mots qui n'y mettent aucune différence notable.

d'un sang noir et livide. Les signes que le mal est grave, sont les ecchymoses, leur noirceur, la dureté la rougeur des parties voisines. Si à la dureté se joint la couleur livide, on doit craindre que la noirceur ne succède. Quand les parties voisines ne sont que pâles ou blafardes, quoique les ecchymoses soient jaunâtres ou même noires, pourvu que le tout soit sans tension, il n'y a point de danger. Dans le traitement, on fera prendre l'ellébore, s'il y a de la fièvre; s'il n'y en a pas, on ne le donne point. L'on fait user pour boisson, d'hydromel acidulé. On met le bandage des luxations, beaucoup de compresses molètes sur les endroits contus; on serre peu, on humecte beaucoup; l'on enveloppe le talon avec soin, ayant attention de ne point le serrer avec la bande. L'on n'applique point d'éclisses.

Luxation du pied.

15. (1) Quand le pied se luxe, ou seul, ou avec l'apophyse du péroné, la partie supérieure de l'astragale se place communément en dedans. Par la suite du temps, la hanche, la cuisse, la jambe s'atrophient du côté opposé à celui où la luxation s'est faite. La réduction s'obtient de la même manière que celle du carpe; il faut que les extensions soient fortes. Le traitement est celui des luxations en général. Le mal s'irrite moins qu'au carpe, pourvu qu'on garde le repos. Le régime doit être plus sévère, si l'on fait des mouvemens. Quand la luxation est de naissance,

(1) Ce numéro 15 est la répétition de la fin du numéro 42 du traité des articles, à la réserve des dernières lignes, tirées du numéro 32 du même traité des articles, pages 426... 428.

ou qu'elle est arrivée durant l'âge de l'accroissement, ce que nous avons dit à ce sujet pour les autres, doit s'appliquer à celles-ci. Il y a des luxations incomplètes du pied, qui sont de naissance, auxquelles on remédie : le pied est plus ou moins contrefait ; il y a en cela divers degrés. L'on y remédie dans l'enfance, en opérant comme qui fait un pied de cire. On l'assujétit avec du cérat de résine, de fortes bandes, des semelles, des lames de plomb qui ne s'appliquent point immédiatement à la peau. Il s'agit de donner une bonne forme, et de la maintenir.

Luxations avec plaie.

16. (1) Si dans le cas des luxations avec plaie, les bouts des os saillent au dehors, il est mieux de les laisser, pourvu qu'ils ne soient point pendans, que de les réduire de force. Le traitement se borne au cérat de poix, à des compresses trempées dans le vin, à des applications de feuilles de végétaux. Il faut garantir la partie de l'impression du froid dans l'hiver, appliquer de la laine surge. On se garde de travailler à redonner la forme naturelle, et de faire de bandage. Il faut un régime sévère. On évite tout ce qui feroit beaucoup de poids, ce qui occasionneroit du froid. On ne serre rien ; on ne fait violence à rien : point de réduction. Tout cela est pernicieux. On ne sera qu'estropié, si l'on est soigné comme il faut. Si l'accident est à l'articulation du pied avec la jambe, le pied se retirera vers le haut ; ainsi du reste. Si la luxation est ailleurs, l'os s'exfolie peu ; le bout se recouvre d'une légère cicatrice. Les plus mortels de

(1) Voyez le traité des articles, n°. 33.

ces accidens sont ceux des os plus gros, dans les parties plus près du tronc. Il n'y a d'espoir de conserver la vie, qu'autant qu'on ne fait point de réduction, à moins que ce ne soit aux doigts, aux dernières phalanges. Avertissez même que le cas est dangereux, et ne l'entreprenez que le premier ou le second jour ou le dixième, jamais le quatrième. La réduction s'obtient au moyen de petits léviers. Le traitement se fait ensuite avec des remèdes chauds, comme pour les plaies de la tête. On donne l'ellébore sur-le-champ. Il est bon de le donner aussi après la réduction. On doit savoir qu'ailleurs la réduction est mortelle, sur-tout celle des gros os approchant du tronc; elle cause une mort prompte. Quand c'est le pied qui est luxé, à la réduction succèdent des convulsions, des gangrènes. On peut encore, après la réduction, conserver quelque espérance, en luxant de nouveau, si tant est qu'il reste de l'espoir. Les convulsions ne se guérissent pas au moyen des tensions, mais en relâchant.

Luxations très-violentes, avec délabremens.

17. (1) Quand les os sont brisés dans l'articulation ou tout proche, on en rechappe, pourvu que ce ne soit point dans des membres près du tronc, mais au pied ou à la main, et qu'il ne survienne pas de défaillances. Le traitement se fait avec des remèdes chauds, comme celui des plaies à la tête. Les gangrènes des chairs, les strictions pour arrêter l'hémorragie des blessures, les fracas d'os, les noirceurs occasionnées par des liens trop serrés, les chutes d'une portion de cuisse ou de jambe, causent de grandes

(1) Voyez le traité des articles, n°. 34.

pertes dans les chairs et dans les os. Cependant on en rechappe souvent, quand d'ailleurs tout le reste va bien. Après des fractures d'os, il se fait de grands délabremens, et les os se séparent; s'ils sont mis à nud, ils tombent plus lentement, il faut alors couper ce qui est mort au-dessous du mal, se gardant de toucher à ce qui est sain, à cause des douleurs : car la douleur jette dans des défaillances que la mort suit. En un des cas dont je parle, le fémur s'exfolia le quatre-vingtieme jour. La jambe avoit été coupée le vingtième. Une autrefois les os de la jambe se séparèrent dans le milieu, le soixantième jour. La séparation sera plus ou moins prompte, suivant les compressions qu'on fera pendant le traitement.

Dans les autres cas où les choses se passent plus doucement, les os ne tombent point; ni ils ne sont pas mis à nud. On peut espérer que le mal sera superficiel. Le mal est souvent plus épouvantable que dangereux. Les pansemens doivent être doux; le régime sévère. Redoutez les hémorragies. Préservez la partie du froid. Tenez le blessé dans une situation telle qu'il ne penche point vers le mal, et qu'elle facilite l'issue du pus. Cherchez tout ce qui peut le soulager : observez attentivement les couleurs des plaies qui visent au noir. Il survient au temps de la crise des hémorragies abondantes et de dyssenteries qui durent peu de jours; l'appétit ne se perd point, quoiqu'il y ait de la fièvre : et il n'y a pas à prescrire d'évacuation.

Courbures de l'épine.

18. (1) Les courbures de l'épine en dedans sont

(1) Voyez au traité des articles le n°. 20, 25 et 26.

mortelles quand elles amènent la suppression d'urine et l'insensibilité. Celles en dehors sont souvent sans danger, quand elles proviennent de violences faites à l'épine sans luxation des vertèbres, et qu'elles se bornent à des compressions: quoique le mal se passe dans des parties du corps considérables, et très-importantes. C'est ainsi que la fracture des côtes est souvent sans fièvre, sans crachement de sang et sans gangrène, soit qu'il y en ait plusieurs de cassées, ou une seulement. Le traitement en est simple. Il n'y a point d'évacuation à faire; à moins que la fiévre ne survienne. Le bandage à l'ordinaire suffit, et le cal est formé dans vingt jours. L'os est ici d'une substance poreuse. Mais les fortes contusions des côtes occasionnent des tubercules, avec des toux obstinées, des suppurations internes, et des caries aux côtes. Chacune d'elles a des nerfs qui communiquent avec toutes les parties de la poitrine. Si elles se déplacent, il est très-difficile de les ramener à leur première situation, surtout celles qui sont vers le haut du diaphragme. Lorsqu'il se fait des bosses à l'épine dans l'enfance, les parties du tronc perdent de leur accroissement; mais non les jambes, ni les bras, ni la tête. Quand la bosse arrive dans l'âge fait, elle délivre pour un temps de quelque mal qui a pu l'occasionner; ensuite viennent les mêmes incommodités qui affligent ceux en qui elle s'est faite dans l'enfance; sinon qu'elles sont un peu moins fortes. L'on en est moins tourmenté, quand l'on est bien charnu et gras. Il est toutefois rare qu'avec cet état, on arrive à l'âge de cinquante ans.

Luxation des côtes. Bosses.

Les vertèbres se tournent quelquefois par côté : la manière dont on se couche, la situation habituelle du corps y contribuent beaucoup, et peuvent servir à le prédire. Il en est résulté souvent des crachemens de sang, et des suppurations internes (1). Le traitement consiste en bandages, régime sévère dans le commencement, un peu relâché ensuite, repos, silence, bonne situation, purgations, privation du coït. S'il n'y a point de crachement de sang, on a plus de douleur et de plus fréquens retours de symptômes, que lorsque les côtes sont fracturées. La mucosité qui se rassemble dans les poumons renouvelle les accidens. Le traitement demande quelquefois l'application du feu entre les côtes, sans les toucher ni passer d'outre en outre : on prévient ainsi les gangrènes extérieures. L'on applique ensuite des balsamiques. Les événemens font connoître ce qu'il y a à faire. On ne peut tout dire ici, ni sur la nourriture liquide à prescrire, ni sur la boisson, ni sur le froid à éviter, ni sur les meilleures situations à donner, ni sur les remèdes, tant secs que liquides. Dans les traitemens des ulcères, on en emploie de noirs, de roux, de blancs, d'astringens. Le régime doit être pareillement varié.

Observations générales.

19. La réduction et le redressement des parties s'obtiennent par des forces, dont l'action se réduit à celle du coin et du lévier. Le tour agit, en séparant

(1) Foës soupçonne avec raison quelque transposition dans ce qui suit. Il est manifeste qu'une partie doit être placée plus haut.

les parties : le lévier en les rapprochant. On les force par l'extension à se redresser et à se réduire en leur place, en élevant celles qui en sont sorties et les y présentant. L'on emploie, à cet effet, les mains, la suspension, le tour à manivelle, ou autre chose pareille. La réduction des parties luxées aux mains s'obtient facilement par parties. Au carpe, et au coude, il faut employer beaucoup de force. La réduction au carpe se fait en droite ligne ; celle de l'avant-bras se fait le bras plié au coude, dans la même situation, qu'on doit maintenir ensuite avec l'écharpe. Quand il s'agit des doigts du pied, de ceux de la main, du carpe, on repousse les os saillans, ou avec les mains sur une table, en appuyant fortement de la paume des deux mains posées l'une sur l'autre ; ou bien avec le talon, après avoir mis quelque chose de mollet, au-dessous de la partie qui fait saillie. On pousse en même temps adroitement, en avant ou en arrière, ou d'un côté ou d'un autre, suivant que l'os luxé se trouve situé deçà ou delà. Quant aux courbures de l'épine qui sont dans le milieu du dos, je ne vois point de quelle utilité peuvent être les éternuemens, les efforts de toux, l'application d'une outre, celle des ventouses. Il y faudroit des extensions. On s'est souvent mépris, en confondant des fractures des apophyses épineuses des vertèbres, avec leur luxation. L'espèce de douleurs qui s'y joignoit a fortifié l'erreur (1). Le cal se forme facilement et vîte, après la fracture de ces apophyses. Lorsque la bosse est en

1) Voyez le traité des articles, n°. 23, 23, 25.

dehors, l'extension du côté des pieds avec la contre-extension du côté de la tête, et la pression, soit avec le pied, soit en s'asséyant dessus, ou au moyen d'une planche, peuvent être mises en œuvre ; faisant concourir le régime, avec l'assujétissement dans une bonne position.

Continuation des observations générales.

20. (1) Il faut que tout soit bien prêt ; que chaque chose ait la force, la souplesse qu'elle doit avoir. On fait l'arrangement de tout, avant que de s'en servir ; on s'assure que les longueurs, les largeurs, les hauteurs soient telles qu'il convient. Par exemple, quand on doit faire l'extension de la cuisse, on attache des courroies aux malléoles et au-dessus du genou. On en met d'autres près de l'anus, qui passent sur le thorax et sous le dos. Toutes ces courroies s'attachent par leur bout, ou au haut de pieux qui serviront en guise de lévier, ou à des tours à manivelle. Si l'on fait l'opération sur le lit, il ne faut point appuyer le bout inférieur des pieux contre les pieds du lit, mais contre quelque pièce forte, fichée à terre en travers, pour servir de point d'appui ; tandis qu'avec le haut du pieu tiré à soi, on produira l'extension : ou bien l'on enfonce à terre des moyeux de roue : ou bien encore on met une échelle à main sous le lit, pour y établir le point d'appui.

Usage du banc d'Hippocrate, à peu-près tel qu'on l'a dans le Traité des Articles, n°. 25.

Le mécanisme qui sert pour tous les cas, est la pièce de bois équarrie de la largeur de deux coudées, sur une longueur de six, avec ses deux tours à manivelle, un à chaque bout, et les petites fosses, pour y

(1) *Voyez traité des articles, numéros 35 et 39.*

placer

placer les piquets de la forme d'un échelon d'échelle à main. On peut employer à cet usage les litaux, sur lesquels, on fait étendre le bras pour la réduction de la tête de l'humérus (1). Les petites fosses sont creusées d'environ quatre travers de doigt en profondeur, et autant en largeur; laissant entr'elles, l'intervalle nécessaire pour *que leur séparation résiste suffisamment, quand on y appuyera* de petits léviers, lorsqu'ils sont nécessaires à la réduction. Celle du milieu sert à y fixer le pieu, contre lequel porte le périnée, et qui l'empêche de céder : ou bien, si ce pieu est lâche, *lorsque la contre-extension s'opère par des courroies du côté du tronc*, il peut servir de lévier, pour aider à la réduction, *dans le cas de la luxation du fémur en dedans.* On s'aide encore pour la réduction, en comprimant là où il convient, avec une planche rembourrée, arrêtée dans un mur par l'un de ses bouts.

Sur quelques accidens des coups à la tête; et continuation des observations générales, qui ont commencé au n°. 19.

21. Quand les os qui forment le palais tombent, le vomer reste comme en l'air. Si l'on reçoit des contusions à la tête, sans plaie, soit à raison d'une chute, ou de quelque coup avec un instrument contondant, ou d'une forte pression : il descend alors de la tête des humeurs âcres, qui tombent dans le gosier; qui ont lieu aussi, quand il se fait une plaie à la tête. Le foie de même, s'il est lézé, a (aussi bien que le fémur, quand il se luxe, et les os du palais quand ils tombent) ses signes propres qui font juger de l'état qu'on ne voit point, par les changemens qui se manifestent au dehors; dont il faut

(1) Voyez le traité des articles, numéro 6.

observer toujours le degré, le mode, et les différences. Par exemple, dans les déplacemens de la tête du fémur, la cavité cotyloïde est-elle fracturée? est-ce l'épiphyse du fémur ? ou bien est-elle seulement séparée ? Les ligamens sont-ils rompus ? en quelle manière ? Deux accidens se sont-ils réunis ensemble ? Il y aura, suivant ces divers cas, de grandes différences dans le danger, dans les espérances pour la guérison, dans les sujets de crainte pour la mort, dans l'espoir de la réduction, dans la manière de traiter, dans le temps propre à agir ou ne pas agir, dans les remèdes à employer ou à rejeter. L'espoir et les craintes se règlent d'après toutes ces circonstances. On a, pour les luxations, égard à leur époque. Sont-elles de naissance, ou venues dans l'âge de l'accroissement, ou immédiatement après, ou plus tard ? Cela détermine en quel cas on sera estropié ; pourquoi, et pourquoi non ; s'il y aura des os plus courts, s'il y aura atrophie des chairs, en quels endroits et non ailleurs. Observez quels sont les os, dont le cal se forme plutôt ou plus tard ; de quel côté sont tournés les bouts des os cassés ou luxés ; quand est-ce qu'il y a des ankiloses ; si les plaies sont faites, en même temps que l'accident, ou venues après ; avec fracture de petits os, ou sans fracture. Les bouts des os fracturés ou luxés, sortent-ils ils en dehors ? beaucoup ou peu ? Quelle étoit leur situation et la structure de leur articulation ? Quels sont les dérangemens manifestes aux yeux ? Quel sont ceux que se connoissent par le raisonnement ?

Le traitement se modifie d'après des lois qui règlent

également, et les bandages, et les préliminaires, et la situation des membres avant de faire les extensions, et l'ajustement des parties bout-à-bout, et la réduction en leur vraie place, et la position à donner pendant tout le traitement, pour conserver la forme naturelle, et ce qui concerne les divers temps, et le régime.

Les os poreux se reprennent vîte, les os denses lentement. Les parties qui se contournent, qui se courbent, s'atrophient et perdent de leur force. L'os réduit se trouve quelquefois au tact, loin du lieu qu'il occupoit avant la réduction. Les ligamens qui sont dans un mouvement fréquent et dans des parties humides, se relâchent plus facilement que les autres.

Dans toutes les luxations, faites la réduction promptement; jamais dans le temps de la fièvre, ni le quatrième jour ni le cinquième, sur-tout s'il s'agit du coude. S'il y a engourdissement, il faut réduire vîte, dès que l'inflammation sera calmée. Les ligamens, les cartilages, les épiphyses, quand il y est fait des tiraillemens violens ou des séparations dans leur union, ne reviennent jamais à leur premier état. Cela occasionne souvent des ankiloses, qui ne privent pas entièrement de l'usage des parties. Les luxations des os plus éloignés du tronc se réduisent, toujours avec moins de peine. Plus le membre se luxe facilement, moins il y survient d'inflammation : mais la réduction n'est pas solide; et il se luxe de rechef, si on n'y prend garde : ce qui n'arrive point de même, en ceux en qui elle a produit une inflammation.

On fait les extensions en droiture, tenant la partie

élevée, jusqu'à ce que le bout de l'os a outre-passé le lieu dans lequel il doit rentrer. On le dirige alors en arrière, obliquement ou de côté; et on le repousse subitement en faisant lâcher. Les membres qui se luxent souvent, se réduisent sans peine. Cela provient du relâchement dans les ligamens des articulations, de leur élongation, de tout ce qui peut rendre les têtes des os et leur cavité plus glissantes, de ce qui peut donner à leur tête une figure approchante du cône, comme le grand exercice. La forme naturelle, le tempérament, l'âge, l'abondance d'une mucosité relâchante, y contribuent aussi.

Des cas avec plaie.

22. (1) Quand il se fait une plaie dans l'accident même, avec saillie d'os; ou bien à la suite de l'accident, en conséquence soit d'égratignures, soit de déchirures; il faut, aussi-tôt qu'on en sera instruit défaire le bandage, appliquer sur la plaie du cérat de poix; remettre ensuite le bandage, en commençant par dessus la plaie, et continuer comme s'il n'y avoit point de plaie. C'est le vrai moyen de diminuer les enflures; de faciliter la séparation de ce qui doit tomber, et de voir la plaie se bien nettoyer. On ne mettra point d'éclisses auprès, et on n'y fera point de forte constriction. Ce que je dis ici est pour le cas où il ne s'agit point de grands os : mais là où il y a

(1) Voyez le traité des fractures, numéros 18, 23, 25 et 27. Il en résultera beaucoup de lumières sur la doctrine d'Hippocrate, dans le traitement des cas dont il va traiter. Mais elle pourra toujours paroître ici un peu confuse : et je serois disposé à croire, qu'il s'est glissé quelque altération dans le texte.

de grands os, et une suppuration abondante, il ne faut plus se conduire de même. On doit alors s'attacher presque uniquement, à tenir la plaie nette de ses ordures. Toutes les fois qu'il y a des saillies de grands os en dehors de la peau, soit qu'on les réduise, soit qu'on n'en fasse pas la réduction, les bandages ne conviennent point. Il suffit de placer les parties dans l'état de tension, qu'on maintient au moyen des bourrelets, en forme d'entraves. L'on en met un au-dessus des malléoles, un autre au-dessous du genou, quand il s'agit de la jambe. Il faut qu'ils soient épais, forts, et garnis d'un cerceau : des bâtons de cormier, de grosseur et longueur convenables, maintiennent l'extension. On les attache de chaque bout à leur bourrelet, au moyen de liens qui partent du cerceau. Le remède à appliquer est la poix chaude. On a grande attention à la position du pied et de la cuisse. On ne néglige point le régime. Des os saillans doivent être réduits le jour même, ou le lendemain ; on y emploie les forces du lévier. Si la réduction est impossible, il faut couper ou scier les parties qui l'empêchent. Les os mis entièrement à découvert s'exfolient ; et le membre en devient plus court. Les luxations sont tantôt complètes, tantôt incomplètes : ces dernières se réduisent plus facilement. Les premières causent de plus grands désordres dans les os, dans les ligamens, dans les articulations, dans les muscles. Les luxations de la tête de l'humérus, et celles de la tête du fémur, ont beaucoup d'analogie.

TRAITÉ
DES PLAIES DE LA TÊTE.

Généralités sur les sutures des os du crane.

1°. TOUS les hommes n'ont point les os de la tête de même, ni leurs sutures (1). En ceux dont le front est pointu, l'os coronal faisant un avancement rond, la suture du coronal s'efface. La partie qui passe sur le milieu du sommet de la tête, et qui s'étend constamment jusqu'au derrière du col, représente la lettre T, *tau*. Ceux dont l'occiput est pointu, ont leur suture dans un sens directement contraire : elle s'efface postérieurement, s'alonge sur le sommet, et se partage en deux au front. Si la tête est renflée de chaque côté, les sutures ressemblent à la lettre H, *eta* : elles sont composées de deux lignes longues, qui descendent obliquement de chaque côté ; une plus courte, passant par le milieu du sommet de la tête, s'y réunit. Quand la tête ne fait point de renflemens, et qu'elle s'élève en pointe, les sutures sont à-peu-près en forme de la lettre X, *chi*. Les deux lignes, venant du front, se joignent au milieu de la tête, avec les deux qui viennent de derrière (2).

(1) Galien, au commencement de son traité des os, dit au sujet des sutures, à peu-près la même chose qu'Hippocrate ici. On y observe souvent de nos jours des variétés : mais il s'en faut bien qu'elles quadrent parfaitement avec la doctrine qui suit.

(2) Voyez la note troisième sur le n°. 8, du traité *des lieux dans l'homme*.

2°. Les os de la tête sont composés de deux lames. La supérieure est forte et dense. Placée sous les chairs, elle est par-tout de la même couleur. L'inférieure qui appuie sur les méninges, a pareillement la couleur osseuse. Ces lames, à proportion qu'elles s'éloignent de la partie supérieure et de l'inférieure, c'est-à-dire, de leurs portions, dont l'une est dense et l'autre forte, communiquent entr'elles par le diploé, qui est poreux, très-fragile et plein d'aspérités : en sorte que toute la substance de l'os, à la réserve des petites portions supérieure et inférieure, peut être comparée à une éponge. Il y a dans l'intérieur une foule de petits points charnus. Si on les presse avec les doigts, on en fait sortir du sang. On y trouve aussi de petites veines, creuses, pleines de sang. Voilà ce qui en est à l'égard de leur densité, de leur cavité, de leur porosité. Voyons comme ils sont à raison de leur épaisseur plus ou moins grande.

De la nature des os de la tête.

3°. La partie osseuse la plus mince de toute la tête, est à l'endroit de la fontanelle (1); elle s'y trouve aussi recouverte de moins de chairs. Une grande portion du cerveau y est placée au-dessous. De là vient que si l'on y reçoit des blessures plus ou

Des dangers des plaies à la tête, suivant les os qui y sont intéressés.

(1) Les anatomistes n'ignorent point que chez nous, l'endroit où les os de la tête sont les plus minces, est la partie écailleuse des temporaux, non la fontanelle, excepté dans l'enfance. La doctrine constante d'Hippocrate, sur cet objet, pourroit faire présumer que dans son pays et de son temps, il n'en étoit pas de même : car il est difficile de croire qu'il se soit trompé à cet égard.

moins grandes, elles sont toujours dangereuses ; soit qu'elles soient faites par des traits, ou bien par des coups, dont il s'ensuit des contusions ou des fractures. L'os rentre facilement en dedans ; et le danger de mort augmente, avec les difficultés de la guérison. Des plaies égales, ou même moindres que celles qui ailleurs ne seroient point funestes, donneront ici la mort : et si ailleurs elles devoient être mortelles, on mourra en moins de temps quand on les a reçues sur cette partie. Le cerveau est promptement et fortement affecté, de tout ce qui porte sur les chairs, et sur les os de la fontanelle ; l'os y étant plus mince qu'ailleurs, recouvert de peu de chairs, et le cerveau s'y trouvant placé dessous, en grande partie.

Ensuite vient l'os des tempes, qui s'articule avec la machoire inférieure, dont le mouvement est près des tempes ; et qui, dans sa partie inférieure, renferme l'organe de l'ouïe, le long duquel s'étend une grosse veine creuse (1).

4°. La partie osseuse, la plus forte de la tête, est l'occiput, et le derrière de l'oreille : elle résiste plus que tout le devant. On y trouve aussi plus de chairs, qui sont plus épaisses : et des blessures grandes ou petites, faites en cet endroit par des traits ou autrement, y occasionnent des contusions moins fortes, ou de moindres fractures que dans toute autre partie de la tête. Si l'homme devoit en mourir, la mort arriveroit plus tard. L'os se carie plus lentement ; et

(1) Hippocrate entend peut-être ici l'artère carotide interne.

le cerveau au-dessous ne suppure pas sitôt. Outre qu'il n'y est pas en aussi grande quantité ; l'épaisseur de l'os le défend. Il en réchappe beaucoup plus, de ceux qui sont blessés au derrière de la tête, que de ceux qui le sont sur le devant. Quand l'accident arrive dans l'hiver, si l'on doit en mourir, on vivra plus de temps que si c'étoit dans l'été.

5°. Lorsque des traits bien affilés et légers n'ont laissé qu'une foible empreinte sur l'os, sans fente, ni fracture, ni enfoncement en dedans, comme cela arrive quelquefois, à la partie antérieure, ainsi qu'à la postérieure, on ne doit pas naturellement en mourir ; quoiqu'on voie des cas où l'on en périt. Mais si après avoir découvert l'os, on trouve que le coup a porté sur une suture en quelque endroit que ce soit ; l'os y étant plus foible aura moins résisté, au coup qui aura porté sur la suture ; principalement si elle est à la fontanelle, qui est le lieu le plus foible de la tête : car les sutures sont la partie la moins forte des os.

6°. Les os peuvent, dans les plaies de la tête, être offensés de plusieurs manières, qui se sous divisent chacune en d'autres. Premièrement l'os offensé peut se fendre ; et cela n'arrive point, sans quelque contusion de la partie adjacente à la fente. Un trait ne fendra point, sans faire de contusion plus ou moins grande. C'est la première espèce de lésion. Mais il y a des fentes de plus d'une espèce. Les unes sont très-minces, et si profondes qu'elles ne paroissent point (quoique la cause ait produit son effet), ni immédiatement après le coup, ni même

Diverses manières dont les os de la tête sont affectés dans les plaies.

1°. Contusion avec fente.

les jours suivans, durant lesquels les accidens augmentent jusqu'à causer la mort. Il y en a d'autres plus grandes, et plus profondes. Certaines sont plus longues ; d'autres moins. Elles sont ou droites, ou courbes.

2°. Contusion seule.

7°. L'os peut être contus, sans qu'il s'y fasse de fente : c'est la seconde manière, dont il y a aussi plusieurs espèces. La contusion est plus ou moins grande ; et elle entre plus ou moins avant dans la substance de l'os. Il est intéressé dans toute son étendue, ou dans une partie seulement, soit en long, soit en large. Ni l'espèce de contusion, ni sa grandeur ne s'aperçoivent tout de suite, à l'œil. On ne peut voir immédiatement après le coup, combien forte est la contusion d'un os, ni jusqu'où elle s'étend : comme on ne peut voir certaines fentes, qui se prolongent au-delà de l'endroit où elles paroissent.

3°. Depression.

8°. L'os s'enfonce quelquefois dans sa substance, vers la lame interne avec des fentes autour ; à moins de quoi il ne pourroit se faire de dépression. La partie séparée du reste à l'endroit des fentes, entre dans son épaisseur, le fonds demeurant dans l'état naturel. Ici la fente se joint à la contusion. C'est la troisième manière, dont les os peuvent être offensés. Il y a de même plusieurs espèces de dépressions. Elles ont plus ou moins de profondeur, ou ne sont que superficielles : et elles s'étendent sur une plus ou moins grande portion de l'os.

4°. Empreinte.

9°. L'os conserve quelquefois toute l'empreinte du coup. Il faut pour cela, qu'il y ait solution de continuité, et contusion plus ou mois grande. Tout

l'espace qui est emporté représente l'empreinte du trait ; et l'on peut regarder comme autant de fentes les bords, qui entourent cette empreinte ; au-dessous de laquelle, il y a contusion. Cette manière est la quatrième, dont les os sont offensés. On y voit l'empreinte du trait sur l'os. Nous la nommons aussi l'empreinte (1). Elle a lieu quand, le reste de l'os restant dans son état, on voit à découvert tout l'espace où le trait a passé.

Chaque lésion de l'os a ses diverses espèces. Nous avons déjà dit, au sujet de la fente avec contusion, et de la contusion seule, qu'il y en avoit de plusieurs sortes : *nous l'avons observé aussi de la dépression.* quant à l'empreinte, il y en a de longues, de courtes, de rondes : elles sont plates, ou concaves, ou d'autre figure, suivant celle du trait qui fait l'empreinte. Il y en a de plus ou moins profondes, d'étroites, de larges, de très-larges, de superficielles. Toute ablation de quelque portion d'os sur son épaisseur, en largeur ou en longueur, est une empreinte ; pourvu que l'os adjacent à l'empreinte reste en son état, sans être altéré et déprimé. Il y auroit, dans ce dernier cas, dépression en cet endroit, non empreinte.

10. L'os est quelquefois offensé, par contre-coup, ailleurs qu'à l'endroit blessé ; autre part que là où il est mis à découvert. Cette manière est la cinquième ; lorsque cela arrive, il n'y a point de remède. Com- 5°. Contre-coup.

(1) Galien remarque, avec raison, que le trait ou l'arme quelconque, qui donne lieu à cette quatrième lésion de l'os, doit être d'un fer bien affilé.

ment connoître alors, en quel endroit de la tête est le mal !

En quel cas la perforation est nécessaire.

11. Ces diverses lésions demandent la perforation, dans le cas de la contusion et de la fente, quoiqu'elles ne soient pas manifestes aux yeux ; plus certainement encore si elles le sont : dans celui de l'empreinte aussi, quand il s'y joint la fente ou la contusion. La perforation n'est point toujours nécessaire dans la dépression. Elle est inutile, lorsque la partie déprimée se trouve entièrement fracturée ; elle est inutile aussi dans l'empreinte, lorsqu'il n'y a ni fente ni contusion ; et dans tous les cas, où une grande portion d'os est détachée par ablation. Or, l'empreinte est une ablation.

Il faut, dans le traitement, avoir égard à la manière dont le coup a été porté.

12. On doit dans les plaies de la tête considérer d'abord, comment le mal s'est fait, et s'il est dans les parties foibles. On examine l'état des cheveux autour du coup. Si le trait les a coupés et emportés dans la blessure, l'os risque de se trouver dépouillé de ses chairs ; et dans ce cas, il est à présumer qu'il aura été offensé. Quand c'est ainsi, il convient de l'annoncer avant de toucher à la plaie : ensuite on tâche de s'assurer, si l'os est à découvert ou non. Quand il se montre tel aux yeux, la chose est manifeste. Dans le cas contraire, on cherche à s'en assurer avec la sonde. Dès qu'on a découvert l'os, et qu'on l'a trouvé offensé, on établit le diagnostic ; combien le mal est grand, et comment il doit être traité. On interroge le blessé sur la violence du coup, et sur la manière dont il a été porté. Quand on ne peut parvenir à découvrir si l'os est offensé ou non, on ques-

tionne encore avec plus de soin, sur-tout lorsque l'os se trouve nud ; pour bien connoître comment le coup a été reçu, avec toutes les circonstances. Souvent les contusions et les fentes ne se manifestent point sur l'os. c'est principalement d'après les questions faites au blessé, qu'on induit s'il y en a, ou s'il n'y en a point. Au défaut de la sonde, qui n'en donne pas la connoissance, il faut se diriger par le raisonnement, et d'après les événemens. La sonde ne fait point connoître ces espèces d'altération dans l'os ; mais elle montre les dépressions et les empreintes, et les grandes fractures, qui se manifestent ensuite aux yeux.

13. Il se fait aux os des fentes invisibles ou visibles, ou des contusions invisibles, ou des dépressions, principalement quand un ennemi blesse de dessein prémédité ; quand on reçoit un coup d'en haut, ou qu'on tombe d'un lieu élevé ; lors même qu'on est renversé sur un sol uni ; si l'on est atteint d'un trait lancé à force ; si l'on est frappé par quelqu'un plus fort que soi ; si, en tombant, on donne de l'os contre un corps qui résiste. Toutes les fois qu'on est tombé d'un endroit très-haut, sur quelque chose de dur et d'obtus, il est très-dangereux qu'il n'y ait quelque fente, ou contusion, ou dépression. Si la chute se fait dans un sol uni et égal, sur quelque chose de mou, ces accidens sont rares, ou même ils n'arrivent point. Quand donc on a été frappé par un trait venant d'en haut ; quand on est tombé d'un lieu élevé sur un endroit raboteux, sur quelque corps dur, obtus ; qu'on n'a rencontré, en tombant, ni de corps pointu ni de corps mou, il y a tout à

présumer que l'os est fendu, ou contus, sur-tout si le coup a porté directement ; si le trait a été lancé en face ; si le blessé se trouvoit près de celui qui l'a frappé ; s'il alloit lui-même au-devant du coup. Mais si l'arme qui a fait la blessure, a porté obliquement sur l'os, il y a moins à craindre de fentes et de contusions, quoique même l'os ait été mis à nud : car, quelquefois dans ces plaies, l'os n'est nullement dépouillé de ses chairs.

Avoir égard aussi à la nature des corps dont on a été blessé.

14. Les armes qui sont rondes, obtuses, plates, pesantes, dures, sont celles qui font principalement des contusions aux os, des dépressions, et des fentes visibles ou invisibles. Elles font aussi des contusions aux chairs, des déchirures et des tiraillemens : elles les brisent. Les plaies que ces armes font s'étendent obliquement, et en rond ; elles sont profondes ; elles causent une suppuration très-abondante ; elles sont humides, et longues à se nettoyer : car toute la partie des chairs contuses doit suppurer. Quand l'arme est effilée et pointue, ou qu'elle a un tranchant mince et délié, elle tranche dans l'os, comme dans les chairs ; elle fait ce que nous nommons empreinte ou ablation. J'ai déjà dit que l'empreinte est une vraie ablation. Ces sortes d'armes ne font ordinairement ni contusions, ni fentes, ni dépressions.

15. Outre les questions, propres à éclaircir des circonstances essentielles, qui ne se manifestent point dans l'examen de l'état des os, on trouve bien des signes importans dans la grandeur de la plaie, et dans l'état du blessé ; s'il est dans l'assoupissement ; s'il a eu des éblouissemens ou des vertiges ; s'il a été renversé par terre.

16. Quand l'os se trouve dépouillé de ses chairs, et que cela se rencontre sur quelque suture, il est difficile d'y distinguer les empreintes, tandis qu'elles se reconnoîtront facilement, lorsqu'elles ont lieu dans toute autre partie de l'os. Les sutures étant plus âpres que la surface des os, il est aisé de confondre ce qui provient de la suture, avec ce qui provient de l'empreinte ; à moins que celle-ci ne soit fort grande. Il se joint quelquefois des fentes aux empreintes, sur-tout si elles sont aux sutures: et il est très-difficile de s'assurer de ces fentes, quoiqu'ordinairement elles aient lieu. Il est naturel que l'os cède, et qu'il se brise, à un endroit où sa substance est foible et mal liée ; ainsi qu'elle l'est aux sutures : tandis que les os aux bords de la suture, se trouvant plus forts ne cèderont point. Il se fera cependant, sous l'empreinte, des fentes dans la suture, dont les parties se briseront, de manière à ne point le laisser reconnoître. Les sutures, à raison de leur aspérité naturelle, trompent les yeux du médecin, à moins qu'il ne s'y fasse des délabremens ou des ablations considérables. J'ai déjà dit que les ablations étoient de vraies empreintes. Il faut donc, quand la blessure intéresse l'os aux sutures, méditer sur les manières dont il peut être offensé. Le même coup et la même plaie fera beaucoup plus de ravages sur les sutures, qu'il n'en produiroit en un autre endroit des os. Il y faut ordinairement des perforations ; mais on ne doit point les faire sur la suture même. On pratique la perforation, si elle est nécessaire, un peu de côté sur la substance de l'os. Voilà, au sujet du traitement des plaies de la tête, ce que je voulois dire

Embarras que les sutures apportent au diagnostic du véritable état de la plaie, et au traitement.

touchant la manière d'y reconnoître les lésions, qui ne se manifestent point.

Proscription des lotions et des bandages dans les plaies de la tête.

17. On ne lave point les plaies de la tête, ni avec du vin, ni avec autre chose. On n'emploie point de linimens dans leur traitement. On n'y fait point de bandage; à moins que la blessure ne soit au front, ou dans un endroit non chevelu, ou près de sourcils et des yeux. Les plaies, faites en ces endroits, comportent plus les bandages et les applications des cataplasmes, qu'en tout autre lieu de la tête. On trouve un appui commode pour tout le front, dans le reste de la tête. On doit observer, que les bandages causent souvent des enflures et des inflammations, tant à la plaie que tout autour, à raison de la quantité de sang qui s'y porte, et il ne faut même au front, mettre de bandes et de cataplasmes, que le moins qu'on peut, durant tout le traitement. Dès que l'inflammation sera appaisée, et la tumeur affaissée, on discontinuera l'application des cataplasmes et des bandages: dans toutes les autres plaies de la tête, on s'abstient de bandages et de linimens, à moins qu'il ne faille faire des incisions.

Utilité des incisions dans les chairs, surtout quand les os sont mis à découvert.

18. Or les plaies, tant celles de la tête, que celles du front, demandent des incisions, toutes les fois que l'os est dépouillé de ses chairs; toutes les fois qu'il y a lieu de présumer qu'il est lésé, et que l'ouverture de la plaie n'est pas d'une largeur et profondeur suffisante pour voir l'os. Les incisions y sont nécessaires, pour reconnoître s'il a été offensé du coup; combien et comment il l'a été; combien est grande la contusion des chairs; si l'os a un mal quelconque, ou s'il n'a point été

été atteint ; s'il a aucunement souffert ; pour reconnoître enfin quel traitement on doit faire, tant pour l'os que pour les chairs, et pour toute la plaie. Toutes les fois qu'on ne peut avoir ces connoissances sans des incisions, il faut en faire. Il en faut aussi, lors même que l'os n'est point dépouillé de ses chairs, si la plaie est profonde et contournée, et lorsque les remèdes convenables ne peuvent point pénétrer jusqu'au fond. Il en faut ordinairement dans toutes les plaies rondes et profondes. On y fait une incision longitudinale, suivant la direction des fibres de l'homme : et l'on rend la plaie longue, de ronde qu'elle étoit.

19. L'on fait, sans inconvénient, des incisions dans tous les endroits de la tête, à la réserve des tempes et au-dessous. Là où se trouve l'artère temporale, n'incisez point cette partie ; il surviendroit des convulsions. Si on fait des incisions à la tempe gauche, la droite tombe dans le spasme : quand on incise à la tempe droite, le spasme se montre à la gauche.

20. Lorsque vous voulez faire des incisions aux plaies de la tête, à raison de ce que l'os est dépouillé de ses chairs, pour voir s'il a été offensé ou non ; faites-les aussi grandes qu'il le faut, sans hésiter ; puis remplissez la plaie de charpie. Cela vous donnera la facilité de voir, le lendemain, le mal à découvert. Après avoir mis la charpie, on applique des cataplasmes de fine farine d'orge, cuite avec du vinaigre ; on les fait aussi gluans qu'il se peut.

21. Le lendemain, en ôtant la charpie, on voit si l'os a été offensé. Quand on n'y aperçoit point de mal, qu'on a cependant lieu de présumer qu'il y en

a, d'après la manière dont le coup a été porté; il faut le racler avec la rugine, en long et en large, suivant sa situation, même en travers, pour reconnoître les fentes, et les contusions sans dépression, qui peuvent s'être faites à raison de la nature de l'os. La rugine est un excellent moyen, pour faire découvrir ces espèces de lésions. S'il y a une empreinte, on doit aussi racler l'os et les parties voisines, dans la crainte que des fentes ou des contusions seulement, ne viennent à se manifester ensuite.

Temps auquel on doit perforer l'os, et précautions à prendre.

22. Après avoir raclé avec la rugine, si le mal paroît demander la perforation, on trépanera, sans attendre au-delà du troisième jour. Il ne faut point laisser passer plus de temps, sur-tout pendant l'été, quand on a été appelé dès le commencement. Lorsqu'on a tout lieu de croire que l'os est offensé, d'après l'exposition de la manière dont le coup a été reçu; que l'arme étoit de nature à devoir endommager l'os; que le blessé se trouvoit bien à portée de celui qui l'a frappé; qu'il est tombé dans des vertiges, dans un état comateux : tandis que cependant on ne peut découvrir, avec la rugine, ni fente, ni contusion, ni autre altération dans l'os. Il faut le teindre d'un mélange de quelque substance très-noire : on le recouvre ensuite d'un linge imbibé d'huile, avec un cataplasme par-dessus. Le lendemain, après avoir défait l'appareil, et avoir nettoyé la plaie, l'on racle l'os. S'il n'est pas sain, s'il s'y est fait quelque fente ou quelque contusion, le reste de l'os sera blanc : les fentes et les contusions impregnées du mélange noir, seront teintes de cette couleur, qui se manifestera à côté du blanc. Il faudra donc racler de nouveau, en allant

plus bas. Quand on parvient à emporter, avec la rugine, tout ce qui a été noirci par le mélange, soit à raison de quelque fente qui ne paroissoit point, soit à raison de contusion, le mal est moindre; si l'on peut ainsi l'enlever. Mais quand on ne peut parvenir par ce moyen à le détruire dans sa profondeur, c'est alors le cas fâcheux d'en venir au trépan. Lorsqu'on y est réduit, il faut bien prendre garde que l'os ne s'altère ensuite, par quelque manquement, dans la manière de panser les chairs de la plaie. Car, après que l'os a été scié, et qu'il est bien à découvert; qu'il soit sain en effet, ou bien qu'il le paroisse, gardant néanmoins quelque partie du mal produit par le coup, il risque bien plus de s'exfolier et de se détruire, si les chairs qui l'entourent sont mal pansées; s'il y survient des inflammations; si elles sont comprimées: puisque l'os est susceptible d'inflammation. Il l'est même beaucoup; il contracte tous les vices des chairs adjacentes; il s'échauffe; il s'enflamme; il s'y fait des pulsations capables d'opérer; et il éprouve toute espèce d'altérations sa destruction.

Indication à prendre de l'état des chairs de la plaie.

23. C'est un mal que les chairs soient humides, molasses, et que la plaie ne se nettoie que lentement. Il faut qu'il s'y établisse une bonne suppuration le plutôt possible: c'est le moyen de prévenir les inflammations des bords de la plaie, et de la voir se nettoyer dans peu. Toutes les chairs déchirées, ou meurtries par le coup, doivent tomber en suppuration. La plaie deviendra plus sèche, à mesure qu'elle se nettoiera. Aux chairs flasques et humides, il en succédera de saines et de sèches, qui ne formeront point d'excrois-

sance. Ceci s'applique pareillement à la membrane qui recouvre le cerveau. Après avoir appliqué le trépan, avoir enlevé la couronne osseuse, et avoir mis la méninge à découvert, on doit la nettoyer et la sécher, de crainte que si elle restoit long-temps abreuvée d'humidités, elle ne formât quelque excroissance. Si cela arrivoit, elle risqueroit de se pourrir.

Conditions d'une bonne exfoliation dans le cas de l'empreinte.

24. La partie de l'os qui doit s'exfolier et se séparer du reste, dans le cas de l'empreinte, ou même parce que l'os est à découvert, se sépare dès qu'elle est entièrement privée de sang; l'os se dessèche faute de sang, qu'il ne reçoit plus. Avec le temps, et au moyen de divers remèdes, on hâte l'exfoliation, en mettant plus ou moins de dessicatifs sur l'os et sur la plaie, après l'avoir nettoyée. La partie desséchée, devenue sans vie, se détache en écailles, de celle qui reçoit du sang, et qui a vie.

25. Dans les cas des fentes et des contusions, quand la lésion est grande, fort étendue, le danger est moindre, si le péricrane est sain: quoique même il y ait plusieurs fentes et qu'elles soient profondes, le danger est moindre; et il ne sera pas difficile de les emporter. Il ne faut point trépaner dans ce cas. Il ne faut pas essayer d'enlever les parties osseuses, avant qu'elles ne se séparent, vers le haut, d'elles-mêmes. Elles seront poussées en haut par les fibres osseuses, qui se formeront en dessous. Il s'en engendre du diploé, à l'endroit où l'os est resté sain, et la partie supérieure seule s'exfoliera. On en hâtera la génération, et l'os montera plus vîte, si on fait suppurer la plaie promptement, et si on la tient bien nette. Quand même la contusion de l'os s'étendroit de la

lame supérieure jusqu'à l'inférieure, près des méninges: en traitant ainsi la plaie, on suivra le moyen le plus prompt, et celui avec lequel la partie supérieure se régénère le plutôt, dans le cas de dépression.

26. Les os des enfans sont plus minces, et moins durs que ceux des hommes faits: c'est pourquoi ils ont plus de sang, et ils sont plus spongieux. Ils ne sont pas aussi fermes ni si denses: aussi ne résistent-ils pas autant. De sorte que les mêmes coups, ou même des coups moins forts, dont un enfant sera frappé, autant ou moins fortement que ne le seroit un homme fait, produiront un plus grand désordre sur le premier. Ses os se carieront davantage, et plus vîte que ceux du second. S'ils doivent en périr l'un et l'autre, l'enfant mourra plutôt.

Précautions concernant le diagnostic et le pronostic.

27. Lors donc que l'os est dépouillé des chairs, il faut donner toute son attention à tâcher de découvrir, quand on ne peut s'en assurer avec les yeux, s'il s'est fait des fentes et des contusions, ou bien des contusions sans fentes, ou même l'un et l'autre. Quelle de ces lésions qu'il y ait dans l'os, on le perforera pour faire sortir le sang, au moyen d'un petit perforatoire, qu'on emploira avec beaucoup de précautions; se souvenant, que les os dans la jeunesse, ont moins d'épaisseur que dans la vieillesse.

Pronostic des cas désespérés.

28. Quand on doit périr des plaies de la tête, parce qu'il est impossible d'en obtenir la guérison; il faut connoître, par les signes, ce qui doit arriver et le prédire d'avance. Lorsqu'il y a fracture, fente, contusion, ou toute autre lésion dans la substance de l'os; que l'on n'a ni raclé avec la rugine, ni trépané, en croyant, par erreur, que cela n'étoit pas nécessaire,

et que l'os étoit sain ; la fièvre se déclare ordinairement le quatorzième jour dans l'hiver, le septième dans l'été. La plaie prend alors une couleur pâle, elle rend peu d'une humeur ichoreuse ; il y survient des inflammations gangréneuses ; les chairs sont gluantes, et ressemblent à de la viande gardée long-temps sans sel ; la peau jaunit, elle devient livide ; l'os commence alors à se carier. Il s'y fait des taches noires ; il est cependant encore lisse : sa couleur change peu-à-peu entièrement, passant du blanc au brun. Quand il est tout à fait carié, il survient des phlyctènes à la langue ; et le blessé meurt dans le délire. Souvent tout un côté du corps tombe dans le spasme : si la plaie est au côté gauche de la tête, le spasme occupe le côté droit du corps : il s'empare du côté gauche, quand la plaie est au droit. D'autres meurent dans un état apoplectique. On meurt ainsi avant le septième jour, si c'est en été, avant le quatorzième dans l'hiver : les accidens sont les mêmes dans l'une et l'autre saison. Quand la fièvre prend promptement, ou même quand la plaie est plus ancienne, on doit, dès que la fièvre se montre avec quelques-uns des autres symptômes, ne pas différer à perforer l'os jusqu'aux méninges, ou racler avec la rugine. L'os, dans ces circonstances, oppose peu de résistance : on voit ensuite ce qui reste à faire.

Nécessité de se presser d'appliquer le trépan dans certains cas.

29. Si, à la suite d'une plaie de tête, qui a mis l'os à découvert, avec besoin ou sans besoin, d'y appliquer le trépan, le blessé a le visage d'une rougeur érysipélateuse avec enflure, et un œil ou tous les deux enflammés ; si ces parties sont douloureuses, quand on y touche ; s'il y a de la fièvre avec des frissons ; quoique la plaie aille bien à la vue, quant à

ce qui concerne les chairs et l'os ; quoique le tout enfin se passe bien, à la réserve de l'enflure au visage ; quoiqu'il n'ait pas été commis de faute dans le régime, il faut néanmoins purger par bas avec quelque cholagogue. Cette purgation fera finir la fièvre, et affaisser la tumeur du visage : elle ramenera à l'état naturel. En prescrivant le remède, on se règle sur le tempérament et sur les forces du blessé.

30. Au sujet du trépan, quand il est nécessaire d'en venir là, je dirai que si vous êtes appelé au commencement du mal, vous ne devez point d'abord scier l'os jusqu'aux méninges. Il n'est pas bon qu'elles restent long-temps à découvert ; elles risqueroient de s'altérer, et de se pourrir. On court encore un autre danger en trépanant tout de suite jusqu'aux méninges, celui de les blesser dans l'opération. Quand donc on est arrivé très-proche des méninges, et que l'on sent déjà la couronne de l'os s'ébranler, il faut discontinuer pour la laisser tomber après d'elle-même. On ne doit pas craindre, qu'en la laissant ainsi, il en résulte quelque mal ; ce qui reste, et par quoi elle tient encore, étant assez mince, pour que la nature acheve de le séparer. On continue de traiter ensuite la plaie, suivant le besoin.

Manière de trépaner. Il ne faut point le premier jour enlever entièrement la couronne de l'os trépané.

31. Durant qu'on trépane, l'on retire souvent l'instrument, afin qu'il n'échauffe point l'os : on le trempe dans de l'eau fraîche. Les dents de la scie, en s'échauffant dans leurs révolutions multipliées, échaufferoient l'os : il se dessécheroit, il se brûleroit. Les exfoliations seroient conséquemment ensuite plus grandes, aux bords de l'os, à l'endroit où la couronne s'en

Il faut durant l'opération tremper la scie du trépan dans l'eau fraîche.

détache. Supposé qu'en trépanant vous veuilliez arriver jusqu'aux méninges, et emporter la couronne ; il ne faut pas du moins manquer de retirer souvent le trépan, et de le rafraichir dans l'eau.

Quand vous n'avez pas été appelé dans le commencement, et que vous vous trouvez chargé tard d'un blessé, qui auparavant étoit dans les mains d'un autre ; il faut alors, si c'est le cas du trépan, l'appliquer tout de suite, et le pousser jusqu'aux méninges, ayant l'attention de le retirer souvent, et de tâtonner avec la sonde, çà et là, sur le chemin de la scie du trépan. Il expédie d'autant plus vîte, que l'os sur lequel il agit, se trouve carié ou gâté. On sent quelquefois l'os trembler dès le haut ; sur-tout si la plaie se trouve aux endroits où il est plus mince qu'ailleurs. Faites bien attention à la manière dont vous conduirez l'instrument, appuyant davantage là où l'os est plus épais, tâtant souvent avec la sonde, et essayant, par des petits mouvemens, de faire partir la couronne. Du reste, on enlève tout ce qui doit être enlevé ; et on panse ensuite suivant le besoin.

Sonder souvent la profondeur de l'ouverture tracée par la scie du trépan.

Quand vous avez été appelé dès le commencement, si vous vouliez trépaner tout de suite jusqu'aux méninges, il faudroit pareillement sonder souvent, dans la trace de la scie du trépan ; appuyer davantage là où l'os est plus épais ; et donner quelques mouvemens, pour faire partir la couronne de l'os : il est cependant mieux quand on trépane dans les premiers jours, de ne pas arriver jusqu'aux méninges ; et de laisser tenir la couronne au reste de l'os, par une lame très-mince ; ainsi que je l'ai dit.

DES ÉPIDÉMIES,

LIVRE PREMIER.

Il y a sept livres d'épidémies, dans le recueil que nous avons sous le nom des Œuvres d'Hippocrate ; mais on ne croit généralement point, qu'ils soient tous partis de la même main. L'on ne regarde comme incontestablement d'Hippocrate, que le premier et le troisième livre. Ces deux sont de la plus grande authenticité. Il faut convenir que les autres leur sont très-inférieurs, même le cinquième et le septième, quoique tous soient encore des ouvrages précieux. L'ordre qui règne dans le premier et dans le troisième, lequel est manifestement une suite du premier, ne se retrouve dans aucun des autres cinq livres. Ils contiennent cependant chacun d'excellentes choses. Il y a bien des observations chirurgicales dans le cinquième et le septième. Je me conforme à l'opinion générale des anciens et des modernes, en ne plaçant parmi les Œuvres légitimes d'Hippocrate, que le premier et le troisième livre des épidémies. Ils ont été souvent traduits et commentés en latin. Le public jouit, depuis 1767, d'une traduction de ces deux morceaux en notre langue, par M. Desmars, médecin de Boulogne, qui y a joint des observations très-intéressantes ; elles concernent la manière d'entendre quelques endroits du texte difficiles, et des altérations survenues peut-être dans la distribution des observations des maladies, et des descriptions des constitutions. Mon assujétissement à suivre l'édition de Foës, comme je l'ai exposé dans ma préface, ne m'a point permis de me conformer à la distribution que M. Desmars a cru devoir adopter, quoiqu'elle paroisse bien entendue.

SECTION PREMIÈRE.

Première Constitution.

Constitution de l'atmosphère.

1°. A THASE, vers l'équinoxe de l'automne, il y eut, pendant environ cinquante jours, jusques vers le coucher des Pléïades, des pluies fréquentes, peu froides, comme avec les vents de midi.

2°. L'hiver fut doux ; il y eut peu de vents de nord, de la sécheresse. Pour le dire, en un mot, il ressembloit au printemps.

3°. Dans le printemps, des vents de nord, du froid, peu de pluies.

4°. L'été fut souvent nébuleux, sec. Les vents étésiens, *nord-est*, soufflоient rarement, peu, par intervalles.

5°. La constitution fut donc généralement chaude et sèche.

Maladies qui régnèrent.

6°. Il y eut peu de fièvres ardentes avant le printemps, qui fut froid, et qui succéda à une constitution tout-à-fait opposée : elles furent douces. On n'y voyoit guère d'hémorragies, et l'on n'en mouroit point. Il survenoit des tumeurs aux oreilles, d'un côté, souvent de tous les deux, sans fièvre, les malades restant levés. Il s'y faisoit quelquefois de petites inflammations, mais cela finissoit absolument sans danger. Il ne s'y fit aucune suppuration, comme dans d'autres cas. Ces tumeurs étoient molles, étendues, sans inflammation, sans douleur ; elles se dissipèrent chez tous, sans amener de changemens notables. Les enfans en avoient, les adultes, les gens dans la fleur de l'âge, la plupart de ceux qui fréquentent le gymnase, qui s'exercent à la palestre, peu de femmes. Il y eut beaucoup de toux sèches, de toux sans crachat. La voix devenoit rauque subitement, quelquefois lentement. Il survenoit des inflammations douloureuses aux testicules, de chaque côté, ou d'un seulement, avec fièvre chez presque tous, sans fièvre chez certains. Ils ne furent point,

pour cela, dans le cas d'avoir besoin d'opérations chirurgicales.

7°. Avant le commencement de l'été, durant son cours, et à la fin de l'hiver, plusieurs personnes épuisées de maladies chroniques, s'alitèrent phthisiques : leur état, incertain jusqu'alors, se décidoit. Il y en eut qui, menacés de phthisie par leur tempérament, commençoient par tomber d'abord dans cette maladie. Il en périt un grand nombre de ceux-là. J'ignore même, si de ceux qui s'alitèrent, il en survécut un seul pendant long-temps. Ils mouroient plus vîte, que ne meurent communément les phthisiques ; tandis qu'on soutenoit facilement des fièvres très-longues, dont on ne mouroit point, comme je le dirai bientôt. La phthisie fut, durant ce temps, la seule maladie cruelle, et qui causa beaucoup de morts.

Il y eut bien des phthisies, et elles furent généralement mortelles.

8°. Voici quel étoit l'état. Fièvre avec frissons, continue, aiguë, qui ne cessoit jamais entièrement. Elle tenoit du caractère des double-tierces, plus forte un jour, moins le lendemain ; mais plus encore de celui des maladies très-aiguës. On y voyoit des sueurs partielles, continuelles ; de grands froids aux extrémités, qu'on ne pouvoit réchauffer ; des troubles aux entrailles, avec peu de selles bilieuses, point mêlées, peu liées, brûlantes, fréquentes ; des urines claires, sans couleur, crues, en petite quantité, quelquefois épaisses, sans sédiment ; ou si elles en déposoient, il étoit mauvais, cru, et ne venoit point à temps. On entendoit une petite toux fréquente, qui n'amenoit que peu de crachats cuits, et avec beau-

État des phthisiques, depuis l'invasion de la maladie, jusqu'à la fin.

coup de peine. Ceux en qui la maladie étoit plus violente, n'expectoroient rien de cuit ; ils périssoient avec des crachats toujours crus. La plupart se plaignoient, depuis le commencement jusqu'à la fin, de douleurs au gosier. Il étoit rouge, enflammé ; il en couloit peu d'humeurs, tenues, âcres. Le dépérissement étoit prompt ; le dégoût, général jusqu'à la fin. Point de soif ; délire chez plusieurs aux approches des derniers jours. Tel étoit l'état des phthisiques.

État des fiévreux, dont la plupart réchapperent.

9°. Vers la fin de l'été et durant l'automne, beaucoup de fièvres continues, violentes. Elles étoient longues ; on les supportoit néanmoins facilement. Il y avoit des troubles d'entrailles, qui ne produisoient rien de fâcheux. Les urines étoient de belle couleur, limpides, mais en petite quantité ; avec le temps, *elles prenoient de la coction*, à l'époque de la crise. Peu de toux, point fatigante : point de dégoût. La nourriture étoit facile. En somme, cet état étoit fort différent de celui des phthisiques, dont la maladie n'alloit point suivant sa marche ordinaire, qui avoient de petites sueurs, des frissons, des redoublemens erratiques, avec une fièvre continue qui prenoit, chez la plupart, un caractère de double-tierce. La maladie dont il s'agit maintenant, se jugeoit, pour le plutôt, le vingtième jour ; chez plusieurs, le quarante-huitième ; chez plusieurs, aussi, le quatre-vingtième : cela n'étoit pas constant ; il y en eut même, en qui elle se termina sans crise. La plupart de ceux-ci ne furent pas long-temps sans fièvre ; ils avoient des rechutes qui se jugeoient ensuite au bout

de leur période. Plusieurs restoient malades jusqu'à l'hiver.

10. De ce que j'ai dit sur cette constitution, il résulte qu'elle fut mortelle pour les phthisiques seulement ; les autres portoient le mal assez facilement, et les fièvres n'étoient point mortelles.

Seconde Constitution.

11. A THASE, les orages, avant l'automne, ne furent point à l'ordinaire ; il s'élevoit subitement des vents du nord et du midi, avec des pluies et des ouragans. Cela dura jusqu'au coucher des Pléïades, pendant plus de cinquante jours. Constitution de l'atmosphère.

12. Durant l'hiver, les vents nord-est régnèrent ; beaucoup de pluies, fort abondantes ; des neiges, des variations fréquentes dans l'atmosphère. Les froids ne furent pas excessifs. Après le solstice d'hiver, quand le zéphyr commence à souffler, les pluies furent copieuses. Beaucoup des vents nord-est, des neiges et des eaux sans fin, avec des orages, et des ouragans qui durèrent jusqu'à l'équinoxe.

13. Le printemps fut froid. Des vents du nord, des pluies, des orages.

14. L'été peu chaud. Les vents étésiens étoient continuels. D'abord après le coucher d'Arcturus, les vents de nord recommencèrent, et beaucoup de pluies.

15. L'hiver fut généralement sain ; toute l'année ayant été humide et froide.

16. Avant le printemps il y eut un grand nombre de maladies. Les ophthalmies commencèrent ; elles Maladies qui régnèrent.

étoient humides, douloureuses, avec des larmes d'humeur crue, un peu graveleuse ; et il s'y faisoit peu d'abscès : elles répétoient souvent : elles ne finirent que tard, vers l'automne.

17. Durant l'été et l'automne, des dyssenteries, des ténesmes, des lienteries, des cours de ventre bilieux, avec beaucoup de matières claires, crues, mordicantes, quelquefois aqueuses. Il y avoit des amas d'humeurs bilieuses, qui donnoient des douleurs ; des amas de sérosités piquantes, qui faisoient des suppurations ; des ardeurs d'urine, sans vice dans les voies urinaires, mais provenant d'ailleurs ; des vomissemens bilieux, pituiteux ; des rapports d'alimens non digérés, remontant de l'estomac ; des sueurs ; toutes les marques, enfin, d'humidité surabondante. On avoit ces maux sans fièvre, sans s'aliter ; souvent avec fièvre, de la manière que je le dirai bientôt. Quelques-uns en qui ils se réunissoient tous, tomboient enfin dans la phthisie.

18. Dans l'automne et l'hiver, des fièvres continues ; peu de *fièvres ardentes* ; des *continues*, marquées par des *rehaussemens le soir* ; des *quotidiennes* ; des *doubles-tierces régulières* ; des quartes erratiques. Chacune de ces espèces étoit commune, à la réserve des fièvres ardentes. Ceux qui étoient atteints de ces dernières, ne les avoient pas bien fâcheuses ; ils n'avoient ordinairement ni hémorragie ni délire, ni de symptômes graves. Les crises en étoient régulières ; elles finissoient, la plupart, le quatorzième jour. J'ignore que personne, durant ce temps, soit mort de la fièvre ardente, ni qu'il y ait eu de phré-

nésies. Les fièvres tierces étoient beaucoup plus nombreuses, bien plus fâcheuses ; elles avoient cependant une marche régulière, bien marquée sur-tout dans les quatre premières périodes. Après la septième, elles se terminoient exactement, sans qu'il y eût de rechute.

19. Les fièvres quartes se déclaroient, chez quelques-uns, dès le commencement ; chez un bon nombre de malades, elles succédoient à d'autres maux. Leur durée étoit longue comme à l'ordinaire, même plus longue. Les quotidiennes, les continues avec rehaussement le soir, et les erratiques étoient fort nombreuses et obstinées ; qu'on s'alitât, ou qu'on ne s'alitât point, elles durèrent chez plusieurs jusqu'au coucher des Pléïades, même jusqu'à l'hiver. Les convulsions étoient fréquentes, sur-tout chez les enfans ; la fièvre s'y joignoit ; d'autrefois les convulsions se joignoient à la fièvre ; elles se soutenoient long-temps chez la plupart, sans danger cependant, à moins que l'état ne fût funeste d'ailleurs.

20. (1) Il y avoit des fièvres continues sans la moindre intermittence, qui redoubloient toutes en double tierce, ayant le redoublement violent un jour, moins fort le lendemain. Ce furent les plus fâcheuses

(1) Hippocrate va décrire en détail une fièvre rémittente, qui ressemble, en bien des choses, à une maladie que nous observons depuis long-temps, comme épidémique, chaque automne, à Toulouse. Je crus, il y a quelques années, devoir la faire connoître telle qu'elle se montre ici, par un mémoire que la société royale de médecine inséra dans le premier volume de son recueil.

de toutes, les plus longues, pleines de mauvais symptômes. Commençant d'abord doucement, croissant continuellement, augmentant aux jours critiques, et passant à l'état le plus terrible, elles donnoient peu de relâche : et bientôt après un court relâche, elles redoubloient de plus fort, à l'approche d'autres jours critiques. Il y avoit des frissons absolument irréguliers, courts et rares chez certains malades, beaucoup de sueurs chez les uns, très-peu chez les autres, ne soulageant point, au contraire empirant le mal. Les extrémités froides chez la plupart, sans pouvoir les réchauffer. Les insomnies n'étoient point générales ; il y avoit des assoupissemens comateux, des troubles d'entrailles douloureux, même excessivement ; les urines pour l'ordinaire, ou claires, crues, sans couleur, donnant à la longue quelques signes de coction critique ; ou bien épaisses, mais bourbeuses, ne donnant point de sédiment, ne se séparant point, ne donnant aucun signe de coction, ou donnant peu de sédiment cru, mauvais. Enfin, tous les symptômes étoient de mauvaise espèce. A cette fièvre se joignoit une toux, dont je ne puis dire si elle fut utile ou non. Ces divers symptômes obstinés, tourmentans, sans ordre, erratiques, non critiques, s'établissoient chez ceux qui étoient les plus malades, et chez ceux qui l'étoient le moins. Après s'être un peu calmés, ils reprenoient bientôt de nouveau. La fièvre, chez un petit nombre, se jugeoit au plutôt le quatre-vingtième jour ; encore quelques-uns rechutèrent-ils ; en sorte qu'elle dura, chez presque tous, jusqu'à l'hiver ; elle finit, chez plusieurs, sans crise.

Les

Les symptômes étant si fâcheux et si obstinés, les malades avoient un dégoût général, principalement ceux qui se trouvoient le plus mal. La soif n'étoit pas fort incommode. Comme le mal étoit long, les symptômes très-fâcheux, le dépérissement considérable, il se faisoit des dépôts, tantôt très-grands, auxquels les forces ne pouvoient suffire, tantôt petits, et qui n'étoient d'aucune utilité, qui se répétoient, et rendoient l'état pire. On y voyoit des dyssenteries, des ténesmes, des lienteries, des diarrhées; chez quelques-uns des hydropisies, des anxiétés et des nausées: soit que ces derniers accidens s'y réunissent, ou qu'ils ne s'y réunissent point, quand ils étoient très-forts, ils emportoient promptement le malade. Il y avoit de petites éruptions qui n'étoient d'aucune utilité, qui ne répondoient point à la grandeur du mal, et qui disparoissoient promptement; des parotides qui ne délivroient de rien, qui n'indiquoient rien; quelques dépôts aux articulations, sur-tout à celle du fémur avec l'ischium, rarement critiques, qui se dissipoient dans peu.

21. Il mouroit des malades de tout âge, mais sur-tout de petits enfans à la mamelle, et de plus grands, de sept, ou huit, ou dix ans. On éprouvoit quelquefois les symptômes, seulement que j'ai décrits les premiers, d'autrefois ceux seulement que j'ai décrits les derniers. Les plus heureux de tous, ceux qui se sauvoient des plus grands dangers, c'étoit ceux en qui le mal causoit la strangurie; en qui il se faisoit des dépôts dans la voie des urines. Cela arrivoit principalement aux enfans, même à plusieurs qui ne s'ali-

toient point dans la maladie. Il se faisoit alors, dans peu de temps, un grand changement : si le ventre se fondoit en selles de mauvais caractère, elles s'arrêtoient promptement. Le dégoût passoit, la fièvre s'adoucissoit. La strangurie étoit longue, laborieuse; les urines abondantes, épaisses, fort variées, rouges, mêlées de pus, douloureuses. Tous ceux-là échappoient : je n'ai pas su qu'il en soit mort un.

Conclusion à la suite de la description des diverses maladies de cette constitution.

22. On observera, que lorsque le mal doit finir sans danger, il y a toujours de la coction dans les excrétions, ou des dépôts favorables et critiques. La coction annonce l'approche de la crise, et le retour de la santé. La crudité, le manque de coction, les dépôts qui tournent mal, annoncent le défaut de crise, le grand désordre, la longueur de la maladie, la mort ou des rechutes. Pour juger lequel arrivera, on apprend par les autres ce qui a précédé; on examine soi-même ce qui se passe, et l'on pronostique ce qui viendra. Cela demande une grande attention.

Réflexions générales sur les objets de la médecine, et sur ses moyens.

23. La médecine a deux objets; guérir le mal, et ne rien faire qui nuise. Trois choses se réunissent dans notre art, la maladie, le malade, le médecin. Le médecin, ministre de l'art, s'oppose à la maladie; le malade doit concourir avec le médecin.

Quelques aphorismes.

24. Aux maux de tête joints à des douleurs de cou avec pesanteur, sans fièvre ou avec fièvre, succèdent des frénésies, des convulsions, des vomissemens couleur de rouille, quelquefois une mort prompte.

25. Dans les fièvres ardentes ou autres fièvres, quand il y a douleurs de cou, sentiment de pesanteur aux tempes, éblouissement, tension d'hypocondres

avec douleur, il survient une hémorragie du nez.

26. Lorsqu'il y a sentiment de pesanteur à toute la tête, il vient des vomissemens bilieux ou pituiteux, sur-tout chez les enfans. Ils sont d'ailleus sujets aux convulsions, les femmes aussi ; elles sont encore sujètes à des maux causés par la matrice.

27. Les vieillards, ceux en qui la chaleur naturelle s'éteint, sont sujets à des paralysies, à des manies, à la privation de la vue.

Troisième Constitution.

Constitution de l'atmosphère.

28. A THASE, avant le coucher d'Arcturus vers la fin de l'été, beaucoup de pluies abondantes et des vents nord-est. A l'équinoxe d'automne, jusqu'au coucher des Pléïades, de petites pluies avec les vents du nord.

29. Durant l'hiver, les vents du nord, de la sécheresse, des vents fort froids, des neiges.

30. Aux approches de l'équinoxe du printemps, des pluies copieuses ; au printemps, des vents de nord, de la sécheresse, des petites pluies, du froid.

31. Au solstice d'été, peu de pluies, de grands froids jusqu'à la canicule. Après la canicule, jusqu'au coucher d'Arcturus, de la chaleur, des chaleurs suffocantes, qui ne venoient point par degrés, continuelles, accablantes ; point d'eau : les vents étésiens soufflèrent vers le temps du coucher d'Arcturus. On eut des pluies par les vents du midi, jusqu'à l'équinoxe d'automne.

Maladies qui régnèrent. Paralysies.

32. Dans cette constitution, les paralysies commencèrent vers l'hiver, et elles furent nombreuses.

Certains moururent très-promptement. Cette maladie fut assez épidémique. Les santés allèrent d'ailleurs assez bien, jusqu'aux approches du printemps. Les fièvres ardentes commencèrent avant le printemps, se soutinrent jusqu'à l'équinoxe et jusqu'à l'été. La plupart de ceux que la maladie avoit pris dans le printemps et au commencement de l'été, en réchappèrent; il en mourut peu; elle devint mortelle après les pluies, dans l'automne; plusieurs en périrent.

Fièvres ardentes. Les hémorragies y furent généralement salutaires.

33. Dans les fièvres ardentes, les hémorragies du nez, qui coulèrent au temps convenable, et abondamment, furent toutes salutaires. Je ne crois pas qu'il en soit mort dans cette constitution, un seul qui ait eu d'hémorragie, en son temps, et abondante. Philisque, Épaminon et Silènus sont morts. Mais l'hémorragie qui parut le quatrième et le cinquième jour, ne fut que peu de chose. Presque tous les malades avoient des frissons aux temps de la crise, sur-tout ceux qui n'avoient point eu d'hémorragie. Les redoublemens commençoient avec des frissons, et ils finissoient par des sueurs. Certains eurent des ictères le sixième jour; ceux-là se purgeoient par les urines : ou bien il survenoit dans les entrailles, des troubles qui les soulageoient, ou une hémorragie abondante, comme il arriva à Héraclide, malade chez Aristocyde. Il eut une hémorragie par le nez, et du trouble dans les entrailles; et se purgea par la vessie; il fut jugé le vingtième jour. Il n'en fut pas de même du domestique de Phanagorée; il n'eut rien de cela, il mourut. Les hémorragies furent

fréquentes, sur-tout chez les petits enfans, et chez les jeunes gens. La plupart de ceux qui n'en avoient point, moururent. Les vieillards avoient des jaunisses ou des troubles d'entrailles, ou bien des dyssenteries, comme Rion chez Silène.

Les dyssenteries.

34. Les dyssenteries devinrent épidémiques dans l'été. Ceux qui avoient eu des hémorragies, finissoient par la dyssenterie; comme Myllus et le fils d'Eraton, qui, après une hémorragie très-abondante, tombèrent dans un état purement dyssentérique.

Maladies où l'humeur étoit erratique.

35. L'humeur se portoit çà et là dans *plusieurs* malades. Certains, avant la crise, n'eurent pas d'hémorragie. Il se faisoit des parotides qui disparoissoient; après quoi il survenoit des pesanteurs au flanc gauche, et au haut de l'ischium, avec des mal-aises, au temps critique. Ils rendoient un peu d'urines claires, et quelque peu de sang par le nez. Antiphon, fils d'Aristobule, eut une hémorragie le vingt-quatrième jour; il guérit, et fut jugé définitivement le quarantième.

État des femmes.

36. Il y eut plusieurs femmes malades, moins cependant que d'hommes. Il n'en mouroit pas autant. Leurs couches furent généralement difficiles; elles tomboient malades après avoir accouché. Plusieurs de celles-ci mouroient. La fille de Télébalus mourut le sixième jour, à la suite des couches. Les règles prenoient la plupart de celles qui étoient malades. Quelques-unes eurent des hémorragies par le nez. Les hémorragies se déclarèrent chez plusieurs filles, dès le commencement. Il y en eut qui avoient l'hémorragie et les règles. La fille d'Aïtharse eut d'abord

les règles avec une hémorragie abondante du nez. Je n'ai pas su qu'il en soit mort quelqu'une, de celles qui furent dans ce cas. Mais toutes les femmes grosses qui tomboient malades avortoient, autant que j'ai pu le savoir.

Observations sur les urines.

37. Presque tous les malades rendoient les urines de belle couleur, claires, faisant quelque petit dépôt, avec quelques selles bilieuses. Dans beaucoup d'autres la maladie, après la crise, se terminoit en dyssenterie, comme chez Xénophane et chez Critias. Après avoir rendu beaucoup d'urines aqueuses, sans couleur, limpides, ils en eurent après la crise, qui déposoient un bon sédiment, avec tous les autres signes d'une crise salutaire; ce qui est digne de remarque. Cela arriva aussi à Bion chez Silénus, à Cratie, logée chez Xénophane, au fils d'Aréton, à la femme de Mnésistrate : tous tombèrent dans la dyssenterie. Il reste à savoir, si c'est pour avoir eu les urines aqueuses.

Crises heureuses le onzième jour, vers l'équinoxe d'automne.

38. Vers le coucher d'Arcturus, *vers la fin de l'été et à l'entrée de l'automne*, il y eut des crises le onzième jour, qui ne furent pas suivies de rechute, comme on pouvoit le craindre. On tomboit alors dans un état comateux, sur-tout les enfans; et nul n'en mouroit.

Terminaison funeste des fièvres ardentes, en phrénésie; chez ceux qui les eurent vers la fin de l'automne: et description

39. Les fièvres ardentes se soutenoient à l'équinoxe d'automne jusqu'au coucher des Pleïades, et à l'entrée de l'hyver. La plupart des malades tomboient alors dans la phrénésie; et ceux-ci n'échappoient guères. Cela étoit arrivé rarement dans l'été. Quand la fièvre ardente devoit être funeste, elle s'annonçoit ainsi

dès le commencement. Les malades avoient d'abord une fièvre aiguë, quelques frissons, insomnie, soif, des mal-aises généraux. Ils ne pouvoient rester dans la même place. Quelques légères sueurs au front et aux clavicules; jamais de sueur générale, beaucoup de délire, des frayeurs, de la tristesse, froid aux extrémités, aux pieds, sur-tout aux doigts des mains, des redoublemens aux jours pairs. La plupart étoient dans un grand travail le quatrième jour; la sueur étoit communément froide : les extrémités ne pouvoient se réchauffer; elles restoient pâles et froides. On n'avoit point soif. Les urines étoient noires, en petite quantité, transparentes. Le ventre n'alloit point. Ceux-là n'avoient pas d'hémorragie du nez; ou bien elle étoit de quelques goûtes. Nul ne fut dans le cas d'avoir des rechutes : ils mouroient le sixième jour des sueurs. Tous ces symptômes se montroient en ceux qui tomboient dans la phrénésie : de ceux-ci, la plupart avoient la crise le onzième jour; certains le vingtième. Ceux qui n'avoient point de phrénésie dès le commencement, le troisième ou le quatrième jour, et qui étoient assez bien pendant le premier temps, tomboient dans la violence de la maladie le septième.

De la fièvre ardente, quand elle devoit prendre une mauvaise tournure.

40. Il y eut donc beaucoup de maladies. La mortalité tomba principalement sur les enfans; sur les jeunes gens; sur ceux dans la fleur de l'âge, qui avoient la peau unie d'un brun clair, peu vélue, les cheveux et les yeux noirs; sur ceux qui menoient une vie oisive, qui avoient la voix claire aiguë casse, sur les bègues. Ceux d'un tempérament vif et violent,

Conclusion de cette troisième constitution.

sur-tout plusieurs femmes de ce caractère, finirent par la mort. Dans cette constitution, il y eut quatre sortes de terminaisons favorables, 1°. l'hémorragie par le nez; 2°. des urines abondantes, avec beaucoup de sédiment d'une bonne nature; 3°. des troubles d'entrailles, avec des selles bilieuses au temps convenable; 4°. les dyssenteries. Chez plusieurs, la crise se fit par une seule de ces voies : chez d'autres, par toutes les quatre. Ceux-ci étoient plus tourmentés; mais tous guérissoient. Tous les symptômes, dont j'ai parlé, se trouvoient aussi chez les filles, et chez les femmes. L'état de celles en qui les choses se passoient bien, et de celles qui avoient leurs règles abondamment, se terminoit par la guérison. Je n'ai point appris qu'il en soit mort une seule, de celles qui eurent quelqu'un de ces bons signes. La fille de Philon, eut une hémorragie abondante; mais elle soupa, hors de propos, copieusement, le septième jour; elle mourut.

Quelques aphorismes.

41. Chez ceux qui larmoyent dans les fièvres, sur-tout dans les ardentes, on peut s'attendre à une hémorragie par le nez, quand le reste d'ailleurs n'est pas funeste : mais si leur état est terrible, le larmoyement annonce la mort.

42. Dans les fièvres, les parotides avec douleur, qui font cesser la fièvre, sans persister ni suppurer, sont suivies de diarrhée, ou de dyssenterie : ou bien l'on est délivré par des urines épaisses, qui déposent, comme cela arriva à Hermippe de Clazomène.

Observations sur les crises, et les rechutes.

43. Ce que nous connoissons des crises est tantôt le même, tantôt différent. Les deux frères qui étoient

logés près du théâtre d'Ephigène, tombèrent malades à la même heure : le plus âgé eut la crise le septième jour ; le plus jeune, le huitième. Le mal revint chez tous les deux à la même heure : il avoit discontinué pendant cinq jours. Ils eurent l'un et l'autre, après le retour du mal, une crise définitive le quatorzième jour. Chez plusieurs la crise étoit au cinquième : le mal s'arrêtoit pendant sept jours : ils étoient jugés le troisième après la rechute. Dans d'autres, la crise venoit le septième : il y avoit trois jours de bons : ils étoient jugés le troisième. Quelquefois on étoit jugé le sixième ; et après cinq jours de repos, le mal revenoit pendant trois. Il y en eut en qui le mal se suspendoit un jour seulement, et qui étoient jugés le lendemain comme Enagonthe, fils de d'Aïtharse. Chez certains, il se faisoit une crise le sixième jour ; le mal s'arrêtoit pendant six jours ; et il étoit jugé le quatrième après la crise ; comme chez la fille d'Aglaïde. Tel étoit le type de la maladie dans cette constitution, chez la plupart. Je ne connois aucun malade qui ait échappé, en qui le retour du mal n'ait eu lieu, en quelqu'une de ces manières : et tous ceux en qui il répétoit ainsi, réchappoient. Je n'ai pas même appris, qu'aucun ait eu de nouvelles rechutes. Ceux qui mouroient, périssoient communément le sixième jour, comme Epaminondas, Silene, et Philisque fils d'Antagore.

Ceux qui avoient des parotides étoient tous jugés le vingtième jour. Elles s'affaissoient chez tous, et ne suppuroient point. Le mal se portoit vers la vessie. Elles suppurèrent abondamment chez Cratistonacte,

logé à Héraclium, et chez la servante de Skimnus, le peintre : l'un et l'autre périrent. Il y en eut, qui eurent la crise le huitième jour. Le relâche étoit de six jours ; ils étoient jugés le huitième après la crise. Cela arriva à Phanocrite, logé chez le peintre Gnathon.

Les fièvres ardentes ayant persisté à l'entrée de l'hiver, vers le solstice du capricorne jusqu'à l'équinoxe du printemps, et se tournant à la phrénésie, il mouroit plusieurs malades. Les crises varièrent. Chez la plupart, elles arrivoient le cinquième jour, à compter de l'invasion. La fièvre étoit suspendue pendant quatre jours ; et le cinquième de la reprise le mal étoit jugé : ce qui en tout fait quatorze jours. Il fut jugé ainsi chez la plupart des petits enfans, et des vieillards. Il y en eut cependant, en qui la crise se fit le onzième. Ils avoient quatorze jours de repos ; et ils étoient jugés définitivement le vingtième. Si quelques-uns avoient des frissons le vingtième, alors le jugement étoit différé au quarantième. Presque tous avoient des frissons lors de la première crise. La plupart de ceux qui avoient eu ces froids de la première crise, les avoient aussi lors de la crise de la reprise. Il y eut moins de frissons pendant le printemps, plus pendant l'été, plus encore durant l'automne, et beaucoup plus durant l'hiver : les hémorragies commençoient à disparoître.

Réflexions générales sur la manière dont les médecins peuvent recon-

44. Nous nous mettons au fait de tout ce qui concerne la nature des maladies en général, et la nature particulière de leurs espèces, en observant l'état du malade, le malade lui-même, ce qu'il prend,

la manière dont il est servi. Tout cela contribue à des changemens, en bien ou en mal. On doit observer aussi la constitution de l'atmosphère en général et en détail, l'habitude, le régime, le genre d'occupation habituelles, l'âge du malade, son tempérament, ses discours, son silence, ses idées, son sommeil, ses rêves, les picotemens qu'il ressent, ses larmes, les réhaussemens du mal, les excrétions, les urines, les crachats, le vomissement : comment les symptômes se succèdent ; les abscès, s'ils sont critiques ou mauvais : les sueurs, les froids, les frissons, la toux, l'éternuement, le hoquet, la respiration, les vents rendus par haut, par bas, sans bruit ou avec bruit, les hémorragies, les hémorroïdes ; ce qui vient à la suite de tous ces divers symptômes. noître les diverses espèces de maladies.

Les fièvres, sont les unes continues (1). Certaines durent pendant le jour et quittent dans la nuit (2) ; d'autres prennent pendant la nuit et quittent pendant le jour. Il y en a de doubles tierces, de tierces, de quartes, d'autres dont l'accès ne vient que tous les cinq jours, tous les sept, tous les neuf jours. Parmi Sur les fièvres.

(1) *Certaines durent pendant le jour et quittent pendant la nuit.* Ceci me paroît embarrassant ; et je ne trouve rien qui satisfasse, sur cet endroit, dans les médecins traducteurs, commentateurs, ou interprètes. Il semble que cela ne peut être dit que de quelques fièvres intermittentes : et ce qui suit, nous autorise à l'entendre ainsi.

(2) *D'autres prennent pendant la nuit et quittent pendant le jour.* Nous observons souvent cela dans le commencement des fièvres lentes.

les fièvres continues, il y en a qui sont des maladies très-aiguës, très-fortes, très-cruelles. La moins meurtrière de toutes, et en même temps la plus longue, mais la moins dangereuse, est la fièvre quarte. Non-seulement elle est telle de sa nature; elle préserve de plus, d'autres grandes maladies. Quant à la double tierce, il s'y joint souvent des maladies aiguës : c'est aussi la plus mortelle des *intermittentes*. Les phthisies, et tous les autres maux chroniques, redoublent principalement en double tierce. La quotidienne nocturne n'est guère mortelle : elle est obstinée. La diurne l'est encore davantage. Elle dégénère quelquefois en phthisie. La septenaire est longue, point mortelle. Celle dont les accès viennent chaque neuf jours est plus longue, point mortelle.

45. (1) La fièvre tierce régulière finit bientôt; elle n'est point mortelle. Celle dont les accès ne viennent que chaque cinq jours est la plus mauvaise de toutes, elle précède la phthisie : et lorsqu'elle s'y joint, la mort s'ensuit. Chacune de ces fièvres a son type, sa marche, aussi bien que les redoublemens dans les fièvres continues. Celles-ci commencent quelquefois d'une manière brusque, et croissent de plus en plus jusqu'au plus fort de leur période; pour diminuer lors de la crise, et après. D'autres commencent doucement, croissent de jour en jour, et éclatent au

(1) La fin du numéro précédent et le commencement de celui-ci, embarrasseront les lecteurs médecins attachés à connoître et apprécier la doctrine d'Hippocrate : j'y trouve des difficultés que la méditation du texte n'a pu m'éclaircir.

temps de la crise. Il y en a de douces en commençant, qui s'irritent en suite, puis se calment jusque vers le temps de la crise, et après. Les variations dans l'intensité du mal, sont communes à toutes les espèces de fièvres, et à toute maladie. Il faut y avoir beaucoup d'égard, pour y adapter le régime. On en tire de plus bien des signes importans, dont j'ai déjà parlé ailleurs, et dont je parlerai encore, qui ne doivent pas être négligés ; et qu'il faut méditer, soit pour le pronostic de la gravité du mal et du danger de mort, soit pour la prescription des remèdes : s'il faut agir, ou ne pas agir, et comment.

Quelques aphorismes.

42. Les maux qui redoublent aux jours pairs, se jugent aux jours pairs ; comme ceux qui redoublent aux impairs se jugent aux impairs. Les périodes pour les crises aux jours pairs sont au quatrième jour, au sixième, au huitième, au dixième, au quatorzième, au vingt-huitième, au trente-quatrième, au quarante-huitième, au cinquantième, au quatre-vingtième, au centième ; pour les jours impairs, au premier, au troisième, au cinquième, au septième, au neuvième, au onzième, au dix-septième, au vingt-unième, au vingt-septième, au trente-unième. Il faut savoir que si la maladie est jugée dans d'autres jours, il arrive des rechutes et des choses funestes. On doit observer attentivement ces époques, et les crises qui y arrivent, soit pour la guérison, soit pour la mort, soit pour des tournures que la maladie y prend vers le mieux, ou vers le pire ; à quelle période se fait le jugement des fièvres erratiques, à quelle période, celui des fièvres tierces, des

fièvres quartes, des fièvres dont les accès ne viennent que chaque cinquième jour, chaque septième, chaque neuvième.

OBSERVATIONS DE QUATORZE MALADES.

Premier malade.

PHILISQUE habitoit près du rempart. Il s'alita dès le premier jour, avec fièvre aiguë. Il eut la seconde nuit des sueurs laborieuses.

Le lendemain, un lavement le mena bien. La nuit se passa tranquillement.

Le troisième jour, au matin et jusqu'à midi, il parut sans fièvre. Le soir, fièvre aiguë avec sueur, soif, la langue sèche, les urines noires. La nuit fut agitée. Point de sommeil, délire complet.

Le quatrième, tout augmenta; urines noires; la nuit fut plus supportable, les urines de couleur moins mauvaise.

Le cinquième, vers midi, quelques gouttes de sang par les narines, les urines variées, avec nuages ronds, éparpillés, qui ressembloient à de la semence virile; point de sueurs. Un suppositoire avoit fait rendre quelque peu de vents. La nuit fut laborieuse: un peu de sommeil, quelques paroles en délire; toutes les extrémités froides, qu'on ne pouvoit plus réchauffer, urines brunes, un peu de sommeil. Le matin perte de parole, sueur froide, les extrémités livides.

Le seizième, il mourut vers midi. La respiration fut constamment fort grande, comme dans quelqu'un qui revient d'une défaillance. La rate s'étoit

élevée, et faisoit comme une bosse. Les sueurs étoient toujours froides ; les redoublemens aux jours pairs (1).

Second malade.

SILÈNE habitoit à Platamon, près la maison d'Euaclide. Il eut la fièvre, à la suite de fatigues, d'excès de vin et de femmes. Il avoit commencé par sentir

---

(1) Quoiqu'il ne soit presque point question des remèdes ordonnés, ni du régime prescrit dans le traitement de ce malade et de ceux qui suivent, on doit croire, avec Freind, et tous les médecins raisonnables, qu'Hippocrate a omis d'en faire mention, ne s'attachant ici qu'à l'exposition des symptômes. Il a regardé le traitement curatif, comme une suite qui se déduisoit naturellement de ses autres traités. Lors donc qu'il fait mention dans celui-ci de quelque remède, il en parle vraisemblablement alors, comme d'une chose notable.

Cette remarque m'a paru nécessaire, et suffisante pour répondre à des reproches déplacés, qu'on auroit pu se croire en droit de faire à Hippocrate, et aux médecins ses admirateurs, à raison du trop petit nombre des remèdes mentionnés dans les épidémies. Est-il permis de supposer qu'il n'a point prescrit de saignée durant les premiers jours, dans une foule de cas inflammatoires, lui qui regardoit ce remède comme si nécessaire, et qui en parle si souvent ailleurs. Pourquoi Hippocrate et les médecins de l'école de Cos auroient-ils développé dans les autres traités tant de connoissances en matière médicale, s'il n'en eut dû être fait presque aucun usage ?

Enfin, on ne peut disconvenir que le régime, qui semble à la vérité faire la principale base du traitement des maladies, dans bien des traités de pratique, que nous avons sous le nom d'Hippocrate, ne soit omis, aussi bien que la prescription des remèdes dans le premier et le troisième livre des épidémies ? Voudroit-on en conclure qu'Hippocrate n'ordonnoit rien dans ces épidémies, même concernant le régime ?

un poids au front et à toute la tête, avec de la tension au cou. Le premier jour il rendit par les selles des matières bilieuses non mêlées, écumeuses, fort colorées, en quantité; les urines noires, qui faisoient un dépôt brun; grande soif, langue sèche; la nuit point de sommeil.

Le second jour, fièvre aiguë, des selles en grande quantité, plus claires, écumeuses, urines brunes, grande agitation dans la nuit, un peu de délire.

Le troisième, tout s'empira. Gonflement considérable aux deux hypocondres jusqu'au nombril, mais assez souple; les selles brunes en petite quantité, l'urine bourbeuse; point de sommeil dans la nuit; beaucoup de paroles, des ris, du chant, agitation continuelle.

Le quatrième, l'état fut le même.

Le cinquième, les selles bilieuses, point mêlées, grasses, gluantes, les urines claires, transparentes, en petite quantité; la connoissance revint.

Le sixième, quelques sueurs autour de la tête, les extrémités froides, plombées, beaucoup d'agitation, point de selles, les urines arrêtées; fièvre très-forte.

Le septième, point de parole; on ne peut plus réchauffer les extrémités, pas une goutte d'urine.

Le huitième, sueur froide de tout le corps; une éruption rouge accompagnoit la sueur. Il restoit de petites taches rouges; rondes, comme des piqûres de cousins, sans suppuration. Il fut rendu beaucoup de matières dures, crues, avec douleur et quelque irritation dans les entrailles. Les urines cuisantes, mordantes. Les extrémités se réchauffèrent un peu. Quelque peu

de

de sommeil, comateux, point de parole, les urines claires, transparentes.

Le neuvième. De même.

Le dixième. État comateux. Le malade ne vouloit pas boire. Le sommeil, point assuré. Les selles continuoient de même. Les urines étoient fréquentes, déposant un sédiment épais, comme du son d'orge, blanchâtre. Les extrémités redevinrent froides.

Le onzième mort. La respiration avoit été continuellement grande; comme dans quelqu'un qui revient d'une défaillance. Il y avoit un battement continuel à l'hypocondre. L'âge, environ vingt ans.

Troisième malade.

HÉROPHON avoit une forte fièvre. Il rendoit des selles claires avec ténesme dans le commencement, puis bilieuses, un peu épaisses. Point de sommeil; les urines brunes, claires.

Le cinquième jour au matin, surdité. Tout s'empiroit. La rate s'éleva avec tension dans l'hypocondre. Il y avoit quelques selles bilieuses, brunes; délire obscur.

Le sixième, délire; sueur dans la nuit; froid. Le délire persistoit.

Le septième, frissons; soif. Délire pendant la nuit. La connoissance revint. Il y eut du sommeil.

Le huitième, fièvre. La rate diminuoit. La connoissance étoit parfaite. Douleur aux aines; d'abord rougeur au-dessous de l'endroit où étoit la tumeur de la rate; douleur ensuite aux deux jambes. La nuit fut tranquille. Les urines étoient de meilleure couleur, avec un peu de sédiment.

Le neuvième jour, sueurs. La maladie fut jugée. Elle s'arrêta.

Cinq jours après, la maladie revint. Tumeur à la rate; fièvre aiguë; nouvelle surdité.

Le treizième jour après la rechute, la rate diminua. surdité moindre; douleurs aux jambes; sueur dans la nuit.

Le quatorzième il fut jugé. Il n'y eut pas de délire dans la rechute.

Quatrième malade.

A THASE, LA FEMME DE PHILINUS, qui avoit accouché d'une fille, fut prise, quatorze jours après ses couches, de la fièvre avec froid. Dans le commencement elle avoit de maux de cœur, avec douleur à l'hypocondre droit. Les vuidanges alloient mal. La perte s'arrêta; un pessaire la soulagea. Il y avoit des douleurs obstinées à la tête, au cou, à la région lombaire; point de sommeil; les extrémités froides; de la soif; ardeur aux entrailles; peu d'urines, claires, point colorées dans les premiers jours.

Le sixième jour, délire, à plusieurs reprises, durant la nuit, avec des intervalles lucides.

Le septième, de la soif, des selles bilieuses, fort colorées.

Le huitième, frissons, forte fièvre; beaucoup de convulsions; grand travail; beaucoup de paroles dans le délire. Un suppositoire fit aller du ventre. Il fut rendu beaucoup de sérosités avec de la bile. Point de sommeil.

Le neuvième, convulsions.

Le dixième, la connoissance revint un peu.

Le onzième, il y eut un peu de sommeil. Elle se souvenoit de tout. Le délire revint bientôt. Elle rendoit, durant les convulsions, beaucoup d'urines,

souvent sans que ceux qui la servoient le sussent. Elles étoient épaisses, blanches, comme elles sont quand on les remue après un long séjour dans le pot. Elles ne déposoient point, on les eût prises pour des urines de jument. Telles étoient celles que je pus voir.

Le quatorzième, des palpitations dans tout le corps; beaucoup de paroles dans le délire. Elle y retomboit sans cesse, avec des intervalles lucides.

Le dix-septième, perte de parole.

Le vingtième, mort.

Cinquième malade.

LA FEMME D'ÉPICRATE, logée chez Archigène, fut prise, à la fin de sa grossesse, d'un froid violent. On ne pouvoit, me disoit-on, la réchauffer.

Le lendemain, même état.

Le troisième jour elle accoucha d'une fille, et tout alloit à l'ordinaire.

Le second jour après les couches, fièvre forte, maux d'estomac et douleur aux parties. Un pessaire dissipa ces symptômes; mais la tête, le cou, les lombes étoient douloureux. Point de sommeil. Le ventre rendoit quelques matières bilieuses, claires, point mêlées; les urines, brunes, claires.

Le sixième jour, à compter depuis la fièvre, elle tomba dans le délire.

Le septième, tout augmenta. Point de sommeil; délire, soif; des selles bilieuses, fortes en couleur.

Le huitième, des frissons; assez de sommeil.

Le neuvième, de même.

Le dixième, grandes douleurs aux jambes. Les maux d'estomac revinrent. Mal de tête; point de délire; beaucoup de sommeil; cessation des selles.

Le onzième, l'urine étoit d'une bonne couleur, avec sédiment. La malade se trouvoit mieux.

Le quatorzième, fièvre violente, avec frissons.

Le quinzième, vomissement de matières bilieuses, jaunes, un peu épaisses; sueur sans fièvre; grosse fièvre dans la nuit. Urine épaisse, avec sédiment blanc.

Le seizième, le mal augmenta dans la nuit, avec agitations. Point de sommeil, délire.

Le dix-huitième, soif. La langue étoit brûlée. Point de sommeil; grand délire; des douleurs aux jambes.

Le vingtième au matin, quelques frissons; état comateux. La malade paroissoit tranquille. Il y avoit du sommeil. Vomissement d'un peu de matières bilieuses, noires. Surdité dans la nuit.

Le vingt-unième, pesanteur dans tout le côté droit, avec douleur et un peu de toux; urines épaisses, bourbeuses, rougeâtres, sans sédiment; le reste, mieux. La fièvre ne quittoit cependant point. Le gosier devint bientôt douloureux et rouge; la luette se rétrécit; il en découloit continuellement une humeur âcre, piquante, salée.

Vers le vingt-septième jour, point de fièvre. Les urines déposoient. Douleurs au côté.

Le trente-unième, la fièvre reprit. Des matières bilieuses tourmentoient les entrailles.

Le quarantième, il y eut vomissement d'un peu de matières bilieuses.

Le quatre-vingtième, la maladie fut parfaitement jugée. Il n'y resta plus de fièvre.

Sixième malade.

CLÉONATIDE, logé au-dessus d'Héraclium, fut pris d'une fièvre anomale. Il y eut, dans le commencement, des maux de tête, et des douleurs au côté droit et ailleurs. Il se sentoit comme tout moulu. Les redoublemens venoient irrégulièrement, sans ordre. Tantôt des sueurs, tantôt point de sueurs; souvent précédées de rehaussemens : mais sur-tout vers les jours critiques.

Vers le vingt-quatrième jour, il eut le bout des mains froides; il vomit des matières bilieuses, jaunes, un peu vertes, à diverses reprises. Il en étoit fort soulagé.

Vers le trentième, il commença de rendre du sang par les deux narines, et cela de loin en loin, jusqu'au temps de la crise. Il ne fut jamais ni dégoûté, ni altéré, ni sans sommeil; mais les urines étoient blanches, point entièrement sans couleur.

Vers le quarantième, il rendit des urines un peu rouges, qui déposoient beaucoup de sédiment très-rouge. Il se trouvoit mieux ensuite. Les urines varièrent, tantôt avec, tantôt sans sédiment.

Le soixantième, beaucoup de sédiment aux urines, doux, uni, blanc. Tout se calma. La fièvre diminua. Les urines ne couloient pas abondamment, mais la couleur en étoit belle.

Le soixante-dixième, la fièvre cessa pour dix jours.

Le quatre-vingtième, la fièvre reprit fortement, avec des frissons. Le sédiment des urines fut rouge. La maladie fut complétement jugée.

Septième malade.

MÉTHON fut pris de la fièvre, avec douleur et pesanteur aux reins.

Le second jour, il but beaucoup d'eau; le ventre se lâcha copieusement.

Le troisième, pesanteur à la tête. Quelques selles bilieuses, claires, rougeâtres.

Le quatrième, tous les symptômes s'agravèrent. Le sang coula un peu de la narine droite, à deux reprises. La nuit agitée; les selles comme au troisième jour; les urines brunes, avec un nuage brun, éparpillé; point de sueur.

Le cinquième, hémorragie abondante d'un sang pur, par la narine gauche; des sueurs. La maladie fut jugée. Après la crise, insomnie et délire; urines claires, brunes. On lui fit des lotions à la tête. Il dormit; il reprit la connoissance. Il n'eut point de rechute, mais de fréquentes hémorragies, même après la crise.

Huitième malade.

ÉRASINE qui habitoit près la fosse du bouvier, tomba malade, avec fièvre, après souper. La nuit fut agitée.

Le premier jour, il fut tranquille; mais la nuit suivante fut orageuse.

Le second, tout s'empira. Il délira jusqu'à la nuit.

Le troisième jour, grand travail; beaucoup de délire.

Le quatrième, pire encore; point de sommeil de toute la nuit. Des rêves, et des propos sans raison. Tout, au plus mal; des symptômes des plus sinistres; des frayeurs; une agitation continuelle.

Le cinquième, le matin, il étoit revenu à lui. Il connoissoit tout. Avant midi il tomba dans un délire furieux. On ne pouvoit le contenir. Les extrémités

étoient froides, plombées ; les urines supprimées. Il mourut vers le coucher du soleil. Les sueurs furent continuelles durant la fièvre. Les hypocondres élevés, tendus, douloureux. Les urines noires, avec des nuages ronds ; des sueurs ; des selles stercoreuses. La soif ne fut jamais bien forte. Beaucoup de convulsions se joignirent aux sueurs, aux approches de la mort.

Neuvième malade.

CLITON, à Thase, commença par ressentir une vive douleur au gros orteil, comme il se promenoit. Le même jour, il s'alita avec des frissons, des envies de vomir. Il se réchauffa un peu. Il tomba dans le délire.

Le second jour, tout le pied fut enflé, rouge jusqu'aux malléoles, avec tension et de petites phlyctènes noires ; fièvre aiguë ; vomissement ; des selles point mêlées. Il mourut le second jour de la maladie.

Dixième malade.

UN CLAZOMÉNIEN, demeurant près le puits de Phryénithide, fut pris d'un grand chaud. Il eut d'abord mal de tête, douleur au cou, aux lombes. Il devint sourd tout de suite. Point de sommeil ; fièvre violente ; les hypocondres élevés, pas fort tendus ; la langue sèche.

Le quatrième jour, délire dans la nuit.

Le cinquième, agitations. Tout augmente.

Le onzième, il y eut quelque relâche. Le malade rendit par le dos, des matières claires, de couleur d'eau, en quantité, jusqu'au quatorzième. Il supporta cette évacuation, sans en paroître fatigué. Le ventre s'arrêta ensuite durant long-temps. Les urines furent claires, de bonne couleur, avec quantité de nuages éparpillés ; point de sueurs.

Le seizième, les urines avoient un peu de consistance ; elles déposoient un peu. Il étoit un peu soulagé. Il reprenoit bien sa connoissance.

Le dix-septième, les urines devinrent claires ; il se déclara deux parotides douloureuses. Point de sommeil. Il déliroit. Il avoit, en outre, des douleurs aux jambes.

Le vingtième, il fut jugé. Point de fièvre. Il n'y eut pas de sueurs. La connoissance étoit entière.

Le vingt-septième, grandes douleurs à l'ischium, du côté droit ; elles furent bientôt appaisées. Les parotides ne s'affaissoient point, ni ne suppuroient. Elles étoient toujours douloureuses.

Le trente-unième, diarrhée abondante, aqueuse et dyssentérique. Les urines devinrent épaisses. Les parotides s'affaissèrent.

Vers le quarantième, douleur à l'œil droit ; la vue étoit trouble. La santé se rétablit complétement.

Onzième malade.

LA FEMME DE DROMIADE avoit accouché d'une fille depuis deux jours. Tout alloit bien, lorsqu'elle fut prise d'une fièvre violente, avec froid.

Dès le premier jour, elle se plaignit de douleurs à l'hypocondre, d'envies de vomir, de froid. Elle étoit fort agitée. Point de sommeil. Sa respiration étoit grande, profonde, avec une prompte inspiration.

Le second jour, à compter du frisson, elle rendit par le dos, des matières louables. Les urines étoient épaisses, blanches, comme elles le sont quand on les agite après un long séjour dans le pot ; elles ne déposoient point. La nuit, il n'y eut pas de sommeil.

Le troisième vers midi. Frissons ; fièvre violente ;

les urines de même que le second jour. Douleur à l'hypocondre ; envies de vomir ; agitations dans la nuit ; point de sommeil ; sueurs froides dans tout le corps ; la chaleur revenoit bientôt.

Le quatrième quelque soulagement aux hypocondres ; mais des pesanteurs et des douleurs de tête. Il y eut des soupçons d'état comateux ; quelques gouttes de sang rendues par le nez. La langue étoit sèche : la malade altérée. Urines claires, huileuses ; un peu de sommeil.

Le cinquième, altération ; agitations ; urines dans le même état. Le ventre ne rendoit rien. Vers midi, grand délire, avec des intervalles lucides. La malade se leva ; elle tomba dans l'assoupissement, avec quelques froids. Dans la nuit sommeil. Délire.

Le sixième au matin. Frissons, auxquels la chaleur succéda bientôt : sueur de tout le corps avec les extrémités froides. Délire, respiration grande, suivie bientôt de convulsions à la tête. Mort prompte.

Douzième malade.

UN HOMME soupa ayant grand chaud, et but beaucoup. Dans la nuit il rendit tout par le vomissement. Fièvre violente ; douleur à l'hypocondre droit, inflammation intérieure à l'hypogastre ; nuit agitée ; urines d'abord épaisses, rouges, sans sédiment, langue sèche ; peu d'altération.

Le second jour. Forte fièvre ; douleur dans tout le corps.

Le cinquième, les urines tenues, huileuses, abondantes. Forte fièvre.

Le sixième au soir. Grand délire, et point de sommeil dans la nuit.

Le septième, tout augmentoit. Les urines dans le même état. Le malade ne cessoit de parler. On ne pouvoit le contenir. Il rendoit des vers par le dos, avec irritation dans les entrailles, et beaucoup d'eaux troubles. La nuit fut aussi laborieuse. Le matin frissons et forte fièvre ; sueurs chaudes, à la suite desquelles le malade paroissoit sans fièvre. Il dormit un peu. Après ce sommeil, frissons, crachats ; le soir, grand délire, vomissement subit de quelques matières noires, bilieuses.

Le neuvième, frissons ; grand délire ; point de sommeil.

Le dixième, douleurs aux jambes. Tout empiroit. Délire.

Le onzième, mort.

Treizième malade.

UNE FEMME LOGÉE AU QUAI, GROSSE DE TROIS MOIS, fut prise d'une forte fièvre. Elle eut d'abord des douleurs des reins.

Le troisième jour, douleur au cou, à la tête, à la clavicule, et à la main droite. Bientôt, elle ne put parler. La main droite étoit paralysée, avec des convulsions. Délire complet ; nuit fort agitée ; point de sommeil ; troubles d'entrailles, avec éjection de quelques matières bilieuses, point mêlées, en petite quantité.

Le quatrième, la parole revint. Les convulsions et les douleurs restoient. L'hypocondre se tuméfia avec douleur. Point de sommeil ; délire complet ; troubles dans les entrailles ; urines blanches, sans bonne couleur.

Le cinquième, forte fièvre ; douleur à l'hypo-

condre ; délire complet ; sueurs dans la nuit ; point de fièvre.

Le sixième, la connoissance revint, tout s'amenda. La douleur persistoit.

Le septième, tremblemens, état comateux, petit délire ; la douleur persistoit à la clavicule : il y en avoit à la main gauche ; les autres étoient calmées. La connoissance étoit parfaitement revenue. La fièvre quitta pour trois jours.

Le onzième, rechute ; frissons ; et la fièvre à la suite.

Le quatorzième, vomissement de matières jaunes, assez abondantes ; sueurs ; la maladie fut jugée ; la fièvre disparut.

Quatorzième malade.

MÉLIDIE, logée près du temple de Junon, commença par un mal de tête, de cou et de poitrine. Bientôt après, grosse fièvre. Elle eut un peu de règles. Le mal continua ainsi, jusqu'au sixième jour.

Le sixième jour, état comateux, angoisses, frissons, rougeurs au visage ; un peu de délire.

Le septième jour, la fièvre s'arrêta. Les douleurs restoient. La fièvre revint. Il y eut quelque sommeil. Les urines, durant toute la maladie, furent d'une bonne couleur, mais en petite quantité. Les selles étoient claires bilieuses, mordicantes, en fort petite quantité, noires, fétides. Les urines déposoient un sédiment blanc, uni. La malade sua. Elle fut jugée parfaitement le onzième jour.

DES ÉPIDÉMIES,

LIVRE III. (*)

Premier malade.

PYTHION, qui demeuroit près le temple de la Terre, fut d'abord attaqué d'un tremblement de mains.

Le premier jour. Fièvre aïgue ; délire.

Le second. Tout s'agravoit.

Le troisième. De même.

Le quatrième. Quelques selles, point mêlées, bilieuses.

Le cinquième. Tout s'agravoit encore. Il y eut quelque peu de sommeil. Le ventre s'arrêta.

Le sixième. Crachats variés, un peu rouges.

(*) *Je dirai ici, pour les amateurs de l'érudition dans l'antiquité, qu'on trouve à la fin de chacune des vingt-huit histoires des maladies rapportées dans le troisième livre des épidémies, quelques signes composés de cinq ou six lettres chacun, qu'on regarde comme des caractères algébriques, employés pour représenter brièvement le résultat pratique de chacune de ces observations, relativement sur-tout au pronostic. Foës nous apprend que ces caractères, qu'il a expliqués d'une manière fort vraisemblable, se voient dans plusieurs manuscrits ; qu'ils manquent dans d'autres. Ils ne se trouvent point à la suite des quatorze observations du premier livre. On ignore s'il faut les rapporter à Hippocrate, ou à quelqu'un de ses successeurs dans l'école de Cos, ou à des temps postérieurs. Ils sont du moins antérieurs à Galien, qui en parle. L'on peut regarder les histoires elles-mêmes, et du premier et du troisième livre, à raison de leur élégante brièveté, comme des espèces de tableaux algébriques, dont Hippocrate avoit senti tous les avantages.*

Le septième. La bouche se tourna.

Le huitième. Tout s'agravoit. Les tremblemens persistoient. Les urines, depuis le commencement jusqu'au huitième jour, furent toujours claires, sans couleur ; il y avoit des nuages.

Le dixième. Des sueurs, des crachats un peu cuits. La maladie fut jugée. Les urines, au temps de la crise et après, furent un peu blanches.

Le quarante-huitième. Il survint au fondement un abscès, qui se termina avec strangurie.

Second malade.

HERMOCRATE, logé près de la muraille neuve, fut pris d'une fièvre aiguë. Il commença par avoir des maux de tête, des douleurs aux jambes ; l'hypocondre un peu tendu, la langue ardente. La surdité vint sur-le-champ. Point de sommeil ; soif médiocre ; urines épaisses, rouges, sans sédiment ; les selles brûlantes, assez copieuses.

Le cinquième jour. Urines claires, avec nuages ; point de sueur ; délire dans la nuit.

Le sixième. Ictère. Tout s'agravoit. Point de connoissance.

Le septième. Agitations ; urines claires, sans nuages. Tout alla de même les jours suivans.

Le onzième. Tout sembloit aller mieux. L'état comateux commença. Les urines devinrent épaisses, un peu rouges, blanchissant dans le bas, mais ne déposant point ; quelques retours de raison.

Le quatorzième. Point de fièvre. Point de sueurs ; sommeil ; connoissance parfaite ; urines, comme ci-dessus.

Le dix-septième. Le mal revint, avec de la cha-

leur. La fièvre fut forte les jours suivans. Les urines claires.

Le vingt-unième. Il fut jugé encore. Point de fièvre; point de sueurs; dégoût continuel. La connoissance restoit, mais le malade ne pouvoit discourir. Langue sèche sans soif; sommeil comateux.

Le vingt-quatrième. Nouvelle chaleur. Le ventre s'humecta. Beaucoup de selles liquides; fièvre aiguë les jours suivans; langue brûlée.

Le vingt-septième. Mort. La surdité fut continuelle. Les urimes épaisses et rouges, sans sédiment; ou blanches sans couleur, avec quelques nuages. Dégoût extrême.

Troisième malade. UN MALADE LOGÉ AU JARDIN DE DÉALQUE, avoit mal de tête, avec douleurs à la tempe droite. Au bout de quelque temps il tomba, non sans cause, dans une fièvre brûlante. Il s'alita.

Le second. Il rendit un peu de sang pur, de la narine droite. Les selles étoient naturelles. Les urines claires avec de petits nuages, semblables à de la semence virile, ou à de la farine d'orge suspendue dans de l'eau.

Le troisième. Grosse fièvre; selles noires, claires, écumeuses, déposant quelque chose de livide; tendance à l'assoupissement; grande agitation dans le malade, quand il se levoit. Le sédiment des urines plombé, visqueux.

Le quatrième. Vomissement de matières bilieuses, jaunes, en petite quantité, auxquelles succédoient après quelque temps des matières verdâtres. La narine gauche rendit un peu de sang pur. Les

déjections et les urines comme ci-dessus ; sueurs autour de la tête, et au bas du cou. La rate s'éleva ; douleur à la cuisse du même côté ; tension pas bien forte à l'hypocondre droit ; dans la nuit sommeil, et un peu de délire.

Le cinquième. Beaucoup de selles noires écumeuses, qui déposoient du noir. Point de sommeil dans la nuit ; délire.

Le sixième. Selles noires, graisseuses, gluantes, fétides. Il y eut du sommeil, un peu de connoissance.

Le septième. Langue sèche ; soif ; point de sommeil ; délire ; urines claires, de mauvaise couleur.

Le huitième. Selles noires de matières liées, en petite quantité ; sommeil ; connoissance rétablie ; soif médiocre.

Le neuvième. Frissons et redoublement de fièvre ; sueurs ; des froids ; du délire ; l'œil droit tourné ; langue sèche ; soif ; insomnie.

Le dixième. De même.

Le onzième. Parfaite connoissance ; point de fièvre ; sommeil ; urines claires. Vers le temps de la crise, calme de deux jours entiers, sans fièvre.

Le quatorzième. Retour de la fièvre ; sommeil de peu de durée : délire complet.

Le quinzième. Urine trouble, comme quand on en remue le sédiment. Sorte fièvre ; délire complet ; point de sommeil ; douleur aux genoux et aux jambes. Un suppositoire fit rendre des matières stercorales noires.

Le seizième. Urines claires avec quelques nuages. Délire.

Le dix-septième au matin. Les extrémités froides; fièvre forte; sueurs de tout le corps. Quelque amendement, quelque connoissance. La fièvre persistoit. Soif; vomissement de matières bilieuses, jaunes, en petite quantité; urines claires, point de bonne couleur.

Le dix-huitième. Le malade étoit sans connoissance. État comateux.

Le dix-neuvième. De même. Urines claires.

Le vingtième. Il y eut du sommeil. La connoissance revint parfaitement. Sueurs; point de fièvre; point de soif: mais les urines étoient claires.

Le vingt-unième. Un peu de délire; un peu de soif; douleur à l'hypocondre; battemens au nombril, qui ne discontinuent point.

Le vingt-quatrième. Les urines déposoient. La connoissance étoit parfaite.

Le vingt-septième. Douleur à l'ischium du côté droit. Les urines étoient claires, et déposoient. Tout le reste alloit assez bien.

Le vingt-neuvième. L'œil droit étoit douloureux; les urines claires.

Le quarantième. Le malade rendit des selles pituiteuses, blanches, en quantité. Il sua beaucoup de tout le corps. Il fut parfaitement jugé.

SECTION II.

Quatrième malade.

A THASE, PHILISTE, qui avoit mal de tête depuis long-temps, s'alita enfin dans un état comateux. Les excès de boisson donnant lieu à sa fièvre continue, la rendirent plus terrible. Elle débuta dans la nuit par un grand chaud.

Le

Le premier jour, il vomit de matières bilieuses, en petite quantité, d'abord jaunes, ensuite fort vertes. Il rendit par l'anus de matières stercorales.

Le second, surdité; fièvre forte; tension à l'hypocondre droit, qui rentroit en dedans. Urines tenues, transparentes, avec des nuages comme de la semence virile; un peu de délire maniaque vers midi.

Le troisième jour, mal.

Le quatrième, convulsions. Tout s'empiroit.

Le cinquième au matin, mort.

Cinquième malade.

CHŒRION, qui étoit logé chez Demœnete, fut pris d'une forte fièvre, à la suite d'excès dans le boire. Il eut d'abord des douleurs à la tête, qu'il sentoit lourde. Il ne pouvoit dormir. Il avoit des troubles d'entrailles, et ne rendoit que peu de matières bilieuses.

Le troisième jour, fièvre violente; tremblemens de tête, notamment de la lèvre inférieure. Bientôt après, frissons et convulsions; délire complet; nuit agitée.

Le quatrième, le malade fut assez tranquille. Il dormit un peu. Il déliroit.

Le cinquième, tout s'empiroit. Délire; nuit agitée; point de sommeil.

Le sixième, de même.

Le septième, frissons, avec redoublement de fièvre; sueurs. La maladie fut jugée. Les sueurs furent générales. Pendant toute la maladie, les selles étoient bilieuses, en petite quantité, point mêlées. Les urines, de bonne couleur, avec des nuages.

Vers le huitième. Le malade rendit des urines de

bonne couleur, qui déposoient un peu de sédiment blanc. La connoissance étoit bonne. Il n'y avoit point de fièvre.

Le neuvième, la fièvre revint.

Le quatorzième, fièvre violente; sueurs.

Le seizième. Vomissement de matières bilieuses, jaunes, abondantes.

Le dix-septième, frissons et forte fièvre; sueurs. La maladie étoit jugée. Il n'y avoit plus de fièvre. Depuis la crise et le retour de la fièvre, les urines furent de bonne couleur, déposant un sédiment. Il n'y eut point de délire.

Le dix-huitième, il y eut un peu de chaleur; de la soif; les urines claires; avec des nuages; un peu de délire.

Vers le dix-neuvième, point de fièvre; quelques douleurs au col. Les urines avoient le sédiment.

Le vingtième, la maladie fut jugée complétement.

Sixième malade.

LA FILLE D'EURYANACTE, fut prise de la fièvre. Elle ne fut point altérée durant toute sa maladie. Elle étoit d'un grand dégoût. Elle rendoit quelque peu de matières par le dos. Les urines étoient claires, en petite quantité, point de bonne couleur. Au commencement de sa fièvre, elle avoit des douleurs au fondement.

Le sixième jour, elle fut sans fièvre. Il n'y avoit point de sueur. La maladie étoit jugée. L'endroit douloureux au fondement donna un peu de pus, en dehors. Avec la crise l'abscès se rompit.

Le septième jour après la crise, elle eut des frissons; elle se réchauffa un peu; il vint des sueurs.

Le huitième après la crise, il y avoit encore des frissons, pas bien forts; mais depuis ce jour, les extrémités restèrent toujours froides.

Vers le dixième, à des sueurs succéda le délire; la connoissance revint bientôt. On prétendoit qu'il avoit été occasionné, pour avoir mangé du raisin. Cependant le délire après s'être dissipé, revint le douzième jour avec des troubles d'entrailles, des selles de matières bilieuses en petite quantité, point mêlées, cuisantes. La malade étoit obligée de se lever souvent. Elle mourut le septième jour après le retour du délire. Elle se plaignoit dès le commencement de douleurs au gosier, qui fut toujours rouge, avec un resserrement de la luette, et un flux d'humeurs tenues âcres, qui y excitoient des picotemens; elle toussoit, et ne rendoit point de crachat mûr; le dégoût étoit général. Elle n'eut fantaisie de rien manger, durant tout le temps de son mal. Elle n'avoit même aucune soif, et ne but presque point. Elle se tenoit tranquille ne disant rien, paroissant triste et détachée de tout. Il y avoit dans son tempérament quelque chose qui tendoit à la phthisie.

Septième malade.

CELLE QUI ÉTOIT MALADE CHEZ ARISTION, d'une esquinancie, commença par se plaindre de mal à la langue. La parole étoit embarrassée. La langue rouge, sèche.

Le premier jour, froid; puis chaud.

Le troisième, froid et redoublement de fièvre; enflure rouge et dure, tant au haut de la poitrine qu'au cou, des deux côtés; extrémités froides, livides; respiration élevée. La boisson étoit rendue par

le nez. La malade ne pouvoit l'avaler. Suppression d'urines et de selles.

Le quatrième, tout s'empiroit.

Le cinquième, elle mourut suffoquée.

Huitième malade. UN JEUNE HOMME PRÈS LA PLACE DES MENTEURS, fut pris d'une forte fièvre à la suite d'un travail, de fatigues, et de courses auxquelles il n'étoit pas habitué.

Le premier jour, il y eut des troubles d'entrailles; selles bilieuses, claires, en grande quantité. Les urines étoient claires, brunes. Point de sommeil; de la soif.

Le second, tout augmentoit. Les selles devinrent plus fréquentes et plus abondantes. Point de sommeil. La connoissance se troubloit. Il y eut quelque sueur.

Le troisième, agitations, soif, angoises, mouvemens continuels. Le malade ne pouvoit rester un moment en place; délire; extrémités livides et froides; tension, pas bien forte, à l'hypocondre de chaque côté.

Le quatrième, tout s'empiroit.

Le septième, le malade mourut. Son âge étoit d'environ vingt ans.

Neuvième malade. LA FEMME MALADE D'UNE PASSION ILIAQUE violente chez Tiramène, avoit de grands vomissemens; elle ne pouvoit garder la boisson. Des douleurs aux hypocondres, et au bas ventre; point de soif. On pouvoit la réchauffer; mais non des extrémités qui furent froides jusqu'à la fin. Il y eut une agitation continuelle; point de sommeil; le urines en petite quantité. Elle mourut sans que rien pût la soulager.

UNE DES FEMMES DE SERVICE DE PANTIMIDE eut, dès le premier jour, grosse fièvre avec langue sèche, soif, insomnie, troubles d'entrailles et déjections abondantes de matières crues, claires. Dixième malade.

Le quatrième, délire.

Le septième, elle mourut. Le ventre alla durant toute la maladie. Les selles étoient fréquentes. Les matières claires crues; les urines en petite quantité. La fièvre étoit une fièvre ardente.

UNE AUTRE fut prise d'une forte fièvre, à la suite de fausses couches au terme de sept mois. Dès le commencement elle tomba dans un assoupissement comateux, qui fut suivi d'insomnie avec douleur aux lombes et mal de tête. Onzième malade.

Le second jour, troubles d'entrailles, avec quelques déjections d'abord claires.

Le trosième, les déjections augmentèrent, et devinrent de plus mauvaise nature. Point de sommeil dans la nuit.

Le quatrième, délire, frayeurs, tristesse, convulsions à l'œil droit; sueurs autour de la tête, un peu froides; point de soif; insomnie. Les selles ne cessèrent de fatiguer, jusqu'à la fin. Les urines étoient en petite quantité, claires, brunes; les extrémités froides, livides.

Le sixième de même.

Le septième, elle mourut de la frénésie.

LA FEMME LOGÉE PLACE DES MENTEURS, après avoir accouché d'un garçon, à ses premières couches, fut prise d'une fièvre violente; elle fut altérée dès le commencement. Elle se plaignoit des maux de cœur. Douzième malade.

Sa langue étoit sèche. Il y avoit des troubles dans les entrailles, avec des déjections d'un peu de matières claires. Point de sommeil.

Le second jour, petit froid, et redoublement de fièvre. Un peu de sueur froide, autour de la tête.

Le troisième, beaucoup de déjections crues, claires, avec douleur.

Le quatrième, frisson, et rehaussement en tout; insomnie.

Le cinquième, mal.

Le sixième, de même, beaucoup de selles liquides.

Le septième, frissons et rehaussement de fièvre; grande soif; agitations vers le soir; sueurs froides de tout le corps; froid; les extrémités froides, qu'on ne pouvoit plus réchauffer. Dans la nuit, nouveaux frissons. Les extrémités restèrent froides. Point de sommeil; un peu de délire, suivi bientôt du retour de la connoissance.

Le huitième vers midi, elle se réchauffa. Soif; état comateux; agitations continuelles; vomissement de matières bilieuses, en petite quantité, jaunâtres; nuit inquiète; point de sommeil. La malade pissa abondamment, sans le sentir.

Le neuvième, tout s'appaisoit. L'état étoit comateux. Il y eut un petit frisson, et vomissement d'un peu de bile.

Le dixième, froid et rehaussement de fièvre, pas un moment de sommeil. Le matin beaucoup d'urines, qui déposoient. Les extrémités se réchauffèrent.

Le onzième, vomissement de matières vertes, bilieuses; des frissons. Bientôt après les extrémités

redevinrent froides. Le soir, des sueurs ; du froid ; vomissement copieux. La nuit fut très-laborieuse.

Le douzième, vomissement copieux de matières noires, de mauvaise odeur ; un hoquet fréquent ; de la soif fatiguante.

Le treizième, vomissement copieux de matières de mauvaise odeur ; froid vers midi ; perte de la parole.

Le quatorzième, le sang coula par le nez. La malade mourut. Elle eut constamment la diarrhée et des froids. Elle étoit âgée d'environ dix-sept ans.

SECTION III.

Constitution pestilentielle.

On croit communément que c'est à cette constitution qu'appartient la cruelle maladie décrite par Thucydide, d'une manière si frappante : quoique cela soit vraisemblable, à raison de l'époque fixe de la peste dont parle l'historien, et du temps où vivoit Hippocrate, je n'en vois pas de preuve bien certaine. L'éclaircissement de cette question est indifférent pour la pratique de notre art.

État de l'atmosphère.

1°. L'ANNÉE fut pluvieuse et chaude : les vents en général soufflèrent peu. Il y avoit précédemment eu des sécheresses ; mais vers le coucher d'Arcturus *à la fin de l'été et au commencement de l'automne*, les pluies furent très-abondantes, avec les vents du midi.

2°. Durant l'automne, le ciel fut sombre ; chargé de nuages ; il donna beaucoup d'eau.

3°. L'hiver fut pluvieux, chaud. Les froids vinrent tard, long-temps après le solstice du capricorne, vers l'équinoxe : alors parurent les vents du nord-est, et des neiges, qui ne durèrent guères.

4°. Le printemps fut pareillement chaud, et sans vents : les pluies coulèrent en abondance jusque vers la canicule.

5°. L'été fut serein, chaud ; on étouffoit. Les vents étésiens soufflèrent peu, par intervalles.

6°. A l'entrée de l'automne, vers le coucher d'Arcturus, les pluies recommencèrent de nouveau.

Maladies qui régnèrent.

7°. L'année ayant donc été chaude, humide et douce, les santés allèrent bien durant l'hiver. J'en excepte des phthisiques dont je parlerai ensuite.

8°. Avant le printemps, lorsque les froids arrivèrent, il y eut beaucoup d'érysipèles. Les uns paroissoient produits par quelques causes ; les autres venoient sans cause : ils tuèrent beaucoup de monde. Bien des gens avoient des maux de gorge. Les sons de la voix changeoient. Il y eut des fièvres ardentes, avec des frénésies, des aphthes à la bouche, des tumeurs aux parties naturelles, des ophthalmies, des anthrax, des troubles d'entrailles, un dégoût extrême ; quelquefois de l'altération, d'autres fois point ; les urines troubles, abondantes, de mauvaise qualité. Il y eut bien des assoupissemens comateux, souvent suivis d'insomnies, bien de matières crues, des crises difficiles ; des hydropisies, des phthisies en quantité. Tels furent les maux épidémiques. Certains malades en avoient plusieurs à la fois : beaucoup en moururent. On étoit malade de la manière suivante.

Description des érysipèles pestilentiels.

9°. On avoit des érysipèles pour le moindre sujet ; un petit mal s'étendoit bientôt à tout le corps : il se portoit sur-tout à la tête, chez les sexagénaires, pour peu qu'on le négligeât : chez ceux même qu'on

soignoit, il se faisoit de grandes inflammations.

10. L'érysipèle croissoit et s'étendoit par-tout. Souvent il se formoit des dépôts qui mettoient en suppuration les muscles, et les ligamens avec des chutes d'os. L'humeur qui s'y ramassoit ne ressembloit point à du pus, mais à une matière putride; la fluxion étant abondante, de consistance et de couleurs diverses. Ceux donc en qui il s'en portoit une partie à la tête, perdoient les cheveux en entier et le poil de la barbe. Les os étoient mis à nud: ils se détachoient même, avec un écoulement copieux d'humeurs. Cela arrivoit sans fièvre, et avec fièvre. Mais ces maux étoient plus effrayans que funestes. La plupart de ceux en qui il se forma des suppurations avec coction, réchappèrent. Il en périt plusieurs de ceux, en qui l'érysipèle et l'inflammation disparoissoit sans faire quelque dépôt; les mêmes choses arrivoient à ceux, chez qui l'humeur se portoit ailleurs qu'à la tête. Il y eut donc des bras, des avant-bras, qui furent presque entièrement dévorés. Il en fut de même au tronc, aux talons, aux côtés, et devant, et derrière. Il y eut des fémurs mis à nud; des os des jambes et des pieds entièrement décharnés. Le pire étoit, quand l'humeur attaquoit les parties de la génération. Voilà pour les plaies, dont la cause externe étoit manifeste. Il arrivoit aussi des plaies à raison des fièvres, durant la fièvre, avant, et après. Et les fièvres furent mortelles pour tous ceux, en qui elles finissoient sans laisser de signe, sans faire quelque dépôt; ou sans exciter de troubles dans les entrailles, avec des évacuations louables; ou un écou-

lement d'urines, avec un sédiment de matières cuites. Les érysipèles furent beaucoup plus généraux, le printemps. Ils se prorogèrent cependant durant l'été et l'automne.

Les maux de gorge.

11. Les tumeurs du gosier, les inflammations à la langue et les abscès aux machoires, causèrent aussi bien des embarras chez quelques malades.

Les entoueures.

12. Les changemens dans la voix, présentèrent des symptômes divers; et ils furent souvent des signes remarquables, en ce qu'elle s'altéroit et devenoit rude, chez ceux qui commençoient de tomber dans la phthisie; et chez ceux qui étoient menacés, ou de fièvre ardente, ou de frénésie.

Les fièvres ardentes.

13. Les fièvres ardentes commencèrent avant le printemps. Les frénésies de même, après les froids. Ces maladies étoient à cette époque fort générales, très-violentes, et souvent mortelles. Voici le caractère de ces fièvres ardentes. On commençoit de tomber dans un espèce d'assoupissement, avec des anxiétés et des frissons. Il se déclaroit une fièvre violente, sans beaucoup de soif; sans délire. On rendoit quelques gouttes de sang par le nez. Les redoublemens venoient communément aux jours pairs. Dans le redoublement, on perdoit la mémoire, l'usage des membres, la parole. Les extrémités étoient toujours froides, sur-tout durant les redoublemens. Elles se réchauffoient ensuite, mais jamais bien. La connoissance revenoit; et les malades parloient: ils étoient continuellement dans un état ou comateux sans bon sommeil, ou bien dans l'insomnie avec agitation. La plupart avoient des troubles d'entrailles, avec des

déjections de matières crues, claires, abondantes ; beaucoup d'urines claires qui ne présentoient rien de critique, ni d'utile. Il ne se faisoit dans cet état aucune crise : point d'hémorragie, ni de dépôt favorable. Ils mouroient, les uns d'une manière, d'autres d'une autre, avec divers symptômes. Au temps du jugement, ils perdoient communément la parole, et se répandoient en sueurs. Voilà ce qui se passoit ordinairement, quand ils devoient périr.

Les frénésies.

14. Les frénésies amenoient des symptômes à peu-près semblables. Les malades n'étoient pas fort altérés : ils n'avoient point de délire violent, comme dans les autres frénésies. Ils périssoient dans une sorte d'assoupissement funeste.

Les aphthes.

15. Il y avoit aussi d'autres espèces de fièvres, dont je parlerai incessamment. Bien des personnes eurent à la bouche des aphthes qui s'ulcéroient.

Les tumeurs aux parties naturelles.

16. Il y eut quantité de fluxions sur les parties naturelles avec des plaies, des tumeurs aux aines, les unes internes d'autres externes.

Les ophthalmies.

17. Les ophthalmies étoient humides, obstinées, de longue durée, elles causoient beaucoup de tourmens ; elles attaquoient les paupières, tant au-dehors qu'au dedans. Il y en avoit qui faisoient perdre la vue, qui laissoient des tumeurs qu'on nomme des fics.

Les ulcères, et les tumeurs en diverses parties.

18. Il se faisoit aussi beaucoup d'ulcères ailleurs, notamment aux parties naturelles : on vit beaucoup d'anthrax durant l'été, et les autres maux que nous désignons par le nom de *pourriture* ; de grandes tumeurs, avec des dartres rongeantes.

Affections du bas ventre.

19. Quant à ce qui concerne l'état du ventre, il

présenta bien des choses terribles. Plusieurs malades tomboient d'abord dans le ténesme, principalement les enfans, et ceux qui n'avoient pas encore atteint l'âge de puberté. La plupart en périssoient. Il y eut bien de lienteries, des dyssenteries des plus fâcheuses. Les déjections étoient bilieuses, graisseuses, claires et aqueuses. La maladie de plusieurs consistoit principalement en cet état. Ils avoient de la fièvre, ou ils n'en avoient point. Mais ils étoient tourmentés de douleurs d'entrailles, et de tranchées. Quelquefois ils rendoient beaucoup de matières, d'autres fois rien. Ce qui sortoit ne les soulageoit point. L'humeur n'obéissoit pas aux remèdes : les purgations mettoient souvent dans un état pire. Les choses étant ainsi, plusieurs malades périssoient misérablement. D'autres languissoient long-temps. Pour conclure enfin, parmi ceux qui furent long-temps malades, et parmi ceux qui le furent peu de temps, il en mourut beaucoup des maux d'entrailles. On pourroit dire, que ce fut ce mal qui les emporta tous. Des malades que je vis, il n'y en eut pas un, qui, outre les divers symptômes dont j'ai parlé, n'eût aussi un dégoût extrême. Quoiqu'il fût encore plus marqué, chez ceux qui périssoient avec des signes de mal aux entrailles, il l'étoit chez les autres aussi. Quant à la soif, il y en avoit d'altérés, d'autres ne l'étoient point. Nul ne l'étoit beaucoup ; ils se laissoient conduire pour la boisson, comme on vouloit.

État des urines.

20. Les urines couloient en quantité, beaucoup plus abondantes que la boisson. Mais elles étoient d'un fort mauvais caractère. On n'y voyoit rien d'épais.

Point de signes de coction, pas plus que dans les selles. Or la purgation par les urines est ordinairement de la plus grande utilité. Elles donnoient au contraire, chez la plupart, des signes de colliquation, de trouble, de travail et de crudité.

21. Les frénétiques, et les fiévreux de fièvre ardente, étoient la plupart dans l'assoupissement. L'état comateux régnoit chez tous ceux qui se trouvoient atteints de quelque grand mal avec fièvre : en général ils étoient presque tous dans un coma profond. S'il y avoit quelque bon sommeil, il étoit court et rare.

État de la tête.

22. Il y eut encore beaucoup d'autres espèces de fièvres épidémiques. De tierces, de quartes, de quotidiènnes nocturnes, de continues, de chroniques, d'erratiques, d'asodes (1) ; de fièvres sans caractère marqué. Toutes ces fièvres étoient avec des troubles. Il y avoit des mouvemens dans les entrailles, des frissons, des sueurs non critiques. Les urines étoient comme je les ai déjà décrites. Les maux devenoient longs. Les dépôts ne terminoient pas la maladie, comme il arrive d'ordinaire.

Plusieurs espèces de fièvres régnèrent dans cette constitution pestilentielle.

23. Les crises étoient difficiles : souvent il n'y en avoit point ; et les maladies devenoient chroniques, sur-tout chez ceux qui n'avoient point de crise. Chez quelques-uns, mais en petit nombre, elle n'arriva que le quatre-vingtième jour. Chez la plupart, la maladie se terminoit à l'aventure, sans qu'on pût dire comment.

Observations sur les crises de cette constitution.

---

(1) La fièvre asode se trouve décrite dans le traité du régime des maladies aiguës, numéro 37, Tome I, page 219 et suiv.

Terminaisons en hydropisie.

24. Certains malades, mais peu, moururent hydropiques, sans garder le lit. Les édèmes se joignoient souvent à d'autres maladies; ils étoient communs chez les phthisiques.

Caractère de la phthisie dans cette constitution.

25. La phthisie sur-tout fut funeste : elle enleva un grand nombre de malades. Plusieurs commençoient d'en être atteints dans l'hiver. Les uns s'alitoient; les autres marchoient. Les premiers moururent, la plupart avant le printemps; les autres furent tous généralement tourmentés d'une toux, qui finissoit vers l'été : mais à l'automne ils s'alitèrent, sans en excepter un : et il en mourut la plus grande partie; les autres trainèrent long-temps. Chez la plupart, le mal commençoit d'une manière violente : ils avoient de grands frissons, et souvent une fièvre continue, aiguë, avec des sueurs importunes et inutiles. Les froids revenoient souvent durant toute la maladie : ils étoient considérables. Le malade ne pouvoit se réchauffer. Le ventre se bouchoit souvent; puis il se lâchoit, l'humeur se portant du poumon vers le bas. Les urines couloient abondamment, sans utilité : elles étoient colliquatives. La toux étoit presque continuelle durant tout le temps, et amenoit assez facilement beaucoup de crachats, mêlés de matières cuites et de pituite. Ceux qui étoient même bien malades, crachoient sans grand travail. On ne ressentoit rien de fort piquant à la gorge ni de salé, rien qui fatiguât le gosier. Il découloit de la tête beaucoup d'une humeur visqueuse, blanche, aqueuse, écumeuse : un des plus grands maux, qui les affligeoit cruellement, étoit le dégoût dont j'ai ci-devant parlé.

La boisson ne leur faisoit aucun plaisir ; ils n'avoient point soif. Ils sentoient le corps pesant, et avoient une tendance à l'assoupissement comateux. La plupart s'édématioient ; ils finissoient par l'hydropisie ; aux approches de la mort, ils tomboient dans des frissons et dans le délire.

Quelles furent les personnes plus attaquées de telle ou telle maladie régnante dans cette constitution.

26. La phthisie attaquoit les hommes peu vélus, dont la peau étoit d'un blanc, tirant sur le rouge comme les pois chiches, qui avoient les yeux bleus, les omoplates relevées en aile ; ceux qui abondoient en pituite. Elle attaquoit aussi les femmes de ce tempérament. Les mélancoliques et les gens d'un tempérament sanguin, étoient atteints de la fièvre ardente, de la frénésie et de la dyssenterie. Les jeunes gens, du ténesme. Les tempéramens phlegmatiques, de diarrhées chroniques. Ceux dont la bile étoit âcre, avoient les déjections brûlantes, graisseuses.

Saisons dans lesquelles les maladies de cette constitution furent plus ou moins funestes.

27. Le printemps fut la saison la plus funeste à tous, celle où il mourut le plus de malades. L'été fut la moins cruelle ; durant son règne, il en périt très-peu. Dans l'automne, et vers le coucher des Pléïades, il mourut un grand nombre de ceux qui avoient la fièvre quarte. Or, je trouve que l'été devoit en effet être d'un grand avantage, contre cette espèce de constitution. Comme les approches de l'hiver dissipent communément les maladies d'été, l'arrivée de l'été met en fuite celles d'hiver. Quoique l'été ne fût point d'abord suivant sa nature ordinaire, qu'il devint subitement fort chaud, suffoquant, et qu'il ne fut point rafraîchi par les vents ; il devoit cependant être utile, par le grand changement qu'il produisit dans l'atmosphère.

Conclusion. 28. Je regarde comme un point important dans notre art, de méditer sur tout ce que je viens d'écrire. Quiconque sauroit bien en user, me paroît pouvoir se mettre à l'abri de beaucoup de fautes. Il faut réfléchir sur les constitutions diverses des saisons et des maladies; sur ce que celles-ci ont de commun avec celles-là, et voir en quoi celles-là sont bonnes contre celles-ci; comment elles les détruisent; ou les fortifient, les rendant longues ou mortelles. Étudier à quoi tient la violence du mal, la mort qu'il donne, les retours qu'il fait; afin de pouvoir y reconnoître l'ordre des crises, et les prédire. La science s'en puise dans l'étude dont je parle. Celui qui la possède, connoît quels sont les malades qu'il peut soigner avec succès; quand et comment il doit *les diriger*.

SEIZE MALADES.

Premier malade. A THASE, LE FILS DE PARION, logé après le temple de Diane, fut pris d'une fièvre aiguë. Elle étoit d'abord continue, ardente, avec soif. Il fut, dès le commencement, dans l'état comateux auquel succéda l'insomnie. Durant les premiers jours, il y avoit des troubles d'entrailles; les urines étoient blanches.

Le sixième jour, ses urines ressembloient à de l'huile: et il tomba dans le délire.

Le septième, tout augmentoit. Point de sommeil. Les urines persistoient les mêmes; le délire pareillement. Le ventre rendit des matières bilieuses, grasses.

Le huitième, quelques gouttes de sang par le nez; vomissement de matières verdâtres; un peu de sommeil.

Le neuvième

Le neuvième, de même.

Le dixième, tout s'amendoit.

Le onzième, sueurs partielles. Le malade eut des froids, mais il fut bientôt réchauffé.

Le douzième, fièvre violente; selles bilieuses de matières claires, en quantité. Les urines faisoient le nuage. Délire.

Le dix-septième. Mal. Point de sommeil. Cependant la fièvre n'augmentoit pas.

Le vingtième, sueurs générales; insomnie; selles bilieuses; dégoût; assoupissement comateux.

Le vingt-quatrième, le malade rechuta.

Le trente-quatrième, point de fièvre. Le ventre ne s'arrêta point. L'état de chaleur revint.

Le quarantième, point de fièvre aussi. Le ventre s'arrêta, mais non pour long-temps. Le dégoût étoit grand, la fièvre revint aussi, un peu, d'une manière très-vague. Tantôt fièvre, tantôt point de fièvre. S'il venoit du soulagement, et quelque cessation de fièvre, bientôt elle reprenoit. Le malade ne vouloit que d'alimens de fantaisie. Le sommeil étoit mauvais. Dans les reprises du mal, il y avoit du délire; les urines étoient alors épaisses, troubles; elles ne sortoient qu'avec peine; elles se supprimoient, puis revenoient en abondance; il y avoit de petites chaleurs continuelles; les selles étoient copieuses, claires.

Le cent-vingtième jour, le malade mourut. Le ventre rendit continuellement, depuis le premier jour, des matières bilieuses, détrempées, en quantité; ou bien, quand elles s'arrêtoient, c'étoit pour

fermenter dans les entrailles, et il en sortoit quelques crudités. Ses urines furent toujours mauvaises. L'assoupissement comateux ne discontinua guère; il étoit remplacé par de l'agitation et de l'insomnie. Le dégoût fut constant. La fièvre presque toujours ardente.

Second malade.

A THASE, UNE FEMME QUI DEMEUROIT AU NORD, tomba, le troisième jour après avoir accouché d'une fille, dans une fièvre violente, ses lochies n'allant point. Depuis long-temps elle avoit de temps en temps la fièvre qui l'obligeoit de s'aliter, et du dégoût. Dès le premier frisson, la fièvre devint continue, redoublante avec des frissons.

Le huitième jour et les suivans, grand délire; mais la connoissance revenoit bientôt. Troubles d'entrailles, avec beaucoup de selles claires, aqueuses et bilieuses; point de soif.

Le onzième, la connoissance étoit revenue; mais il y avoit de l'assoupissement comateux, beaucoup d'urines claires, noires; point de sommeil.

Le vingtième, quelques frissons, suivis bientôt de la chaleur; un peu de délire; les selles de même; urines aqueuses, en abondance.

Le vingt-septième, point de fièvre. Le ventre s'arrêta, mais non pour long-temps. Douleurs à la hanche droite, fort obstinées. La fièvre revenoit par temps; les urines étoient toujours aqueuses.

Le quarantième, la douleur de la hanche s'appaisa; mais il vint une toux fréquente avec crachats. Le ventre ne rendoit rien. Le dégoût étoit grand. Les urines, les mêmes. La fièvre ne désemparoit

point, avec des redoublemens erratiques ; tantôt il en venoit, tantôt il n'en venoit point.

Le soixantième, la toux finit sans signes. Les crachats n'avoient pas été mûrs ; et il ne se montroit aucun signe de coction. La mâchoire se tourna à droite ; il y avoit assoupissement comateux ; le délire revint, et la connoissance lui succéda. La malade refusoit de prendre de la nourriture. La convulsion de la mâchoire se dissipa. Le ventre rendit un peu de matières bilieuses. La fièvre fut très-forte ; il y eut des froids. Les jours suivans, la parole fut perdue. Le délire alloit et venoit ; la malade reprenoit quelquefois la parole.

Le quatre vingtième, la malade mourut. Les urines avoient été continuellement abondantes, ou noires, ou aqueuses. L'état comateux, le découragement, l'insomnie, des emportemens témoignoient que la tête étoit infestée d'atrabile.

Troisième malade.

A THASE, PYTHION, logé au de-là d'Héraclium, fut pris d'un grand froid avec fièvre violente, à la suite de peines, de travail, et de mauvais régime. Sa langue étoit sèche ; il étoit altéré, plein de bile ; il ne pouvoit dormir. Les urines étoient brunes, faisant des nuages. Il ne sua point.

Le deuxième jour, vers midi, les extrémités se refroidirent, sur-tout les mains et la tête ; il étoit sans voix, sans parole. La respiration étoit courte. La chaleur revint enfin, après un long temps. Il y avoit de la soif. La nuit se passa tranquillement : il sua un peu de la tête.

Le troisième jour, le malade fut tranquille. Le

soir, vers le coucher du soleil, il eut un peu de froid. La nuit fut fort agitée. Il n'y eut pas un moment de sommeil. Il fut rendu par les selles un peu de matières liées.

Le quatrième, de la tranquillité le matin. Tout redoubla vers midi. Du froid, perte de la voix et de la parole. Tout s'empiroit. La chaleur revint à la longue. Les urines étoient noires; elles faisoient quelques nuages. Dans la nuit, il y eut du sommeil.

Le cinquième, le malade parut soulagé; il sentoit cependant un poids dans le ventre, avec des douleurs; il étoit altéré. La nuit fut agitée.

Le sixième, il fut tranquille durant la matinée. Le soir, nouveau travail; il y eut un redoublement; le ventre se vida bien au moyen d'un lavement. Il y eut du sommeil dans la nuit.

Le septième, agitation continuelle; anxiétés; urines huileuses. Les mal-aises durèrent toute la nuit. Le délire vint. Pas un moment de sommeil.

Le huitième, un peu de sommeil le matin. Le froid vint bientôt, la perte de la parole s'y joignit. La respiration étoit courte et précipitée. Le soir le malade se réchauffa, et il tomba dans le délire. Au jour il fut un peu mieux. Il y eut de petites selles de bile pure.

Le neuvième, l'état étoit comateux, avec des agitations par intervalles. Peu de soif. Vers le coucher du soleil, l'état s'empira; le délire vint. La nuit fut très-fâcheuse.

Le dixième, au matin, il n'y avoit point de parole. Grand froid, fièvre violente, beaucoup de

sueurs. Le malade mourut. Les redoublemens furent constamment aux jours pairs.

UN MALADE QUI AVOIT UNE FRÉNÉSIE, vomit le premier jour, apres s'être alité, beaucoup de matières vertes, claires; la fièvre le prit par froid. Il suoit; et il sentoit à la tête et au cou, un poids avec des douleurs. Ses urines étoient claires; on y voyoit quelques petits nuages éparpillés. Les sueurs s'arrêtèrent, il rendit beaucoup de matières par les selles. Son délire étoit grand, il ne ferma point l'œil. Quatrième malade.

Le deuxième jour, le matin il avoit perdu la parole. Fièvre violente et sueurs. Il n'eut aucun relâche. Il y avoit des battemens dans tout le corps. La nuit, des convulsions.

Le troisième, tout augmenta.

Le quatrième, il mourut.

A LARYSSE, UN HOMME CHAUVE se plaignit subitement de douleurs à la cuisse droite. Nul remède ne le soulageoit. Cinquième malade.

Le premier jour, fièvre ardente, fort aiguë, qui ne diminuoit point, ni les douleurs non plus.

Le deuxième, les douleurs de la cuisse diminuèrent. La fièvre se soutenoit. Le malade étoit fort agité. Point de sommeil. Les extrémités étoient froides. Abondance d'urines, non utiles.

Le troisième, les douleurs de la cuisse cessèrent; mais le délire vint, avec beaucoup de mal-aises et d'agitation.

Le quatrième jour, le malade mourut dans un redoublement violent.

A ABDÈRE, PÉRICLÈS tomba malade de fièvre aiguë Sixième malade.

continue avec des douleurs ; beaucoup de soif ; des anxiétés. Il ne pouvoit garder la boisson. Il sentoit des douleurs à la rate, et des pesanteurs à la tête.

Le premier jour, il eut une hémorragie par la narine gauche. La fièvre étoit cependant très-forte ; il rendit beaucoup d'urines troubles, blanches, qui ne déposoient point.

Le deuxième, tout augmenta, mais les urines devinrent épaisses ; elles faisoient quelque dépôt. La grande agitation diminua. Il y eut du sommeil.

Le troisième, la fievre s'adoucit. Il y eut abondance d'urines cuites, qui déposoient beaucoup. La nuit fut tranquille.

Le quatrième jour, beaucoup de sueur générale, chaude. La maladie fut jugée. La fièvre quitta, et ne revint plus. Le mal étoit aigu.

Septième malade.

A ABDÈRE, UNE FILLE, LOGÉE RUE SACRÉE, fut atteinte d'une fièvre ardente. Il y avoit de la soif, de l'insomnie. Les règles vinrent le premier jour.

Le sixième, beaucoup d'anxiétés, de la rougeur, des frissons. La malade ne savoit comment se tenir.

Le septième, de même. Les urines étoient claires, mais de bonne couleur. Il n'y avoit point de mouvement dans les entrailles.

Le huitième, la malade perdit l'ouïe. La fièvre étoit violente ; point de sommeil ; agitations continuelles ; des frissons. La connoissance persistoit. Les urines restoient les mêmes.

Le neuvième, de même. Les jours suivans aussi. Toujours surdité.

Le douzième, la connoissance se troubla. La fièvre diminuoit.

Le dix-septième, grande hémorragie du nez. La surdité diminua un peu. Agitation continuelle durant les jours suivans. Il y avoit toujours de la surdité et du délire.

Le vingtième, douleurs aux pieds. La surdité et le délire diminuoient. Le nez donna un peu de sang. Il y eut des sueurs; la fièvre cessa.

Le vingt-quatrième, la fièvre revint, la surdité aussi, et la douleur aux pieds. La connoissance se perdit.

Le vingt-septième, sueurs abondantes; point de fièvre; point de surdité. La douleur aux pieds persista. Tout le reste fut jugé complétement.

Huitième malade.

A ABDÈRE, ANAXION, logé près de la porte de Thrace, tomba malade d'une violente fièvre, avec une douleur continuelle au côté droit. Toux sèche, sans crachats; soif; insomnie; urines claires, de belle couleur, fluant abondamment.

Le sixième jour, délire. Les fomentations au côté ne servoient de rien.

Le septième, mal. La fièvre toujours forte. Les douleurs ne diminuoient point. La toux tourmentoit. La respiration étoit difficile.

Le huitième, je saignai au bras (1). Le sang

(1) Je pense, comme Freind, que cette saignée ne fut pas la première, et qu'Hippocrate en rend compte, comme ayant été faite le huitième jour, à cause de la persévérance de la douleur au côté, de la toux et de la difficulté de respirer.

sortit en abondance, comme il faut. Les douleurs diminuèrent; la toux persista sèche.

Le onzième, la fièvre diminua. Il y eut quelque sueur à la tête. La toux devint un peu moins sèche.

Le quatorzième, le malade commença de rendre quelques crachats cuits. Il étoit soulagé, mais il avoit soif; et l'évacuation par les crachats n'étoit pas bonne.

Le vingtième, il sua. Il étoit sans fièvre, se trouvant bien après la crise.

Le vingt-quatrième, la fièvre revint, avec la toux; il y eut beaucoup de crachats mûrs. Les urines déposoient quantité de sédiment blanc. L'altération se dissipa. Le sommeil revint.

Le trente-quatrième, sueur générale. Point de fièvre. Tout fut jugé.

Neuvième malade.

A ABDÈRE, HÉROPITE avoit des maux de tête, pour lesquels il ne gardoit point le lit. Il fut, au bout de quelque temps, obligé de s'aliter. Je parle de celui qui habitoit sur la place Haute. La fièvre ardente le prit; elle étoit violente. Il y eut, dès le commencement, des vomissemens de beaucoup de matières bilieuses, soif, grande agitation, urines limpides, de couleur noire, tantôt faisant des nuages, tantôt sans nuages. Les nuits étoient fâcheuses. Les redoublemens venoient sans suite; ils étoient presque tous irréguliers.

Vers le quatorzième jour il perdit l'ouïe. La fièvre redoubla. Les urines restoient les mêmes.

Le vingtième, grand délire, et les jours suivans.

Le quarantième, hémorragie du nez abondante.

La connoissance étoit bien. La surdité persistoit, mais moindre. La fièvre diminuoit. L'hémorragie revint fréquemment les jours suivans, en petite quantité.

Vers le soixantième, les hémorragies s'arrêtèrent; mais il vint de fortes douleurs aux hanches. La fièvre persistoit toujours. Peu de temps après, il fut pris de douleurs aux parties inférieures. Il arrivoit que la fièvre augmentoit avec la surdité, qui étoit très-grande; ou bien que l'une et l'autre diminuoient, et que les douleurs des hanches et des parties inférieures croissoient.

Vers le quatre-vingtième, tout s'appaisa, mais rien ne cessa entièrement. Il fut rendu des urines de bonne couleur, qui déposoient beaucoup de sédiment. Le délire étoit moindre.

Vers le centième, il y eut beaucoup de selles bilieuses, qui continuèrent long-temps; il y en eut même de dyssentériques, qui causoient des douleurs; les autres couloient facilement. La fièvre se termina enfin; la surdité finit. La fièvre ardente fut jugée le centième jour.

Dixième malade.

A ABDÈRE, NICODÊME fut pris de la fièvre, à la suite de débauches de femmes et de vin. Il eut, dans le commencement, des anxiétés, des cardialgies, de la soif, la langue brûlante, les urines claires, noires.

Le deuxième jour, redoublement de fièvre avec frissons, agitations continuelles, point de sommeil, vomissemens de matières bilieuses, jaunes: les urines de même. Durant la nuit il y eut du calme, du sommeil.

Le troisième jour tout s'appaisa. Le malade se trouvoit bien. Vers le coucher du soleil, il retomba dans des agitations. La nuit fut laborieuse.

Le quatrième, frissons suivis de fièvre violente. Douleurs dans tout le corps. Urines claires faisant des nuages. Beaucoup de délire.

Le septième, le malade se trouvoit bien.

Le huitieme, le malade étoit mieux.

Le dixième, et les jours suivans, il y eut des douleurs qui diminuoient toujours : et les redoublemens venoient constamment aux jours pairs.

Le vingtième, les urines furent blanches, épaisses, sans sédiment. Le malade sua beaucoup. Il paroissoit sans fièvre ; mais le soir il eut de la chaleur, des douleurs, beaucoup de frissons, de la soif, un peu de délire.

Le vingt-quatre, il rendit quantité d'urines blanches avec sédiment. Il sua copieusement de tout le corps. La fièvre disparut. La maladie fut jugée.

Onzième malade.

A THASE, UNE FEMME DE CARACTÈRE INQUIET, logée à la plaine près de Pylade, eut quelque sujet de chagrin qui lui fit perdre le sommeil ; elle n'étoit point alitée, elle avoit un grand dégoût, de la soif, de l'agitation.

Le premier jour, à l'entrée de la nuit, elle avoit des frayeurs ; elle parloit beaucoup, elle s'emportoit ; il y avoit peu de fièvre. Le matin il y eut beaucoup de convulsions : quand elles cessoient, le délire venoit. Elle disoit des paroles sales ; elle étoit continuellement dans de grandes agitations.

Le deuxième jour, de même. Point de sommeil.

Fièvre violente. La même nuit elle sua abondamment de tout le corps. Point de fièvre. Le sommeil revint ; la connoissance étoit parfaite. Le mal fut jugé.

Vers le troisieme jour, des urines noires avec des nuages considérables, ronds. Point de sueurs. Les règles coulèrent abondamment dans la crise.

Douzième malade.

A LARYSSE, UNE FILLE fut prise de fièvre ardente violente, avec insomnie et soif. La langue étoit sèche, couleur de suie. Les urines, de belle couleur, mais claires.

Le deuxième jour, des douleurs, point de sommeil.

Le troisième, des déjections aqueuses, en abondance, qui continuèrent les jours suivans, sans que la malade en parût incommodée.

Le quatrième, les urines étoient claires, en petite quantité, faisant des nuages. Point de sueurs. Délire dans la nuit.

Le sixième, hémorragie du nez abondante. Il y eut des frissons ; une sueur abondante, générale. La fièvre finit. La maladie fut jugée. Durant la fièvre, après la crise, les règles parurent pour la première fois. La malade étoit jeune. Elle eut des mal-aises dans tout le corps, des frissons, de la rougeur au visage, des douleurs aux yeux, des pesanteurs de tête. Ces symptômes ne revinrent point. La maladie étoit jugée. Les redoublemens avoient été aux jours pairs.

Treizième malade.

A ABDÈRE, APOLLONIUS resta long-temps sans s'aliter ; il alloit et venoit, ayant le ventre tuméfié, et une douleur habituelle au foie. Ce mal le suivoit depuis long-temps, lorsqu'il tomba dans la jaunisse.

Il avoit beaucoup de vents. Sa peau étoit d'un jaune clair. Ayant un jour trop bu, et mangé trop de bœuf, il sentit d'abord un peu de chaud, et il fut obligé de s'aliter. Il usa abondamment de lait cuit et cru de chèvre et de brebis, tenant un mauvais régime, dont il se trouva fort incommodé. Il vint une forte fièvre; et le ventre ne rendoit presque rien. Les urines étoient claires, en petite quantité. Point de sommeil. Le ventre étoit tendu, plein de vents. Il y avoit grande soif, disposition à l'état comateux. L'hypocondre droit étoit élevé, douloureux; les extrémités un peu froides. Le malade déliroit un peu; il oublioit tout ce qu'il avoit dit. La connoissance n'y étoit plus.

Le quatorzième jour, à compter depuis qu'il s'étoit alité avec des frissons, il crioit; il y avoit de grands troubles, beaucoup de paroles et de sueurs. Ensuite l'état comateux se déclara. Il y eut beaucoup de selles bilieuses, de matières crues point mêlées; les urines étoient noires, en petite quantité, et comme de la rouille. Tantôt elles étoient grasses, crues, mordicantes. D'autres fois elles ressembloient à du lait.

Vers le vingt-quatrième, il y eut de l'amendement. Les autres symptômes restoient les mêmes; mais la connoissance revenoit un peu. Le malade ne se souvenoit de rien, depuis qu'il s'étoit mis au lit. Le délire revint bientôt. Tout s'empira.

Vers le trentième, fièvre violente; abondance de selles claires; délire, extrémités froides; point de parole.

Le trente-quatrième, le malade mourut. Durant tout le temps, à compter du jour que je le vis, il y

avoit eu du trouble dans les entrailles, des urines claires, noires, de l'assoupissement comateux sans bon sommeil, du froid aux extrémités, du délire. Il mourut enfin frénétique.

Quatorzième malade.

A CYSIQUE, UNE FEMME, après avoir accouché de deux jumelles avec beaucoup de douleurs, et n'avoir eu que peu de vidanges, fut atteinte d'une forte fièvre, qui commença par des frissons. Elle sentoit la tête et le cou pesans, douloureux. Le sommeil manqua dès le premier jour. Elle restoit dans un silence morne, ne voulant rien faire de ce qu'on lui disoit. Les urines couloient en petite quantité, sans couleur. Il y avoit de la soif, beaucoup d'anxiétés. Le ventre se lâchoit par temps avec troubles; d'autres fois il s'arrêtoit.

Le sixième jour, il y eut beaucoup de délire dans la nuit. Pas un moment de sommeil.

Le onzième, elle tomba dans un délire maniaque, après lequel la connoissance revint. Les urines étoient noires: elles s'arrêtèrent, puis devinrent huileuses. Il y eut abondance de déjections claires, avec des troubles dans les entrailles.

Le quatorzième, beaucoup de convulsions; les extrémités froides. La malade n'avoit plus de connoissance. Les urines s'arrêtèrent.

Le seizième, perte de la parole.

Le dix-septième, mort. C'étoit une frénésie.

Quinzième malade.

A THASE, LA FEMME DE DÉALQUE logé à la plaine, fut prise, à l'occasion de quelque chagrin, d'une forte fièvre qui commença par froid. Elle s'enveloppoit dans ses couvertures, en gardant un profond

silence. Elle cherchoit du bout des doigts des fétus, faisant comme qui les arrache, ou qui les carde. Elle pleuroit, puis rioit. Point de sommeil. Point de déjections, mais de l'irritation aux entrailles. Elle buvoit un peu, quand on le lui disoit. Les urines étoient claires, en petite quantité. La fièvre ne paroissoit pas forte, au toucher. Les extrémités étoient froides.

Le neuvième jour, il y eut grand délire, suivi de sueurs, la malade gardant toujours le silence.

Le quatorzième, respiration rare, grande, avec longue inspiration et courte expiration.

Le dix-septième, le ventre se lâcha, avec trouble et irritation. La boisson passoit promptement. Les urines ne cessoient point. La malade étoit insensible à tout. Sa peau étoit tendue, sèche.

Le vingtième, elle parloit beaucoup; elle sua de nouveau, et perdit la parole. Sa respiration devint courte.

Le vingt-unième, elle mourut. La respiration, jusqu'à la fin, avoit été rare, grande; il y avoit de l'insensibilité pour toutes choses. La malade s'enveloppoit sans cesse dans ses couvertures, restant constamment sans mot dire, ou parlant sans fin.

C'étoit une frénésie.

Seizième malade. A MÉLIBŒE, UN JEUNE HOMME, après s'être fort échauffé à boire, et avec les femmes, fut obligé de s'aliter. Il avoit des frissons, une agitation continuelle, insomnie, soif.

Le premier jour, il rendit beaucoup de matières stercorales, et de très-liquides. Il y eut, les jours

suivans, un grand cours de ventre aqueux. Les urines étoient claires, en petite quantité, de mauvaise couleur. La respiration étoit rare, grande, comme par intervalles. Les hypocondres étoient tendus sur toute leur longueur, des deux côtés. Il y eut des palpitations de cœur continuelles. L'urine devint huileuse, le délire fut tranquille. On contenoit facilement le malade. Sa peau étoit sèche, tendue. Les déjections coulèrent abondamment, claires ou bilieuses, et grasses.

Le quatorzième jour, tout s'irrita. Le délire devint violent, très-grand.

Le vingtième, le malade tomba dans un délire maniaque. Il s'agitoit sans cesse. Il n'urina point. A peine pouvoit-il garder la boisson.

Le vingt-quatrième, il mourut. C'étoit une frénésie.

LIVRE Ier. DES APHORISMES.

J'AVOIS traduit depuis long-temps les Aphorismes, lorsque j'ai eu connoissance de la traduction française que M. Lefebvre, de Villebrune, en a donné au public. J'aurois supprimé la mienne et adopté celle de M. Lefebvre, si j'avois cru pouvoir disposer ainsi de son ouvrage, dont tous les médecins, ses confrères, doivent lui être fort redevables.

Du reste, les Aphorismes d'Hippocrate, sont comme des maximes générales, qu'il cherchoit à se faire dans sa pratique, à mesure que l'observation de la marche et de l'issue des maladies lui présentoit divers évènemens. Il ne regardoit pas sans doute tous ses aphorismes comme des règles sans exception, mais comme des vérités d'une étendue assez grande pour mériter d'être recueillies. Tout homme doué d'un certain génie et de sagacité, exerçant une profession quelconque, sera déterminé par bien des circonstances à tâcher de faire comme lui. L'on sent qu'un recueil de cette espèce ne peut jamais être terminé et fini; puisqu'on l'augmenteroit et le corrigeroit sans cesse, si l'on poussoit plus loin sa carrière. Aussi convient-on unanimement, qu'Hippocrate, en publiant les aphorismes dans sa vieillesse, pensoit qu'ils devoient être révus et corrigés. On trouvera répandues çà et là, dans les écrits que nous avons sous son nom, notamment dans les derniers livres des Epidémies, bien de ces sentences médicales, qui pourroient être transportées à la suite des Aphorismes; et j'en ai averti en marge à côté de ces propositions.

Quoiqu'on ne puisse pas dire qu'il règne un ordre bien exact dans la distribution des Aphorismes en sept livres; il est du moins facile d'observer que dans les deux premiers livres, il est principalement question de ce qui concerne le régime et les évacuations.

J'avois promis, dans la préface, de marquer par une étoile les sentences aphoristiques, qui n'ont pas aujourd'hui d'autorité. Cela m'a paru téméraire pour un particulier, et ne pouvoit être bien exécuté que par une société de médecins, grands praticiens. J'ai donc cru ne pouvoir mieux faire, que de donner simplement le texte, avec de courtes notes sur quelques endroits.

1°. L'ART est long : la vie courte; l'occasion passe vîte. L'épreuve est trompeuse : le jugement difficile

difficile. Non-seulement le médecin doit faire ce qu'il faut, mais le malade aussi ; et les serviteurs, et tous les entours.

2°. Dans les troubles d'entrailles et les vomissemens spontanés, on connoît si l'évacuation des matières qui sortent est utile, en ce que le malade s'en trouve mieux, et qu'il la supporte sans peine. Il en est de même de l'évacuation des vaisseaux par la saignée ; si elle se fait à propos, elle soulage. Sinon, il arrive tout le contraire. Il faut, en prescrivant les évacuations, avoir égard au pays, à la saison, à l'âge, et à l'espèce de la maladie qui veut ou ne veut point d'évacuations.

3°. L'embonpoint athlétique poussé au plus haut degré est glissant. Il ne peut se soutenir dans cet état. Devant nécessairement varier, il ne croîtra point. Il faut donc qu'il diminue. Il est conséquemment utile de descendre de soi-même d'un bon état, pour obliger le corps à recommencer de monter, et le mettre ainsi à l'abri de grandes chutes ; sans pousser jamais les choses à l'extrême. Il faut avoir égard au tempérament de la personne dont il s'agit. Les évacuations poussées à l'extrême, sont pareillement dangereuses : il ne faut pas non plus restaurer avec excès.

4°. Une diète tenue et sévère, est toujours dangereuse dans les maladies chroniques. Elle l'est aussi dans certains cas des maladies aiguës. Comment l'inanition ne seroit-elle pas nuisible ? la réplétion l'est.

5°. Les malades souffrent un dommage considérable d'une diète trop austère. Le mal qui provient d'un défaut de nourriture est plus grand, que celui

qui vient d'un peu d'excès. Par la même raison un régime sévère et soigneux est mauvais, pour ceux qui se portent bien : les fautes qui y seroient ensuite commises, seroient plus nuisibles. Un genre de vie précautionné, dans lequel on s'impose de manger peu, est moins sain, que celui dans lequel on fait quelque petit excès.

6°. Aux grands maux, les grands remèdes.

7°. Quand la maladie est violente, avec des symptômes terribles dès les premiers jours, on doit user du régime le plus austère. Si le mal est moindre et admet une diète moins sévère, on se relâche sur le régime à proportion que la maladie est moins forte.

8°. Lorsque le mal est dans son plus haut degré, usez alors de la diète la plus tenue.

9°. Il faut savoir juger le malade. Pourra-t-il, avec une diète tenue, suffire contre la force du mal; ou sera-t-il obligé de cèder le premier, et n'y suffira-t-il point faute d'une nourriture suffisante : ou bien la maladie cédera-t-elle, et s'affoiblira-t-elle la première ?

10. Quand le mal est d'abord dans sa vigueur, il faut d'abord une diète tenue. Quand le fort du mal doit venir dans la suite, on diminue peu-à-peu la nourriture avant et durant l'époque de sa violence : on nourrit davantage au commencement, afin que le malade y suffise.

11. Dans les rehaussemens, on retranche *de la nourriture* : ce seroit un mal, d'ajouter. Toutes les foif qu'il y a des périodes de redoublemens, il faut à leur arrivée retrancher.

12. Quels seront les rehaussemens, et les constitutions de la maladie, cela se juge d'après la nature des maladies, d'après les saisons de l'année, et d'après les successions des redoublemens, soit que leurs périodes reviennent chaque jour, ou tous les deux jours, ou à de plus longs intervalles. On le juge aussi par les symptômes. Par exemple, dans la pleurésie, le crachement paroît-il de bonne heure, elle sera courte; longue, s'il vient tard. Les urines, les déjections, les sueurs, la facilité ou la difficulté des crises font connoître, à la manière dont elles viennent, la brièveté ou la durée des maladies.

13. Les gens vieux supportent le mieux l'abstinence; puis ceux d'un âge fait; nullement les jeunes gens; encore moins les enfans; et entre ceux-là, moins ceux qui sont plus actifs.

14. Durant l'accroissement la chaleur naturelle est plus forte. Il faut donc plus de nourriture : sinon le corps dépérit. Les vieillards ont peu de chaleur. Ils doivent user un peu d'échauffans. Beaucoup à la fois les suffoqueroient. Leurs fièvres sont moins aiguës, parce que leur corps est froid.

15. Les entrailles dans l'hiver et le printemps sont naturellement très-chaudes. L'on dort davantage. On a besoin de plus d'alimens, la chaleur naturelle étant alors plus forte. Jugez-en d'après ce qui se passe chez les jeunes gens, et chez les athlètes.

16. La nourriture liquide convient à tous les fébricitans, aux jeunes enfans, et à tous ceux qui y sont habitués.

17. Prendra-t-on la nourriture une fois le jour

seulement, ou deux, en plus grande quantité ou en moindre, et par parties ? Ayez égard à l'habitude, au pays, à la saison, à l'âge.

18. Dans l'été et dans l'automne, on digère avec peine ; dans l'hyver, le plus facilement ; puis dans le printemps.

19. Dans les maladies qui ont des périodes de rehaussemens. Ne donnez point d'alimens aux temps qui précèdent les crises : au lieu de forcer à en prendre, supprimez-en.

20. Dans le temps des crises, et après les crises parfaites, ne meuvez rien ; ne changez rien, ni par des remèdes ni par une irritation quelconque. Laissez aller.

21. Y a-t-il des matières à évacuer, videz-les par où le mal se porte, par les organes convenables.

22. Purgez et meuvez les humeurs cuites, jamais les crues, ni au commencement des maladies ; à moins qu'il n'y ait orgasme : mais il n'y en a pas communément.

23. Ne jugez point des évacuations par leur quantité. Sont-elles comme elles devroient être ; et le malade en est-il soulagé ? Alors, dussent-elles mener jusqu'à la défaillance, il faut les laisser aller ; pourvu que les forces du malade y suffisent.

24. Dans les maux aigus, usez rarement de remèdes, même au commencement : et regardez-y bien, avant d'en prescrire.

25. Quand on purge à propos, cela se connoît ; parce que le malade se trouve mieux, et qu'il n'en est pas trop fatigué. Il en est tout autrement dans le cas contraire.

LIVRE II. DES APHORISMES.

1°. QUAND dans une maladie le sommeil est laborieux et pénible ; mauvais signe. Quand il soulage, bon signe.

2°. Le sommeil qui calme le délire est bon.

3°. Sommeil, insomnie, l'un et l'autre trop forts, sont mauvais.

4°. Ni la réplétion, ni la faim, ni toute autre chose qui excède les bornes de la nature, n'est bonne.

5°. Les lassitudes spontanées annoncent des maladies.

6°. Quand les malades ne sentent point leurs maux, c'est signe que la connoissance s'aliène.

7°. Quand le corps a dépéri lentement, rétablissez-le peu-à-peu au moyen de la nourriture ; s'il a dépéri dans peu de temps, redonnez de même promptement la nourriture suffisante.

8°. En relevant de maladie, si on mange sans recouvrer des forces, c'est signe que le corps prend trop de nourriture : si au contraire on dépérit sans manger, c'est signe qu'il faut vider (1).

9°. Lorsqu'on veut purger, il faut humecter le corps.

(1) Cet aphorisme pourroit, d'après le texte même qui est embarrassant, être pris en un sens fort différent. J'ai cru devoir adopter celui-ci.

10. Plus vous nourrissez un corps chargé d'humeurs, plus le mal augmente.

11. Les alimens liquides nourrissent plus que les solides.

12. Des réliquats après les crises font souvent des rechutes.

13. Lorsque la crise se fait, la nuit qui précède le rehaussement est fâcheuse ; la suivante, communément bonne.

14. Avec le cours de ventre, les changemens dans la nature des déjections sont bons ; à moins qu'elles ne tournent à un mauvais caractère.

15. Quand on a mal de gosier, ou des éruptions à la peau, examinez les déjections. Si elles sont bilieuses ; c'est signe que tout le corps participe au mal. Sont-elles comme d'une personne en santé, on prendra de la nourriture sans crainte.

16. Quand on a faim, il ne faut pas beaucoup travailler.

17. Quand on a mangé au-delà du besoin ; cela rend malade. La manière dont on guérit, en est la preuve.

18. Les alimens qui nourrissent abondamment et vîte, passent facilement.

19. Dans les maladies aiguës, les prédictions de vie ou de mort ne sont jamais bien assurées.

20. A-t-on dans la jeunesse le ventre lâche, on sera constipé dans la vieillesse. Si l'on est constipé étant jeune, l'on aura le ventre lâche quand on sera vieux.

21. L'on appaise la faim par la boisson du vin.

22. Les maux qui viennent de réplétion, se guérissent en vidant. Ceux qui viennent d'évacuations, en remplissant. Il faut ainsi dans les autres maux, leur opposer les contraires.

23. Les maladies aiguës se jugent en quatorze jours.

24. Le quatrième jour est indice du septième. Avec le huitième jour, commence le second septénaire. Il faut observer le onzième ; car il est le quatrième dans le second septénaire. Observez aussi le dix-septième, qui se trouve le quatrième jour, à compter du quatorzième inclusivement, et le huitième à compter du onze.

25. Les fièvres quartes d'été sont communément courtes ; celles d'automne, longues ; et durent souvent jusqu'à l'hiver.

26. Il vaut mieux que la fièvre vienne sur la convulsion, que la convulsion sur la fièvre.

27. Quand le malade se trouve soulagé sans cause apparente, ne vous y fiez point. Ne craignez pas trop non plus une augmentation de mal, qui vient sans cause apparente. Ces changemens n'ont rien de solide. Ils ne persistent point, et communément ne durent pas long-temps.

28. Quand avec une fièvre forte le corps du malade reste dans le même état sans dépérir, ou bien qu'il dépérit plus que le mal ne le comporte, l'un et l'autre de ces cas est mauvais. Le premier désigne que le mal sera long ; le second, que le malade est foible.

29. Dans les commencemens des maladies, si vous croyez avoir à faire quelques remèdes, faites-les tout

de suite. Il est bon de rester tranquille au plus fort du mal.

30. Au commencement des maladies et à leur fin tous les symptômes sont moins forts. C'est dans la vigueur du mal, qu'ils ont toute leur force.

31. Être bien nourri dans la convalescence, sans que le corps en profite, cela est mauvais.

32. Pour l'ordinaire les malades qui dans la convalescence ont grand appétit les premiers jours, et qui ne vont pas mieux, finissent enfin par tomber dans le dégoût. Ceux au contraire qui sont dégoûtés dans le commencement, même beaucoup, et qui acquèrent ensuite de l'appétit, recouvrent mieux la santé.

33. En toute maladie avoir sa pleine connoissance et recevoir convenablement tout ce qui est administré, c'est un bon signe. Le contraire est mauvais.

34. En toute maladie, ceux dont le mal, est analogue à leur tempérament, à leur constitution, à leur âge, et à la constitution de la saison, risquent moins, que ceux dont le mal est opposé à quelqu'une de ces circonstances.

35. En toute maladie, il est mieux que la région ombilicale et l'hypogastre ayent un certain volume. Quand ces parties sont très-plates et comme fondues, cela est mauvais. C'est même un signe fâcheux, quand il faut purger par bas.

36. Prendre des purgatifs en état de santé, cela affoiblit bientôt le corps; comme aussi d'user d'un mauvais régime.

37. Quand le corps est vigoureux, il cède difficilement à l'effet des remèdes.

38. Les alimens et la boisson agréables au goût, fussent-ils un peu moins sains, doivent être préférés à de plus sains qui sont désagréables.

39. La vieillesse est généralement moins exposée aux maladies que la jeunesse : mais les maladies chroniques, lorsqu'elles attaquent les vieillards, les emportent.

40. Les humeurs qui font les enrouemens et les enchiffrenemens, ne viennent pas à maturité chez les vieillards.

41. Avoir de fréquentes et de fortes défaillances sans cause manifeste ; c'est signe de mort prochaine.

42. Guérir un forte apoplexie. Chose impossible. Si elle est légère, la guérison en est difficile.

43. Ceux que le mal étrangle (1), et qu'il détruit sans cependant ôter la vie, ne rechappent point quand ils en sont au point de rendre l'écume par la bouche.

44. Les gens d'une constitution extrêmement grasse, meurent plus de mort subite que les maigres.

45. L'épilepsie dans les jeunes gens finit avec les changemens qu'amènent l'âge, les voyages, un nouveau genre de vie.

46. De deux maux, établis en même temps dans des lieux différens, le plus fort empêche qu'on ne sente l'autre autant que s'il étoit seul.

47. Les douleurs et la fièvre sont plus fortes durant la formation du pus, qu'après.

---

(1) Il s'agit vraisemblablement ici d'une esquinancie. Certains interprètes, en lisant différemment un mot du texte, entendent cet aphorisme des personnes qu'on étrangle, et de celles qui sont noyées.

48. En tous mouvemens du corps, si vous les discontinuez quand il commence d'être fatigué, les douleurs cessent aussitôt.

49. Ceux qui sont habitués à certains travaux depuis long-temps, en sont moins fatigués quoique peu vigoureux et vieux, que ne le seroient des gens robustes et jeunes non habitués.

50. Ce à quoi on est accoutumé, quoique peu sain, cause moins de troubles dans le corps que les choses nouvelles. Il est donc bon de faire des changemens pour y habituer le corps.

51. Vider abondamment et tout de suite ou remplir, réchauffer ou refroidir; enfin exciter sur-le-champ de grands mouvemens quelconques dans le corps, sont choses contraires à notre nature. Toute forte impression est nuisible: mais on peut faire des changemens sans crainte, si on procède insensiblement, et par des degrés successifs.

52. Quand on procède d'après la raison, quoiqu'on n'obtienne point ce qu'on attend, l'on ne doit pas passer à autre chose, tandis que ce qui a déterminé à commencer persiste.

53. A-t-on le ventre lâche quand on est jeune, l'on relève plus facilement de maladie, que si on l'avoit serré; mais dans la vieillesse on guérira plus difficilement; car dans l'âge avancé le ventre se serre.

54. La haute taille a quelque chose de noble et qui sied bien dans la jeunesse. Dans la vieillesse, elle est incommode et pire que la petite taille.

LIVRE III. DES APHORISMES.

Il est principalement question dans le troisième livre, des effets des diverses saisons. On y verra aussi, quelles sont les maladies propres aux divers âges.

1°. Les changemens des saisons sont sur-tout ce qui cause les maladies : et dans les diverses saisons, les variations du froid, du chaud : comme aussi, tout le reste que les saisons amènent.

2°. Certains tempéramens sont incommodés, d'autres se trouvent bien, de l'hiver ou de l'été.

3°. Certaines maladies sont plus ou moins graves suivant les saisons. Il y a des âges aussi qui s'accommodent mieux de telles saisons, de tel pays, de tel régime.

4°. Quand, dans une saison, il y a des jours partie froids, partie chauds, on doit s'attendre à des maladies du caractère de celles de l'automne.

5°. Les vents de midi rendent l'ouïe dure et la vue trouble ; ils donnent des pesanteurs de tête, ils engourdissent le corps et ils l'affoiblissent : cela s'observe dans les malades, quand ces vents sont forts. Si le vent du nord souffle, ce sont des toux, des maux de gorge, des constipations, des dysuries, des frissons, des points de côté, des maux de poitrine. Si le vent est fort, on doit pareillement s'attendre à ces effets sur les malades.

6°. Lorsque l'été ressemble au printemps, on

doit s'attendre à beaucoup de sueurs dans les fièvres.

7°. Dans les grandes sécheresses règnent les maladies aiguës. Si la plus grande partie de l'année a été de telle ou telle constitution ; soyez assuré qu'ordinairement les maladies de cette constitution régneront.

8°. Quand les saisons se succèdent dans leur ordre, conservant chacune leur constitution naturelle, les maladies sont d'un meilleur caractère ; et leur crise est plus facile : mais si les saisons sont dérangées, les maladies n'ont point de caractère marqué ; et leur jugement en devient difficile.

9°. En automne règnent ordinairement les maladies les plus cruelles, et les plus mortelles. Le printemps est la saison la plus saine, la moins mortelle.

10. L'automne est terrible pour les phthisiques.

11. Quant aux saisons, si l'hiver est sec et froid, et le printemps humide et chaud, il y aura nécessairement dans l'été des fièvres aiguës, des ophthalmies et des dyssenteries, sur-tout chez les femmes, et chez les hommes d'un tempérament humide.

12. Mais si dans l'hiver les vents de midi règnent, s'il est pluvieux ou doux, et le printemps sec et avec des vents du nord, les femmes grosses, dont le temps des couches tombe au printemps, avorteront pour le moindre sujet. Celles qui porteront leur fruit à terme, accoucheront d'enfans foibles, mal constitués, qui mourront dans peu, ou seront chétifs, et meneront une vie maladive. Les autres personnes auront des dyssenteries, et des ophthalmies sèches. Les vieux tomberont dans des catarres, qui les enleveront promptement.

13. Quand l'été est sec et avec des vents du nord, l'automne pluvieuse et avec les vents du midi, l'on a des maux de tête qui durent jusqu'à l'hiver, des toux, des enrouemens, des enchiffrenemens, même des phthisies.

14. Mais si l'automne est avec des vents du nord et sans pluies, elle est saine pour les hommes d'un tempérament humide et pour les femmes. Les autres auront des ophthalmies sèches, des fièvres aiguës, des enchiffrenemens; quelques-uns, des affections mélancoliques.

15. Des différentes constitutions de l'année, les sèches sont en général plus saines que les humides, et moins mortelles.

16. Dans les temps humides s'engendrent communément les fièvres lentes, les cours de ventre, les pourritures (1), les épilepsies, les apoplexies, les esquinancies. Dans les temps secs, les phthisies, les ophthalmies, la goutte, les stranguries, les dyssenteries.

17. Les constitutions du jour dans lesquelles le vent du nord souffle, serrent le corps et le rendent ferme, agile; font la couleur de la peau bonne; rendent l'ouïe fine; resserrent le ventre; stimulent les yeux; augmentent les douleurs de la poitrine, s'il y en a. Celles au contraire où le vent du midi règne, affoiblissent le corps, le relâchent; rendent l'ouïe dure; causent des maux de tête, des vertiges; émoussent la vue; donnent de la pesanteur à tout le corps; et humectent le ventre.

(1) *Les pourritures*, les dépôts putrides.

18. Quant aux saisons, dans le printemps et au commencement de l'été, les enfans et les jeunes gens se portent mieux : dans l'été et au commencement de l'automne, les vieillards ; durant la fin de l'automne et l'hiver, ceux de moyen âge.

19. Ce n'est point que toutes les maladies ne viennent en toute saison : mais il y en a qui en certaines saisons viennent plus souvent, et sont plus violentes.

20. Au printemps règnent les affections maniaques, les affections mélancoliques, les épilepsies, les hémorragies, les angines, les enchiffrenemens, les enrouemens, les lèpres, les toux, les dartres, les diverses taches et les éruptions rongeantes, les tumeurs, les affections goutteuses.

21. Dans l'été, partie des maux précédens et les fièvres continues, les fièvres ardentes, les fièvres tierces, les quartes, les vomissemens, les diarrhées, les ophthalmies, les douleurs d'oreille, les maux d'yeux, les ulcérations de la bouche, les abcès aux parties naturelles, les pustules aqueuses.

22. En automne, plusieurs des maux d'été et les fièvres quartes, les fièvres erratiques, les maladies de la ratte, les hydropisies, les phthisies, les stranguries, les lienteries, les dyssenteries, les sciatiques, les esquinancies, les asthmes, les affections iliaques, les épilepsies, les affections maniaques, et les affections mélancoliques.

23. L'hiver, les pleurésies, les péripneumonies, les léthargies, les enchiffrenemens, les enrouemens, les toux, les points de côté, les douleurs des lombes, les maux de tête, les vertiges, les apoplexies.

24. Quant aux divers âges il en est ainsi. Les petits enfans et les nouveaux nés sont sujets aux aphthes, à des vomissemens, à des toux, à des insomnies, à des frayeurs, à des inflammations au nombril, à des humidités aux oreilles.

25. Lorsque la dentition approche, viennent les inquiétudes aux gencives, les fièvres, les convulsions, les diarrhées. Ces maux sont plus grands chez ceux qui poussent les dents canines, chez ceux qui ont le plus d'embonpoint, et chez ceux qui ont le ventre plus constipé.

26. A mesure qu'ils croissent, viennent les maux de gorge, les courbures de la tête sur la seconde vertèbre, les difficultés de respirer, le calcul de la vessie, les vers strongles, les ascarides, les verrues, les satyriasis, les stranguries, les écrouelles et autres tumeurs, principalement celles que je viens de dire.

27. Quand ils sont plus avancés en âge et qu'ils atteignent la puberté, ils sont sujets à plusieurs des maux précédens : leurs fièvres deviennent plus longues ; et ils ont souvent des hémorragies.

28. Les maux de l'enfance se jugent, les uns en quarante jours, d'autres en sept mois ; certains en sept ans. D'autres durent jusqu'à la puberté. S'ils persistent après, et chez les filles au-delà du terme de leurs règles, ils durent ordinairement très-long-temps.

29. Chez les jeunes gens règnent les hémoptysies, les phthisies, les fièvres aiguës, les épilepsies et autres maladies ; sur-tout les précédentes.

30. Les gens les plus âgés ont des asthmes, des pleurésies, des péripneumonies, des léthargies, des

frénésies, des fièvres ardentes, des diarrhées chroniques, des choléra morbus, des dyssenteries, des hémorroïdes.

31. Les vieillards ont des difficultés de respirer, des catarres avec toux, des stranguries, des dysuries, des douleurs aux articulations, des coliques néphrétiques, des vertiges, des apoplexies, des cakexies, des démangeaisons à la peau, des insomnies, des cours de ventre, des larmoyemens, la roupie, la vue trouble, la cataracte, des duretés d'oreille.

LIVRE IV. DES APHORISMES.

DANS le commencement du quatrième livre, il s'agit particulièrement des purgatifs, et de la nature des selles : mais, après le vingt-huitième aphorisme, il y est traité indistinctement de divers objets.

On trouve une suite d'aphorismes concernant les fièvres depuis le n°. 42 jusqu'au 67, et concernant les urines, depuis le n°. 68 jusqu' la fin

1°. PURGEZ les femmes grosses, s'il y a orgasme, mais depuis le quatrième mois seulement, jusqu'au septième, rarement hors de ce temps. Craignez pour un fétus trop jeune, ou trop avancé.

2°. Dans les purgations, il faut mettre hors du corps les humeurs dont l'excrétion spontanée soulage; mais arrêtez l'évacuation de celles dont l'excrétion incommode.

3°. Le signe qu'on purge des humeurs qui doivent être

être évacuées, c'est que le malade s'en trouve mieux, et qu'il supporte facilement l'effet du purgatif. Dans le cas contraire, il en est incommodé.

4°. Dans l'été, purgez de préférence, par le haut; dans l'hiver, par le bas.

5°. Au temps de la canicule et peu auparavant, les purgations molestent.

6°. Purgez par le haut les gens maigres, ceux qui vomissent facilement: préférant l'été à l'hiver.

7°. Purgez par le bas, ceux qui vomissent difficilement, ceux qui ont de l'embonpoint: préférant l'hiver à l'été.

8°. Dans les phthisies, redoutez les purgations par le haut.

9°. Purgez abondamment par bas les gens travaillés de la bile noire, en suivant toujours la méthode d'employer des moyens contraires au mal.

10. Dans les maladies aiguës, s'il y a orgasme, purgez sur-le-champ. Il est, en ce cas, dangereux de différer.

11. Quand l'on a des tranchées dans la région ombilicale, et aux lombes des douleurs qui ne cèdent ni aux purgatifs ni autrement, il se forme une hydropisie sèche, *une tympanite.*

12. Dans les lienteries, il est mal de purger par le haut durant l'hiver.

13. Quand vous devez donner l'ellébore à des personnes qui vomissent difficilement, humectez auparavant le corps par une nourriture plus abondante, et par le repos.

14. Lorsqu'on a pris l'ellébore, il faut tenir le

corps en mouvement, ne se livrer ni au sommeil, ni au repos. L'effet qu'on éprouve sur mer, montre assez combien l'agitation du corps influe pour le vomissement.

15. Voulez-vous que l'ellébore agisse davantage, tenez le corps en mouvement. Voulez-vous en diminuer l'effet, gardez le repos, et tâchez de dormir.

16. L'ellébore est dangereux pour les personnes en bon état ; il les jette dans des convulsions.

17. N'avoir point de fièvre, et être dégoûté avec des maux d'estomac, des vertiges et la bouche amère. Signe de besoin de purgation par haut.

18. Les douleurs dans les parties au-dessus du diaphragme, désignent, s'il y a lieu à la purgation, qu'il faut évacuer par le haut ; celles d'au-dessous du diaphragme, par le bas.

19. Ceux qui, après avoir pris médecine, sont purgés sans être altérés, ne cessent d'aller que lorsque la soif arrive.

20. Être sans fièvre et avoir des tranchées, avec des douleurs aux genoux et aux lombes. Signe de besoin de purgation par bas.

21. Les déjections noires comme du sang noir, si elles sont spontanées, soit avec fièvre, soit sans fièvre, sont très-pernicieuses ; plus il y a de couleurs mauvaises, plus elles sont fâcheuses. Si elles coulent après l'administration d'un purgatif, c'est un bien ; et plus la couleur en est variée, mieux cela va.

22. Toutes les fois qu'au commencement des maladies, on rend spontanément de la bile noire par haut ou par bas, c'est mortel.

23. Quand dans les maladies aiguës ou chroniques, après des blessures, ou dans tout autre état dont le corps est grevé, on rend de la bile noire, l'on meurt le lendemain.

24. La dyssenterie, qui commence par de la bile noire, est mortelle.

25. Du sang rendu par le haut, de quelque manière que cela arrive, est une mauvaise chose; mais, rendu par bas, il est utile, quoique même il soit rendu noir.

26. Lorsque, dans la dyssenterie, on rend comme des chairs, c'est mortel.

27. Chez ceux qui, dans les maladies aiguës, ont eu des hémorragies abondantes, par où qu'elles soient venues, le ventre se lâchera dans la convalescence.

28. Les déjections bilieuses s'arrêtent, si l'on perd l'ouïe; après l'avoir perdue, on la recouvre quand il vient des déjections bilieuses.

29. Dans les fièvres, les frissons qui viennent au sixième jour, rendent difficile le jugement de la maladie.

30. Toutes les maladies aiguës dans lesquelles le redoublement vient le lendemain, à la même heure qu'il a pris la veille, sont de jugement difficile.

31. Quand, dans les fièvres, on se sent comme moulu, il se fait des abcès aux articulations, mais sur-tout des parotides.

32. Lorsqu'on relève de maladie, là où l'on sent des douleurs, là se font les abcès.

33. Si, avant la maladie, on avoit des douleurs quelque part, elle se fixe là.

34. Lorsqu'ayant la fièvre, on se sent tout-à-coup suffoqué, sans qu'il y ait de tumeur au gosier, c'est mortel.

35. Lorsqu'ayant la fièvre, le cou se tourne subitement, et qu'on a de la peine à boire, sans qu'il y ait de tumeur au gosier, c'est mortel.

36. Les sueurs dans les fièvres sont bonnes, quand elles commencent le troisième jour, le cinquième, le septième, le neuvième, le onzième, le quatorzième, le dix-septième, le vingt-unième, le vingt-septième, le trente-unième, le trente-quatrième : ces sueurs jugent les maladies. Quand elles viennent autrement, elles désignent l'embarras, la longueur de la maladie, et des rechutes.

37. Les sueurs froides dans une fièvre violente, sont mortelles ; avec une fièvre modérée, elles désignent la longueur du mal.

38. Là où se montre la sueur, c'est signe que là le mal est.

39. Là où est la chaleur ou le froid, là est le mal.

40. Quand il se fait des changemens dans tout le corps, qu'il passe du froid au chaud, du chaud au froid, qu'il change de couleur, c'est signe que le mal sera long.

41. Des sueurs abondantes à la suite du sommeil, sans cause manifeste, désignent que le corps est surchargé de nourriture : mais si elles viennent chez quelqu'un qui ne prend point d'alimens, c'est signe qu'il a besoin d'être vidé.

42. Des sueurs abondantes coulant sans cesse, si

elles sont froides, annoncent une plus grande maladie ; si elles sont chaudes, maladie moindre.

43. Des fièvres continues qui ont des redoublemens en tierce, sont dangereuses ; les intermittentes, quelque période que suivent leurs accès, ne sont pas dangereuses.

44. Dans les fièvres qui se prolongent, il vient des tumeurs ou des douleurs aux articulations.

45. Quand à la suite des fièvres, il vient des tumeurs ou des douleurs aux articulations, accusez-en le trop de nourriture.

46. Avoir des frissons dans une fièvre non intermittente, lorsqu'on est déjà foible, c'est mortel.

47. Dans les fièvres continues, les crachats livides, les sanguinolens, les fétides, les bilieux sont tous mauvais. Si cependant on les rend facilement, c'est bon. Il en est de même, quant aux excrétions qui se font tant par les selles que par les urines. Si cependant il n'y a point de bonne évacuation par ces voies, c'est mauvais.

48. Dans les fièvres continues, avoir l'extérieur froid, l'intérieur brûlant, et soif, c'est mortel.

49. Dans les fièvres continues, si l'on a des convulsions aux lèvres, aux sourcils, aux yeux, aux narines ; si on ne voit plus, si on n'entend plus, étant déjà foible ; quel de ces signes qui paroisse, la mort est proche.

50. Dans les fièvres continues, l'oppression jointe au délire est mortelle.

51. Dans les fièvres, les dépôts qui ne se dissipent point à la première crise, désignent qu'elles seront longues.

52. Dans les fièvres ou autres maladies, les larmoyemens qui viennent pour cause, n'ont point d'inconvénient. S'ils viennent sans cause, ils sont funestes.

53. Quand dans les fièvres, les dents se recouvrent de matières gluantes, le mal s'empire.

54. Les toux sèches, qui sont produites par quelque irritation dans les fièvres ardentes, sont communément sans soif.

55. Toutes fièvres occasionnées par des tumeurs aux aines, sont mauvaises, si elles durent plus de vingt-quatre heures.

56. La sueur qui vient dans les fièvres, sans qu'elles cessent, est mauvaise; elle annonce la longueur du mal, et désigne qu'il y a trop d'humide.

57. Dans l'état convulsif, et dans le tétanos, la fièvre survenant, les dissipe souvent.

58. Si dans les fièvres ardentes, il survient des frissons, la maladie finit.

59. La fièvre tierce pure est jugée en sept périodes, au plus tard.

60. La surdité survenue dans les fièvres, se dissipe par l'hémorragie du nez, ou par des selles.

61. Les fièvres qui se terminent aux jours pairs, sont sujètes à des rechutes.

62. Les ictères qui arrivent dans les fièvres avant le septième jour, sont mauvais; à moins que le ventre ne s'humecte, et ne rende des selles liquides.

63. (1) Les ictères qui, dans les fièvres, arrivent

(1) Dans beaucoup d'éditions des aphorismes, on en trouve un ici fort connu des médecins qui le citent souvent,

le septième jour ou le neuvième, ou le onzième, ou le quatorzième, sont bons, pourvu qu'il n'y ait point de dureté à l'hypocondre droit. S'il y en a, ils sont mauvais.

64. Dans les fièvres, sentir du feu à l'estomac, et comme des morsures au cardia, c'est mauvais.

65. Dans les fièvres aiguës, les convulsions et les fortes douleurs aux viscères, sont mauvaises.

66. Dans les fièvres, les frayeurs ou les convulsions occasionnées par des songes, ne valent rien.

67. Dans les fièvres, la respiration entrecoupée est mauvaise; elle est un signe d'état convulsif.

68. Dans les fièvres, les urines qui, après avoir été épaisses, et avoir coulé en petite quantité, deviennent abondantes et claires, sont bonnes. Cela arrive sur-tout, quand elles déposent dès le commencement de la maladie, ou bientôt après.

69. Quand dans les fièvres on rend des urines troubles comme celles des jumens, ou l'on a mal de tête, ou il viendra bientôt.

70. Dans les maladies qui doivent être jugées le septième jour, les urines donnent, le quatrième jour, un nuage rouge, et le reste à l'avenant.

71. Les urines blanches limpides sont mauvaises. On les observe telles, sur-tout dans les frénésies.

72. Les hypocondres élevés, borborisans, avec des douleurs aux lombes, annoncent que le ventre

---

et qui s'applique très-bien aux fièvres intermittentes. Je ne le traduis point, parce que je me suis imposé de suivre l'édition des Œuvres d'Hippocrate de Foës, où il n'est pas.

s'humecte, à moins qu'on ne rende des vents, ou qu'il n'arrive un flux d'urine. Ceci s'observe dans les fièvres.

73. Quand on craint un dépôt sur les articulations, l'écoulement abondant d'urines épaisses et blanches, telles qu'on commence quelquefois de les rendre le quatrième jour des fièvres qui sont avec un sentiment de lassitude extrême, délivre du dépôt. On en est aussi délivré bientôt par une hémorragie du nez.

74. Rend-on du sang ou du pus par les urines, signe d'ulcère aux reins ou à la vessie.

75. Quand dans des urines épaisses, il y a des matières comme des fibres charnues, ressemblant à des cheveux, cela vient des reins.

76. Quand avec des urines épaisses, on rend comme du son, il y a des gales à la vessie.

77. Lorsqu'on pisse le sang sans effort, c'est un signe de déchirure dans quelque petit vaisseau des reins.

78. Ceux qui rendent du gravier avec les urines, sont attaqués de la pierre.

79. Quand on pisse du sang, qu'on rend des caillots, qu'on est sujet à des stranguries avec des douleurs à l'hypogastre, qui s'étendent au périnée, la vessie est malade.

80. Si l'on pisse le sang ou le pus, si l'on rend des petites écailles, et si l'urine est fétide, ce sont des signes d'ulcère à la vessie.

81. Quand il se fait des tumeurs à l'urètre, l'on guérit par la formation du pus, et par la rupture de l'abcès.

82. Des urines abondantes dans la nuit, sont une suite de peu de selles.

LIVRE V. DES APHORISMES.

On trouvera dans ce livre, une suite d'aphorismes concernant les filles et les femmes, après le vingt-neuvième jusqu'au soixante-troisième.

Les aphorismes qui précèdent le vingt-neuvième, roulent sur divers objets. Il s'y agit des convulsions, des phthisiques, du froid, du chaud, etc.

1°. Les convulsions, à la suite de l'ellébore, sont mortelles.

2°. Les plaies qui jettent dans des convulsions, sont mortelles.

3°. Le hoquet ou des convulsions, après une grande perte de sang par le dos, sont une mauvaise chose.

4°. Le hoquet ou des convulsions, à la suite d'une superpurgation, sont une mauvaise chose.

5°. Si dans l'ivresse on perd subitement la parole, on meurt dans des convulsions, à moins que la fièvre ne vienne; ou qu'on ne recouvre la parole, au temps vers lequel l'ivresse finit.

6°. Quand on tombe dans le tétanos, on meurt dans quatre jours; mais si l'on passe ce temps, on recouvrera la santé.

7°. L'épilepsie qui prend avant l'âge de puberté, se guérit; mais si elle vient à l'âge de vingt-cinq ans, elle accompagne communément jusqu'au tombeau.

8°. Dans la pleurésie, si dans quatorze jours le poumon ne se purge par les crachats, il se formera une suppuration interne.

9°. La phthisie vient principalement depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à trente-cinq.

10. Ceux qui échappent à l'esquinancie, et dont l'humeur se jette sur le poumon, en meurent dans sept jours ; s'ils vivent au de-là, il s'établit une suppuration.

11. Dans la phthisie, lorsque le crachat jeté sur les charbons répand une odeur fétide, et que les cheveux tombent de la tête, c'est signe mortel.

12. Les phthisiques qui perdent les cheveux, et qui tombent dans la diarrhée, sont menacés de mort prochaine.

13. Ceux qui crachent du sang écumeux, le crachent du poumon.

14. La diarrhée survenant dans la phthisie, est un signe mortel.

15. Quant à la suite d'une pleurésie, il se fait une suppuration, si en quarante jours, à compter du temps où l'abcès s'est crevé, le poumon se purge par les crachats, le mal finit ; mais si le poumon ne se purge dans ce terme, on tombe dans la phthisie.

16. Les boissons chaudes incommodent si l'on en use souvent ; elles relâchent les chairs, affoiblissent les nerfs, engourdissent l'esprit, causent des hémorragies, des lipothymies, et enfin la mort.

17. Les choses froides (1) donnent des spasmes,

(1) Cet aphorisme, et plusieurs des suivans, où il est parlé du froid ou du chaud, contiennent la même doctrine qu'on trouve dans le traité de l'usage des liquides, et peuvent très-bien s'entendre de l'eau froide et de l'eau chaude.

des tétanos ; elles causent des taches noires ; elles provoquent des frissons fébriles.

18. Le froid est l'ennemi des os, des dents, des nerfs, du cerveau, de la moelle épinière ; et le chaud est leur ami.

19. Il faut réchauffer ce qui est refroidi, à moins qu'il n'y ait hémorragie, ou que vous ne la craigniez.

20. Le froid est mordant pour les plaies ; il durcit la peau ; il excite des douleurs qui ne sont point suivies de suppuration ; il fait venir des taches noires ; il cause des frissons fébriles, des convulsions, des tétanos.

21. (1) Il est arrivé cependant, qu'au milieu de l'été une abondante aspersion d'eau froide a rappelé la chaleur dans un jeune homme qui avoit de l'embonpoint, et qui étoit attaqué du tétanos, sans avoir de plaie. Or, les choses chaudes sont le remède du tetanos.

22. Lorsque la chaleur fait suppurer une tumeur, ce qui n'arrive point à toutes, c'est un grand signe de bonne issue. La chaleur relâche ; elle fait fondre ; elle dissipe les douleurs ; elle soulage dans les frissons, dans les convulsions, dans les tétanos ; elle fait passer les pesanteurs de tête ; elle est très-utile dans les fractures d'os, sur-tout lorsqu'ils sont dépouillés de leurs chairs, notamment dans les plaies de la tête ; elle sert contre les froids mortels ; elle est

(1) Il semble à la manière dont Hippocrate s'énonce ici, qu'il regarde le fait comme extraordinaire. Toutes les fois il est conforme à la cure prescrite pour le tétanos, à la fin du 3^e^, livre du traité des maladies, qu'on trouvera Tome III.

bonne pour les plaies, bonne contre les dartres rongeantes, contre les maux de l'anus, contre ceux des parties naturelles, ceux de la matrice, et ceux de la vessie. Dans tous ces cas, le chaud est bon, il hâte les crises; le froid, au contraire, est mauvais et mortel.

23. Il faut user de froid dans les cas d'hémorragie, ou quand on la craint; non sur les parties elles-mêmes, mais sur les environs de l'endroit d'où le sang coule; contre toutes les inflammations, dont la phlogose d'un rouge frais est entretenue par un sang nouveau (le froid noirciroit les inflammations anciennes;) contre les érysipèles non ulcérés; s'ils étoient ulcérés, le froid y seroit nuisible.

24. Les choses froides, comme la neige et la glace, sont contraires à la poitrine; elles excitent la toux, les hémorragies, les catarres.

25. L'eau froide répandue en abondance sur des articulations douloureuses, sur les parties attaquées de la goutte, dans tous les cas, enfin, de douleurs sans plaie et de convulsions, soulage, diminue et arrête les douleurs. Un petit engourdissement est un calmant.

26. L'eau qui se chauffe promptement, et qui se refroidit de même, est très-légère.

27. Ceux qui sentent des envies de boire la nuit, font bien de se coucher avec soif.

28. Les parfums aromatiques sont emménagogues, et bons à beaucoup d'autres choses, pourvu qu'ils ne donnent pas de pesanteurs de tête.

29. *Répétition du premier aphorisme du quatrième livre.*

30. Les fièvres aiguës sont mortelles pour les femmes grosses.

31. Les saignées font faire des fausses couches, sur-tout quand la grossesse est avancée.

32. Le vomissement de sang chez les femmes se dissipe avec l'apparition des règles.

33. L'hémorragie du nez, au défaut des règles, est un bien.

34. La diarrhée, dans la grossesse, risque de faire faire des fausses couches.

35. Dans les affections hystériques, et dans le travail de l'enfantement, l'éternuement est bon.

36. Quand le sang des règles manque de couleur, et qu'elles ne viennent point régulièrement à leurs périodes, c'est signe de besoin de purgation.

37. Si la gorge de la femme grosse s'affaisse subitement, elle avorte.

38. Quand la grossesse est de deux jumeaux, et que la gorge s'affaisse; si la mamelle droite s'affaisse seule, la femme avorte d'un mâle; si c'est la gauche, elle avorte d'une fille.

39. La femme qui n'est point grosse, ni ne relève de couches, si elle a du lait, est dans le cas de suppression des règles.

40. Lorsque le sang se porte fortement aux mamelles des femmes, c'est un présage de manie.

41. Quand vous voulez savoir si une femme est grosse, faites-lui boire de l'hydromel avant son coucher, sans souper; s'il lui donne des tranchées, elle

est grosse ; s'il n'en donne point, elle ne l'est pas (1).

42. Si la femme est grosse d'un garçon, elle a bonne couleur ; si c'est d'une fille, la couleur est moins bonne.

43. L'érysipèle de la matrice, dans l'état de grossesse, est mortel.

44. Les femmes très-minces sont sujètes à avorter jusqu'au temps où elles prennent plus de corps.

45. Quand la femme a assez de corps, et qu'elle avorte au terme de deux ou trois mois, sans cause manifeste, c'est signe que la matrice est pleine de mucosités, et que ne pouvant retenir le fétus trop pesant, elle le laisse aller.

46. Lorsqu'avec de l'embonpoint la femme ne peut concevoir, c'est signe que l'omentum comprime l'orifice de la matrice. Elle ne fera point d'enfans, à moins qu'elle ne maigrisse.

47. Dans les ulcères profonds qui arrivent à la matrice, qui se déplace en se portant vers l'os ischium, il faut panser, en introduisant des digestifs, sur de la charpie longue, *avec des bourdonnets* (2).

---

(1) Gorter a parfaitement bien évalué cet aphorisme, et plusieurs autres, concernant l'état de grossesse, dans son commentaire des aphorismes, sous le titre *de Medicinâ Hippocratica*. Il est manifeste qu'Hippocrate a trop généralisé quelquefois des observations particulières, dont il n'avoit vraisemblablement qu'un petit nombre. Ceci s'applique surtout, à bien des choses qu'il nous a transmises concernant les femmes et la grossesse.

(2) Cette doctrine, et celle de quelques-uns des aphorismes précédens, ou des suivans, se trouve la même dans le long traité des maladies des femmes.

48. Les fétus mâles sont communément placés à droite, les femelles à gauche.

49. Pour procurer la sortie de l'arrière-faix, donnez un sternutatoire, faisant tenir la bouche et les narines fermées.

50. Si l'on veut arrêter les règles, on le peut, en appliquant une très-grosse ventouse aux mamelles.

51. La matrice de la femme grosse est fermée.

52. Si la femme grosse perd beaucoup de lait par les mamelles, c'est signe que le fétus est foible. Lorsque les mamelles sont fermes, elles désignent le bon état du fétus.

53. Quand la femme grosse doit avorter, ses mamelles s'affaissent. Si elles reprennent leur consistance, elles deviennent douloureuses; ou bien il survient des douleurs, soit à l'ischium, soit aux yeux, soit aux genoux, et la femme n'avorte point.

54. Quand l'orifice de l'utérus est ferme, la matrice est nécessairement bouchée.

55. Les femmes grosses qui ont la fièvre, ou qui dépérissent beaucoup sans cause manifeste, auront des couches laborieuses; ou bien elles seront en danger, si elles avortent.

56. Lorsque durant les règles on a des convulsions et des défaillances, c'est mauvais.

57. Si les règles coulent très-abondamment, il en résulte des maladies; si elles ne coulent point, la matrice causera des maladies.

58. Dans les inflammations au rectum ou à la matrice, on a des stranguries. On en a aussi dans les suppurations des reins. Si le foie est enflammé, on a le hoquet.

59. Quand une femme ne conçoit point, et qu'on veut savoir si elle concevra, il faut l'envelopper d'un drap, et lui faire des fumigations aromatiques par bas. Si l'odeur passe à la bouche, si elle arrive à l'intérieur de ses narines, ce n'est point par sa faute qu'elle ne conçoit pas.

60. Quand la femme grosse a des règles, il n'est pas possible que le fétus jouisse d'une bonne santé.

61. Quand les règles ne viennent point, et que la femme a des maladies avec du dégoût, sans qu'il y ait ni frissons ni fièvre, croyez qu'elle est grosse.

62. Celles qui ont l'utérus froid et épais n'engendrent point, ni celles qui l'ont humide. La semence s'y perd. Celles aussi qui ont l'utérus trop sec et ardent, perdent la semence; elle a besoin de nourriture. Celles dont la matrice garde le juste milieu, sont propres à concevoir.

63. Il en est de même des hommes. S'ils ont le corps trop poreux, ils perdent le souffle qui s'échappe du corps, et ne peut se porter à la semence. S'ils ont les chairs trop fermes, l'humide surabondant ne peut sortir. S'ils sont froids, le chaud ne peut se rassembler en un même lieu. S'il y a excès de chaud, c'est encore un autre vice.

64. Il est mal de donner du lait à ceux qui ont mal de tête, à ceux qui ont la fièvre, à ceux qui ont les hypocondres élevés et des borborigmes; à ceux qui sont fort altérés; à ceux qui ont des fièvres aiguës; à ceux dont les selles sont bilieuses; à ceux qui rendent beaucoup de sang par le dos. Le lait est bon pour les phthisiques, lorsqu'il n'y a pas beaucoup de fièvre.

fièvre. On le donne dans les longues fièvres lentes, dans les cas d'affoiblissement, pourvu qu'il n'y ait aucun des signes ci-dessus ; et dans tous les cas de dépérissement, sans cause manifeste.

65. Ceux dont les plaies sont accompagnées de grandes enflures, ne tombent point facilement dans des convulsions ni dans des délires. Mais si les enflures se dissipent promptement, quand le mal est derrière, on est menacé de convulsions et de tétanos ; quand il est devant, de délire maniaque, de points de côté, de suppuration interne, (d'*empyème*), de dyssenterie, si l'endroit de la tumeur est fort rouge.

66. Quand dans les grandes et fortes blessures, il ne se fait point d'enflure, c'est très-mauvais.

67. Les tumeurs molles sont peu dangereuses Celles dont la matière reste crue, sont mauvaises.

68. Dans les douleurs du derrière de la tête, il est bon d'ouvrir la veine du front.

69. Les froids prennent communément chez les femmes, par les lombes, pour monter à la tête le long du dos ; chez les hommes, les froids commencent plus communément par derrière que par devant, comme par les coudes ou par le derrière des cuisses, sur-tout s'ils ont la peau lâche, ce qu'on connoît à ce qu'elle est moins ou plus velue.

70. Quand l'on a la fièvre quarte, l'on éprouve rarement des convulsions ; et si l'on en avoit avant la fièvre, elle en délivre.

71. Les gens qui ont la peau dure et ferme, meu-

rent sans suer. Ceux qui l'ont lâche et poreuse, suent en mourant.

72. Ceux qui ont la jaunisse, sont peu sujets à des oppressions de poitrine.

LIVRE VI. DES APHORISMES.

JE ne vois aucun ordre pour la distribution des matières, dans le sixième livre des aphorismes, ni dans le septième.

1°. DANS les longues lienteries, si on a des rapports acides qu'on n'avoit pas auparavant, c'est bon signe.

2°. Ceux qui ont naturellement le nez ou les parties naturelles humides, jouissent en général d'une moins bonne santé, que ceux qui sont dans le cas contraire.

3°. Dans les longues dyssenteries, le dégoût est mauvais signe, encore plus quand il y a fièvre.

4°. Quand les poils tombent tout autour des plaies, elles sont de mauvais caractère.

5°. Il faut, dans les douleurs de côté, dans celles de la poitrine et des autres parties, avoir égard aux divers caractères de la douleur.

6°. Les maladies des reins et de la vessie se guérissent difficilement chez les vieillards.

7°. Dans les douleurs du ventre, s'il y a du météorisme, c'est moins mauvais. S'il n'y en a point, c'est plus mauvais.

8°. Les plaies des hydropiques se guérissent difficilement.

9°. Les exanthèmes étendus donnent moins de démangeaisons.

10. Dans les maux de tête avec des douleurs vives, si l'on rend du pus ou de l'eau, ou du sang par les narines, ou par la bouche, ou par les oreilles, c'est guérison.

11. Les hémorroïdes dans la mélancolie et dans les maladies des reins, sont bonnes.

12. Quand on traite des hémorroïdes invétérées, si l'on n'en laisse une, on s'expose à causer l'hydropisie ou la phthisie.

13. Quand on a le hoquet, s'il arrive des éternuemens, il finit.

14. Dans l'hydropisie, si l'eau résorbée par les veines, se porte vers les selles, c'est guérison.

15. Dans une diarrhée ancienne, le vomissement spontané emporte la diarrhée.

16. Dans la pleurésie et la péripneumonie, la diarrhée survenant est mauvaise chose.

17. La diarrhée survenant dans les ophthalmies, est bonne chose.

18. Les blessures faites à la vessie, au cerveau, au cœur, au diaphragme, aux intestins grèles, à l'estomac, au foie, sont mortelles.

19. Un os cassé ne repousse point, ni un cartilage, ni un nerf. Le bas de la joue ne se reprend point (1), ni le prépuce.

(1) Cet aphorisme a beaucoup exercé les interprètes

20. S'il s'épanche du sang dans la capacité du bas-ventre, il faut nécessairement qu'il s'y pourrisse.

21. Les varices et les hémorroïdes délivrent du délire maniaque.

22. Les douleurs causées par quelque effort, qui se portent depuis le dos jusqu'aux coudes, sont soulagées par la saignée.

23. Les ruptures des intestins grèles ne se reprennent point.

24. Quand les frayeurs et la tristesse durent longtemps, elles jettent dans la mélancolie.

25. Si un érysipèle se porte du dedans au dehors, c'est bon; s'il passe du dehors au dedans, c'est mauvais.

26. Si dans les fièvres ardentes il y a des tremblemens, ils finissent quand le délire survient.

27. Si dans le cas d'un abcès interne, ou d'une hydropisie, on tire tout le pus ou toute l'eau en une seule fois, au moyen de l'incision ou de l'ustion, les malades périssent.

28. Les eunuques ne sont points sujets à la goutte, ni à devenir chauves.

---

praticiens. Je le présente sous le sens qui me paroît le plus raisonnable. La première partie de l'aphorisme ne seroit cependant pas admise aujourd'hui. Ce qui concerne le bas de la joue a sa vérité, quand le conduit de stenon est intéressé. Du reste, on ne peut disconvenir que le cinquième, le sixième et le septième livres ne contiennent quelques aphorismes dont l'autorité est très-suspecte, et quelques autres peu importans.

29. Les femmes ne sont sujettes à la goutte, qu'autant qu'elles n'ont plus leurs règles.

30. Les garçons ne sont point attaqués de la goutte avant l'âge viril.

31. Les douleurs aux yeux se guérissent quelquefois par l'usage du vin pur ; d'autrefois par les bains, ou par les fomentations, ou par la saignée, ou par la purgation.

32. Les bègues sont plus sujets que les autres, à de longues diarrhées.

33. Rarement les personnes sujettes à des rapports acides, sont-elles pleurétiques.

34. Les chauves ne sont guère sujets à de grandes varices ; mais s'il leur en vient, ils cessent d'être chauves.

35. La toux qui survient aux hydropiques, est mauvaise.

36. La dysurie se guérit par la saignée ; il faut la faire aux veines internes, *à la basilique.*

37. Quand dans l'angine il y a une tumeur à la gorge au dehors, c'est bon.

38. Dans les cancers occultes, il est bon de ne faire aucun remède ; si on les traite avec des médicamens, on meurt plutôt. L'on peut vivre long-temps, en n'y appliquant point de remèdes.

39. Les convulsions viennent et de trop de plénitude, et d'inanition. Il en est de même du hoquet.

40. Les douleurs à l'hypocondre, sans inflammation, se dissipent, si la fièvre survient.

41. Quand dans les suppurations internes, on n'a point de signe particulier, la profondeur du lieu et la

consistance épaisse du liquide, sont des obstacles à le découvrir.

42. Dans la jaunisse, c'est un mal que le foie devienne dur.

43. Ceux qui ayant des affections de rate, tombent dans la dyssenterie; si elle persiste, deviennent hydropiques ou lientériques, et ils périssent.

44. Quand de la strangurie on tombe dans la passion iliaque, on meurt dans sept jours, à moins que la fièvre survenant, on ne rende une grande abondance d'urines.

45. Les ulcères qui durent une année ou davantage, occasionnent nécessairement quelque séparation des parties osseuses; et les cicatrices en seront profondes.

46. Les bosses qui, avant l'âge de la puberté, sont occasionnées par des toux violentes ou par des attaques d'asthme, donnent la mort.

47. Ceux qui se trouvent bien de la saignée et de la purgation, doivent faire ces remèdes au printemps.

48. Dans les maux de rate, la dyssenterie qui survient est un bien.

49. Les affections goutteuses qui s'enflamment, s'appaisent dans quarante jours.

50. Quand le cerveau est blessé, il arrive nécessairement et fièvre, et vomissement de bile.

51. Quand dans un état de bonne santé, on est surpris subitement de douleur à la tête, avec perte

de la parole et ronflement, on meurt dans sept jours, si la fièvre ne s'y joint (1).

52. Il faut regarder comment sont les yeux dans le sommeil; si l'on y voit du blanc, les paupières restant entr'ouvertes, sans qu'il y ait ni diarrhée ni l'effet d'un purgatif, le signe est mauvais et menace de mort.

53. Les délires dans lesquels le malade rit, sont moins funestes; ceux où il témoigne du chagrin, sont très-dangereux.

54. Dans les maladies aiguës avec fièvre, la respiration bruyante est funeste.

55. Les affections goutteuses se renouvellent ordinairement au printemps et à l'automne.

56. Les dépôts d'humeurs, dans l'état mélancolique, menacent d'apoplexie ou de convulsions, ou de manie, ou de perte de la vue.

57. L'apoplexie attaque sur-tout entre l'âge de quarante et de soixante ans.

58. Quand l'épiploon sort de l'abdomen, il est inévitable qu'il ne se corrompe.

59. Quand à raison de douleurs de sciatique répétées, le fémur se déplace et se réduit facilement, il y a, dans la cavité cotyloïde, des amas de mucosité.

60. Quand à raison de douleurs de sciatique invétérées le fémur se luxe, la jambe s'atrophie; et l'on reste boiteux, si le feu n'y est appliqué.

(1) On voit manifestement ici l'apoplexie.

LIVRE VII. DES APHORISMES.

1°. DANS les maladies aiguës, le refroidissement des extrémités est mauvaise chose.

2°. Quand l'os est malade, la lividité des chairs est un mauvais signe.

3°. Dans le vomissement, le hoquet et la rougeur des yeux, sont de mauvais signes.

4°. Le froid sur la sueur est mauvais signe.

5°. Quand la manie se change en dyssenterie ou même en hydropisie, ou en délire morne, le changement est bon.

6°. Dans une maladie chronique, le dégoût et le déjections crues, *dont les matières ne sont pas mêlées*, sont de mauvais signes.

7°. A la suite des excès de vin, les frissons et le délire sont mauvais.

8°. Après qu'une tumeur est ouverte en dedans, se trouver très-abattu, avoir des vomissemens et des défaillances, sont de mauvais signes.

9°. A la suite d'une perte de sang, le délire et les convulsions sont de mauvais signes.

10. Dans la passion illiaque, le vomissement, le hoquet, les convulsions, sont de mauvais signes.

11. Si la péripneumonie succède à la pleurésie, c'est mauvais.

12. Si la frénésie succède à la péripneumonie, c'est mauvais.

13. Avec des chauds violens, tomber dans des convulsions et dans le tétanos, c'est mauvais.

14. Après une blessure de la tête, la stupeur ou le délire sont de mauvais signes.

15. A la suite du crachement de sang, cracher le pus, c'est mauvais.

16. A la suite des crachats purulens, tomber dans la phthisie et dans le cours de ventre, c'est mauvais. Quand le crachat s'arrête, la mort arrive.

17. Dans l'inflammation du foie, le hoquet est mauvais.

18. A la suite des insomnies, tomber dans les convulsions et dans le délire, c'est mauvais.

19. Quand l'os est à découvert, l'érysipèle survient aux chairs d'alentour.

20. A la suite de l'érysipèle vient la suppuration (1) ou la pourriture.

21. Les grands battemens dans les plaies, y annoncent quelque hémorragie.

22. Les douleurs qui persistent long-temps dans les viscères du bas-ventre, y présagent quelque suppuration.

23. Une humeur dominante, au point de se montrer seule dans les déjections, est un précurseur de dyssenterie.

24. Le délire survient après une fracture des os, qui pénètre jusqu'à l'intérieur (2).

(1) *Suppuration.* La pratique apprend qu'il n'y a guère de bonne suppuration dans les érysipèles. Ceci ne peut donc être entendu que d'un suintement âcre, qui occasionne quelquefois une suppuration dans les parties adjacentes.

(2) Il s'agit donc ici de la fracture des os du crane.

25. Les convulsions à la suite d'un purgatif, sont un signe mortel.

26. Dans les violentes douleurs d'entrailles, le refroidissement des extrémités est un mauvais signe.

27. Les ténesmes dans la grossesse menacent de fausses couches.

28. *Même assertion que celle de l'aphorisme*, 19, *livre 6, au sujet des os, des cartilages et des nerfs.*

29. Dans la leucophlegmatie une forte diarrhée qui survient, est guérison.

30. Dans les diarrhées, les selles écumeuses viennent de la tête, *qui est le siége de la pituite.*

31. Dans les fièvres, les sédimens de l'urine qui ressemblent à des grumeaux d'orge, mal moulu, annoncent la longueur de la maladie.

32. Les sédimens bilieux, avec des urines claires dans le haut, désignent la violence du mal.

32. Les urines qu'on nomme séparées, *qui sont crues, dans lesquelles on aperçoit divers grumeaux*, désignent un grand désordre dans tout le corps.

34. Les urines sur lesquelles on voit des bulles qui s'y soutiennent, désignent quelque vice des reins, et que la maladie sera longue.

35. Les urines sur lesquelles on voit beaucoup de matières grasses, désignent quelque mal aigu dans les reins.

36. Lorsque les signes précédens (1) se montrent avec des douleurs aux reins et aux muscles de l'épine, si les douleurs se portent au-dehors, attendez-vous

(1) *Précédens*, n°. 34 et 35.

à un abscès à l'extérieur ; mais si les douleurs sont profondes, le dépôt se fera intérieurement.

37. Le vomissement de sang, sans fièvre, est salutaire ; avec la fièvre, il est mauvais, l'on y remédie au moyen des raffraîchissans et des astringens.

38. Les catarres au ventre supérieur (1) suppurent dans vingt jours.

39. *Répétition de l'aphorisme 79, livre 4^e^.*

40. Quand la langue s'embarrasse subitement, ou qu'un membre se paralyse, c'est un effet de l'atrabile.

41. Les vieillards qui, dans le cas de superpurgation, ont le hoquet, sont dans un état fâcheux.

42. Quand la fièvre n'est point causée par la bile, on la guérit avec des effusions abondantes d'eau chaude sur la tête.

43. La femme ne devient pas ambidextre (2).

44. Lorsqu'on use du fer ou du feu pour ouvrir un dépôt interne, si le pus coule blanc et pur, le malade réchappera ; si le pus est sanieux, boueux, fétide, il mourra.

45. Lorsqu'on a appliqué le feu pour ouvrir un abscès au foie, si le pus coule blanc et pur, le malade réchappera : car l'abscès est alors dans une poche : si le pus coule comme de la saumure, il mourra.

---

(1) Est-il question ici de la tête ou de la poitrine ? Le texte n'éclaircit point ce doute. Gorter s'est déterminé pour la poitrine sans hésiter.

(2) Les gens sensés ne sauroient se déterminer à laisser cette assertion parmi les aphorismes d'Hippocrate. Je ne l'ai mise ici que pour ne pas interrompre l'ordre de la numération dans les citations qu'on en peut faire.

46. Quand vous soignez des malades qui ont des douleurs aux yeux, faites saigner, après avoir ordonné l'usage du vin en boisson, et des lotions d'eau tiède.

47. L'hydropique qui tousse, est hors d'espérance.

48. On guérit de la strangurie par l'usage du vin; on en guérit par la saignée; mais il fait saigner aux veines internes, *à la basilique.*

49. *Répétition de l'aphorisme trente-septième, livre sixième. On a dû remarquer dans les trois précédens, la relation du quarante-sixième avec le trente-unième, livre sixième; du quarante-septième avec le trente-cinquième, et du quarante-huitième, avec le trente-sixième du même livre sixième.*

50. Ceux en qui une partie du cerveau tombe en sphacèle, périssent au troisième jour. S'ils survivent, ils en réchappent.

51. L'éternuement se fait, parce que le cerveau s'échauffe, ou parce que les vides dans la tête se remplissent d'humide : l'air renfermé s'en échappe donc, et il se fait du bruit quand il sort, parce qu'il passe par une voie étroite.

52. Les douleurs au foie se dissipent, si la fièvre survient. (1).

53. Ceux à qui la saignée est bonne, se feront saigner au printemps (2).

---

(1) Cet aphorisme coïncide avec le quarantième, du livre sixième.

(2) Celui-ci coïncide avec le quarante-septième, du livre sixième.

54. Lorsque la pituite renfermée entre le diaphragme et le ventre, ne peut se procure d'issue par les selles, ni par les crachats; si elle est résorbée par les veines, qui se déchargent dans la vessie, la maladie finit.

55. Lorsque le foie étant inondé d'eau, il s'en décharge sur l'omentum, le ventre se remplit d'eau; et l'on meurt.

56. L'état d'anxiété avec bâillement et frissons, se dissipe en buvant du vin coupé, à partie égale, avec de l'eau.

57. *Répétition de l'aphorisme quatre-vingt-unième, livre quatrième.*

58. Quand il s'est fait une commotion dans le cerveau pour quelque cause que ce soit, on doit nécessairement perdre la parole.

59. Quand le corps est chargé d'humeurs, faites-lui supporter la faim : elle dessèche.

60, 61 et 62. *Répétition des aphorismes trente-quatrième, trente-cinquième et quarantième, du livre quatrième.*

63. Quand il y a des sueurs abondantes ou froides, ou chaudes, il faut vider par haut, si le corps est vigoureux; par bas, s'il est foible.

64, 65 et 66. *Répétition des aphorismes quarante-troisième, quarante-quatrième et quarante-cinquième, du livre quatrième.*

67. Donner de la nourriture à un fébricitant, quand il tourne vers la santé, c'est augmenter ses forces; quand il va mal, c'est augmenter celles de la maladie.

68. Il faut examiner les urines du malade ; voir si elles sont comme dans l'état de santé. Si donc elles sont telles, c'est bon : si au contraire elles ne sont pas comme dant l'état de santé, c'est mauvais.

69. Si dans les déjections, après les avoir laissées reposer, et ayant soin de ne pas les agiter, on observe comme des raclures de boyeaux, quand il y en a peu, la maladie est petite ; quand il y en a beaucoup, elle est grande. Il faut purger dans ce dernier cas ; et si avant de purger vous donnez de la nourriture qui ait de la consistance, plus vous en donnerez, plus vous ferez de mal.

70. Les déjections crues proviennent toujours de l'atrabile. Plus il y en a, plus aussi la maladie est grande : moins il y a de déjections crues, moins la maladie est forte.

71. *Répétition de l'aphorisme quarante-septième, du livre quatrième.*

72. Quand vous voulez purger le corps, il faut faciliter l'issue des humeurs : si donc vous devez purger par haut, resserrez le ventre : si c'est par bas, humectez-le.

73. Dormir et veiller sont de mauvais signes, l'un et l'autre, quand ils passent les bornes ordinaires.

74 et 75. *Répétition des aphorismes quarante-huitième et quarante-neuvième, du livre quatrième.*

76. A la suite de la leucophlegmatie, vient l'ascite.

77. A la suite de la diarrhée, la dyssenterie.

78. A la suite de la dyssenterie, la lienterie.

79. A la suite du sphacèle, vient la carie.

80. Le vomissement de sang amène la phthise, et

l'éjection du pus par la bouche. La phthisie est accompagnée de fonte d'humeurs venant de la tête : cette fonte d'humeurs amène la diarrhée. Avec la diarrhée, la purgation par en haut s'arrête ; lorsque cette évacuation finit, la mort arrive.

81. A la suite du crachement de sang, viennent les crachats de pus et le cours de ventre. Quand le crachement finit, on meurt (1).

82. On observera les évacuations par la vessie, celles par le dos, et celles par les chairs. *Les sueurs*, pour voir en quoi elles s'éloignent de l'état naturel. Si elles s'en éloignent peu, la maladie est moindre ; si elles s'en éloignent beaucoup, elle est mortelle (2).

83. (3) La frénésie, après l'âge de quarante ans, est une maladie plus fâcheuse. Car, il y a moins de danger, en général, à avoir les maladies de son tempérament et de son âge.

---

(1) On observera facilement le rapport que ces deux aphorismes ont entr'eux, et avec les aphorismes quatorzième du livre cinquième, quinzième et seizième du livre septième.

(2) On remarquera aussi la grande analogie de cet aphorisme, avec le soixante-huitième et soixante-neuvième de ce même livre septième.

(3) On croit assez généralement que les sept derniers aphorismes de ce septième livre, ne sont point d'Hippocrate. On a déjà dû remarquer le grand nombre de répétitions qui se trouvent dans ce livre septième. On pense que les sept derniers aphorismes ont été ajoutés par quelqu'un des successeurs d'Hippocrate, à la brève collection des sentences médicales, faite par lui-même dans sa vieillesse. L'aphorisme quatre-vingt-huitième est entièrement conforme à une des raisons employées par l'auteur du traité inséré dans le recueil des Œuvres d'Hippocrate, qui a pour titre : *de l'Art.*

84. *Répétition de l'aphorisme cinquante-deuxième, du livre quatrième.*

85. Dans les fièvres quartes, les hémorragies du nez sont un mauvais signe.

86. Des sueurs abondantes qui viennent subitement aux jours critiques, sont dangereuses quand elles coulent du front en grosses gouttes non interrompues, et qu'elles sont froides, et abondantes. Elles ne peuvent couler ainsi que par une extrême violence, avec beaucoup de labeur, et en conséquence d'une expression continue des sucs des chairs.

87. La diarrhée, dans une maladie chronique, est mauvaise.

88. Les maux que les remèdes ne guérissent point, le fer les guérit; si le fer ne les guérit, ce sera le feu; mais si le feu ne le peut, on doit les regarder comme incurables. (1).

(1) L'on a ajouté dans diverses éditions quelques autres aphorismes, qui ne sont point dans celle de Foës; on pourroit, indépendamment des traités écrits aphoristiquement, tels que ceux des pronostics, des humeurs, des prédictions, augmenter le nombre des aphorismes d'une foule de sentences aphoristiques, dont j'ai noté les plus remarquables à la marge de quelques-uns des traités précédens; notamment aux livres des épidémies, et au traité des lieux dans l'homme. Me renfermant dans des aphorismes véritablement d'Hippocrate, je ne mettrai point dans cette classe les écrits placés dans la seconde partie de cette traduction, dont celui qu'on nomme ordinairement les Coaques, si célébré par les anciens médecins, n'est véritablement qu'un recueil d'aphorismes, dans lequel on ne trouve ni discussions, ni raisonnemens.

TRADUCTION

DES

ŒUVRES MÉDICALES

D'HIPPOCRATE.

SECONDE PARTIE,

CONTENANT les Œuvres attribuées ou à son fils THESSALUS, ou à son gendre POLYBE.

LE SERMENT.

QUOIQUE cette pièce, la première de la première section de Foës soit fort connue, sous la dénomination du SERMENT D'HIPPOCRATE, *on n'a point de raison légitime d'en regarder Hippocrate comme l'auteur : et l'on ignore, si elle lui est antérieure ou postérieure.*

1°. JE jure par Apollon médecin : par Hygie (1), par Panacie (2), et par tous les dieux et déesses, que je prends à témoin, que j'accomplirai de tout mon pouvoir, et selon mes connoissances, ce serment tel qu'il est écrit.

2°. Je regarderai comme mon père celui qui m'a enseigné la médecine ; je l'aiderai à vivre et lui donnerai ce dont il aura besoin. Je regarderai ses enfans comme mes propres frères. S'ils veulent apprendre cet état, je le leur enseignerai sans argent, ni obligation par écrit ; je leur ferai connoître ses principes, je leur en donnerai des explications étendues ; je leur communiquerai généralement toute la doctrine, comme à mes enfans, à eux, et aux disciples qui auront été immatriculés, et qui auront prêté le serment suivant l'usage de la médecine, mais non à d'autres qu'à ceux-là.

3°. J'ordonnerai aux malades le régime convenable, d'après mes lumières et mon savoir. Je les défen-

(1) Déesse de la santé.

(2) Déesse de la guérison.

drai contre toutes choses nuisibles et injustes. Je ne conseillerai jamais à personne d'avoir recours au poison, et j'en refuserai à ceux qui m'en demanderont. Je ne donnerai à aucune femme de remèdes, pour la faire accoucher avant son terme. Je conserverai ma vie pure et sainte, aussi bien que mon art. Je ne taillerai point les personnes qui ont la pierre; je laisserai cette opération à ceux qui en font profession. Lorsque j'entrerai dans une maison, ce sera toujours pour assister des malades, me tenant pur de toute injustice et de toute corruption avec les hommes et les femmes, esclaves ou libres. Tout ce que je verrai ou que j'entendrai dans le commerce des hommes, soit dans les fonctions ou hors des fonctions de mon ministère, et qui ne devra point être rapporté, je le tiendrai secret, le regardant comme une chose sacrée.

4°. Ainsi puissé-je vivre long-temps, réussir dans mon art, et devenir célèbre dans tous les siècles, comme je garderai ce serment, sans en violer un seul article. Si j'y manque et me parjure, qu'il m'arrive tout le contraire.

LA RÈGLE
POUR CONNOITRE LES VRAIS MÉDECINS.

On peut voir au sujet du titre donné à cette pièce, l'avant-propos de M. Dacier, qui l'a traduite avec un petit nombre de traités de la collection des Œuvres d'Hippocrate.

Avant-propos.

1°. La médecine est le plus illustre de tous les arts ; mais l'ignorance de ceux qui la professent et celle de ceux qui jugent le médecin, sont cause qu'elle a passé pour le plus méprisable. Cela provient, à mon avis, principalement de ce que la médecine est la seule profession, pour laquelle il n'y a point dans les villes de peine portée contre ceux qui l'exercent mal. On ne les punit que par l'ignominie : mais l'ignominie ne blesse point les hommes qui en sont pétris. Il en est d'eux comme des acteurs muets du théâtre : ils ont la figure, l'habit et le masque des véritables personnages, ils ne le sont pourtant point. On voit ainsi beaucoup de médecins d'apparence et de nom, très-peu qui le soient réellement.

Six choses nécessaires pour faire un bon médecin.

2°. Pour faire tout ce qui constitue le médecin, il faut ces six choses ; des talens naturels, une bonne éducation, de bonnes mœurs, avoir étudié jeune, l'amour du travail et le temps.

Influence de chacune de ces six choses.

3°. La première, et la principale sont les talens naturels. Si la nature est contraire, tout est inutile ; mais si elle a donné de bonnes dispositions, on parvient à apprendre notre art, qu'on ne peut posséder

sans intelligence, qu'il faut étudier jeune, et dans un lieu propre à l'apprendre. Il faut de plus travailler beaucoup et long-temps, afin que la science, devenant comme naturelle, croisse ensuite d'elle-même, pousse des racines, et porte ses fruits.

4°. L'étude de la médecine peut être comparée à la culture des plantes ; notre nature, c'es-à-dire, l'esprit naturel, c'est la terre : les préceptes, sont la semence ; commencer de bonne heure, c'est jeter cette semence dans la bonne saison : les bonnes mœurs sont comme le bon air qui nourrit la semence et la fait croître. Le travail, c'est toutes les façons qu'il faut donner à la terre pour la rendre fertile : enfin la longueur du temps, c'est ce qui fortifie, nourrit et mûrit toutes choses.

5°. Ceux qui apportent ces six choses dans l'art de guérir, en prennent une véritable connoissance. Ils doivent être réputés dans les villes pour de vrais médecins, de fait et non pas de nom seulement. Ils peuvent s'y montrer avec confiance. Mais l'ignorance, est un méchant fond pour ceux qui le possèdent, un mauvais trésor dans tous les temps, l'ennemi de la sureté et de la bonne confiance, la source de l'audace, et en même temps de la timidité. Car la timidité est fille de la foiblesse, comme l'audace de l'ignorance.

Conclusion. 6°. Il n'y a que deux choses, la science et l'opinion. La première fait qu'on sait ; la seconde qu'on ignore.

Les choses sacrées ne doivent être montrées qu'aux personnes pures ; et c'est un sacrilège de les communiquer aux profanes, avant qu'ils aient été initiés aux mystères de la science.

TROISIÈME PIÈCE, DE L'ART.

Ce petit traité est la troisième pièce dans la première section de Foës.

1°. BIEN des gens s'exercent à décrier les arts ; ce n'est pas, à mon avis, quils espèrent de les détruire ; leur intention n'est que de montrer de l'esprit. Mais le vrai but d'un bon esprit, c'est ou de trouver des choses nouvelles qui soient utiles au public, ou de perfectionner celles qu'on a déjà inventées. Car de prétendre flétrir par de vains discours le travail des autres sans les redresser, et seulement pour diminuer auprès des ignorans le mérite des découvertes ; c'est moins la marque d'un bon esprit, qu'une preuve d'ignorance et de mauvais naturel. Préliminaires.

Comme les ignorans et les méchans sont naturellement remplis d'envie, ceux de cette classe peuvent bien mettre leur malice à tâcher de faire tomber ce qui est bon, et à tourner en ridicule, ce qui a des défauts ; mais ils n'accompliront pas leur dessein. Que chacun soutienne son art suivant ses forces, contre des agresseurs insolens et téméraires ; je veux ici défendre la médecine de ses injustes calomniateurs. S'il y a dans ce dessein de la hardiesse, en considérant le caractère de ceux que j'attaque, l'art que je défends, rendra mon entreprise aisée. Les principes

sur lesquels il est établi, me fourniront des moyens suffisans.

Premier raisonnement, pour prouver que la médecine existe.

2°. On peut assurer d'abord, qu'il n'y a point d'art, d'une chose qui n'existe pas : car il est absurde qu'une chose soit de quelque manière, à moins qu'elle n'existe; en effet, qui est-ce qui peut concevoir la manière d'être, d'une chose qui n'est point : et s'il est impossible, de voir ce qui n'est pas, comme on voit ce qui est; quel moyen peut-on avoir de le connoître ! et comment seroit-il possible d'assurer de ce qui n'est pas, qu'il est bon ou mauvais ! Si cela étoit possible, je ne vois pas comment on pourroit distinguer les choses qui ne sont point d'avec celles qui sont, que l'on voit de ses yeux, ou que l'on connoît par l'esprit. Les choses qui sont, peuvent toujours s'apercevoir; et c'est par-là qu'on connoît leur existence. Les arts qui sont, se connoissent en ce qu'on les voit; et il n'y en a pas un seul, qui ne soit vu par quelque espèce : ce sont même, je crois, les espèces, qui leur ont donné le nom. Il seroit ridicule de penser que les espèces naissent des noms; cela est impossible. Les noms sont des êtres de convention; au lieu que les espèces sont de vraies productions. Si l'on n'entend pas ceci suffisamment, il faut qu'on ait recours à d'autres traités (1).

3°. Quant à la médecine, qui fait le sujet de celui-ci, je prétends démontrer qu'elle est, et ce qu'elle est. Je commencerai par la définir, ainsi que je la conçois.

L'auteur entre en matière. Il commence par

4°. La médecine est un art qui guérit les malades, ou qui appaise leurs douleurs; et qui n'entreprend

(1) A ceux de grammaire, de philologie.

point ceux que le mal a mis dans un état incurable ; car ce qui est sans remède, la médecine sait ne pas tenter de le guérir. Je vais employer ce discours, à prouver qu'elle fait ce qu'elle promet ; et qu'elle est toujours capable de le faire. Je réfuterai, en même temps, les raisons de ceux qui attaquent cet art par les endroits, ou chacun le croit le plus foible.

donnet la définition de la médecine.

5°. Ma première proposition sera telle, que personne ne pourra la nier. On conviendra, que quelques malades qui se sont jetés entre les bras de la médecine ont été guéris : mais ils ne l'ont pas été tous ; et c'est ici qu'on s'élève, contre la médecine. Ses ennemis disent que, de plusieurs malades attaqués du même mal, ceux qui obtiennent la guérison la doivent à un heureux hasard, nullement aux règles de l'art. Pour moi, je n'ai garde de vouloir priver la fortune de ce qui lui est dû ; et je pense que les malades bien soignés, ont toujours la bonne fortune, comme ceux qui sont mal traités l'ont mauvaise. Mais comment est-il possible, que ceux qui ont été guéris aiment mieux l'attribuer à toute autre chose qu'à l'art, lorsque c'est en l'employant et en suivant ses règles, qu'ils ont été guéris. Ils n'ont point voulu se fier à la fortune, pour ce en quoi ils ont appelé l'art à leur secours. Ils sont donc, à cet égard, quittes de reconnoissance envers la fortune, mais non point envers l'art. Ils ont vu une espèce de l'art, dans ce en quoi ils se sont livrés et abandonnés à ses règles ; et ils ne peuvent méconnoître son existence dans l'opération qu'il a faite.

Première proposition. Il y a des malades guéris entre les mains des médecins.

6°. Mais dira-t-on, beaucoup de malades ont été

Première objection.

Bien des malades guérissent sans médecin.

guéris sans médecins. Qui en doute ! n'est-il pas très-possible, que sans avoir appelé de médecin, ils soient tombés entre les bras de la médecine. Ce n'est pas qu'ils aient connu ce que la médecine approuve, ni ce qu'elle rejette : mais c'est qu'ils ont réussi, à faire les mêmes remèdes qui leur auroient été ordonnés par de bons médecins, s'ils en avoient appelé. Et c'est une grande preuve de l'art et de son pouvoir, que ceux-là même qui n'y croient pas, ne laissent pas de devoir leur salut à ses règles. Car il faut de toute nécessité, que ces malades qui ont récouvré leur santé sans médecins, conviennent, qu'ils se sont guéris en faisant certaines choses, ou en ne faisant rien. En effet, ils se sont sauvés en mangeant beaucoup, ou en ne mangeant point ; en buvant ou en s'abstenant de boire ; en se baignant, ou en ne se baignant pas ; par le travail, ou par le repos ; par les veilles, ou par le sommeil ; ou par le mélange de ces différentes choses. Et puisqu'ils ont été soulagés, il faut, de toute nécessité, qu'ils reconnoissent, qu'il y a quelque chose par laquelle ce soulagement a été opéré. Comme aussi, si le mal s'est empiré, il y a nécessairement quelque chose qui a produit l'état pire. Il y en aura peu, à la vérité, qui soient en état de discerner, qu'elle a été précisément la chose salutaire, la nuisible. Mais le malade qui pourra faire ce discernement, et louer ou blâmer avec justice le régime qu'il aura suivi, trouvera aussi que celui qui l'a sauvé est une partie de la médecine. Les fautes même qu'il aura faites ne sont pas de preuves moins éclatantes de l'existence de la médecine ; car ce qui lui a fait du bien ne lui a été bon, qu'à cause qu'il s'en est

servi à propos ; comme ce qui lui a fait du mal ne lui a été mauvais que par les raisons contraires. Or par-tout où le bon et le mauvais ont certains modes, comment se peut-il, qu'il n'y ait point d'art. Pour moi, je pense qu'il ne peut point y avoir d'art, la seulement où il n'y a ni bien ni mal. Mais que dans tout ce, où l'un et l'autre peuvent se trouver, il faut nécessairement un art, loin d'assurer qu'il n'y en a point.

Continuation de la réponse à l'objection prise de ce que plusieurs malades guérissent sans médecin.

7°. J'avoue, que si la médecine et les médecins n'opéroient la guérison des malades, que par des remèdes purgatifs ou par des astringens, ma reponse pour le malade qui s'est guéri lui-même seroit foible : mais l'on voit des médecins des plus habiles, guérir des malades par le régime, comme par toute autre sorte de remèdes. Or, à moins de vouloir passer pour insensé, plus encore que pour ignorant, on ne peut pas disconvenir, que l'emploi que la médecine fait du régime, ne soit un effet de l'art. Comme il n'y a rien d'inutile dans la médecine, ni dans les bons médecins ; et que l'on voit des espèces de remèdes et de guérisons dans la plupart des cas, où la nature opère, aussi bien que dans ceux qui sont l'effet de l'industrie des hommes : ceux qui ont été guéris sans médecins, ne peuvent plus attribuer leur guérison au hasard, avec quelque fondement.

Examen de ce qu'est le hasard en médecine.

8°. Le hasard, quand on vient à l'examiner, se trouve n'être rien. Tout ce qui se fait, a une cause certaine : et cette cause se trouve encore en avoir une autre, qui l'a produite. On ne voit point, que le hasard

puisse exister dans la nature. C'est (1) seulement un nom *donné par l'ignorance, à ce dont elle n'a pas connu les causes.* Mais la médecine se voit, et se verra toujours, démontrée dans des effets produits par des causes, qui ne manquent pas de les amener tels qu'elle les attend. Voilà ce qu'on peut répondre, à ceux qui rapportent leur guérison à la bonne fortune, pour ne pas l'attribuer à l'art.

Seconde objection, consistant en ce qu'il meurt un grand nombre de malades, soignés par les médecins.

9°. Quant à ceux qui allèguent contre la médecine tant de malades, qui sont morts entre ses bras, j'admire quelle raison si évidente ils peuvent avoir, pour s'en prendre plutôt à l'ignorance des médecins, qu'à l'indocilité des malades; comme s'il étoit seulement possible que le médecin ordonnât ce qu'il ne faut point, et qu'il fût impossible que le malade fît quelque faute contre ses ordonnances. On est plus fondé à croire, que le malade a pu ne pas exécuter l'ordre du médecin, qu'à dire que le médecin a ordonné ce qu'il ne falloit pas au malade. En effet lorsqu'un véritable médecin entreprend un malade, il est sain et de corps et d'esprit; il est capable de raisonner sur l'état présent de la maladie, de le comparer avec ce qu'il a vu de semblable, ou d'approchant, dans des cas où il a guéri des malades de leur propre aveu; au lieu que le malade ne sait, ni quel est son mal, ni ce qui

(1) L'auteur dit, *c'est seulement un nom*; mais comme il a établi plus haut, qu'il n'y a point de nom des choses dont il n'y a pas d'espèces, j'ai cru devoir ajouter cinq ou six mots, et exprimer plus particulièrement, d'après ses idées, ce que c'est qu'on nomme hasard, pour prévenir l'objection. *Le hazard a un nom; donc il existe.*

l'a causé. Il ignore ce que sa maladie peut devenir, et ce qui est arrivé en de semblables rencontres. Il reçoit des ordonnances, tourmenté du présent, effrayé de l'avenir. Il est plein de son mal et vide de nourriture. Il cherche bien plus ce qui le flatte, que ce qui peut le guérir : ce n'est pas qu'il veuille mourir ; mais il a de l'aversion pour le remède. En cet état, lequel est plus vraisemblable ? ou que le malade obéit comme il faut au médecin, sans faire autre chose que ce qui lui est ordonné ; ou que le médecin, qui a les qualités dont j'ai parlé, lui ordonne ce qu'il ne faut pas ? N'y a-t-il pas plus d'apparence, que le médecin ordonne bien, et que le malade, quelquefois à la vérité hors d'état d'obéir, n'obéit pas et meurt pour n'avoir pas fait ce qui a été ordonné. Mais ceux qui jugent mal des choses, accusent de sa mort celui qui en est innocent, et en déchargent celui qui en est souvent coupable.

Troisième objection, prise de ce que les médecins n'entreprennent pas la cure de toutes les maladies.

10. Il y en a d'autres qui condamnent la médecine, sous prétexte que les médecins n'entreprennent pas les malades qui sont déjà vaincus par le mal. Ils disent, qu'elle se charge volontiers des maux qui se guériroient assez d'eux-mêmes ; mais qu'elle ne touche pas à ceux où l'on auroit le plus besoin de son secours. S'il y avoit un art de médecine, ajoutent-ils, elle guériroit les derniers comme les premiers. Ceux qui tiennent ce langage auroient plus de raison, de se plaindre d'un médecin qui ne les traiteroit pas de la folie, qu'ils n'en ont d'accuser la médecine comme ils font : car celui qui demande d'un artiste ce qui n'est pas de son art ; ou qui demande ce qui passe les forces

de la nature, est, sans le savoir, dans un état hors de raison, plus prochain de la folie que de l'ignorance. Nous pouvons faire tout ce qui se peut opérer par les instrumens de l'art, et par ceux de la nature; nous n'en avons point d'autres. Mais quand le mal est plus fort que tous les instrumens de la médecine, il ne faut pas attendre que la médecine puisse le détruire : sans aller plus loin, de tous les caustiques dont la médecine fait usage, le feu naturel est celui qui brûle au plus haut degré. Elle en emploie bien d'autres, mais plus foibles. On doute, avec raison, dans les cas qui ont besoin de caustiques, si les maux les plus forts d'un certain degré, ne résisteront pas au feu. Mais est-il douteux, que le feu n'arrêtera point les plus forts du premier degré. Or, pour ces maux où le feu se trouve foible, il est évident qu'on ne doit rien attendre, d'un art qui n'a point d'instrument plus fort que le feu. Il en est de même de tous les autres instrumens, qui servent à la médecine : et je pense qu'un médecin doit, lorsqu'il les emploie sans en retirer l'avantage qu'il en espéroit, en accuser non l'art, mais la supériorité du mal.

Continuation du même sujet.

11. Il en est de ceux qui reprochent aux médecins de ne pas entreprendre les malades surmontés par la maladie, comme de ceux qui demanderoient à tout autre art, de faire ce qui n'en dépend pas, ainsi que ce qui en dépend. On peut se faire admirer des médecins de nom, en proposant des vues aussi déraisonnables; mais on passe pour insensé devant les vrais médecins. Ceux qui possèdent l'art, ne s'occupent ni des louanges, ni des reproches de ces sortes de per-

sonnes. Ils considèrent seulement celles qui savent discerner, quand et en quoi les opérations de l'art sont parfaites ou imparfaites, et si l'imperfection vient de l'ouvrier ou du sujet. On pourra dans d'autres discours traiter ce qui concerne les autres arts : pour ce qui est de la médecine, nous avons déjà fait voir ce qu'elle est; et nous allons montrer comment on doit la juger.

12. Tous ceux qui possèdent cet art conviennent, qu'il y a deux classes de maladies : les unes qui affectent des parties visibles, et elles sont en petit nombre ; les autres qui attaquent des parties cachées, leur nombre est fort grand. Les maladies qui se jettent sur l'intérieur, sont cachées. Celles qui paroissent au-dehors par des rougeurs, par des tumeurs, sont manifestes. On peut, par la vue et par le tact discerner, s'il y a de la dureté, de l'humidité, de la froideur, de la chaleur, et reconnoître enfin les qualités qu'elles ont ou qu'elles n'ont point. Il ne doit jamais se faire de faute dans leur cure. Non qu'elle soit facile, mais c'est qu'on a une méthode sure de la trouver. Il ne suffit pas pour la découvrir, de le vouloir ; il faut encore être capable de la chercher. Ceux qui joignent le travail à un heureux naturel, en sont capables.

Seconde proposition. Il y a des maladies plus cachées les unes que les autres.

13. L'art abonde en ressources dans les maladies visibles. Il ne doit pas en manquer pour celles qui ont leur siége caché, savoir celles qui attaquent les os ou les ventres, *les cavités*. Le corps humain n'a pas un ventre seulement ; il a plusieurs ventres ou cavités. On en compte deux, pour recevoir ou pour rendre les alimens ; et il y en a bien d'autres, connus de ceux qui ont étudié ces matières. Car toutes les parties qui ont une chair ronde, qu'on appelle mus-

Difficultés que la médecine rencontre dans le traitement des maladies internes.

cles, ont une cavité. J'entends par cavité tout ce où il n'y a pas continuité; peu importe que ce soit la peau, ou la chair qui le recouvrent. Si c'est sain, c'est plein de souffle (1); au lieu que c'est plein de mauvais sang, lorsque c'est malade. Or, les bras ont de ces chairs, les cuisses en ont, les jambes en ont aussi. De plus les parties même qui n'ont pas de chairs, ont une structure pareille. Par exemple, ce qu'on nomme le foie se trouve caché : la boîte qui renferme le cerveau, et le thorax qui couvre le poumon, ces diverses parties forment des cavités séparées en plusieurs autres, qui sont comme autant de vases remplis d'humeurs, nuisibles ou utiles à celui qui les porte. Il y a encore des nerfs et des veines sans nombre, qu'on ne peut apercevoir par-tout, comme dans les chairs. Il y en a qui rampent sur les os. Parlerai-je des ligamens, des articulations, des cartilages, des articles dans lesquels les os se meuvent, dont il n'y a pas un qui ne soit humecté par des sucs écumeux, et qui n'ait de petites cavités ou cellules, comme on le découvre par la sanie qui en sort en quantité, quand ils s'entr'ouvrent; ce qui cause souvent de si vives douleurs. Toutes ces parties sont dérobées à la vue; les yeux ne sauroient les apercevoir. C'est par cette raison, que l'art a distingué les maladies qui y surviennent, d'avec celles qui y arrivent dans les parties visibles; et que ces maladies sont appelées cachées. Il ne faut pas croire, néanmoins, qu'elles soient plus fortes que la médecine. Celle-ci en vient à bout, lorsqu'il est possible.

(1) Voyez la note 2, pag 124, Tome 1, *item* le Traité des Vents n°. 2, et suiv.

14. Cette possibilité dépend, et de la manière dont les malades font le rapport de leur mal, et de l'habileté du médecin qui les interroge pour le découvrir. Il peut parvenir quelquefois à le connoître, et à le voir comme à l'œil : mais il y faut beaucoup plus de travail et plus de temps, que pour une maladie externe. Les maux que les malades souffrent en attendant, parce qu'on ne découvre point promptement la maladie, ne doivent pas être imputés à la médecine, mais ou à la manière dont s'expliquent les malades, ou à la qualité du mal. Le médecin qui ne peut, ni voir de ses yeux la partie qui souffre, ni l'apprendre du malade, est obligé d'avoir recours au raisonnement. Il faut convenir que ce que les malades rapportent des maladies internes, ils le disent plus sur leur opinion, que d'après des notions exactes. S'ils avoient la connoissance de leur maladie, ils ne seroient pas entre les mains des médecins. Car, la même science qui fait connoître les maladies, en apprend aussi les remèdes. Ainsi donc, comme le médecin ne peut point trouver la connoissance sûre et manifeste de la maladie, dans le rapport qui lui en est fait, il doit la chercher ailleurs; et l'on ne peut pas imputer ces longueurs à l'art, mais à la nature des corps qu'il traite.

Outre que le mal est caché dans le corps du malade, celui-ci sait rarement rendre bien compte de son état.

15. La médecine ne demande qu'à connoître le mal, et qu'à le guérir. Mais elle veut se conduire avec prudence, et non avec témérité. Elle compte sur son industrie, plus que sur sa force. Il faut aussi, que le mal soit tel, que l'art puisse le guérir, et qu'il lui laisse le temps de le connoître. Et si lorsque la mala-

La médecine ne peut dans les maladies internes, se décider que lentement.

die est connue, elle se trouve trop forte ; soit parce que l'on aura trop tardé à appeler le médecin, soit parce que telle étoit la nature de la maladie, il faut que le malade périsse. Mais il est rare que des maladies soient trop fortes, lorsque le remède suit de près. Elles ne sont victorieuses pour l'ordinaire, que parce qu'elles le devancent ; et elles ne le devancent, que parce qu'elles se cachent dans le corps, et se dérobent aux yeux ; ou parce que les malades diffèrent trop long-temps d'avoir recours aux médecins.

Parallèle des difficultés qu'on trouve dans l'exercice de la médecine, avec celles qui se rencontrent dans les autres arts.

16. Par tout ce que je viens de dire, il paroît bien plus juste, d'admirer l'art de la médecine, quand il guérit quelqu'une de ces maladies cachées, que s'il entreprenoit ce qu'il ne sauroit exécuter. Voit-on rien de semblable dans les autres arts, qui ont été inventés jusqu'ici ? tous ceux qui travaillent au feu, demeurent oisifs et inutiles, si le feu leur manque : ils remettent à faire leur ouvrage, jusqu'à ce que le feu soit allumé. La plupart des arts, s'exercent sur des matières ou l'ouvrage peut être corrigé, telles que le bois, le cuir, l'airain, le fer, et autres matières semblables. Cependant, loin de précipiter le travail dans les ouvrages, on y donne tout le temps nécessaire, pour les faire comme il faut, quoiqu'ils puissent être réparés pour recevoir toute la perfection dont ils sont susceptibles. Si quelque instrument manque, on s'arrête, et l'ouvrage reste imparfait. Dans tous ces arts, où la lenteur est plus incommode qu'utile, elle est cependant approuvée. La médecine est le seul, où, quoique les fautes y soient presque toujours irréparables, on veut que l'artiste satisfasse à l'impatience,

sans être arrêté par la pratique des règles de l'art. Cependant elle est privée de la faculté de voir, et de toucher une infinité de maux. Elle ne voit, ni le mal de ceux qui souffrent du foie, ni de ceux qui se plaignent des reins, ni de ceux qui ont un abcès dans la poitrine, ou dans toute autre cavité. Elle a inventé d'autres moyens pour se conduire. Elle considère, par exemple, si la voix est claire ou rauque. Elle examine toutes les humeurs, qui sortent du corps par certaines voies. Et tirant les conséquences de leur odeur, de leur couleur, de leur consistance ou de leur fluidité, elle juge de la qualité du mal, et de l'état du malade. Elle parvient même, au moyen de ces signes, non-seulement à découvrir ce qu'il a souffert, mais ce qu'il peut souffrir encore. Après avoir ainsi connu les maladies par leurs signes, si la nature ne suffit pas pour leur guérison, l'art apprend à y exciter des doux efforts, en l'agaçant de manière qu'elle se débarrasse, sans aucun risque, de ce qui la surcharge.

La nature est le guide du médecin, dans l'emploi de divers moyens qu'il met en œuvre.

17. C'est dans les efforts de la nature, qu'un médecin attentif et habile, voit la manière dont il aura à se conduire. Si la pituite abonde, le médecin, avec des viandes et de breuvages âcres, excite la chaleur naturelle, à la pousser en dehors. Par des courses pénibles en des lieux escarpés, elle oblige la respiration à donner aux sens un nouveau témoignage, de ce qu'elle veut apercevoir visiblement. Elle a quelquefois recours à des sueurs, qu'elle attire par des exhalaisons d'eaux chaudes. Dans certains cas, ce qui sort de la vessie, est plus propre à faire connoître la maladie, que tout ce qui sort des chairs. Aussi, l'art a-

t-il trouvé des remèdes à boire ou à manger, qui étant plus chauds que les humeurs chaudes, les fondent et les font couler; tandis qu'elles n'auroient point coulé, sans la violence qui leur est faite. Mais comme il y a différens vices, il y a aussi divers remèdes et divers signes, pour annoncer au médecin la conduite qu'il doit tenir suivant les cas.

Il y a de l'injustice à demander aux médecins de se déterminer promptement.

18. Il ne faut donc pas être surpris des défiances des médecins, ni de leur lenteur à reconnoître ces maladies, avant d'entreprendre de les guérir; puisqu'ils sont obligés d'avoir recours à une espèce de négociation, dans laquelle l'état des malades ne s'explique que par des truchemens.

Conclusion. Avec l'observation qu'il seroit inutile de discourir plus longuement sur cet objet.

19. Que la médecine ait une méthode propre à découvrir les remèdes, qui peuvent procurer la guérison ou le soulagement; et qu'elle ne manque pas de raisons solides, pour ne pas entreprendre des maladies incurables, ou du moins pour dissiper les reproches injustes faits aux médecins, qui soignent sans succès ceux qui en sont atteins. C'est ce qui paroît, par tout ce que j'ai dit jusqu'ici; beaucoup mieux encore par les preuves manifestes qu'en donnent journellement les personnes habiles dans l'art. Elles prouvent plus volontiers, par des effets que par des paroles. Elles ne cherchent point à faire admirer leur éloquence, persuadées que l'on doit plutôt se rendre à ce qu'on voit de ses yeux, qu'à tous les raisonnemens.

DE L'ANCIENNE MÉDECINE.

Ce Traité, qui forme le quatrième morceau de la première section de Foës, se trouve cité bien souvent comme un écrit d'Hippocrate. Il n'est guère possible de croire, après l'avoir lu et le précédent, qu'ils soient tous les deux d'un même auteur : ou bien il faudroit convenir au moins, qu'il seroit tombé au commencement de celui-ci, dans des répétitions inutiles.

1°. Tous ceux qui ont entrepris de parler ou d'écrire de la médecine, et qui ont établi leur doctrine sur l'hypothèse du froid et du chaud, du sec et de l'humide ; réduisant ainsi à un ou à deux principes, la cause de la mort et des maladies de tous les hommes, se sont manifestement trompés dans la plupart des choses qu'ils ont avancées. Il est d'autant plus juste de s'en plaindre au nom de la médecine, que la réalité de cette science est reconnue, que les occasions où on l'emploie tous les jours, sont des plus importantes, et qu'on honore infiniment les habiles gens qui la professent. Il y a sans doute, dans cet art, de bons et de méchans ouvriers. Cela fait même une nouvelle preuve de son existence. Il n'en seroit pas de même, si l'art n'étoit pas, et si l'on n'y avoit fait des découvertes. Tous les hommes en seroient également ignorans ; le hasard seul décideroit des remèdes à faire aux malades. Mais l'on voit dans la médecine, comme dans les autres arts, des ouvriers d'un mérite très-différent les uns des autres, et pour la tête et pour la main.

La doctrine de la médecine, a été mal à propos réduite à l'hypothèse, qui fait dépendre toutes les maladies du froid et du chaud, du sec et de l'humide.

La médecine n'a pas besoin d'hypothèses. Elles doivent être laissées à ceux qui se livrent à l'étude des sciences moins solidement établies.

2°. Je pense donc, qu'il ne convient point dans cet art, d'avoir recours à de vaines hypothèses, comme on est obligé de le faire, en traitant des choses entièrement obscures et douteuses, qui ne fournissent rien de mieux à ceux qui entreprennent d'en parler ou d'en écrire. Celui qui veut traiter des mouvemens et de l'ordre qui règnent dans les cieux, par exemple, ou dans l'intérieur de la terre, quelque persuadé qu'il soit des raisons d'un système qu'il aura adopté, ne peut portant jamais en être bien assuré lui-même, ni détruire entièrement les doutes des autres, et les convaincre sans réplique ; par ce qu'il lui manque une règle de vérité, à laquelle il puisse rapporter tout le reste. Mais cette règle se trouve dans la médecine. Cet art, qui subsisite depuis long-temps, a découvert des principes sûrs, et une route constante, par laquelle on est parvenu, depuis plusieurs siècles, à une infinité de choses dont l'expérience a confirmé la vérité, sans le secours des hypothèses. Ce n'est pas qu'il ne manque encore beaucoup à la médecine, pour sa perfection : mais le moyen de trouver ce qui lui manque, c'est que des gens habiles en fassent la recherche, tâchant d'arriver à ce qui est inconnu par ce qui est connu, dont il faut nécessairement partir. Tout homme qui rejette les règles approuvées, et qui prenant un chemin nouveau, se vante d'avoir découvert quelque chose dans l'art, se trompe lui-même et trompe les autres : car cela est impossible, ainsi que je vais tâcher de le faire voir, en montrant ce que c'est que la médecine. Il s'ensuivra évidemment qu'on ne doit y faire aucune recherche par des

chemins différens de celui qu'on a tenu jusqu'ici.

La médecine ne doit s'occuper que de choses qui puissent être mises à portée de tout le monde, puisqu'elle n'est fondée que sur l'observation.

Il me semble premièrement, qu'en traitant de cet art, il faut principalement s'attacher à des choses dont tout le monde puisse convenir; puisque les discours et les recherches d'un médecin, ne doivent avoir d'autre objet que les maladies, auxquelles tout le monde est sujet. Il est vrai, que comme le peuple est fort ignorant, il ne sauroit de lui-même connoître ni comment ses maladies se forment, ni comment elles finissent, ni ce qui les irrite, ni ce qui les adoucit. Mais cela lui devient aisé, quand une autre personne, au fait des découvertes de l'art, le lui explique; d'autant plus qu'il n'y a rien dont on se ressouvienne avec moins de peine, que de ce que l'on a ressenti. Un médecin qui ne pourroit se faire entendre au plus ignorant d'entre le peuple, ni le désabuser et le convaincre au sujet de son mal, seroit encore loin de la vérité; et il auroit inutilement recours à des suppositions. On n'auroit jamais trouvé la médecine dans le commencement, s'il y eut fallu des hypothèses. L'on ne se seroit même pas donné la peine de la chercher. Quel besoin de la médecine auroient eu des malades, qui auroient observé la même manière de vivre et mangé les mêmes viandes que les hommes sains, si l'on n'eût fait la comparaison de leur état, avec celui de ceux dont le régime étoit différent; et s'il n'eût été reconnu que l'un étoit meilleur que l'autre. C'est nécessairement l'observation d'un bien ou d'un mal manifeste, qui a fait chercher et découvrir cet art. On l'a découvert en voyant que les malades se trouvoient fort mal, d'user des mêmes

alimens que les hommes sains, comme cela se voit encore. Et de même, pour remonter plus haut, le régime et les viandes dont se servent aujourd'hui les hommes en santé, n'auroient pas été trouvés, si les mêmes choses dont les chevaux, les bœufs et tous les autres animaux se nourrissent, leur avoient été suffisantes, comme l'herbe, le foin, les fruits et les autres productions de la terre. Tous les animaux qui en sont fort bien nourris, vivent sains et dispos, sans avoir besoin d'autre nourriture. Les hommes s'en nourrirent d'abord, comme les bêtes : et les alimens préparés dont ils se servent aujourd'hui, n'ont été inventés dans la suite du temps, que parce que cette première nourriture, qui étoit trop simple, trop indigeste, leur causoit de grands maux ; de même qu'elle en causeroit aujourd'hui : car, il ne faut pas douter, qu'elle ne donnât des douleurs violentes, de cruelles maladies et même la mort. Il est vrai, que l'habitude la rendoit alors moins dangereuse et plus supportable, mais elle ne laissoit pas d'être fort nuisible. Ceux qui n'avoient pas l'estomac assez fort pour la surmonter, mouroient bientôt ; et ceux qui étoient plus robustes, résistoient plus long-temps : comme nous voyons tous les jours, que les uns surmontent aisément des alimens forts ; d'autres au contraire, avec beaucoup de peine et de travail. Voilà comment la nécessité a obligé les hommes à chercher un régime convenable à leur nature ; et leur a fait trouver celui dont nous nous servons aujourd'hui. Après avoir donc battu et lavé le froment, l'avoir bien purgé, l'avoir fait moudre et tamiser, ils l'ont pétri, l'ont fait cuire,

et en ont fait du pain. De l'orge, ils en ont composé des gâteaux ; le faisant bouillir et rôtir avec différentes choses. Ils ont fait le mélange des alimens les plus forts avec les plus foibles, afin de les accommoder et de les proportionner à la nature et aux forces de l'homme ; dans la pensée, que tout ce que l'on mange de trop fort, et que la nature ne peut surmonter cause des douleurs, des maladies et la mort même : tandis qu'au contraire, ce qu'elle peut surmonter fait la bonne nourriture, procure l'accroissement et la santé.

Les premiers hommes, qui se sont occupés des différentes manières de se nourrir dans l'état de santé, ont été les premiers médecins.

4°. Or, quel nom plus propre pourroit-on donner à cette invention, que celui de médecine, qui signifie la manière de remédier au mal ; puisque cette invention n'a été trouvée que pour procurer une bonne nourriture, pour entretenir la santé des hommes, et pour veiller à leur conservation ; en les préservant d'un régime sans règles, d'où proviennent les douleurs et les maladies. Si l'on veut soutenir que cette première invention n'est pas un art, on le peut sans absurdité : car, dans une chose que personne n'ignore aujourd'hui, que chacun sait également pour ses nécessités et pour son service ; il seroit contre l'usage, de dire, que l'on y pratique un art. Mais du moins est-il certain, que cette pratique et cette invention est très-importante, qu'elle est le fruit d'un grand art et d'une forte réflexion. C'est ainsi que nous voyons, encore aujourd'hui, des personnes préposées dans les lieux des exercices, pour entretenir et pour augmenter les forces des athlètes, faire tous les jours de nouvelles découvertes, en cherchant par la même

voie ; quels sont les alimens ou les boissons les plus propres à produire cet effet.

La médecine proprement dite, a pris pareillement son origine, dans l'examen des effets des d vers régimes, quand les hommes sont malades.

5°. Examinons maintenant comment cette médecine, que tout le monde appelle médecine, qui a été inventée pour le soulagement des malades, comment dis-je, elle a mérité ce nom ; comment elle a des artistes ; comment il y en a de meilleurs les uns que les autres ; et comment elle s'est formée. Je crois fermement, ainsi que je l'ai déjà dit, que personne ne se seroit avisé de la chercher, si les mêmes viandes et le même régime, eussent été propres aux malades et aux sains. Nous voyons encore chez les nations qui n'ont point l'usage de la médecine ; chez tous les barbares, et même chez les peuples de Grèce leurs voisins, qu'ils suivent durant la maladie, le même régime que dans l'état de santé. Ils rapportent tout au plaisir du moment ; ils ne s'abstiennent point de ce qu'ils désirent. Mais chez ceux où l'on a cherché et trouvé la médecine, il paroît que l'on a suivi les mêmes pensées, et qu'on a eu les mêmes vues que celles dont j'ai déjà parlé. On a commencé à retrancher des viandes, et à en donner beaucoup moins aux malades, qu'aux gens sains. Voyant que cette diminution réussissoit et faisoit du bien à quelques-uns, mais qu'elle ne suffisoit pas à d'autres qui étoient trop malades, et trop foibles, pour digérer même cette petite quantité, on a cru que ces derniers devoient avoir besoin d'une espèce d'alimens plus foibles. On a donc inventé la nourriture détrempée, ce que nous appelons *sorbitions*, en mêlant un peu d'alimens forts avec beaucoup d'eau, et en leur faisant perdre de leur force par ce

mélange et par la manière de les faire cuire. Quand il s'est trouvé des malades, qui n'ont pas même pu supporter cette nourriture, on l'a supprimée, et l'on en est venu à la nourriture liquide, aux simples boissons, dont on a réglé l'usage, la qualité, la quantité, afin de ne les donner ni trop souvent, ni trop fortes, ni trop légères. On voit, chez les malades à qui les sorbitions sont nuisibles au lieu de leur être bonnes, que le mal et la fièvre croissent, toutes les fois qu'ils en prennent. Il paroît manifestement, qu'elles donnent des forces et de la vigueur à la maladie, non au malade qui en est affoibli et exténué. Tous ceux, qui dans cet état, prendront des alimens solides, des gâteaux d'orge ou du pain, seront, quoiqu'ils n'en mangent que très-peu, plus malades encore que s'ils avaloient des sorbitions: et cela ne vient, que de la trop grande force de cette nourriture, pour leur foiblesse. Il en est de même de ceux, qui ne doivent avaler que des sorbitions. S'ils mangent beaucoup, ils en seront fort malades; s'ils mangent peu, ils le seront moins, mais ils le seront. Tous ces effets se réduisent à ceci: que la trop grande force des alimens nuit évidemment dans les maladies, comme dans l'état de santé. Quelle différence peut-on donc mettre entre la découverte de l'homme, qui a trouvé le régime convenable aux malades, qui pratique ce que tout le monde appelle la médecine, qu'on reconnoît généralement pour médecin: et entre l'invention de l'homme qui, dans les premiers temps, changea l'ancienne nourriture sauvage et agreste, en la manière de vivre que tous les hommes suivent au-

jourd'hui. Pour moi, je pense que c'est la suite d'une même méthode, et une même invention. Le premier a supprimé généralement une nourriture trop forte et trop sauvage, que la nature humaine ne pouvoit pas surmonter dans un état de santé. Le dernier a interdit ensuite des alimens, qu'il a vu être trop forts dans certains cas, et dans des circonstances particulières. Il n'y a d'autre différence, à mon gré, sinon que le champ de ce dernier étant plus varié et plus étendu, demandoit par conséquent plus de méditation et plus d'expérience; mais la première invention est la mère de la dernière.

Parallèle des mauvais effets qui doivent résulter des manquemens dans l'un et l'autre régime.

6°. Si l'on examine le régime des gens sains, en le comparant avec celui des malades, on trouvera que les alimens ordinaires seroient encore plus pernicieux dans l'état de maladie, que la première nourriture rude et sauvage ne pourroit l'être dans l'état de santé. Par exemple, qu'une personne qui se trouve attaquée d'une maladie qui n'est ni trop grave, ni absolument sans danger, ne connoissant ce à quoi elle s'exposera, mange du pain, parce qu'elle en désire, ou de la viande, ou enfin de quelqu'autre chose bonne à ceux qui se portent bien; qu'elle en mange beaucoup moins que si elle étoit en santé; que, d'un autre côté, quelqu'un se portant bien, dont le tempérament ne soit ni trop fort ni trop foible, mange de ce dont se nourrissent les bœufs ou les chevaux, comme des orobes, de l'orge et autres productions de cette nature, qu'il en mange beaucoup moins qu'il ne pourroit, il est certain que le dernier ne se trouvera pas aussi incommodé de cette

nourriture sauvage, que le sera celui qui est malade, du pain de la viande ou du gâteau mangés mal-à-propos. On peut donner ceci en preuve que l'art de la médecine a été découvert, par la méthode que je dis.

Erreur de ceux qui pensent que les alimens trop forts sont les seuls nuisibles.

7°. S'il n'y avoit, comme quelques-uns le pensent, que les viandes trop fortes qui fussent nuisibles, et que les plus foibles fussent également bonnes à la nourriture des sains et de tous les malades, rien ne seroit plus aisé, que de trouver un bon régime. Il n'y auroit qu'à prendre le parti le plus sûr, et les réduire tous à une nourriture très-foible : mais malheureusement il n'en est pas ainsi. La faute n'est pas moindre, et le mal est aussi grand de ne pas nourrir assez, que de nourrir trop. Car la faim a un grand pouvoir sur la nature de l'homme, soit pour le guérir, soit pour l'affoiblir, ou pour le tuer. Comme la réplétion cause une infinité de maux différens, l'inanition en produit aussi qui ne sont pas moins terribles. Voilà pourquoi cette dernière espèce de médecine est plus étendue que la première, et demande plus d'exactitude et plus de soin. Il s'agit de trouver une proportion convenable. Or, il n'y a ni mesure ni poids, ni nombre, qui puisse nous servir à la déterminer plus exactement, que le sentiment du corps qui la reçoit; et comment le connoître de manière à ne point errer, ni par le trop, ni par le trop peu. C'est là le difficile. Je regarderai comme très-louable le médecin, qui ne commettra en ceci que de petites erreurs. Car de n'en commettre aucune, cela ne peut manquer d'être fort rare.

Les médecins ignorans ne sont à leur aise, que quand les maladies se guérissent facilement d'elles-mêmes.

8°. Il me semble que la plupart des médecins sont comme les méchans pilotes. Les fautes que ces derniers font dans la bonace ne s'aperçoivent pas. Mais s'ils sont surpris d'un vent furieux, s'ils sont battus par une violente tempête, alors on voit manifestement leur ignorance, et que le vaisseau ne périt que par leur faute; il en est de même des mauvais médecins. Quand ils traitent des maladies légères, dans lesquelles ils peuvent faire les plus grandes méprises, (et le nombre de celles-là est heureusement bien plus grand, que celui des maladies très-sérieuses), alors toutes leurs bévues sont cachées pour les ignorans; mais si par malheur ils rencontrent une maladie violente et dangereuse, tout le monde s'aperçoit, et de leur ignorance dans l'art, et de leurs fautes. La punition n'en est pas long-temps retardée, elle les suit de près.

L'inanition ne cause pas moins de maux que la réplétion.

9°. Que l'inanition hors de propos cause autant de maux que la réplétion; on peut s'en convaincre par l'exemple de ceux qui jouissent d'une bonne santé. Les uns se trouvent fort bien de ne faire qu'un repas, ils s'en sont imposé la règle. D'autres sont forcés, pour le maintien pareillement de leur santé, d'en faire deux; ils dînent, parce qu'ils s'en trouvent bien. Je ne parle point de ceux qui font l'un et l'autre, suivant l'occasion, ou même par débauche. Car il y a bien des gens qui peuvent indifféremment, sans en ressentir d'incommodité notable, ne faire qu'un repas, ou en faire deux, quoiqu'ils n'y soient point accoutumés. Mais il y en a qui ne sauroient s'écarter du régime qui leur est nécessaire, sans en être fort

malades le jour même. Ceux qui ne dînent point, s'ils viennent à dîner, se sentent d'abord lâches, pesans de corps et d'esprit. Ils bâillent, ils sont assoupis et brûlent de soif. Si là-dessus ils soupent, des vents, des tranchées, leur déchirent le ventre. C'est ainsi que plusieurs personnes sont tombées dans de grandes maladies pour avoir fait deux repas, tandis qu'ils avoient accoutumé de n'en faire qu'un seul; quoiqu'ils n'eussent toutefois mangé que les mêmes viandes auxquelles ils étoient habitués. D'un autre côté, quand ceux qui ont coutume de dîner, ne dînent point, à peine l'heure est-elle passée, qu'il leur survient des langueurs, des tremblemens, des foiblesses; leurs yeux deviennent pâles, les urines épaisses et échauffées, la bouche amère. Ils sentent un tiraillement aux entrailles, comme si elles alloient tomber; ils ont des vertiges; ils se mettent facilement en colère, et ils sont tristes et chagrins. Ils ne sont plus, lorsque l'heure du souper arrive, en état de digérer leur souper ordinaire. Les alimens se précipitant avec des borborigmes et de tranchées, leur ventre se serre. Le sommeil est mauvais, plein d'agitation et de songes. C'est encore par là, qu'ont souvent commencé de très-grandes maladies.

Explication des accidens qui proviennent de l'inanition et de la réplétion.

10. Examinons d'où proviennent ces divers accidens. Je pense que celui qui a accoutumé de ne faire qu'un repas, n'est incommodé du dîner, que parce qu'au lieu de donner à son estomac et aux autres parties le temps de jouir parfaitement de ce qu'il a mangé la veille, d'en faire l'assimilation, d'en séparer ce qu'il y a d'inutile, et de se reposer, il le rem-

plit de nouvelles viandes dans le temps de la coction et de la fermentation. Ces sortes d'estomacs digèrent bien plus lentement que les autres ; ils ont besoin d'un plus grand relâche, et d'un plus long repos. Au contraire celui qui, ayant accoutumé de dîner, ne dîne point, tombe dans les accidens dont j'ai parlé, parce qu'il n'a pas donné de nourriture à son corps, dès qu'il en a eu besoin ; quand la dernière étoit consumée, et qu'il ne restoit plus rien pour le nourrir. C'est la faim qui le mine, qui le consume. J'attribue son état uniquement à la faim. Tous les hommes qui seroient deux ou trois jours sans manger, éprouveroient les mêmes accidens. Les tempéramens qui se ressentent violemment et promptement des moindres fautes, je les regarde comme plus foibles que ceux qui ne s'en ressentent point. L'état le plus prochain de cette foiblesse de tempérament, est celui de maladie. Il y a cette différence, que la foiblesse étant ici plus grande, la plus petite faute de régime s'y doit faire sentir plus fortement. La médecine demande donc, à cet égard, une très-grande exactitude. Il est sans doute extrêmement difficile, de l'atteindre à un certain degré de justesse : mais l'art a trouvé diverses méthodes pour en approcher, qu'il faut toutes bien connoître, et desquelles nous parlerons en son lieu. Ce n'est pas une raison de rejeter l'ancienne médecine, comme faite ou établie sur des mauvais principes, sous prétexte qu'elle n'est pas arrivée à une exactitude entièrement parfaite. On doit au contraire l'admirer, d'autant plus qu'elle a approché de cette perfection, et qu'elle a trouvé dans un temps d'ignorance

d'ignorance la route que la raison doit suivre, pour en approcher encore davantage.

11. Quant à ceux qui cherchent cet art dans une méthode nouvelle, et qui veulent en établir les fondemens sur des hypothèses, je leur demanderai, si c'est ou le chaud ou le froid, ou le sec ou l'humide, qui nuisent à l'homme : et s'il est vrai qu'un habile médecin doit corriger chacune de ces qualités par leurs opposées, remédier au chaud par le froid, au froid par le chaud, à l'humide par le sec, enfin au sec par l'humide. Qu'on me donne un homme d'un tempérament foible, que cet homme mange du bled, comme on l'apporte de l'aire, qu'il mange de la chair crue, qu'il ne boive que de l'eau, ils doivent convenir qu'avec ce régime, il éprouvera beaucoup de maux. Des grandes douleurs surviendront ; l'estomac se dérangera, le corps s'affoiblira, sa vie ne sera pas longue. Mais quel secours faudroit-il lui donner ? Du froid ? du chaud ? du sec ? de l'humide ? Laquelle choisir de ces qualités simples ? Si c'est l'une des quatre qui fait tout le mal, il faut opérer la guérison par son opposée, ainsi qu'ils le prétendent. Toutefois le remède le plus sûr et le plus prompt, sera de changer la nourriture, de donner du pain au lieu du blé, de la viande cuite au lieu de la crue, et d'y ajouter du vin. Ce changement rétablira nécessairement l'homme supposé, à moins que la trop longue durée du mauvais régime ne l'ait tout-à-fait perdu. Dira-t-on après cela, que ses maux étoient causés par le froid ? Qu'ils ont été dissipés par le chaud. Ou bien qu'ils étoient causés par le chaud, et qu'ils

Discussion de l'hypothèse du froid et du chaud, du sec et de l'humide.

ont été guéris par le froid ? Je suis persuadé, qu'il seroit très-difficile de prouver la vérité de réponses pareilles.

Examen de ce qui est nécessaire dans les alimens, devenus de première nécessité, tels que le pain.

12. Quand on prépare le pain, on ôte du blé, le chaud, le froid, le sec, l'humide. L'on y emploie aussi de l'eau, du feu, et plusieurs autres choses dont chacune a ses qualités et ses vertus. Il perd une partie de ce qu'il avoit ; et ce qui en reste, se trouve mêlé et composé. Je suis assuré qu'il y a bien de la différence pour le corps de l'homme, entre le pain fait avec du blé qui a été lavé, ou avec du blé qui ne l'a pas été ; entre le pain blanc et le pain bis ; entre celui que l'on a pétri avec beaucoup ou avec peu d'eau ; entre celui qui est bien ou mal cuit ; et que mille autres circonstances y mettent des différences considérables. Il en est de même des gâteaux d'orge. On y trouve des propriétés sans nombre tout-à-fait différentes, dont l'une ne ressemble en rien à l'autre. Comment celui qui ne les a jamais examinées, et qui ne les considère point, peut-il connoître les maladies des hommes, tandis que chacune de ces choses y produit tels ou tels changemens sensibles ; et que d'elles dépend la vie des gens sains, des convalescens, des malades. Rien n'est plus important, que de bien connoître toutes ces différentes qualités. Ceux qui ont cherché l'art de la médecine par une méthode convenable, en ont trouvé les différences relativement à la nature de l'homme ; et cette invention a paru si merveilleuse, qu'on l'a attribuée et qu'on l'attribue encore à un Dieu. Ces premiers auteurs n'ont pas estimé que ce fût le froid ou le chaud, le

sec ou l'humide, qui fissent du bien ou du mal à l'homme : mais ils ont cru, que la source de ses maux étoit un excès de force, dans chaque chose que la nature humaine ne peut surmonter ; et ils ont cherché à le retrancher. Ce qu'il y a de plus fort, des choses douces, par exemple, c'est ce qui est très-doux ; des amères, ce qui est très-amer ; des acides, ce qui est très-acide ; et ainsi de chaque chose, ce qui y est porté au plus haut degré. Ils ont vu, et que toutes ces qualités se trouvoient dans l'homme, et que toutes lui sont quelquefois nuisibles. En effet, il y a dans l'homme, l'amer, le salé, le doux, l'acide, l'acerbe, l'insipide, et cent (1) autres, qui ont des puissances différentes, suivant leur quantité et le degré de leur force. Toutes ces choses bien mêlées, et tempérées les unes par les autres, ne sont point sensibles, et ne font aucun mal ; mais lorsqu'il y en a quelqu'une qui se sépare, et qui se trouve seule, elle devient sensible et fait un grand ravage dans le corps. Il en est de même des alimens. Ceux qui ne nous sont pas propres, sont, ou amers, ou salés, ou acides, ou intempérés, ou enfin trop forts. C'est pourquoi ils nous causent les mêmes incommodités que les humeurs dont j'ai parlé ; mais ceux qui nous sont convenables, n'ont nullement de ces qualités intempérées, ou trop fortes. Tels sont le

(1) Le texte, au lieu de *cent*, dit *mille* et *dix mille*. Cette expression, prise même abusivement, m'a paru trop forte, sur-tout s'il ne s'agit, comme il le paroît, que de qualités relatives au goût.

pain, le gâteau d'orge, et autres de semblable nature, dont l'homme a accoutumé de se nourrir, et dont il mange abondamment. Je ne parle point ici des ragoûts et de ces viandes, préparées uniquement pour flatter le goût ou pour irriter l'appétit, qui sont pernicieuses. Je parle de la nourriture commune, qui ne cause aucun trouble, ni aucune séparation dans les parties des humeurs de notre corps; qui sert à le fortifier, à le nourrir, et à le faire croître. Elle ne produit tout ce bien, qu'à cause qu'elle est si bien tempérée, qu'il n'y a rien de dominant, rien d'intempéré, rien de trop fort. Tout y est corrigé, au point de la pouvoir considérer comme simple, homogène, et toutefois assez forte.

Inconséquences dans la pratique de la médecine, chez ceux qui font dépendre les maladies du froid et du chaud, du sec et de l'humide.

13. Je ne puis point concevoir comment les partisans de cette doctrine, qui dévoye la médecine de sa vraie route, pour l'égarer dans des hypothèses, parviendront à traiter les malades selon leur système; car je ne crois pas qu'ils aient rien trouvé, qui soit de lui-même chaud ou froid, sec ou humide, sans participer à quelqu'autre qualité; ni qu'ils aient d'autres viandes et d'autres breuvages que ceux dont nous nous servons; mais il leur plaît d'appeler ceci chaud, cela froid, ceci sec, cela humide. Or, ils ne sauroient manquer d'être fort embarrassés, lorsqu'ils auront à ordonner de prendre du chaud, puisque le malade demandera aussitôt quelle chose chaude; de sorte que les voilà obligés, ou de déraisonner, ou de descendre à quelque chose de moins simple. Si donc le chaud est toujours allié, uni dans une chose avec l'acerbe, dans une autre avec le fade, dans celle-là

avec le nauséabonde ; et s'il y a bien d'autres qualités qui se trouvent unies avec le chaud, même de celles qui sont de nature contraire : quelle de ces choses chaudes emploiera-t-on ? La chaude et acerbe, ou la chaude et fade, ou bien une chose acerbe et froide ; car il y en a qui sont acerbes et froides, aussi-bien que de fades et froides. Cependant nous savons, d'une manière non équivoque, que chacune de ces quatre espèces produit des effets tout contraires, non-seulement sur l'homme, mais encore sur le cuir, sur le bois, et sur beaucoup d'autres corps bien moins sensibles que celui de l'homme.

Il faut dans la médecine considérer des êtres moins simples que le froid, le chaud, le sec et l'humide ; et s'en tenir à l'acide, au doux, au fade, à l'acerbe, etc.

14. Ce n'est pas le chaud, c'est l'acerbe, c'est le fade, et les autres qualités dont j'ai parlé, qui produisent un grand effet, tant au dedans, qu'au dehors de l'homme, soit qu'elles se trouvent dans le boire ou dans le manger, soit qu'on les applique extérieurement avec les choses dont on se frotte, ou de toute autre manière. En un mot, le froid et le chaud sont, à mon avis, de toutes les qualités, celles qui ont le moins de pouvoir sur notre corps, par les raisons que voici.

Les quatre qualités simples sont peu nuisibles dans l'économie animale.

15. Pendant que le froid et le chaud sont bien mêlés ensemble, ils ne sauroient faire de mal, car alors le froid est tempéré par le chaud, le chaud par le froid. A la vérité, s'ils sont séparés, et que l'un ou l'autre domine, ils commencent à nuire ; mais, dans ce cas même, si c'est le froid qui nous gagne, le mal qu'il nous cause est peu durable ; nous avons le chaud intérieur, qui vient aussitôt pour le combattre de toutes ses forces, sans avoir besoin d'autre secours ni

d'autre préparation ; et il agit efficacement chez les malades, aussi-bien que chez les gens sains. C'est ce que l'expérience confirme. Si un homme qui se porte bien, se refroidit beaucoup pendant l'hiver, ou en se baignant dans l'eau froide, ou de quelqu'autre manière que ce puisse être ; plus il sera refroidi, à moins que son corps ne soit entièrement gelé ; plus il se réchauffera, lorsqu'il aura pris ses habits, et qu'il se sera mis à couvert. Tout de même, si quelqu'un se chauffe beaucoup, ou dans un bain chaud, ou auprès d'un grand feu ; et qu'ensuite avec le même habit, il se tienne dans un lieu ou un autre a un peu froid, celui-ci en aura certainement beaucoup plus, et il paroîtra gelé envers celui-là. Il en est de même de quelqu'un qui, dans un grand chaud, se vente pour se donner de la fraîcheur. La chaleur qu'il ressent ensuite, est dix fois plus grande, que s'il ne s'étoit point donné de vent.

Continuation du même sujet.

16. Mais ceci est encore plus sensible dans ceux qui, pour avoir marché sur la neige ou sur la glace, ont souffert un très-grand froid aux pieds, aux mains, à la tête. Lorsque la nuit vient, et qu'ils sont bien couverts, ne ressentent-ils pas des démangeaisons excessives avec des chaleurs brûlantes, quoique même ils ne se soient guère approchés du feu. Il leur survient même quelquefois de petites vessies sur la peau, comme il en survient à ceux qui se sont brûlés. Ils n'éprouvent point cela durant tout le temps que le froid dure, tant il est vrai que ces deux contraires se suivent de près pour se détruire l'un l'autre. Je pourrois citer encore plusieurs autres exemples ; mais voyons maintenant ce qui arrive aux malades.

17. N'est-il pas vrai que dans les fièvres, ceux qui ont des frissons violens, ont ensuite une chaleur ardente; si le froid n'est pas long, la fièvre n'est ni longue, ni, pour l'ordinaire, dangereuse. Suivant que le froid aura duré, il survient une chaleur proportionnée; de sorte toutefois que cette chaleur, en finissant, ne manque point de se retirer aux pieds, à la partie dans laquelle le froid a été ou plus violent, ou plus long. Enfin, lorsque la fièvre s'en est allée par les sueurs, le malade se sent beaucoup plus de fraîcheur, que s'il n'avoit pas eu de fièvre. Puis donc que les deux contraires se suivent si promptement, et tempèrent eux-mêmes leurs excès opposés, quel mal peut-il en arriver? Et qu'est-il besoin, pour cela, d'y recourir comme à de grands remèdes?

Considérations sur le froid et le chaud, prises dans l'état de maladie.

18. Ceux, dira-t-on, qui ont des fièvres ardentes, des inflammations au poumon, ne sont pas délivrés promptement du chaud, et ne sentent pas ce secours du froid. Je réponds que c'est pour moi un signe manifeste, qu'alors le chaud ne fait pas la fièvre, et qu'il n'est pas la seule cause du mal. Mais, comme il y a un chaud amer, un chaud acide, un chaud salé, et mille autres de différente nature, de même que des froids de plusieurs natures; voilà les causes de la maladie. Le chaud s'y trouve sans doute, mais il n'exerce ici des effets fâcheux, qu'autant qu'une autre qualité se joint à son action, l'irrite et l'augmente; car de lui-même il n'a d'autre force et d'autre vertu, que celle d'échauffer, qui lui est propre.

Objections prises de la fièvre ardente, et de l'état d'inflammation.

19. Nous avons tous là-dessus une expérience entre plusieurs autres, qui me paroît des plus claires et des

Preuves prises de l'état d'enchifre-

nement ; des fluxions sur les yeux, etc.

plus concluantes. Lorsqu'on s'est enchifrené au froid, et qu'il survient un écoulement abondant d'humeurs par le nez, n'est-il pas vrai que cette humeur devient plus caustique et plus piquante, à proportion qu'elle commence de couler ; qu'elle fait enfler le nez ; qu'il s'enflamme et devient brûlant, au point qu'on peut sentir la chaleur en y portant la main. Si la même fluxion dure long-temps, l'humeur fait des excoriations à cette partie, toute dure et décharnée qu'elle est. Cette ardeur enfin se dissipe, mais comment? Non pas tandis que l'humeur coule et qu'il y a inflammation, mais lorsque l'humeur devient plus épaisse, moins âcre, plus cuite, et parfaitement tempérée, au moyen de celle qui est destinée à se séparer dans cette partie. Il est vrai qu'il y a des enchifrenemens que l'on voit manifestement être produits par le froid seul, sans aucune autre cause ; et ceux-là se guérissent par le chaud ; de même que les maux qui sont causés par le chaud seul, se guérissent par le froid, sans autre remède. Cela se fait en peu de temps ; il n'y faut point de coction. Pour tous les autres dérangemens, que je prétends provenir de l'âcreté et de l'intempérie des humeurs, ils ne finissent que lorsque les humeurs sont bien cuites et tempérées. Combien encore ne voit-on pas de fluxions sur les yeux, causées par toute sorte d'âcretés qui ulcèrent les paupières, rongent le haut des joues et toutes les parties qui sont au-dessous des yeux, déchirant et détruisant jusqu'à la membrane épaisse qui couvre la prunelle. Quand et comment se terminent les douleurs, l'ardeur et l'inflammation qu'elles causent? Ce

n'est qu'après que les humeurs sont cuites, qu'elles sont devenues épaisses, et sont changées en une matière purulente. Or, cette coction se fait par le mélange, et la juste température des humeurs. Il en est ainsi des fluxions qui, en tombant sur la gorge, causent les enrouemens, les esquinancies, les érysipèles, les inflammations du poumon. Il y a toujours des humeurs salées et piquantes. Ce sont ces qualités qui constituent et entretiennent ces maladies : mais lorsqu'elles deviennent plus épaisses, et que par la coction elles ont perdu toute leur âcreté, alors, et non pas plutôt, la fièvre cesse ; tout le mal se dissipe. Or, ne doit-on pas prendre pour les causes de chaque maladie, ce qui étant d'une certaine façon, est nécessairement suivi de telle maladie ? qui, en changeant, est aussi suivi d'un changement dans l'état du malade ? et qui, en disparoissant, le laisse sans maladie ? Toutes les fois donc qu'une maladie viendroit ou de chaud ou de froid, sans qu'aucune autre qualité y contribuât, elle devroit finir quand on auroit changé le chaud en froid, et le froid en chaud. Il y a quelques cas où cela se passe en effet ainsi, comme je l'ai déjà dit. Mais dans tous les autres cas, les maux qui arrivent aux hommes, viennent des autres qualités.

Caractère essentiel des causes des maladies.

20. Par exemple, lorsqu'une certaine humeur appelée bile jaune se sépare et se répand dans le corps, quelles inquiétudes, quelle chaleur, quel accablement ne sent-on point ; on en est quelquefois bientôt délivré, au moyen d'une évacuation naturelle, ou par le secours d'un remède donné à-propos.

Autre preuve que les maladies proviennent de l'altération des humeurs ; en ce que la guérison dépend ou

de leur coction, ou de leur évacuation.

On se trouve aussitôt sans chaleur, ainsi que sans les autres symptômes. Mais, tandis que cette humeur reste crûe, exaltée, et point mêlée, il n'y a pas moyen d'arrêter la fièvre ni les douleurs. Quand on a des humeurs âcres, piquantes, de cette espèce, que nous appelons bile verte, quelle rage! quels déchiremens d'entrailles et de poitrine! on est dans une espèce de désespoir. Ces accidens ne cessent qu'après que cette bile est purgée, affoiblie, et mêlée avec les autres humeurs. Or, il y a plusieurs différentes voies pour parvenir à la cuire, à la changer, à l'affoiblir, et à lui donner la consistance des bonnes humeurs. C'est à quoi sert merveilleusement la connoissance des crises et de leurs époques. Ce n'est, ni le chaud, ni le froid, sur lesquels il faut opérer; ils ne peuvent, ni se cuire, ni s'épaissir: que faut-il donc en dire? Qu'ils sont véritablement susceptibles d'être mêlés, et que leur mélange fait que les opposés s'y détruisent réciproquement. Le chaud a beau être mêlé avec toute autre chose, il ne cessera d'être chaud, que lorsqu'il sera mêlé avec le froid; et le froid ne cesse d'être froid, que lorsqu'il est mêlé avec le chaud; au lieu que les autres qualités qui se trouvent dans l'homme, gagnent par leur mélange, en ce qu'elles deviennent douces et louables: et l'homme ne se porte jamais mieux que lorsque ces humeurs sont bien cuites, qu'elles se tiennent en paix, et qu'aucune ne domine.

21. En voilà assez, je crois, pour ceux qui font consister la médecine dans les hypothèses du froid et du chaud, du sec et de l'humide.

Inutilité en médecine des

22. Je veux dire quelque chose de certains sophis-

tes, du nombre desquels sont même des médecins, qui prétendent que pour bien connoître la médecine, il faudroit savoir auparavant ce que c'est que l'homme dans sa nature; comment il a d'abord été créé et formé. Pour moi, je pense que tout ce que ces sophistes et ces médecins écrivent de la nature, est moins utile aux médecins qu'à des faiseurs de livres; et que ce qu'on peut apprendre de bien certain touchant la nature de l'homme, doit être puisé dans la médecine; qu'il est même impossible d'éclaircir ces questions, si l'on n'est instruit à fonds de notre art, et si l'on ne l'a embrassé dans toute son étendue. J'ai vu assez de gens qui savoient tout ce dont traitent ces auteurs, qui discouroient sur ce que c'est que l'homme, sur les causes qui l'ont produit, etc. Mais ce qui est principalement et indispensablement nécessaire à connoître touchant la nature de l'homme, pour tout médecin qui veut réussir à bien exercer notre art, se réduit à savoir qu'est-ce que l'homme, par rapport à ce qu'il mange, à ce qu'il boit; et les changemens que chaque chose peut faire en lui.

recherches des sophistes sur la nature de l'homme.

23. Il ne suffit pas de dire simplement, le fromage est mauvais, parce qu'il cause des douleurs à celui qui en mange trop : il faut encore savoir quelles douleurs; comment telles parties du corps, et lesquelles, en sont incommodées. Car parmi les choses qu'on mange et qu'on boit, il y en a beaucoup qui sont mauvaises, qui cependant n'affectent pas l'homme de la même façon. Le vin pur par exemple, quand on en prend avec excès, rend l'homme foible. Tous ceux qui en feront l'expérience, connoîtront, que telle est la

Il importe aux médcins de connoître en quoi tel aliment ou telle boisson sont bons ou mauvais; par exemple, le fromage, le vin, &c.

vertu du vin ; qu'il est seul la cause de cette foiblesse. On sait encore sur qu'elles parties de l'homme il agit : je veux donc que l'on découvre de même, ce qu'il y a de certain à l'égard de chaque chose. Car le fromage, puisque nous nous sommes servis de cet exemple, n'est pas contraire à tout le monde ; il y a bien des gens qui en mangent beaucoup, sans en ressentir aucun mal. On trouve même, qu'il est merveilleux pour des personnes maigres. Il est vrai aussi que certaines gens ne sauroient en manger, sans en être incommodés. Cela vient de la différence des tempéramens ; et cette différence consiste en ce que l'humeur, qui est ennemie du fromage, ne pouvant manquer d'être mue et excitée par sa présence, ceux en qui cette humeur est la plus abondante et la plus forte, doivent aussi en être les plus incommodés. Si le fromage étoit contraire à la nature de l'homme, il feroit mal à tous les hommes également. Des médecins qui connoîtroient parfaitement toutes ces choses, ne tomberoient dans aucun inconvénient. Il se présente par exemple dans les convalescences, de même que dans les longues maladies, beaucoup des symptômes fâcheux, dont les uns viennent d'eux-mêmes sans qu'on y ait contribué, d'autres proviennent des choses dont on a usé témérairement et sans connoissance. J'ai vu bien de médecins qui, tout ainsi que les gens du peuple les plus ignorans, ne manquoient jamais d'attribuer ces accidens à ce qu'on avoit fait ce jour-là d'extraordinaire. Si on s'étoit baigné, si on s'étoit promené, si on avoit mangé de quelque chose qu'on n'eût pas accoutumé de manger, ils s'en prenoient uniquement

à cela ; quoique souvent il étoit mieux de l'avoir fait, que de ne l'avoir pas fait. Quand l'on ignore la cause du mal, on condamne au hasard, et l'on défend quelquefois ce qu'il y a de meilleur et de plus utile. L'inconvénient dont j'ai parlé est très-grand. Pour l'éviter, un médecin doit savoir quels sont les effets d'un bain pris à contre-temps, ceux d'une grande fatigue, etc. ; car il ne résulte pas les mêmes inconvéniens de ces deux choses, ni de tout autre, ni même de la réplétion de telle ou telle viande. Or, tout médecin qui ne connoîtra point ce que chaque chose est par rapport à l'homme, ne pourra ni en connoître les effets, ni s'en servir à propos.

Il faut encore connoître les maux qui proviennent des facultés de l'homme, et de la figure des parties.

24. Il faut encore, à mon avis, qu'il sache distinguer les maux qui viennent aux hommes, des facultés qui sont en eux ; et ceux qui viennent de la figure des parties. J'appelle facultés, le souverain degré et la force des humeurs ; j'appelle figure, la conformation des parties qui composent le corps humain. Car, les unes sont creuses et vont en s'étrécissant ; les autres sont également étendues ; celles-là sont solides et rondes, celles-ci plates et pendantes ; il y en a de larges et de longues, de fermes et serrées, de rares et cachées, de spongieuses et molles. Parmi ces parties quelles croit-on les plus propres à attirer l'humidité d'un autre corps ? Celles qui sont creuses et également étendues, ou les solides et rondes, ou celles qui sont creuses et qui vont en se rétrécissant. Ce sont sans doute les dernières : l'on peut du moins s'en assurer pour les parties extérieures. Par exemple, un homme qui ouvre la bouche ne peut point attirer les liqui-

des ; mais s'il avance les lèvres en les joignant et en les pressant ensemble, des deux côtés, de manière qu'il n'y ait qu'une petite ouverture au milieu, ou que même il prenne un chalumeau, il attirera les liquides comme il voudra sans aucune peine. C'est ainsi que les ventouses ont été imaginées avec un ventre large, et un cou étroit pour attirer les humeurs des chairs. Il y a dans la nature plusieurs autres choses semblables; or, parmi les parties du corps humain, celles qui ont cette figure sont la vessie, la tête et la matrice. Ce sont des parties qui attirent manifestement. Aussi sont-elles toujours pleines de l'humidité qu'elles ont attirée; celles qui sont creuses et également étendues, contiennent mieux que les autres, l'humidité qui y est apportée; mais elles ne peuvent l'attirer. Pour celles qui sont solides et rondes, elles ne peuvent ni l'attirer, ni la contenir. Elle s'écoulera tout au tour, ne trouvant point de lieu qui l'arrête et la retienne. Les parties spongieuses et rares comme la rate, le poumon, les mamelles boivent l'humidité qui les approche : il arrive de là qu'elles se gonflent et deviennent dures. Il en est de même des parties qui contiennent des humeurs dans une cavité, de l'estomac, par exemple, ou de tout autre dans laquelle il s'y en verseroit tous les jours, sans pouvoir les répandre, parce qu'elle en est aussi entourée. Celles-ci s'en abreuvent, se l'incorporent; de sorte que toutes rares, spongieuses et petites qu'elles peuvent être, elles deviennent denses, fermes et dures, s'il ne se fait ni coction, ni évacuation de l'humeur. Or, cela leur arrive à cause de leur figure.

25. Toutes les choses qui causent des vents et des tranchées dans le corps, doivent nécessairement faire du bruit dans les parties creuses et spatieuses, telles que la poitrine et le ventre. Car comme elles ne les remplissent pas de manière à s'y tenir fixes en une même place, mais qu'au contraire elles y ont des mouvemens; elles doivent y faire du bruit, et des impressions sensibles. Si les vents compriment des parties charnues et molles, ils y produiront des engourdissemens et un sentiment de plénitude, comme si on les meurtrissoit. Lorsqu'ils rencontrent une partie large, qui leur soit opposée, et où ils trouvent de la résistance, si cette partie n'est naturellement ni assez forte pour résister à leur effort sans en sentir du mal, ni assez molle et lâche pour leur céder et leur donner passage; mais qu'elle soit tendre, vermeille, sanguine et serrée comme le foie; sa densité et sa largeur font qu'elle résiste et ne cède point. Les vents irrités par la résistance, en deviennent plus forts; et comme cette partie est tendre et sanguine, il ne se peut, qu'elle ne ressente des grands maux. Voilà pourquoi l'on souffre souvent des douleurs si violentes dans le foie, qui se terminent même par des tumeurs et par des abscès. La même chose arrive au diaphragme, mais avec moins de violence. Le diaphragme est, à la vérité, une partie ferme, et qui résiste: or comme elle est plus tendineuse, elle est plus forte et moins sensible: cela ne fait cependant pas que l'on n'y ressente des douleurs, et qu'il ne s'y forme quelquefois des abscès.

Observation sur ce qui fait ce qu'on appelle des vents, qui se font vivement sentir au foie et au diaphragme.

26. Il y a sans doute bien d'autres espèces de figures à observer, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur

Sur les figures d'une foule d'autres parties.

du corps, très-différentes entr'elles, et qui contribuent diversement aux accidens qui arrivent, soit aux personnes saines, soit aux malades. La tête grosse ou petite, le cou gros ou même long ou court, le ventre pendant ou rond, la poitrine et les flancs larges ou étroits; et mille autres choses, dont on doit connoître parfaitement les différences, afin d'être par là en état de découvrir les véritables causes des accidens.

Sur les humeurs et conclusions.

27. Il faut pour les qualités des humeurs savoir, comme je l'ai déjà dit, ce que chacune d'elles peut opérer sur l'homme; et connoître leur affinité réciproque. Je veux dire, qu'il faut savoir, par exemple, si l'humeur douce se change en une autre espèce; non par aucun mélange, mais d'elle-même en dégénérant de sa première nature: quelle est la première altération qu'elle subit; si elle devient d'abord amère, salée, acerbe, ou acide. Certainement l'acide est le plus nuisible de tous les états, par où elle peut passer lorsque son état doux seroit le plus utile. Celui qui par ses recherches, sur ce qui se passe à l'extérieur, sera parvenu à bien juger l'intérieur, se trouvera capable de prendre le meilleur parti en toutes choses. Or le meilleur parti, est toujours celui qui s'éloigne le plus de l'incommode et du nuisible.

DU

DU MÉDECIN.

CETTE pièce est la cinquième de la première section dans l'édition de Foës.

1°. CET écrit est destiné à des préceptes briefs, et à des avis concernant ce qui est le plus nécessaire à un médecin. Il doit d'abord, quant à son extérieur, être d'une couleur et d'un embonpoint tels que son tempérament le comporte. Si le public lui voyoit le corps piètre et perdu, comment le croiroit-il capable de soigner la santé des autres. Son vêtement doit être net, et son corps propre, n'ayant absolument aucune odeur. Il se rendra par-là agréable aux malades, dont plusieurs ont l'odorat extrémement délicat. Avis sur l'extérieur du médecin.

2°. Quant à l'intérieur, il doit être plein de prudence; je n'entends point cette prudence qui se borne à savoir se taire. Sa manière de vivre doit être des plus réglées; les bonnes mœurs et la sagesse contribuent beaucoup à sa réputation. Il doit être réservé et humain : la promptitude et la hardiesse ne peuvent manquer d'attirer le mépris; quand même elles serviroient à gagner plus d'argent : car il est difficile de ne les employer qu'à propos. On estime ces qualités dans le médecin, lorsqu'il en use rarement. Sur ses qualités intérieures.

3°. Quant au maintien; il doit être grave, sans austérité, craignant de passer pour fier ou misanthrope. Celui qui rit continuellement, et se montre toujours gai, devient incommode. Sur son maintien.

Sur ses mœurs.

4°. Tout ceci est à observer soigneusement : mais sur-tout on doit se montrer toujours juste. L'amour de la justice sert en tant d'occasions : Il trouve bien sa place chez les médecins vis-à-vis des malades. Ceux-ci se livrent entièrement entre leurs mains. Ils leur abandonnent à toute heure leurs femmes, leurs filles, leurs effets les plus précieux. Les médecins doivent donc être bien sûrs d'eux-mêmes. Voilà quant au cœur, à l'esprit, et au corps.

Concernant ce qui est plus particulièrement propre à l'exercice de l'art de la médecine, et spécialement de la chirurgie.

5°. Passons aux avis concernant l'art de la médecine. Pour y devenir bon ouvrier, il faut commencer par le choix de celui de qui on se propose d'apprendre l'art. Ceux qui l'enseignent, ont chez eux tout ce qui s'y emploie. Il faut d'abord avoir égard à la situation de la maison ; elle doit être telle que le vent n'y porte point d'agitation, ni le soleil trop de clarté. La lumière vive est incommode, à ceux qui servent, mais davantage encore aux malades. Il faut absolument se mettre à l'abri de ce grand jour, qui fait mal aux yeux. Les malades donc, au lieu de le recevoir en face, le prendront par derrière : sinon la foiblesse de leurs yeux, qui ne peuvent supporter le moindre éclat, en souffriroit beaucoup. En voilà assez quant à cet article. Les siéges doivent être proportionnés à la taille du malade. Point d'ornement de cuivre, excepté pour les instrumens. Je regarde comme un luxe hors de propos, l'emploi qui s'en fait ailleurs. Les malades doivent être fournis d'eau bonne à boire, bien pure. Que ce dont ils s'essuient, soit propre et doux. Pour les yeux, il faut des linges, pour les plaies, il faut des éponges. La propriété,

qu'ont les éponges de se gonfler d'elles-mêmes, les rend très-utiles. Tous les instrumens doivent être bien à la main, de la grandeur, du poids et de la finesse qui conviennent. Quant à ce qui s'applique ; faites attention que l'application s'en fasse bien, surtout lorsque les choses doivent rester long-temps sur la partie malade ; comme sont les compresses, les bandes, les remèdes dans la cure des plaies, et les cataplasmes : lever l'appareil, raffraîchir et nettoyer les plaies, les arroser, tout cela se fait en peu de temps ; l'attention ici consiste, à déterminer s'il faut y revenir plus ou moins souvent. L'à-propos ou l'hors de propos y mettent une bien grande différence. Dans la manière de faire les bandages, pour les rendre le plus utiles ayez égard principalement à deux choses ; que la pression porte sur le point convenable, et que le bandage ne soit pas trop serré. Ayez aussi égard à la saison de l'année : il y a des temps, dans lesquels il faut se garantir plus attentivement de l'impression de l'air. Il faut connoître encore les parties foibles qui ne veulent point être aussi serrées. Faites peu de cas de ces bandages recherchés, qui ne sont bons que pour l'ostentation : pure superfluité, dont le malade reçoit souvent du dommage. Il s'embarrasse peu de l'élégance, c'est l'utile qu'il veut. Quant aux opérations qui se font ou par section ou par brûlure, on y demande également la promptitude et la lenteur ; il y faut, en effet, l'un et l'autre. La section se fait-elle d'un seul coup d'instrument ; il faut la faire en un instant. Car, comme on ne peut couper sans occasionner une vive douleur, il faut, pour la

rendre moins fâcheuse, la faire courte. Mais lorsqu'il faut couper à plusieurs reprises, l'opération doit se faire lentement; si l'on se hâte, la douleur forte est continuelle. Et en s'arrêtant, on donne quelque relâche au patient. Quant aux instrumens; nous dirons qu'il n'est pas indifférent de se servir également de bistouris larges ou effilés. Il y a dans le corps des parties où le sang se porte en abondance, où il n'est pas facile de l'arrêter : telles sont les veines variqueuses et d'autres. La section, lorsqu'on y en fait, doit être petite, afin de pouvoir plus facilement arrêter l'hémorragie; or il est quelquefois nécessaire d'en faire couler du sang. Mais aux parties qui ne présentent aucun danger, et dont le sang ne s'écoule pas si facilement, usez de larges bistouris. C'est le moyen de décharger la partie, d'un sang qui ne couleroit point sans cela; outre qu'il est honteux dans une opération, de ne pas arriver à l'endroit où l'on veut aller.

Concernant les ventouses.

6°. On se sert des ventouses de deux manières. Quand la fluxion est profonde, il faut que le cou en soit étroit, le ventre aussi; et le manche qu'on tient à la main doit être long, en sorte cependant qu'elle pèse peu. Les ventouses de cette espèce tirent en droite ligne, et amènent vers la peau les mauvaises humeurs qui sont profondes. Mais si le mal n'en est pas éloigné, et qu'il s'étende en largeur, la ventouse, semblable quant au reste, à celles que je viens de décrire, doit avoir le cou large; elle est ainsi propre à attirer de plus de parties, vers le lieu où on l'applique; car il n'est pas possible, qu'ayant le cou plus

large, elle n'étende son action sur une plus grande surface. Si elle est en même temps pesante, en pressant davantage sur la peau, elle attire de plus bas, et elle laisse souvent une partie des humeurs de la surface : comme aussi, lorsque la fluxion est profonde, si le cou est large, la ventouse exerce son action sur les environs ; d'où il résulte que l'humidité attirée de la surface, nuit à l'attraction des mauvaises humeurs qui sont plus bas : elles restent ; et l'on en tire de la surface qui ne nuisoient point. Quant à la grandeur des ventouses, sa détermination dépend des parties du corps auxquelles on doit les appliquer. Faut-il les scarifier, faites les incisions perpendiculaires à la peau ; car le sang doit couler abondamment. Sinon à quoi bon faire de taillades sur l'endroit gonflé ? La chair est ici plus molle et moins sensible : les bistouris qu'on y emploie doivent être recourbés de la pointe, assez larges. On trouve quelquefois des humeurs gluantes et épaisses qu'on s'exposeroit à laisser, si les incisions étoient trop petites.

7°. Les veines du bras doivent être maintenues par des ligatures. Dans bien des sujets elles ne sont pas fort adhérentes aux chairs, la peau glisse dessus, et il arrive qu'on la coupe sans percer la veine. Cependant elle se gonfle pour avoir été piquée : le cours du sang est arrêté, et souvent il s'y fait du pus. Il résulte alors deux maux de cette opération ; la douleur pour le malade, et la honte pour celui qui a opéré. Observation qui a lieu dans tous les cas semblables.

Ceci paroît relatif à la saignée.

8°. J'ai parlé des instrumens, dont ne peut se passer celui qui se destine à apprendre la médecine.

Il paroît ici que du temps d'Hippocrate il n'y avoit

pas proprement de dentistes.

Quant aux pinces pour arracher les dents, et aux instrumens pour agir sur la luette, tout le monde en a, et s'en sert. Tant leur usage est simple!

Des tumeurs.

9°. Les tumeurs et les plaies sont des maladies des plus considérables. Le grand art pour les tumeurs; est de les dissoudre, et de les empêcher de se durcir. Si elles prennent cette dernière tournure; il faut tâcher de les réduire au moindre volume; de les fixer dans un endroit apparent, et de les rendre lisses quand elles sont inégales et raboteuses: sinon il est à craindre qu'elles ne s'excorient, et ne dégénèrent en un ulcère de cure difficile. Quand les tumeurs, (*les loupes*) tombent, il faut rendre la cicatrice bien plénière, sur-tout ne pas les enlever témérairement, ni les ouvrir que la matière ne soit cuite. Nous avons traité ailleurs des moyens propres à procurer la coction.

Des modes, des plaies, et des ulcères.

10. Quant aux plaies et aux ulcères l'on y observe quatre modes. L'une en profondeur; telles sont les fistules avec cicatrice et cavité en dessous. L'autre en élévation; comme les carnosités. La troisième en largeur, on les appelle alors des dartres. Enfin la quatrième, qui est la seule favorable, se passe en mouvement (*ou suppuration*); voilà ce qui arrive aux chairs. Chacun de ces modes peut avoir son utilité. Nous avons ailleurs exposé les signes propres à ces quatre espèces différentes, et la manière de les traiter. Comment on parvient à résoudre les congestions, à remplir les vides, à contenir ce qui relève ou qui s'étend par côté. Il ne faut rien négliger au sujet des cataplasmes et des linges qui les assujétissent. Que sur-tout les linges posés sur la plaie soient bien ajustés.

Le cataplasme placé avec art tout autour, est d'une grande utilité ; outre qu'il maintient l'appareil. Les matières dont il est fait, servent à la guérison, en agissant sur les chairs voisines : tel est son usage. Quant à son opportunité, aux circonstances qui demandent qu'on lui donne telle ou telle vertu, nous n'en parlerons pas ici : cela demande bien des connoissances, et suppose un homme déjà avancé dans l'art.

Des plaies des armées.

11. Il nous reste à dire au sujet des plaies des armées, qu'il y faut pour l'extraction des dards, une chirurgie dont on a peu d'exemples dans les villes. Il arrive rarement que les citadins soient sujets à des accidens, qui sont très-communs dans les guerres faites au loin. Celui donc qui veut se rendre habile pour ces cas, doit suivre les armées, et s'éloigner de sa patrie ; c'est le seul moyen de s'exercer en une partie de l'art, qui est des plus industrieuses. Les signes propres à faire connoître la présence d'une pièce d'arme cachée dans les chairs, sont une des plus belles parties de la chirurgie. La persévérance de ces signes, fait facilement reconnoître l'ignorance de celui qui a traité ces plaies. Il n'appartient qu'à ceux qui les connoissent, d'en entreprendre la cure. Nous avons suffisamment traité ailleurs de tout cela.

DE LA DÉCENCE.

CE petit Traité, plein d'une excellente morale, commence par une sortie contre les Sophistes.

Avant-propos.

1°. C'EST avec fondement que les amateurs de la sagesse la recommandent comme utile dans une foule d'occasions, mais sur-tout dans le train ordinaire de la vie. Il y a bien des espèces de sagesse, *de philosophie*, qui me paroissent vides. Je parle de celles qui discourent au long, sur des choses inutiles. On peut cependant en retenir absolument quelque partie, savoir ce en quoi il n'y a ni utilité ni méchanceté. J'ai dit méchanceté; car le superflu et l'inutile sont bien proche du mal, et y jettent souvent. Cependant, tout ce qui réveille l'attention, et qui accoutume l'esprit à une certaine application, nous habitue aussi à bien vivre. C'est le cas de ces discussions sur des objets, qui ne sont par eux-mêmes d'aucune utilité. On préfère, avec raison, celles qui ont pour objet la perfection de quelque art, qui serve à l'honneur et à la gloire des hommes. Tout ce où l'on ne se propose ni le lucre, ni rien de bas, je le regarde comme un art qui mérite de la méthode. Mais sur-tout, qu'il soit innocent. Ou bien qu'il devienne le partage des esclaves. Les jeunes gens tombent souvent, entre les mains des personnes qui ne savent que discourir. Lorsque la maturité de l'âge est arrivée, ils ne peuvent plus les regarder sans indignation; et quand ils sont vieux, ils rendent de

dépit quelque loi, pour en délivrer la ville. Ces personnes sont habiles à former des assemblées, où ils débitent leurs tromperies avec industrie. Elles se répandent dans tous les cercles de la ville : vous les reconnoitriez facilement, à leurs habits et à toute leur allure. Ils vont magnifiquement vêtus. Fuyez-les avec d'autant plus de soin, qu'ils en auront mis davantage à leur parure.

Parallèle des vrais sages, en opposition avec le tableau des sophistes.

2°. Observez combien sont différens ceux, dont l'extérieur n'a rien de recherché ni de superflu. A leur habit simple et modeste, on voit qu'ils méritent l'estime des honnêtes gens ; l'on reconnoît leur prudence et leur modération. Toujours les mêmes, ils n'ont dans la démarche rien de fastueux, ni de vain. Sérieux dans l'abord, ils donnent des réponses pleines de douceur ; mais ils sont redoutables dans la dispute, et vont toujours au but. Ils sont agréables dans le commerce avec leurs amis, modérés envers tout le monde ; gardant le silence quand les autres s'agittent, méditant avant de répondre, patiens et habiles à saisir l'occasion. Sobres dans leur nourriture, ils se contentent de peu ; et savent, suivant le cas, soutenir l'abstinence. Clairs dans leurs discours, ils ne cachent rien de ce qu'ils ont appris ; et le débitant avec grâce et facilité, ils se font honorer de tous ceux qui les entendent. Ils n'avancent dans leurs discours, rien qui ne soit vrai jusqu'à pouvoir être démontré. C'est à la nature premièrement, qu'on est redevable de toutes ces qualités. Quand on les possède, on fait dans les arts de rapides progrès : car dans la sagesse et dans l'art qui l'enseigne, il faut

commencer par quelque chose que les maîtres ne donnent point. La nature s'y fond ensuite, de sorte cependant que l'on reconnoît toujours ce qu'elle y a mis. Aussi voit-on bien des gens, qui manquant, et du côté de la nature et du côté des maîtres, ne s'attirent aucuns éloges dans l'occasion; et si quelqu'un les pousse jusqu'à demander la démonstration de ce qu'ils avancent, la nature ni l'art ne viennent point à leur secours. Ils ont suivi cependant à peu-près la même méthode, que ceux dont nous parlions tout à l'heure; mais se trouvant dépourvus de ce qui y est le plus nécessaire, ils se couvrent de turpitude; et finissent par se remplir de méchanceté.

C'est dans l'œuvre non dans le raisonnement, que consistent les bonnes leçons.

3°. La bonne leçon est celle qui émane de l'œuvre. Toute œuvre de l'art provient du raisonnement; mais un raisonnement artisé, qui n'est pas accompagné de l'œuvre, décèle quelque vice dans la méthode. Opiner et ne pas faire, est une preuve d'ignorance et d'erreur dans l'art. En médecine sur-tout, l'opinion isolée est un crime pour ceux qui la suivent, et un grand mal pour les malades. On prend confiance en ses propres raisonnemens; on se fie avec cette illusion, à des choses qui se trouvent démenties dans l'épreuve; comme le mauvais or se reconnoît à la fournaise. Ce que l'on dit souvent, LA FIN L'A FAIT VOIR, ne rend pas plus sages les imprudens dont je parle; tandis que cependant le temps a manifesté la bonté de la méthode que les autres suivent dans l'art, et la manifeste chaque jour à ceux qui veulent la suivre.

Conclusion sur la néces-

4°. Concluons, après avoir senti la vérité de tout

ce qui précède, qu'il faut allier la sagesse à la médecine. Le médecin vrai philosophe, est un demi-dieu. L'art de la sagesse et celui de la médecine se tiennent de près. Tout ce que donne le premier, la seconde le met en usage. Mépris de l'argent, modération, décence, modestie, honneur, bonté, affabilité, propreté, gravité, juste appréciation de toute espèce de besoin dans la vie, courage contre les événemens, et réflexions sur la toute puissance de la Divinité. Les médecins sont exposés sans cesse aux occasions propres à déceler la luxure, ou la bassesse, ou l'intempérance, ou la cupidité, ou la médisance, ou l'audace. On les reconnoît à la manière dont ils se conduisent avec ceux qui les emploient, aussi-bien qu'à celle dont ils vivent avec leurs amis, ou avec leurs enfans, et à l'état de leurs biens. A tous ces égards, la médecine doit participer à la sagesse; mais elle y tient principalement en ce qui concerne la connoissance de la Divinité, vers laquelle elle est ramenée sans cesse. En voyant les divers accidens de la vie, les médecins sont continuellement obligés de reconnoître sa toute puissance.

Nécessité de la philosophie dans la médecine.

5°. Ils ne sauroient attribuer à leur art un vain pouvoir, se voyant souvent déchus de ce qu'ils entreprennent. Et lorsque la médecine réussit, c'est à la Divinité qu'elle en est redevable. Voilà comment la médecine conduit à la sagesse. Ceux même qui ne croient pas à la providence, sont obligés de la reconnoître, en examinant ce qui se passe dans nos corps; ce qu'elle y opère dans les changemens des formes, et pareillement dans les guérisons qui

La médecine ramène sans cesse vers la Divinité.

suivent les operations de la main, ou qui succèdent à l'usage tant des remèdes que d'un bon régime. C'est ce dont il est le plus important d'être convaincu.

Autres qualités nécessaires au médecin.

6°. Outre ce que nous avons dit, on reconnoît la nécessité que le médecin ait quelque chose de plus. L'austérité est repoussante pour ceux qui se portent bien, encore plus pour les malades. Il doit sur-tout s'observer beaucoup, ne pas montrer à nud les parties du corps, ne pas parler longuement devant les gens peu instruits, et ne dire que ce qui est nécessaire. Le bon médecin néglige les moyens étrangers, qui ne sont d'aucun secours pour la guérison. Il ne veut rien d'inutile ni de fantastique.

Précautions nécessaires dans l'exercice de la médecine et de la chirurgie.

7°. Tenez toujours prêt ce qui vous est nécessaire: ou bien il vous manquera quelque chose dans l'occasion. Il faut s'accoutumer dans la médecine à faire, avec toute sorte d'habits, et avec une certaine adresse dans la main, les frictions, les linimens et les lotions, les bourdonnets, les compresses et les bandages de diverse espèce, les remèdes pour les plaies, et les collyres; il faut avoir toujours prêts chez soi les instrumens, les machines, et toute espèce de ferremens nécessaires. En manquer, c'est un défaut de prévoyance qui nuit au malade. Il faut en avoir de légers, commodes à porter en voyage. Pour trouve le tout promptement, il faut le placer avec ordre: car il n'est pas possible d'emporter tout avec soi: mais on doit avoir présens dans son esprit, et y conserver gravés, autant qu'il est possible, les remèdes simples et leurs vertus, ainsi que les cures des maladies, leurs diverses formes, et les symptômes

qui les accompagnent. C'est en ceci que consiste principalement toute la médecine, le commencement, le milieu et la fin.

Concernant la matière médicale.

8°. Il faut savoir aussi ce qui concerne le mélange des drogues, pour les divers usages qu'on veut en faire. Quelles sont les boissons incisives et leurs préparations, suivant les espèces différentes. Soyez prêt à l'égard des potions purgatives, sans négliger la connoissance des lieux où viennent les remèdes, ni leur espèce, leur volume, leur vétusté, et le reste suivant l'occasion et le besoin, afin de ne pas vous trouver dépourvu dans les visites, et exposé à ne pouvoir faire ce qui doit être fait.

Précautions avant de faire la visite des malades.

9°. Tâchez, avant d'aller chez les malades, de savoir ce qu'il y aura à faire. C'est du soulagement qu'ils ont besoin, non de raisonnemens. L'expérience réfléchie apprend à prévoir ce qui doit arriver. Cela n'est pas toujours très-difficile : et le médecin en retire beaucoup de gloire. En entrant, ne négligez ni la manière de vous asseoir et de placer votre habit, ou le manteau, ni votre maintien. Souvenez-vous de parler peu ; gardez-vous de vous troubler, et de troubler les autres. Abordez les malades avec précaution. Que vos réponses se sentent du calme de votre esprit, non de l'agitation qui vous entoure ; et qu'elles fassent connoître, que vous êtes prêt à agir suivant le besoin. Ordonnez ensuite ce qui convient ; sinon, annoncez ce qui pourra survenir, et à quoi l'on peut s'attendre.

Nécessité de visiter souvent les ma-

Visitez souvent le malade, pour prévenir les changemens qui surviennent. Il vous sera ainsi plus facile

lades, et d'y tout examiner.

de connoître le mal, et de vous préserver d'erreur. Les affections des humeurs varient à raison de leur propre nature, ou par accident. Si l'on manque de prévoyance pour saisir l'occasion, et agir à temps, le mal s'empire promptement; il emporte le malade par le concours d'une foule d'accidens insurmontables, qui auroient pu céder, s'ils eussent été prévus et attaqués à propos, en profitant de l'expérience d'un cas pareil; observez aussi les fautes commises par les malades, qui trompent souvent au sujet des remèdes. Il y en a plusieurs qui meurent par leur infidélité, à cause de l'aversion qu'ils ont pour les potions désagrèables, ou pour d'autres remèdes. L'on se garde bien d'en convenir, et l'on jette le blâme sur le médecin. Ne négligez point ce qui concerne l'emplacement des lits, relativement à la saison de l'année et au genre de maladie. Il y a des lits élevés sur des estrades, d'autres dans des endroits bas, enfoncés, obscurs. Qu'ils soient loin de tout bruit, et des odeurs, sur-tout de celle du vin, qui est des plus mauvaises: ou bien, faites les changer. Tout ceci doit être fait avec tranquillité, et avec adresse; de manière que les malades ne s'en aperçoivent presque pas. Car il est essentiel qu'ils ne voient pas de craintes, mais de la sérénité. Il faut savoir les détourner de leurs goûts, mêlant à propos une certaine sévérité avec de la douceur et de l'autorité. Donnez-leur des consolations, sans leur faire connoître le mal où ils sont, ni celui qui les attend. Plusieurs, pour avoir manqué à cette attention, ont augmenté le mal présent, et accéléré le futur.

Il faut avoir un élève qui recevra les ordonnances avec docilité, et les fera mettre à exécution de la manière que vous aurez prescrite. Choisissez-le parmi ceux qui sont déjà avancés dans l'art, capables d'ajouter quelque chose au besoin, de ne commettre aucune faute dans l'administration, et de vous instruire exactement de tout ce qui se passe dans l'intervalle de vos visites. Il ne faut, en aucune manière livrer ce soin à des ignorans; ou bien vous supporterez tous les blâmes de ce qui sera mal fait. Mais s'il n'y a nulle équivoque, pour savoir à qui doit être attribuée l'œuvre, on ne pourra vous donner un blâme que vous ne méritez pas : et votre œuvre sera estimée suivant son mérite. Annoncez donc d'avance à ceux à qui il convient, tout ce qui doit se passer.

Concernant les élèves ou aides.

Puisque ce que nous venons de dire, concernant l'honneur et la décence, trouve également son application dans l'art de la sagesse, et dans celui de la médecine, et dans les autres, le médecin en prendra tout ce qui lui convient particulièrement, sans négliger ce qui lui est commun avec les autres hommes. Ce qui fait la bonne renommée, doit être généralement pratiqué de tout le monde. Tel est le moyen d'être estimé de ceux de nos jours, et de ceux qui viendront après. S'il y en a qui soient privés du mérite de la science, qu'ils aient du moins celui de la prudence dans les diverses circonstances.

Conclusion.

AVIS.

Le petit morceau qu'on va lire, contient, comme le précédent, quelques maximes générales qui peuvent devenir une source de bien des réflexions pour un médecin philosophe, et lui être fort utiles.

Réflexions sur l'occasion ou l'à-propos. La connoissance s'en acquiert par l'observation, non par des raisonnemens.

1°. Le temps renferme l'occasion. L'occasion est un court espace du temps. La guérison se fait dans le temps, et quelquefois dans l'occasion. Il faut, connoissant bien ces trois choses, entreprendre la guérison, en se conduisant, non par des raisonnemens vraisemblables, mais par ce qui est d'observation, d'accord avec le raisonnement. Car, le raisonnement n'est que le souvenir bien ordonné, des événemens connus par les sens. Les événemens sont des choses évidentes; et les sens sont l'intermède immédiat pour les transmettre à l'esprit; celui-ci, après avoir reçu plusieurs fois l'impression de ce qu'ils aperçoivent dans les événemens, dans leurs antécédens et dans leurs conséquens, la conserve comme un dépôt dans la mémoire. Je dis donc, que le raisonnement est louable; mais que toutefois il doit être fondé sur des phénomènes, et même s'en étayer dans toute son étendue. Il doit, pour cela, consulter la mémoire, pour qu'elle les lui fournisse dans leur ordre, les uns à la suite des autres. Il paroît que la nature a plusieurs différentes causes de ses mouvemens *ou changemens*, qui servent à la faire connoître; parce que ce qui les suit, est de nécessité infaillible: mais l'esprit

ne

ne les apprend de la nature, que de la manière que je viens de dire. C'est par cette voie seulement qu'il a pu marcher vers la vérité. Au lieu que toutes les fois que les raisonnemens n'ont pas été un enchaînement évident de faits certains, mais seulement une suite de quelques suppositions vraisemblables ; il a pu tomber dans des jugemens d'une fâcheuse conséquence : comme quelqu'un qui entreprendroit de voyager seul, dans un pays sans chemins. C'est ainsi que des personnes qui exercent la médecine sur des principes supposés, en doivent être punis par de mauvais succès. Mais les malades innocens n'ont-ils point assez de leur maladie, sans qu'il s'y joingne la peine de l'imprudence du médecin. Pour ne pas changer de sujet, je dis, que l'on doit se garder d'espérer de bons succès, fondés sur le seul raisonnement ; qu'il faut les attendre d'après des faits constatés. Les personnes qui se montrent avec un grand étalage de paroles, ne sont bien assurées de rien, et trompent souvent. L'observation exacte des événemens, faite sans y négliger les circonstances, est ce qui mène le mieux à cette pratique ferme et sûre, que nous appelons médecine. C'est avec elle qu'on deviendra très-utile aux malades et à leurs amis.

2°. Il ne faut pas faire difficulté de prendre des instructions des personnes les plus simples, s'il paroît qu'elles savent quelque chose de décisif pour l'occasion. C'est ainsi, je pense, que tout notre art s'est formé, recevant de toutes parts, pour rassembler un grand nombre de faits. Il ne faut donc pas manquer de faire attention, à ce que ce hasard peut présenter,

Le médecin ne doit pas dédaigner de prendre des instructions des gens même les plus simples. Il lui convient d'être fort réservé dans ses affertions.

si cela se confirme plusieurs fois ; il faut l'écouter avec douceur, dans le dessein d'en profiter, et ne point repousser les autres, en avançant qu'on peut s'en passer, avec de longs éloges des guérisons qu'on a opérées. Il est sage d'avoir des doutes, sur les choses qu'on ordonne au malade ; se gardant d'assurer, que le remède qu'on conseille est le seul convenable. Il ne faut point d'obstination là-dessus : car, soit à cause des circonstances, ou à cause des changemens, il n'y a point de maladie, dans laquelle il ne faille avoir une certaine défiance.

Le médecin doit-il traiter de son payement ?

3°. Voici un point qui mérite d'être examiné : car il entre pour quelque chose dans la médecine. Si vous commencez par parler de votre salaire, le malade reste persuadé que vous ne l'abandonnerez point. Mais si vous n'en parlez pas, il peut craindre que vous le négligerez ; et que vous ne préposerez personne pour les soins ordinaires. Or, de pareilles reflexions sont, à mon avis, fâcheuses, et même nuisibles au malade : il est donc bon de convenir du salaire, excepté dans les maladies aiguës. D'ailleurs, comme la rapidité de celles-ci ne présente point l'occasion deux fois ; le bon médecin doit ici songer à sa gloire, plutôt qu'à son profit. Il vaut mieux dans ces cas, avoir à se plaindre de l'ingratitude de ceux qu'on a conservés, que s'assurer du paiement des personnes qui sont en danger. Il est vrai que l'on voit des malades qui aiment mieux prétexter le droit d'hospitalité, ou la facilité qu'il y avoit à traiter leur maladie, que récompenser les soins de celui qui les a guéris. Ils sont dignes de mépris, non de vengeance.

On doit toujours conserver la modération avec des malades, comme avec des malheureux livrés à une mer orageuse. Et quel est le médecin, s'il a de l'humanité, qui n'exerce son art avec bonne foi, plutôt qu'avec dureté et rigueur. Après vous être bien informé de toute la maladie, faites un plan général du traitement; et ne négligez rien pour parvenir à la guérison. Vos vues, quant au salaire, doivent se borner, à celui qui est nécessaire pour se perfectionner dans l'art. Je recommande de ne point donner dans le faste, de mépriser le superflu et la fortune; de voir des malades quelquefois gratuitement, préférant le plaisir de la reconnoissance à celui d'un vain luxe. S'il se présente des cas à secourir un étranger ou un pauvre, ce sont les premiers auxquels vous devez aller. On ne peut point aimer la médecine, sans aimer les hommes. Il y a des malades qui, apprenant le danger où ils ont été, célèbrent les secours qu'ils ont trouvés dans la bonté de leurs médecins, payant par cette espèce de tribut, ce qu'ils leur doivent pour la santé. Il est honorable de diriger la conduite des hommes, pour les faire jouir de la santé. Il est honnête d'avoir soin de ceux qui se portent bien, pour les empêcher de tomber malades, et même pour les conserver dans leurs grâces naturelles. Ceux qui sont plongés dans l'abîme de l'ignorance, n'entendront point ceci: car, comme ils se disent médecins sans connoître l'art, ils prouvent, par leur conduite, que leur élévation n'est que sur la pointe de leurs pieds, et sur le besoin de gagner de l'argent. Ils se font payer des pauvres, comme des riches. Aussi fiers dans le

bonheur, que bas et humbles dans les mauvais succès, ils s'abandonnent au luxe; se souciant peu des fautes qu'ils commettent dans l'art, avec l'assurance de l'impunité. Le bon médecin travaille de toutes ses forces à n'en commettre aucune; et c'est en cela qu'il mérite le nom d'ouvrier dans l'art. Celui-ci, pour parvenir à traiter les maladies d'une manière irréprochable, ne néglige absolument rien, même vis-à-vis l'indigence la plus pressante; car, il n'est point sans foi, ni sans justice. Ceux-là recherchent les maladies qui peuvent leur faire de la réputation, et n'entreprennent point celles qui sont dangereuses. Ils évitent de se trouver avec les autres médecins, refusant l'aide de ceux qui laissent les méchans. Le malade, livré entre leurs mains, éprouve toutes les funestes suites, de n'avoir point cherché dans l'art un secours plus réel. Il y auroit toujours trouvé du moins du soulagement; et cette ressource, quoique souvent insuffisante, est, dans certains cas, bien grande pour les malades. La même raison qui les fait avoir recours aux charlatans, le désir d'une entière guérison, fait souvent aussi qu'ils ne savent point user de patience, et continuer long-temps le même remède (1).

Maintenant, si vous voulez faire une comparaison des malades ingrats, avec les médecins; vous trouverez que les malades manquent pour l'ordinaire de reconnoissance. Les pauvres sont d'abord doux et soumis;

(1) Le texte est très-obscur en cet endroit. Il a été vraisemblablement altéré. J'ai tâché d'en tirer un sens raisonnable.

ensuite méchans et ingrats. Les riches, tandis qu'ils sont malades, s'épuisent en promesses pour s'assurer des soins du médecin. Ils s'excusent ensuite, sur ce que leurs fermiers ne les payent pas. Mais en voilà assez sur cet objet. Le médecin se conduira donc, comme je l'ai dit, suivant la violence ou la moindre force du mal.

De l'à-propos des consultations.

4°. Un médecin embarrassé sur l'état d'un malade, et troublé par la nouveauté d'un cas qu'il n'a point vu, ne doit pas avoir honte d'appeler d'autres médecins, pour examiner ensemble le malade, et travailler de concert à le secourir. Il arrive souvent, dans une maladie rebelle, dont le mal ne s'appaise point, que le trouble fait échapper bien des choses qui demandent la présence d'esprit. Il faut de la fermeté dans ces cas, et ne point s'effrayer. L'on regarde, comme une chose essentielle dans l'art, de rester victorieux dans une consultation, ou d'autoriser son avis en blâmant celui des autres. Je suis intimement persuadé, que jamais un médecin ne portera envie à un autre, sans se rendre méprisable. Ce n'est la pratique ordinaire que des charlatans des places, mais il est vrai que ceux-là y sont fort portés. Les consultations n'ont pas été imaginées, d'après des idées aussi fausses; puisqu'il est reconnu, en médecine, qu'avec la plus grande abondance de lumières, il y a toujours encore quelque chose à désirer.

Le médecin doit inspirer

5°. Après les trois points dont je viens de parler (1),

(1) N°. 2, n°. 3 et n°. 4.

du courage aux malades

en voici un qui caractérise le médecin initié dans l'art. C'est de savoir encourager les malades, et de les empêcher de se troubler l'esprit, durant le temps qu'ils ont à passer, avant d'arriver au rétablissement de la santé. Les alarmes du malade sont chose très-nuisible ; et le médecin qui sait les prévenir ou les arrêter, n'est pas peu utile. Combien de malades abrègent eux-mêmes leur vie, en se laissant accabler de leur mal. Lors donc qu'on est chargé de soigner un malade, on gagnera sa confiance, en lui montrant que notre art consiste à suivre la nature, non à en faire une nouvelle. Si l'on prend une autre voie, on se verra bientôt frustré. En effet, la santé de l'homme est un état donné par la nature, laquelle n'emploie point d'agens étrangers, mais une certaine harmonie entre le souffle (1), le chaud et l'élaboration des humeurs. Elle travaille toujours à faire concourir pour la santé, et les alimens, et le jeu de toutes les parties du corps ; à moins qu'il n'y ait quelque vice de naissance dès le commencement. Mais s'il en survient un, quelque petit qu'il soit, le médecin doit alors faire ses efforts pour rétablir les choses dans leur premier état : tout dérangement est contre-nature, lors même qu'il survient lentement.

Le médecin doit fuir le luxe, et les discours recherchés.

6°. Il faut, pour la décence dans l'art de guérir, éviter l'affectation à se frotter la tête avec des mouchoirs. Les parfums sont inutiles aussi. Une parure recherchée ne manque point d'exciter la raillerie :

(1) Voyez le traité, des vents, n°. 2 et suiv.

il faut, à la vérité, de la propreté pour la décence. L'amour de la propreté est comme une espèce de maladie. Le mal est petit, tant qu'elle est bornée dans d'étroites limites. Elle devient dangereuse, si elle acquiert trop d'étendue. Je ne veux donc point vous ôter la bonne grâce, le médecin en a besoin. Mais ce qui lui importe véritablement, c'est de connoître le rapport qu'ont entre eux les organes du corps, les signes qu'ils donnent, et les choses de cette espèce. Si dans une assemblée vous voulez tenir de beaux discours, je ne crois point que cela soit fort glorieux : n'allez pas du moins vous autoriser des passages des poëtes ; les citations de cette sorte décèlent la paresse et l'ignorance de celui qui les fait, loin de prouver sa science. Car, toute recherche est blâmable, fût-elle le fruit d'un grand travail, lorsqu'elle n'a point un rapport direct au but qu'on doit se proposer. Cela est vrai, sur-tout dans la médecine, qui fournit seule des raisons, qui par elles-mêmes ont assez d'attrait. Ne ressemblez point au frélon qui fait beaucoup de bruit, et point d'ouvrage.

Le médecin doit avoir étudié la médecine dès sa jeunesse.

7°. Je plains les médecins qui se sont mis tard à étudier notre art. Il est tel, que la connoissance de ce qu'on voit par soi-même, ne suffit pas. Il y faut la connoissance du passé. Or, comment leur mémoire pourra-t-elle se charger de tout ce qu'il y a à apprendre dans la tradition ? Ils tombent donc dans un abîme d'infortune. Ils finissent par se mettre peu en peine de la justesse des définitions, et de la vérité de leurs promesses. Ils abondent en

sermens, dont ils prennent les dieux à témoins, et en discours, dans lesquels ils louent perpétuellement leurs lectures; comme s'ils vouloient instruire les amis du malade, qui, effrayés de son état, s'y *rendent en foule, pour savoir ce qui sera ordonné*. Toutes les fois que je me trouverois appelé avec ces gens, je n'entrerois point dans un raisonnement sur la maladie à soigner, mais je leur demanderois promptement le remède. Car, ils peuvent avoir quelque connoissance de ce qui est à faire : mais comme ils sont essentiellement dépourvus de science, je ne voudrois entendre que leur pratique, qui peut être utile; et je rejetterois les connoissances qu'ils affectent des principes de l'art. On ne sauroit d'autre part connoître à fonds, l'étendue des principes de la médecine, sans être constamment, et depuis long-temps, versé dans la pratique. On peut donc laisser parler ceux qui passent pour les posséder : mais il reste à les examiner de près, avant de les laisser agir.

Il faut une certaine sévérité dans le régime.

8°. Une diète sévère, pourvu qu'elle ne soit pas trop longue, augmente l'appetit des malades. L'indulgence prolonge la maladie. Quel mal n'y auroit-il point à accorder à un aveugle tout ce qu'il demanderoit, et souvent même ce qu'il demande comme l'uniqne grâce.

Quelques vérités détachées, dont certaines peuvent être regardées comme des Aphorismes en médecine.

9°. Il faut éviter les changemens subits de l'air.

10. Dans la grande jeunesse, tout est agréable; c'est le contraire, dans la vieillesse.

11. La difficulté de se faire entendre en parlant, peut venir des suites d'une maladie, ou du vice des

oreilles des autres, ou d'une précipitation à prononcer autre chose avant d'avoir fini. Ce défaut, quand il ne provient pas de quelque grande maladie, arrive souvent à ceux qui cultivent les sciences.

12. La jeunesse tient lieu quelquefois de remède, dans de légères affections.

13. La persévérance de la maladie dans le même état, est une preuve qu'elle sera longue.

14. Les maladies se terminent par des crises.

15. Il faut peu de chose pour guérir, à moins que le mal n'ait attaqué quelque partie essentielle.

16. Comme on souffre quelquefois du mal des autres par sympathie ; de même certains maux causent des affections sympathiques (1), provenant de douleurs situées ailleurs.

17. Il faut de la complaisance envers ceux qui sont dans de grands maux.

18. Le grand bruit incommode, sur-tout dans les maux violens.

19. Il est utile d'ordonner une habitation saine.

---

(1) Le texte très-concis est ici un peu équivoque, et même obscur.

DES CRISES,

C'EST-A-DIRE

DES JUGEMENS DES MALADIES.

CE Traité, qui est le troisième dans la seconde section de Foës, est écrit aphoristiquement, ainsi que le premier livre des prédictions dont M. Lefebvre-Villebrune a donné une nouvelle traduction, publiée avec celle qu'il a fait des pronostics. On trouvera le premier livre des prédictions, placé d'après la division de Foës, à la suite du traité des jours critiques.

Il seroit impossible de présenter sommairement en marge tous les objets, dont il est question dans chacun des divers numéros des divisions, que j'ai cru devoir faire à ce Traité, et au premier des prédictions; sans charger extrêmement les marges. Cela fait que je me suis borné, pour les notes marginales de ces deux Traités, à quelques points qui paroissent les plus essentiels.

1°. LES signes des crises qui doivent dans peu se terminer à bien, sont les mêmes que ceux de la santé.

Sur les sueurs.

2°. Les meilleures sueurs sont celles qui arrêtent promptement les fièvres, qui arrivent aux jours critiques, et qui délivrent absolument de la fièvre. Elles sont bonnes aussi, lorsque, coulant de tout le corps, elles rendent le mal plus supportable. Celles qui ne produisent aucun de ces effets, ne sont pas utiles.

Sur les selles.

3°. Les déjections doivent s'épaissir, quand la maladie va vers la crise (1). Qu'elles soient un peu jaunes et point trop puantes. Il est bon aussi, qu'il y ait des vers.

(1) Voyez le n°. 10.

4°. La meilleure des urines est celle qui dépose un sédiment blanc et uni, jusqu'à ce que la maladie soit jugée. C'est signe qu'il n'y a point de danger, et que le mal ne sera pas long. Sur les urines.

5°. Si la maladie cesse la sueur venant, et qu'on observe dans l'urine un sédiment blanc, la fièvre, dans ce cas, revient le même jour, et se juge sans danger, le cinquième jour, définitivement.

6°. Chez ceux qui doivent guérir dans peu, cela se manifeste par de très-grands signes. Ils sont sans douleur, tranquilles, dorment bien pendant la nuit, et le reste à l'avenant d'un bon état.

7°. Ceux qui, dès les premiers jours, souffrent beaucoup, et dont le mal augmente fort le quatrième et cinquième jour, ceux-là sont délivrés de la fièvre, le septième. Sur le temps des crises.

8°. Les fièvres se jugent les mêmes jours numériquement, auxquels les malades meurent ou échappent. Lorsqu'elles sont douces, et que leurs signes sont bons, elles finissent le quatrième, ou même plutôt. La première période finit donc ainsi ; la seconde va jusqu'au septième ; la troisième, jusqu'au onzième ; la quatrième, jusqu'au quatorzième ; la cinquième, jusqu'au dix-septième ; la sixième, au vingtième jour. Cet ordre de maladies aiguës qui procède de quatre en quatre, et s'étend jusqu'à vingt, ne comprend pas de jours parfaits, et ceci ne doit pas se compter à la rigueur. Les années elles-mêmes, et les mois, ne quadrent pas parfaitement avec leurs divisions en jours.

9°. Dans les fièvres ardentes, les meilleurs signes

sont ceux qui sont décrits dans l'état des gens sains.

10. Les excrémens qui ont peu de consistance, annoncent la délivrance dans trois jours ; s'ils sont plus épais, c'est pour le lendemain ; s'ils sont bien épais, c'est pour le jour même.

11. Dans les fièvres ardentes, si le septième jour il survient une jaunisse, c'est signe de sueurs. En général, ces maladies ne tendent par elles-mêmes, ni aux sueurs, ni à aucune autre excrétion. Elles guérissent par violence. Le chaud se retirant, et l'humidité survenant, il se fait une crise ; et il arrive quelque évacuation par les urines ou par les selles, ou une hémorragie par les narines, ou un flux abondant d'urines ou de sueurs ; à raison de la grande humidité, ou bien un vomissement ; les femmes ont, de plus, la voie des règles. Tout ceci fait crise, ou même ce qui en approche ; mais alors les crises sont moins marquées, et différentes de celles que je viens de dire.

Fièvres ardentes passant à la lipyrie, ou à l'épiale. Avec ce que les jaunisses ont de relatif aux crises.

12. Quand il arrive un ictère dans la fièvre ardente, le septième jour ou après le septième, avec grande inquiétude et avec des crachats abondans, (ceci, du reste, s'applique aux autres espèces de fièvres, tout comme à l'ardente), si la fièvre ne se relâche point après ces signes, c'est une marque qu'au lieu des crises annoncées ci-dessus, on verra un abcès dans quelque grosse tumeur, ou de violentes douleurs à raison de l'abcès, ou quelque colliquation d'humeurs produite par le chaud.

13. Les crises et les rémissions dans la fièvre ardente, annoncent qu'elle sera longue. Si la maladie

est violente, la mort s'ensuit pour l'ordinaire. Les autres fièvres ardentes (1) *qui n'ont point ces rémissions*, sont moins dangereuses, et se terminent le septième ou le quatorzième jour. Elle se termine aussi en lipyrie (2), et dure, d'ordinaire, quarante jours, passant à l'épiale. La lipyrie a des symptômes qui prennent et quittent le même jour, avec de grands maux de tête. Quand la lipyrie ne finit point dans les quarante jours, qu'il y a des douleurs de tête et du délire, insistez sur les purgations. Mais de quelque manière que finisse la fièvre ardente, si la jaunisse survient, il n'est pas ordinaire que les sueurs retournent, ou qu'elle se termine d'autre manière que par le recouvrement de la santé.

14. La fièvre tierce se termine ordinairement en sept périodes.

15. Chez ceux qui ont des fièvres fortes, si la jaunisse survient le septième jour, ou le neuvième, ou le quatorzième, c'est bon, pourvu qu'il n'y ait pas

---

(1) Ce numéro me paroît très-embarrassant et obscur.

(2) Quoique les mots *lipyria* et *epialus* soient assez communs dans les ouvrages des médecins modernes qui ont écrit en latin, et qui les ont pris des Grecs, je pense qu'on n'est pas assez fixé sur leur parfaite signification, pour pouvoir les rendre en d'autres termes consacrés par les Français, à désigner telle ou telle espèce de fièvre. Cela m'a déterminé à les conserver dans ma traduction, d'autant plus qu'on auroit, je crois, bien de la peine à trouver comme un caractère propre à aucune des fièvres que nous connoissons aujourd'hui, ce qui est dit en cet endroit de la lipyrie et de l'épiale. On peut joindre ici la note sur le n°. 3 du traité *des airs, des eaux et des lieux.*

de dureté à l'hypocondre droit, sinon c'est douteux.

16. Les maladies aiguës se jugent ordinairement en quatorze jours.

Sur les sueurs.

17. Dans les fièvres, les sueurs jugent la maladie, si elles arrivent le troisième jour, et le cinquième, et le septième, et le neuvième, et le onzième, et le quatorzième, et le vingt-unième, et le trentième. Si elles n'arrivent point ces jours, elles présagent bien du travail.

Sur les urines.

18. La coction dans les urines qui se cuisent peu à peu, et qui sont cuites aux jours critiques, termine la maladie. Il faut comparer ce qui les concerne, à ce que nous voyons dans les plaies. Si les plaies se purgent par un pus blanc, c'est signe de prochaine guérison. Si, au contraire, il est trouble, sanieux, elles prennent une mauvaise tournure. Tirez même présage des urines. Si, après le travail de la crise, elles deviennent claires, il faut examiner la cause qui a occasionné la maladie; et si les urines continuent d'être claires durant qu'elle s'appaise, ou même qu'elle a disparu, croyez que la maladie ne se terminera pas, quoique même les autres signes soient tels qu'il convient.

19. Si dans le mal de tête la fièvre survient, et si le mal persiste lorsque la fièvre s'appaise, elle n'est point critique. *Elle n'annonce rien pour la guérison du mal de tête.*

Des crises lentes.

20. Bien des signes d'une crise lente, tendante vers le bien, sont les mêmes que ceux de la santé.

21. De petites élévations molles aux hypocondres,

sans douleur, et qui cèdent au tact, rendent la crise longue, mais moins fâcheuse, que si les tumeurs étoient différentes. Il en est de même des tumeurs qui se font dans d'autres parties du ventre.

22. Les urines qui ne sont pas claires quand on les rend, quoique le sédiment en soit blanc et uni, annoncent que la crise sera plus longue et moins sûre que lorsque l'urine est bonne. Si elles sont rougeâtres et le sédiment rougeâtre aussi, quoique doux, la crise sera encore plus longue, mais très-salutaire.

23. Toutes maladies goutteuses, sans inflammation, se terminent en quarante jours. Tout s'y montre comme dans une crise lente qui tend à guérison. Si elles vont à la mort, la crise est d'un jour et une nuit.

24. Les signes de la foiblesse, sont les mêmes que ceux qui surviennent après avoir pris un remède purgatif; trouble dans le ventre, avec évacuations par haut et par bas, anxiétés, et autres symptômes semblables. Ces signes doivent disparoître dans vingt-quatre heures; sinon, regardez-les comme mortels.

25. De toutes les sueurs, les plus mauvaises sont les froides qui se font autour du cou. Elles annoncent, et longueur de maladie, et mort.

26. Les déjections de plusieurs couleurs durent véritablement plus long-temps que les noires, et que les autres qui sont mortelles; elles sont néanmoins funestes. On y remarque des filamens, des morceaux de membranes, du sang, du verd, du noir, et cela quelquefois tout ensemble, d'autrefois séparé.

27. L'urine qui tantôt est claire, et qui tantôt dé-

pose un sédiment blanc et égal, persiste dans cet état pendant plus de temps, que ne dure celle qui est bonne. Si elle est rousse et claire durant long-temps, il est à craindre que le malade ne puisse pas suffire, jusqu'à ce qu'elle soit cuite ; lorsque les autres signes sont à la vie, craignez quelque dépôt dans les parties au-dessous du diaphragme.

28. Dans les fièvres, les urines changeantes désignent la durée du mal, et le malade affoibli se trouvera nécessairement tantôt pire, tantôt mieux.

29. Si les urines sont d'abord inégales, et deviennent épaisses, de claires qu'elles étoient, puis redeviennent claires et persistent, la crise est difficile et point sûre.

30. Les sueurs froides avec fièvre aiguë, sont mortelles ; si la fièvre est plus douce, elles désignent longueur du mal.

31. Dans le corps, là où il y a tantôt chaud, tantôt froid, là est le mal.

32. Quand le corps tantôt se refroidit, et tantôt se réchauffe, avec changement de couleurs qui se succèdent l'une à l'autre, le mal sera long.

33. Si, lorsque la sueur survient dans les fièvres, le mal ne diminue pas, mauvais signe ; car cela sera long, et il y a surabondance d'humeurs.

34. Les sueurs froides, survenant dans la fièvre, annoncent qu'elle sera longue.

La sueur copieuse coulant sans cesse chez celui qui se porte bien, annonce quelque maladie ; moins si c'est en été, davantage dans le temps froid.

35. Les excrémens qui sortent par l'organe qui leur

leur est consacré, laissez-les sortir ; s'ils déposent comme des raclures, et qu'il y en ait peu, la maladie est légère ; s'il y en a beaucoup, elle est considérable. Dans ce cas, il est bon de laver le ventre (1).

36. Toutes les fois que dans les déjections du ventre, il y a de la bile noire, si elle abonde, le mal est grand ; s'il y en a peu, il est moindre.

37. Lorsque les veines battent, que le front est tendu, que les hypocondres sont élevés, point souples, la maladie est longue et ne se terminera pas sans convulsion ou hémorragie abondante du nez, ou douleurs violentes.

38. Et les soubresauts dans les mains, sont des signes de fièvre très-longue, ou de crise prochaine, tendant à un état pire, d'ordinaire à la mort.

39. Ceux qui doivent mourir dans peu de temps, ont, dès le commencement, les symptômes très-violens. La respiration est laborieuse. Ils ne dorment point la nuit, et tous les signes annoncent le danger.

40. Dans la fièvre continue, si le mal augmente le quatrième jour et le septième, et s'il n'est pas jugé le onzième, c'est ordinairement funeste.

41. Tous ceux qui tombent dans le tétanos, périssent en quatre jours ; s'ils échappent le quatrième, ils se sauvent.

42. Dans les fièvres ardentes, si, au cinquième jour, la jaunisse et le hoquet surviennent, il arrive des rechutes mortelles.

---

(1) Cet endroit, s'il paroissoit obscur, s'expliqueroit par l'aphorisme soixante-neuvième, livre septième.

43. Lorsque sans fièvre il y a des insomnies obstinées, ou un sommeil très-agité, le corps s'affoiblit; ou il survient des douleurs dans les membres.

44. Toutes les fois que la fièvre s'arrête sans signes critiques, aux jours non critiques; et même lorsque la sueur survient à la fin de la fièvre, quoique l'urine fasse un dépôt blanc, si en sortant elle est rousse, attendez-vous au retour de la fièvre, le jour même: mais ces retours sont sans danger, et se jugent le cinquième jour.

45. Si, après la crise, l'urine en sortant est rouge, et si elle dépose un sédiment rouge, on tombe en rechute de la fièvre, le même jour; et peu se sauvent.

46. La rechute de la fièvre ardente, amène ordinairement la sueur, sur-tout si elle doit durer autant que la première maladie. La fièvre reprend même souvent une troisième fois, à moins que la rechute ne se termine un jour impair; que de plus, les urines soient cuites; qu'il en soit de même des autres signes *qui doivent s'être montrés pareillement à des jours impairs;* et qu'enfin, la rechute soit venue dans un jour critique.

47. Si l'urine est épaisse, blanche, telle que celle qui, au quatrième jour, préserve des dépôts (1) dans les fièvres avec de grandes lassitudes, il survient quelquefois, au quatrième jour aussi, une hémorragie du nez, qui ne termine pas la maladie. La guérison se fait en rendant du pus.

48. Les hémorroïdes qui fluent, sont un bien pour

(1) Voyez le soixante-treizième aphorisme, livre quatrième.

les malades d'un tempérament atrabilaire, qui sont dans la frénésie.

49. Ceux qui, à la fin d'une maladie, tombent dans la manie, sans autre cause, en sont délivrés s'il leur survient des douleurs aux pieds ou à la poitrine. Si ces douleurs ne viennent point, on perd la vue, quand la manie finit.

50. Ceux qui ont un embarras dans la parole, qui les oblige à répéter le même son, sans être maîtres du mouvement de leurs lèvres, en guérissant de cet état tombent dans l'empyème.

51. Une violente douleur dans les parties inférieures, se guérit par la surdité, ou par une abondante hémorragie du nez.

52. Une épilepsie, dont les accidens sont fréquens, se guérit par la manie.

53. Quand dans la fièvre ardente il survient des douleurs à l'ischium, ou des distorsions d'yeux, ou perte de la vue, ou tumeur aux testicules, ou gonflement aux mamelles, c'est guérison ; comme aussi, s'il survient hémorragie du nez.

54. Dans la fièvre ardente, le froid survenant est un indice de sueur.

55. Les tremblemens dans la fièvre ardente, finissent avec le délire.

56. Toutes les fois que dans les fièvres, la surdité qui survient, ne termine pas la maladie, on tombe nécessairement dans la manie ; mais en on guérit par l'hémorragie du nez, par des selles bilieuses, ou par la dyssenterie, ou par des douleurs à l'ischium ou aux genoux.

57. Le froid qui survient après la fièvre, la termine (1).

58. Quand on a des douleurs subites avec des élévations aux hypocondres, et qu'il survient des violentes douleurs aux fausses côtes, elles finissent avec la saignée ou la purgation par bas ; car la fièvre ne s'établit pas fortement dans des parties affoiblies.

59. Dans l'hydropisie, l'écoulement des eaux, au moyen des veines par les urines ou par les selles, est guérison.

60. Dans la leucophlegmatie, une violente diarrhée est guérison.

61. Ceux qui, avec une longue diarrhée, sont atteints de la toux, ne sont délivrés que lorsqu'il leur survient de vives douleurs aux pieds.

62. S'il se prépare quelque changement dans la nature du mal, le malade n'ayant pas de diarrhée, et ses envies d'aller n'aboutissant qu'à des vents, c'est signe qu'il n'y a pas d'humeurs ; et vous verrez prospérer ce que vous donnerez aux malades dans cet état.

63. Dans la passion iliaque, donnez beaucoup de vin, pur, et peu-à-peu, jusqu'à ce que le sommeil ou un mal de jambes arrivent.

64. La dyssenterie arrête la fièvre. L'éjection de pus par les oreilles ou les narines, arrête les maux de tête dans les maladies.

Il s'agit ici de l'apoplexie.

65. Ceux qui, en santé, tombent subitement dans des maux de tête, qui perdent subitement la parole,

(1) *La termine.* Cela veut dire, vraisemblablement, que le froid suspend la violence de la fièvre.

et qui ronflent, meurent dans les sept jours, si la fièvre ne survient.

66. Dans les maux de tête, appliquez les ventouses aux parties supérieures affectées. S'il survient des douleurs à l'ischium, ou aux genoux, ou une grande oppression; quel des trois qui arrive, les maux de tête s'arrêtent.

67. Dans les ophtalmies, être pris de la diarrhée, c'est bon.

68. Dans le spasme ou le tétanos, la fièvre qui survient termine le mal.

69. Dans la fièvre, le spasme qui survient, l'arrête le même jour, ou le lendemain, ou le troisième jour.

70. Quand on a le spasme aux mains et aux pieds, on est menacé de manie.

71. Quand il y a des pulsations aux veines des mains, que le front est tendu, les hypocondres durs et élevés, la maladie sera longue, mais sans spasme (1).

DES JOURS CRITIQUES.

Nous laissons à ce Traité sa dénomination usitée; mais le vrai titre est de ce qui a rapport aux crises. On y trouvera de brièves descriptions assez bien faites d'un petit nombre de maladies, notamment de la péripneumonie, avec la manière dont elles se terminent.

1°. Je regarde comme une grande partie de l'art, de savoir se bien préparer à observer, d'après ce qui nous a été transmis; car celui qui en est instruit, et qui en

(1) Ceci paroît contraire au n°. 37; et Foës n'en donne point la traduction. On peut cependant concilier les deux passages.

use à propos, me paroît ne pouvoir pas faire de grandes fautes dans l'art. Or, il faut connoître exactement la constitution des saisons, et celle des maladies en général; pour chaque maladie séparément, ce qu'il y a de bon, et ce qu'il y a de mauvais, tant dans sa nature générale qu'en elle-même; pour les signes, ceux qui annoncent la durée du mal, et ceux qui présagent le danger. Quant à la durée, tout ce qui s'y manifestera : si la maladie est aiguë, tout ce qui peut mener à la mort.

Peinture d'un état qui annonce la guérison

2°. Il faut connoître l'ordre successif de ce qui concerne les crises, afin de l'observer; l'on en tire de quoi faire des prédictions. On en tire aussi des règles, pour connoître en quoi doit consister le régime des malades, et quand, comment, avec quoi il faut les traiter. Le premier et le plus grand de tous les signes que le malade survivra, c'est que la maladie et tout ce qui y a rapport, ne soit pas contre sa nature; car ce qui vient en conséquence des lois naturelles, n'est pas mortel. Le second, c'est que la saison concoure avec la maladie. La nature de l'homme n'est pas elle seule plus forte que celle de l'univers. Observez ensuite la figure du malade, si elle est sèche; les veines des mains et celles des angles des yeux, si elles sont en repos, tandis qu'auparavant elles ne l'étoient point; la voix, si elle devient plus foible, et plus douce; la respiration, si elle est longue et point élevée; dans ces cas, la maladie se calmera le jour suivant. Il faut donc regarder attentivement à ces choses, qui ont rapport aux crises. Ayez encore égard à la ligne longitudinale de la langue, si elle est humectée

Examen de la langue.

de salive blanche, de même que la pointe, ou si elle l'est moins. Lorsque ces signes favorables sont peu sensibles, le changement en mieux n'arrivera que le troisième jour. S'ils sont bien sensibles, c'est pour le lendemain ; s'ils le sont très-fort, c'est pour le jour même. Observez le blanc des yeux, il se ternit nécessairement, quand le mal est violent. Lors donc que le blanc des yeux est brillant, c'est signe de santé ; s'il l'est moins, elle approche lentement ; s'il l'est beaucoup, elle se hâte.

Peinture de l'état fâcheux de certaines maladies aiguës.

3°. Les maladies aiguës proviennent de la bile qui se précipite au foie, et se porte à la tête. Voici donc ce qui arrive. Le foie se gonfle et s'applique au diaphragme, à raison de son augmentation de volume. Aussitôt il survient des douleurs de tête sur-tout aux tempes, et aux oreilles ; l'ouïe diminue, et souvent la vue s'obscurcit ; le frisson et la fièvre arrivent. Ce sont là les altérations qu'on remarque au commencement, tantôt plus tantôt moins. A mesure que le temps de la maladie s'écoule, et que le travail dans le corps est plus grand, les prunelles des yeux errent et s'obscurcissent. Si vous *présentez le bout* du doigt aux yeux du malade, il ne s'en aperçoit point, parce qu'il ne voit plus. Vous le reconnoîtrez, à ce qu'il ne clignote point à l'approche du doigt. Quand il voit, il arrache des fétus des linges, les prenant pour des insectes ; et à mesure que le foie s'applique davantage au diaphragme, le malade tombe entièrement dans le délire. Il croit voir des serpens et toute espèce de bêtes féroces ; il croit voir des soldats armés et se battre avec eux ; il tient les mêmes

propos que s'il les voyoit réellement ; il veut sortir, il menace ceux qui l'en empêchent ; s'il se leve, il ne peut soulever ses jambes, et il tombe ; ses pieds sont toujours froids ; quand il dort, il s'agite et voit dans ses songes des choses horribles. Nous le connoissons, parce qu'il s'éveille en sursaut, épouvanté. Quand il revient à lui, il raconte ses songes qui sont analogues à ce que nous lui voyons faire, et lui entendons dire. Tel est son triste état. Il perd quelquefois la parole pendant vingt-quatre heures. La respiration est haute, fréquente ; il y a des passages subits du délire à la raison. Si quelqu'un l'interroge, il répond sagement, il entend tout ce qu'on lui dit : et il retombe ensuite bientôt dans les mêmes accidens. Cet état arrive sur-tout dans les maladies occasionnées par de longs voyages ; si on a parcouru des lieux déserts ; et autrement aussi.

Du tétanos et opisthotonos.

4°. Il y a deux ou trois espèces de tétanos. Quand il survient à la suite d'une blessure, les machoires se serrent comme du bois, on ne peut ouvrir la bouche. Les larmes coulent abondamment de yeux ; ou bien ils se retirent en dedans. Le dos est roide. On ne peut fléchir, ni les jambes, ni les bras, ni l'épine. La boisson et les alimens qu'on avoit avalés auparavant, ressortent par le nez. Dans l'espèce appelée opisthotonos, les accidens sont les mêmes ; et il a lieu, lorsque les tendons de derrière le cou sont pris, à raison d'une esquinancie, ou des affections de la luette et des autres parties du gosier, qui tombent en suppuration. Le spasme arrive aussi quelquefois, dans des fièvres qui attaquent la tête.

Celui qui provient des blessures se porte, comme l'opisthotonos, aux parties postérieures : la douleur roidit le dos et étrangle la poitrine. Les tiraillemens sont si violens qu'on a peine à contenir le malade, et à empêcher qu'il ne tombe du lit.

La fièvre ardente.

5°. La fièvre ardente ne vient pas en la manière que nous venons de dire pour le tétanos. Sa nature se montre d'abord telle, qu'on y reconnoît nécessairement un grand feu. On commence par une soif violente et une grosse fièvre, la langue se gerse, devient âpre et sèche. Sa couleur est d'abord naturelle, puis elle noircit : et si elle noircit dans le commencement, les crises seront plus promptes : si c'est lentement, elles seront tardives.

La sciatique.

6°. Les sciatiques arrivent d'ordinaire à raison de ce qu'on aura long-temps supporté le soleil, les cuisses étant exposées à son ardeur ; et l'humeur des articulations se sera déssechée par la chaleur.

Le signe de ce dessèchement et de l'épaississement, est que le malade ne peut ni se tourner, ni mouvoir les membres, à cause de la douleur des articulations, et d'une adhésion dans les vertèbres. La douleur la plus forte est aux lombes inférieures, aux vertèbres qui sont près de l'ischium, et aux genoux. Elle se fait sentir souvent aux aines, et aux cuisses. Quand on lève le malade, il ne peut se remuer. La violence extrême du mal lui arrache des cris, quelquefois il tombe dans des convulsions. Le froid survient avec des tremblemens et la fièvre. La sciatique procède de la bile. Elle procède aussi du sang. Il y a, du reste, dans tous les maux douloureux quelques ressemblances.

Quelquefois le tremblement du froid, et la fièvre sont médiocres. Il faut cependant y avoir égard.

L'ictère aigu. 7°. Il y a un ictère aigu et qui tue promptement. Toute la peau est couleur d'écorce de grenade ; elle tire sur le verd comme la peau des lézards verds. Le sédiment des urines est à peu-près de même couleur, roux comme les orobes : le frisson et la fièvre sont médiocres. Quelquefois le malade ne peut supporter aucune couverture. Il sent le matin des morsures à l'intérieur, comme si l'on y passoit des racloirs, quoiqu'il n'ait pas de nourriture dans les entrailles ; et elles font ordinairement du bruit. Lorsqu'on veut le lever ou lui parler, il se fâche. La mort survient communément en quatre jours. S'il les passe, il guérit.

La péripneumonie. 8°. La péripneumonie est ainsi. Fièvre forte, respiration fréquente, expiration chaude, anxiétés, foiblesse et affaissement, avec douleur aux omoplates, à la clavicule, sous les mamelles, poids dans la poitrine, et des délires. Il arrive quelquefois, qu'il n'y a pas de douleur, jusqu'à ce qu'on commence de tousser ; mais alors la maladie est plus longue et plus dangereuse. Dans le commencement, le crachat est une salive blanche et écumeuse ; la langue est jaune : dans la suite elle noircit. Si elle est noire au commencement, les changemens sont prompts ; ils sont lents quand elle ne noircit qu'avec le temps. A la fin elle se gerse ; et si vous y appliquez le bout du doigt, il y adhère. Les changemens sont annoncés dans la péripneumonie par l'état de la langue, comme dans la pleurésie : la maladie dure quatorze jours au moins ; elle se prolonge ordinairement jusqu'à vingt

jours, et pendant ce temps la toux est fréquente. Le sang se purge par les crachats; on les rend d'abord en quantité; ils sont écumeux; mêlés de salive. Le septième et le huitième jour, lorsque la fièvre est dans toute sa vigueur, il faut que la péripneumonie s'humecte; que le crachat s'épaississe; que du moins au neuvième et dixième jour il blanchisse, et soit mêlé de peu de sang; et que depuis le douzième jusqu'au quatorzième il soit abondant, épais, semblable à du pus. Dans ceux dont la constitution est humide, le mal est violent; il est modéré dans ceux qui l'ont sèche.

9°. Quant aux jours critiques, j'en ai déjà parlé. Les fièvres se jugent le quatrième jour, le septième, le onzième, le quatorzième, le dix-septième, le vingt-unième. Il y en a d'aiguës qui se terminent le trentième, le quarantième, ensuite le soixantième. Quand la fièvre passe outre, la maladie devient chronique.

Époques des crises.

DES PRÉDICTIONS,

LIVRE PREMIER.

Ce traité est le cinquième, des sept qui composent la seconde section dans Foës. Il y est intitulé Prædictorum Liber primus. *M. Lefebvre-Villebrune, dont j'ai déjà eu occasion de parler, dans l'avis à la tête des pronostics, en a donné une bonne traduction enrichie des renvois aux sentences Coaques, qui y ont du rapport. Le plan, auquel je me suis assujéti pour la distribution des divers traités, qui nous sont parvenus sous le nom d'Hippocrate, m'a obligé de séparer ce premier livre des prédictions, du second lequel a dû faire partie du premier volume de ma traduction, en me conformant à l'ordre annoncé dans ma préface.*

Or comme les lecteurs auroient pu être étonnés de trouver au commencement du premier volume, un traité intitulé second livre des prédictions, avant d'avoir vu le premier livre, cela a fait, qu'en plaçant dans le premier volume le morceau que Foës intitule Prædictorum Liber secundus, προρρητικῶν. βιβλίον. δ. *je ne lui ai donné dans le premier volume d'autre titre, que celui de prédictions. Cependant, afin de laisser au lecteur la faculté de se reconnoître dans l'édition de Foës, j'intitule celui-ci, livre premier des prédictions. Celui qui commence page 75 du premier volume, est donc ce qui fait le second livre de prédictions dans Foës.*

Présages généraux, concernant la frénésie et le délire.

1°. Ceux qui tombent dans l'assoupissement dès le commencement de la maladie, qui ont des insomnies, avec mal de tête et douleur aux lombes, aux hypocondres, au cou, sont menacés de tomber dans la frénésie. La morve qui coule de leur nez, est un signe mortel; sur-tout si ceci arrive le quatrième jour, à dater du commencement de la maladie.

2°. Les déjections rouges sont toujours mauvaises, mais principalement dans ceux-ci.

3°. La langue sèche et épaisse, est un signe de frénésie.

4°. Avec des insomnies et de l'agitation, l'urine claire, dans laquelle il se fait des nuages noirâtres, venant après les sueurs, est un signe de frénésie.

5°. Les rêves des frénétiques se rendent souvent manifestes par des gestes, et par des signes extérieurs.

6°. Le crachement fréquent, s'il s'y joint quelqu'autre signe, est un indice de frénésie.

7°. Grand feu à l'hypocondre, avec fièvre et froid, c'est mauvais; sur-tout s'il y a sueur.

8°. Le délire dans un état de grande foiblesse, est très-mauvais, comme on l'a vu dans la maladie de Thransynonthe.

9°. Les violentes frénésies jettent dans des tremblemens.

10. Le vomissement de matières vertes, dans les maux de tête, avec surdité et insomnie, sont bientôt suivis du délire.

11. Les maux de gorge dans les maladies aiguës, tels que la voix en devient grèle, petite, avec suffocation qui oblige à tenir la bouche ouverte, sans pouvoir facilement la fermer, jettent dans le délire et la mort.

12. Dans le délire, être tranquille au commencement, mais passer souvent dans l'état contraire, et cracher souvent, c'est mauvais.

13. Dans la frénésie, les selles blanches, comme celles d'Archecrate, sont mauvaises. L'assoupissement les suit.

14. Les tremblemens qui surviennent dans les vio-

lens délires que l'atrabile cause, sont de mauvais caractère.

15. Ceux qui délirent fortement, et qui, par-dessus ont la fièvre avec des sueurs, tombent dans la frénésie.

16. Les frénétiques boivent peu, sont sensibles au bruit, et sujets à des tremblemens.

17. La voix entrecoupée après un vomissement avec agitation, et le regard fixe amènent la manie. Cela arriva à la femme d'Hermodzyge ; elle mourut dans un violent délire.

18. Dans la fièvre ardente, le tintoin avec foiblesse de vue et pesanteur au front, signe de délire avec bile noire.

19. Ceux qui délirent, dont la parole est entrecoupée, ont des tremblemens dans la langue : le tremblement devient universel ; et ils tombent dans la fureur. Leur état est mortel, s'il s'y joint une extrême sécheresse.

20. Tremblement dans la langue, signe de raison qui s'aliène.

21. Selles bilieuses pures, avec écume surnageante, mauvaise chose : sur-tout lorsque la douleur des lombes et le délire précèdent.

22. Dans ceux-ci, des douleurs vagues au côté, annoncent le délire.

23. Perdre la parole et avoir le hoquet, c'est très-mauvais.

24. Perdre la parole à la suite d'une purgation, c'est très-mauvais.

25. Perdre la parole et avoir la respiration labo-

rieuse, entrecoupée, cela donne à craindre le délire.

26. Les délires furieux pour peu de chose, désignent l'atrabile.

27. Les agitations continuelles avec froid, fièvre, et sueurs dans les parties supérieures, annoncent la frénésie, comme chez Aristagore, quelquefois même la mort.

28. Les fréquens changemens dans les frénésies, sont suivis de tétanos.

29. Rendre son urine sans le sentir, c'est mortel. L'urine est-elle pareille à celle des malades, quand on en a troublé le sédiment; c'est à examiner (1). Concernant les urines.

30. Ceux dont tout le corps palpite, venant à perdre la parole, sont-ils dans un état proche de la mort? à examiner. Concernant des palpitations dans tout le corps.

31. Dans les frénétiques, le crachement fréquent avec froid, annonce le vomissement de matières noires.

32. La surdité et les urines rouges, sans sédiment, mais avec quelques nuages, annoncent le délire: l'ictère survenant, est mauvais. Un délire obscur par-dessus l'ictère, mauvais encore. Il arrive cependant que ces malades recouvrent la parole et la raison: je crois même, qu'il leur survient un cours de ventre, comme cela arriva à Hermippe, et il mourut Concernant la surdité.

33. La surdité dans les maladies aiguës pleines d'agitation, mauvais signe.

---

(1) Lisez la description de l'état du quatrième malade du premier livre des épidémies.

Concernant le délire.

34. Les délires obscurs, avec tremblement, et tâtonnement des mains pour chercher des fétus; signe certain de frénésie. On le vit dans Didymaque, à Cos.

35. L'assoupissement à la suite du froid, menace de délire.

36. Douleur à l'ombilic avec battemens; c'est bien proche du délire, mais la crise se fait quelquefois par une éruption de vents avec bruit. La douleur au gras des jambes, tient aussi au délire.

37. S'il se fait des nuages dans l'urine, après la disparition des douleurs à la cuisse, signe de délire dans ceux qui ont des bourdonnemens d'oreille.

38. Le ventre est lâche, il y a des lassitudes, des maux de tête, de la soif, de l'insomnie, un délire sourd, grande foiblesse; attendez-vous à un délire complet.

Prédictions générales.

39. Suer, sur-tout de la tête, dans les maladies aiguës, avec des impatiences, mauvaise chose; plus mauvaise encore, si l'urine est noire et la respiration précipitée.

40. Les foiblesses qui ne viennent pas à la suite des évacuations, sont mauvaises.

41. Être constipé et rendre avec effort des matières noires comme des crotes de chèvre; mauvaise chose, lorsque l'hémorragie du nez s'y joint.

42. Douleur aux lombes persévérante, avec fièvre pleine d'agitations, et sueurs, mauvaise chose. La voix tremblera-t-elle, comme cela arrive dans le froid de la fièvre? A examiner.

43. Les grands et subits changemens des extrémités,

mités, mauvaise chose. Et la soif qui quitte et reprend, mauvaise aussi.

44. Le passage de la douceur et de la modération, à la violence et à la témérité, mauvaise chose.

45. Voix aiguë, signe de tiraillement à l'intérieur vers les hypocondres.

46. La vue s'obscurcit, s'affoiblit, le regard devient fixe, le malade voit comme à travers des nuages. Mauvaise chose.

47. La voix aiguë et casse, mauvaise.

48. Le serrement des dents dans ceux qui n'ont pas coutume de les tenir serrées, funeste. La respiration suffocante, dans ce cas, est des plus mauvaises.

49. Bonne couleur avec une mine sombre, mauvaise chose.

50. Les selles qui deviennent écumeuses, et dont les matières ne sont pas mêlées, annoncent un rehaussement.

51. La suppression des urines, à la suite du froid dans les maladies aiguës, est très-mauvaise.

52. Des signes funestes, à la suite desquels on se trouve soulagé sans cause, annoncent la mort.

53. Dans des maladies bilieuses aiguës, les déjections blanches, écumeuses bilieuses, sont mauvaises; et aussi les urines qui ont ce caractère. La douleur du foie s'y joindra-t-elle ?

Concernant la perte de la parole.

54. Dans les fièvres, la perte de la parole, avec convulsions qui amènent un délire muet, est funeste.

55. La perte de la parole à la suite de grands maux, est mortelle.

Pronostics généraux.

56. Les fièvres qui proviennent des douleurs aux hypocondres, sont de mauvais caractère.

57. La soif qui finit sans cause dans les maladies aiguës, est mauvaise.

58. De grandes sueurs qui accompagnent les maladies aiguës, sont mauvaises.

59. La difficulté d'uriner est mauvaise, et aussi les efflorescences rouges ou vertes qui surnagent au-dessus de l'urine. Il est mauvais encore de la rendre en petite quantité, goutte à goutte.

60. Les vomissemens de diverses matières sont mauvais, sur-tout s'ils sont continus.

61. Des sueurs au temps critique, qui sont continuelles, et avec inquiétude, sont mauvaises; encore plus, si elles sont froides.

62. Le vomissement de matières pures, point mêlées, est mauvais.

63. Le profond assoupissement est-il toujours mauvais?

64. La perte de connoissance avec froid; mauvaise. La perte de mémoire, mauvaise aussi.

65. Après le tremblement avec froid, ne pouvoir se réchauffer, mauvais.

66. Les sueurs chaudes après le froid, mauvaises; quand il s'y joint une douleur de côté brûlante, et que le froid survient de nouveau; cela est mauvais aussi.

67. Les frissons avec le chaud, annoncent du danger. Le visage enflammé avec des sueurs et des frissons dans le dos, sont des avant-coureurs de convulsions.

68. Ne pouvoir dormir, à la suite des sueurs, et retomber dans le chaud, mauvais état.

69. Tournement d'yeux, avec des douleurs des lombes qui répètent, mauvais.

70. Douleurs de poitrine, avec sueurs et assoupissement, mauvais. La fièvre ardente survenant amène promptement la mort.

71. Le malade vomit de matières noires, il refuse la nourriture, il est dans le délire, il a une légère douleur au pubis, sa mine est féroce, il ferme les yeux. Ne lui faites point de remèdes, car son état est mortel. Ni à ceux qui s'enflent, qui ont de vertiges ténébreux, des foiblesses quand ils se remuent, qui refusent la nourriture, dont la pâleur est extrême. Ni à ceux qui sont dans l'assoupissement avec fièvre, et brisement de tout le corps. Car leur état est mortel.

72. Douleur au cardia, avec tension aux hypocondres et mal de tête; ceci est de mauvais caractère; et la respiration y est intéressée; meurent-ils promptement? Comme il arriva à Dysode. Il lui survint des urines fermentées (1) et fort rouges.

73. La douleur du cou est mauvais signe dans toute fièvre; très-mauvais lorsqu'on craint que le malade ne tombe dans la manie.

74. Les fièvres comateuses, celles avec brisement de tout le corps, celles qui troublent la vue, celles qui jettent dans une insomnie continuelle, celles qui

(1) *Fermentées.* Faut-il entendre ceci des urines tendant à la putréfaction? Gallien, l'entend des urines, qui étant gardées se gonflent et augmentent de volume dans peu de temps.

sont accompagnées de sueurs, sont toutes de mauvais caractère.

Présages de suppression d'urines.

75. Des frissons fréquens dans le dos, quittant et prenant brusquement, qui incommodent fortement, annoncent une suppression d'urines douloureuse.

Continuation de pronostics généraux.

76. Les fièvres avec agitation et anxiété, sans vomissement, qui ont des paroxismes, sont mauvaises.

77. Froideur et roideur, signes mortels.

78. Éjection de peu de matières bilieuses, sans le sentir, quand on a sa connoissance, comme cela arrive dans le flux hépatique, mauvais signe.

Concernant les vomissemens d'un peu de bile, suivis d'hémorragie.

79. Des vomissemens de peu de matière bilieuse, sont mauvais, sur-tout s'il y a insomnie obstinée. L'hémorragie du nez survenant, est mortelle.

Concernant la suppression des lochies.

80. Si les lochies, après les couches, s'arrêtent avec fièvre et douleur aiguë au côté, il survient un délire mortel.

Concernant les fréquentes déjections dans les fièvres ardentes.

81. Dans les fièvres ardentes, si à de fréquentes déjections aqueuses et bilieuses, avec de légers sentimens de froid, il se joint des tournemens d'yeux, c'est un mauvais signe, sur-tout, s'il y a assoupissement sans sommeil.

82. Y a-t-il douleur, qui des lombes aille au cardia, avec fièvre, frissons et vomissement d'eaux claires en quantité? avec délire, perte de la parole, vomissement de matières noires? la mort est proche.

83. Dans l'apoplexie subite, s'il survient une petite fièvre qui dure long-temps, elle est mortelle. Cela arriva au fils de *Numenius*.

84. Les yeux fixes dans les maladies aiguës, mauvais signe.

85. La fièvre est avec agitation extrême, sans vomissement ; il y a douleur aux lombes ; le délire est violent ; doit-on croire qu'il surviendra des déjections noires ?

86. La douleur de gosier, avec étranglement, agitation, suffocation, est très-sinistre.

87. Ceux qui prennent la respiration, avec le bruit des gens qu'on étrangle, tandis que l'articulation des deux premières vertèbres n'est pas dérangée, continuent jusqu'à la mort de respirer, comme si quelqu'un les étrangloit.

88. Douleurs de tête avec stupeur et délire, constipation, regard féroce, visage rouge, signes précurseurs de l'opisthotonos. Signes précurseurs de l'opisthotonos.

89. Le froid avec tremblement, avec tournement d'yeux, avec fièvre et grande inquiétude, c'est mortel ; l'assoupissement chez ceux-ci est mauvais. Continuation de pronostics généraux.

90. Dans les fièvres, la douleur aux hypocondres, avec perte de la parole, est de mauvais caractère, quoique les sueurs la diminuent. Dans ce cas, la douleur passant à l'ischium, avec fièvre ardente, quoique le ventre se lâche, est funeste.

91. Ceux qui dans les fièvres perdent la parole avec tremblement après la crise, et qui tombent dans l'assoupissement, meurent.

92. Ceux qui ont une châleur ardente, un délire obscur avec assoupissement, dont les hypocondres ne se soutiennent pas dans le même état, dont le ventre est enflé, qui ne veulent pas prendre de nourriture, qui suent, sont-ils menacés d'oppression ? Et s'ils rendent *dans les urines* des matières qui res-

semblent à la semence, le hoquet surviendra-t-il ? L'urine écumeuse les soulage, et leur ventre se lâche.

93. Lorque dans l'état comateux on rend des matières écumeuses, la fièvre rehausse fortement.

94. Ceux qui, avec mal de tête, perdent la parole, suant et ayant la fièvre, dont le ventre se lâche sous eux, seront malades longuement ; qu'ils soient pris d'un froid violent avec tremblement, cela n'est pas funeste.

95. Il y a tremblement des mains, douleur de tête, de cou, surdité ; les urines sont noires. Attendez-vous à des déjections noires ; et craignez l'évènement.

96. La perte de la parole avec prostration de forces, est funeste.

97. La douleur de côté, avec des crachats bilieux disparoissant sans raison, sera suivie de délire.

98. Dans le cas de douleurs de cou, avec état comateux, sueurs et ventre tuméfié ; si par l'effet des remèdes le ventre est purgé de matières non bilieuses ; le malade, supposé qu'il réchappe, languira long-temps. Les selles non bilieuses sont-elles utiles dans ce cas, et propres à dissiper la tuméfaction du ventre ?

99. Dans la tension du ventre, que les remèdes lâchent, s'il s'élève subitement, il y a quelque chose de convulsif ; comme on le vit chez le fils d'Aspasius. Le froid avec tremblement survenant alors est mortel. Le spasme vint après l'enflure. La maladie fut longue, et il se jeta sur la bouche des matières putrides vertes.

100. Des douleurs aux lombes, lentes, qui viennent peu à peu, et se portent à l'hypocondre avec

fièvre et de refus de nourriture, s'il s'y joint un violent mal de tête, seront bientôt suivies de convulsions et de la mort.

101. Des frissons qui viennent principalement aux approches de la nuit, avec redoublement, insomnie ou sommeil et délire, le malade qui pisse quelquefois sous lui. Tout cela tend à des convulsions et au coma.

102. Ceux qui suant dans le commencement, rendent des urines brûlantes, qui passent indistinctement et brusquement au froid et au chaud, qui tombent dans l'assoupissement, dans le coma, dans des convulsions, sont en un état funeste.

Concernant l'état des femmes grosses.

103. Les femmes grosses qui se plaignent de la tête, qui sont assoupies, avec un sentiment de pesanteur, n'ont qu'un mal léger. Peut-être même leur est-il bon d'avoir quelques convulsions.

Suite des prédictions concernant l'état convulsif.

104. Les douleurs de cou au-dessous de la glotte, avec étranglement, ont quelque chose de convulsif; sur-tout si elles prennent leur origine de la tête, comme cela arriva à la cousine de Thrasimont.

105. Dans les convulsions avec tremblement, qui viennent sur la sueur, et qui répètent souvent, la crise se fait avec des frissons qui sont précédés d'ardeur aux entrailles.

106. Douleur aux lombes et à la tête, et au cardia, avec efforts violens pour cracher, cela tient de l'état convulsif.

107. Le froid qui, dans la crise, rend la parole embarrassée, estaussi convulsif (1).

(1) Je lis cette prédiction, comme on la lisoit du temps de

108. Défiez-vous de selles brunes, rendues avec tourment, peu d'urines et aqueuses.

109. Avoir le gosier un peu écorché, le ventre flatueux sans rien rendre, sentir des douleurs de tête au front, chercher des fétus, se trouver brisé, ne pouvoir supporter les couvertures; quel de ces symptômes qui augmente, c'est très-mauvais. L'assoupissement, dans ces cas, amène l'état convulsif; il se joint de la pesanteur à la douleur de tête au front; et l'urine ne se rend qu'avec travail.

110. L'urine s'arrête avec les frissons qui sont accompagnés de convulsions, comme il arriva à cette femme qui, après le froid, tomba dans les sueurs.

111. Les évacuations, par les selles, de matières qui ne sont pas mêlées, marquent constamment que le mal augmente; sur-tout dans ceux à qui il survient des tumeurs autour des oreilles *des parotides*.

112. Les insomnies avec des agitations, sans qu'il soit possible de contenir le malade par aucune crainte, annoncent des convulsions; sur-tout s'il s'y joint de la sueur.

113. Des sentimens de froid au cou, au dos, et dans tout le corps, suivis d'urines écumeuses avec défaillances et obscurcissement dans la vue, annoncent que la convulsion approche.

114. Les douleurs du coude et du cou menacent de convulsions; il y en a qui procèdent des sinus frontaux, et passent à la gorge avec éjection abon-

---

Gallien, quoique le mot σπασμῶδες ne s'y trouve plus dans nos éditions.

dante de crachats. La sueur dans le sommeil y est bonne. Le soulagement qui suit les sueurs est-il généralement bon ? Elles sont bonnes du moins dans les douleurs des parties inférieures (1).

115. Ceux qui dans les fiévres suent avec mal de tête et constipation, sont menacés de convulsions.

116. Des déjections liquides et grénues, rendues avec froid et fièvre, ne sont d'aucune utilité. S'il s'y joint des frissons avec tremblement, si la vessie et les entrailles s'en ressentent, cela est mauvais. S'y joindra-t-il un état comateux et convulsif ? Je n'en serois point surpris.

117. Dans les fièvres aiguës, les efforts de vomir, pour ne rendre presque rien, ne sont pas bons ; et les selles blanches sont très-mauvaises. Si ce qui sort n'est pas gluant, on tombe dans le délire, avec chaleur excessive ; l'on passe ensuite à l'assoupissement comateux. De telles maladies sont longues. Dans la crise y aura-t-il secheresse et difficulté de respirer ?

118. Les douleurs erratiques qui vont des lombes au cou, amènent des paralysies passagères, des spasmes, des aliénations d'esprit. Se termineront-elles par des convulsions ? On voit dans cette maladie bien des variations.

119. Les convulsions de la matrice sans fièvre sont légères. On l'a vu dans Dorcade (2).

---

(1) C'est ici une prédiction dont il me semble que le texte a été altéré. Le vrai sens en est très-difficile à saisir entièrement. Je l'ai traduit aussi littéralement que j'ai pu, en m'attachant à en tirer quelque chose de raisonnable.

(2) Il est question de la malade Dorcade dans les coaques,

120. La suppression d'urine, avec douleur de tête menace de convulsion. Les défaillances et l'assoupissement qui surviennent, ne sont pas funestes. Cet état est-il un précurseur du délire ?

121. La fracture des os des tempes cause des convulsions. Ou bien (1) est-ce pour s'être blessé dans l'ivresse, ou pour avoir perdu d'abord une grande quantité de sang, que la convulsion survient ?

122. Si durant la sueur, avec fièvre, on crache abondamment, et plus que de coutume, cela annonce-t-il que le ventre se lâchera dans peu de jours ? Je le crois. Ou bien surviendra-t-il quelque abscès aux articulations ?

Concernant le délire.

123. Les délires survenus pour peu de chose, désignent l'atrabile. S'ils proviennent de la suppression des mois, comme cela arrive souvent, ils sont funestes. Il faut examiner, si ces femmes sont sujètes aux convulsions. La perte de la parole, avec assoupissement, est-elle un état convulsif, comme il le fut chez la fille de Scyte au commencement de ses règles ?

124. Ceux qui dans les convulsions ont les yeux étincellans et le regard fixe, perdent la connoissance, et ils seront malades longuement.

Suite de prédictions concernant les hémorragies.

125. Les hémorragies qui se font du côté opposé, sont mauvaises : comme si dans la tumeur de la rate,

---

livre troisième, chapitre troisième, sentence quarante cinquième.

(1). On est bien autorisé, d'après ce numéro, et quelques autres, à croire que plusieurs de ces prédictions, sont des expositions du résultat de quelques observations particulières, non des règles générales.

le sang coule du côté droit ; et pour l'hypocondre de même. La chose est encore pire, s'il y a des sueurs.

126. Les hémorragies du nez avec de petites sueurs et du froid, sont de mauvais caractère, et très-fâcheuses.

127. Les déjections noires à la suite des hémorragies, sont mauvaises : les rouges aussi, si elles surviennent le quatrième jour. Ameneront-elles l'assoupissement ? Ceux à qui cela arrive passent à l'état convulsif. Est-ce, lorsqu'avec les déjections noires, le ventre est élevé ?

128. Les blessures avec hémorragie et sueur, sont de mauvais caractère ; on meurt en parlant, sans qu'on s'en doute.

129. La surdité dans les maladies aiguës, après une courte hémorragie et des déjections noires, est mauvaise. L'hémorragie y est fâcheuse, mais elle guérit de la surdité.

130. Dans la douleur des lombes, les cardialgies présagent l'hémorragie. Je crois même que l'hémorragie les précède.

131. Dans le cas d'hémorragies qui viennent à des temps fixes, s'il survient de la soif, de l'agitation, de la foiblesse, sans que le sang coule ; on finit par l'épilepsie.

132. Des mal-aises subits avec insomnie, s'appaisent au sixième jour par une légère hémorragie : si la nuit est fâcheuse, avec sueurs jusqu'au lendemain et délire, l'hémorragie sera abondante : l'urine aqueuse en est-elle un présage ?

133. Ceux qui ont de fréquentes hémorragies,

tombent avec le temps dans des maux de ventre, si les urines ne donnent des signes de coction.

134. Dans le froid des crises, les hémorragies très-fortes, sont très-mauvaises.

135. Ceux qui sentent la tête lourde, avec douleur au sinciput et insomnie, auront une hémorragie; surtout, s'ils ont de la tension au cou.

136. Ceux qui tombent subitement dans l'insomnie, avec grande agitation, auront une hémorragie. Sera-t-elle précédée de frissons?

137. Douleurs de cou, yeux rouges, signes d'hémorragie.

138. Ceux dont le ventre se ferme; qui ont des hémorragies et des frissons, tomberont-ils dans la lienterie? ou bien est-ce que les excrémens se durcissent, ou qu'il y a des vers ascarides? ou est-ce l'un et l'autre?

139. Ceux dont les douleurs passent des lombes, à la tête et aux mains, avec assoupissement et cardialgie, qui abondent en humeurs ichoreuses, ont des hémorragies abondantes; et leur ventre se lâche avec grand trouble.

140. Ceux qui, sur des hémorragies abondantes et fréquentes, rendent fréquemment des selles noires, ont des hémorroïdes, lorsque les hémorragies s'arrêtent. De légers écoulemens les soulagent. Leur surviendra-t-il des sueurs froides abondantes? L'urine trouble n'est pas mauvaise ici, ni même le sédiment semblable à de la semence; mais communément leur urine est aqueuse.

141. Après quelques gouttes de sang rendues par

le nez, tomber dans la perte de la vue et dans l'assoupissement ; c'est chose dangereuse. Le vomissement alors est bon, et même le mouvement dans les entrailles (1).

142. Celles qui à la suite du froid ont la fièvre avec de grandes lassitudes, peuvent s'attendre aux règles ; si leur cou est douloureux, il y aura hémorragie.

143. On peut s'attendre aussi à une hémorragie du nez, quand la tête bat, et que les oreilles bourdonnent. Il y aura hémorragie, si les règles sont détournées, sur-tout si c'est accompagné de chaleur à l'épine du dos : peut-être même y aura-t-il de la dyssenterie.

144. Les battemens dans le ventre, avec tension qui s'étend un peu dans l'hypocondre, et avec élévation, annoncent l'hémorragie. On a alors quelques frissons.

145. Une hémorragie du nez violente, et très-abondante, est propre à jeter dans des convulsions. La saignée en est le remède.

146. De fréquentes et petites selles, jaunâtres, glutineuses, et peu de matière fécale, avec douleurs à l'hypocondre et au côté, annoncent l'hémorragie.

147. Les écoulemens de sang par le nez, goutte à goutte, au onzième jour, sont fâcheux, sur-tout s'ils s'arrêtent.

148. Dans des sueurs critiques, des frissons qui reviennent le lendemain avec insomnie, sans cause, me paroissent annoncer une hémorragie.

(1) J'adopte ici la manière dont Foës dit que cette prédiction se lit dans quelques manuscrits.

149. Quand des hémorragies abondantes viennent dès le commencement, le froid en arrête l'écoulement.

150. A la suite des hémorragies, les froids sont longs.

151. On a mal de tête, douleur au cou, une certaine foiblesse dans tout le corps, avec des tremblemens ; les hémorragies en guérissent : le temps tout seul, en guérit aussi.

Suite des prédictions concernant les parotides.

152. Dans les dépôts qui se font autour des oreilles, les urines cuites promptement et sans cause, ne servent de rien. Les frissons y sont mauvais.

153. Dans l'assoupissement, avec ictère et diminution de sensibilité, si le hoquet survient, le ventre se lâchera, ou peut-être se serrera. Ce sont des signes d'une grande foiblesse. Arrivera-t-il quelque dépôt aux oreilles ?

154. Si les urines s'arrêtent avec des frissons, mauvais signe ; sur-tout lorsqu'il y a assoupissement. Faut-il s'attendre à quelque dépôt autour des oreilles ?

155. Des urines bourbeuses, qui déposent un sédiment boueux et brun, sont mauvaises : désignent-elles quelqu'affection des hypocondres ? Je crois que c'est du côté droit. Se formera-t-il dans peu, quelque dépôt douloureux aux oreilles ? Le cours de ventre qui survient, est toujours funeste.

56. C'est principalement dans les insomnies obstinées avec grande agitation, que se font les dépôts autour des oreilles.

157. Dans les affections iliaques, les matières étant

très-puantes, si l'hypocondre reste long-temps élevé, les tumeurs aux oreilles sont mortelles.

158. Il est vraisemblable qu'à la suite de la perte de l'ouïe, il se fera un dépôt aux oreilles, mais surtout s'il y a une grande agitation ou un état comateux.

159. Les dépôts aux oreilles, avec perte de sentiment, ne sont pas bons.

160. Les rehaussemens qui se font avec spasme et assoupissement, amènent les dépôts aux oreilles.

161. Quand il y a des spasmes, des convulsions, de grandes agitations, de l'assoupissement, on peut présumer qu'il se fera quelque dépôt aux oreilles dans les rehaussemens.

162. Vous attendez un dépôt aux oreilles. Le malade a-t-il douleur de tête? Sue-t-il des parties supérieures? Le ventre est-il lâche? Y a-t-il de l'assoupissement? Les urines sont-elles aqueuses avec des nuages blancs, et différemment blancs, et de mauvaise odeur? Les urines étant telles, y a-t-il quelques gouttes de sang rendues par le nez? La langue est-elle lisse, point âpre?

163. Dans ceux qui ont fièvre aiguë avec oppression, ictère, dureté des hypocondres, et froid, il se forme de grands dépôts aux oreilles.

164. S'il y a état comateux, agitations, hypocondres douloureux, quelques légers vomissemens, attendez-vous à un dépôt autour des oreilles; mais, auparavant, observez l'état du visage.

165. Déjection de matières fécales noires, état comateux manifeste, sont des avant-coureurs d'un dépôt autour des oreilles.

166. La toux avec crachats délivre de dépôt aux oreilles.

167. Dans les maux de tête, l'état comateux et la surdité aboutissent à un dépôt autour des oreilles.

168. Tension de l'hypocondre, avec assoupissement, agitation et mal de tête, annoncent tumeur autour des oreilles.

169. Les tumeurs aux oreilles qui s'affaissent insensiblement sans crise, ne sont pas bonnes.

---

(1) Ce qui compose le second livre des prédictions dans l'édition des Œuvres d'Hippocrate, grec et latin, par Foës, est une pièce qui a du, d'après ma préface, se trouver immédiatement après les pronostics, et presque à la tête de la première partie de ma traduction. On l'y trouve en effet.

PRÉNOTIONS (*) COAQUES,

LIVRE PREMIER.

CONCERNANT les Symptômes, les Paroxismes, et les Crises des Fièvres.

SENTENCE 1re. Ceux qui ont des frissons, avec tremblement, douleur de tête, mal au cou; qui ne parlent plus, qui suent; meurent lorsqu'ils semblent ressusciter.

(*) *CET ouvrage qu'on désigne ordinairement sous le nom de Coaques simplement, et qui est cité sans cesse dans les livres de médecine, n'est point regardé par les savans, comme un écrit d'Hippocrate : et leur opinion me paroît très-fondée. Il est cependant fort estimé; car malgré ses imperfections, son autorité en médecine est des plus grandes. On croit qu'il a été composé par quelque médecin de la célèbre école de Cos, dont Hippocrate a été le membre le plus illustre. On ne peut point assurer, si ce recueil de sentences fut antérieur, ou postérieur, à notre Hippocrate. J'adopterai, dans leur numération, l'ordre que Duret leur a donné, parce qu'il me paroît assez commode, quoiqu'il ne puisse pas toujours servir à trouver ce qu'on y chercheroit d'après sa division dans la distribution des matières. Il seroit même impossible d'y mettre un ordre propre à remplir cet objet, à moins de répéter plusieurs fois un grand nombre de sentences qui se rapportent à plus d'une matière.*

Duret a divisé ce recueil en trois livres. Il a voulu que le premier renfermât en général ce qui concerne les symptômes, les paroxismes, et les crises des fièvres.

Le second livre contient ce qui concerne les maladies des parties communes aux deux sexes, avec fièvre ou sans fièvre. Il l'a sous-divisé en vingt-six chapitres, dont le premier traite du mal de tête; le second, de l'assoupissement; le troisième, des maux d'oreilles; le quatrième, des parotides; le cinquième, de la face; le sixième, des affections des yeux; le septième, de la langue

2^e^. Les inquiétudes avec le froid, pernicieuses.

3^e^. Se réchauffer et rester roide, funeste.

4^e^. Après le froid, avoir peur et perdre courage mal à propos, cela est suivi de convulsions.

5^e^. Suppression d'urine après le froid, très-mauvaise.

6^e^. Perdre la connoissance ou la mémoire après le froid, mauvais.

7^e^. Dans la fièvre ardente, les frissons qui reviennent, sont funestes. Les rougeurs au front, avec sueur, de même.

---

et des autres parties de la bouche ; le huitième, de la voix ; le neuvième, de la respiration ; le dixième, du cou ; le onzième, des hypocondres ; le douzième, du dos et des lombes ; le treizième, des hémorragies ; le quatorzième, de la palpitation, du tremblement, et de la convulsion ; le quinzième, de l'angine ; le seizième, de la pleurésie et de la péripneumonie ; le dix-septième, de la phthisie ; le dix-huitième, de ceux qui ont mal au foie ; le dix-neuvième, de l'hydropisie ; le vingtième, de la dyssenterie ; le vingt-unième, de la lienterie ; le vingt-deuxième, des maladies de la vessie ; le vingt-troisième, de l'apoplexie ; le vingt-quatrième, de la mélancolie ; le vingt-cinquième, du froid des lombes ; le vingt-sixième, des tumeurs. Vient ensuite un corollaire, sur des précautions relatives à la saignée.

Le troisième livre est sous-divisé en quatre chapitres, dontle premier renferme le pronostic pris de l'état général du corps dans toutes les maladies. Le deuxième chapitre contient ce qui regarde les plaies ; d'abord celles de la tête, ensuite celles de tout le corps. Il est suivi d'un appendix sur les maladies propres aux divers âges. Le troisième comprend ce qui concerne les maladies des femmes. Le quatrième, ce qui regarde les excrétions par le vomissement, par les sueurs, par les urines, et par les selles.

On y trouvera, en général, les mêmes choses qui sont dans les prédictions, les pronostics, les aphorismes, etc., avec beaucoup plus de détails, et quelquefois une admirable précision jointe à des détails suffisans, notamment au chapitre quinze et et seize du livre second, et ailleurs.

8°. Les froids fréquens partant du dos, et venant à l'improviste, sont pernicieux ; ils annoncent une suppression d'urine avec douleur. Les sueurs venant par-dessus, sont très-mauvaises.

9°. Froid dans la fièvre continue, le malade étant déjà épuisé, c'est mortel.

10. Suer souvent et avoir froid, c'est mortel. A la fin se manifestent des suppurations internes, et des troubles dans les entrailles, *des cours de ventre.*

11. Les froids qui viennent du dos, sont plus mauvais que les autres. S'ils viennent le dix-septième jour et le vingt-quatrième, la guérison est très-difficile.

12. Avoir froid, avoir mal de tête, et suer, mauvaise chose.

13. Avoir froid, et suer abondamment, chose funeste.

14. Être assoupi, et avoir beaucoup de froid, funeste.

15. Des frissons au sixième jour, sinistres.

16. Des frissons fréquens dans la convalescence, à la suite des hémorragies ; suppuration interne.

17. Frisson et difficulté de respirer, dans le temps du travail de la maladie, signes de phthisie.

18. Dans l'empième du poumon, des douleurs de temps en temps, au ventre et aux clavicules, avec agitation et ronflement, signes de l'abondance des matières dans les poumons.

19. Ceux qui ont des frissons, qui sont agités, qui se sentent rompus, et qui ont des douleurs aux lombes, se videront abondamment par les selles.

20. Ceux qui ont des frissons avec des redoublemens, aux approches de la nuit, perdent le sommeil et tombent ensuite dans le délire. Il leur arrive de rendre l'urine sous eux en dormant. Cela finit par des convulsions.

21. Des frissons continuels dans les maladies aiguës, funeste.

22. Foiblesse après le froid, avec douleurs de tête, funeste.

23. Dans ce dernier cas, urines sanguinolentes, funeste.

24. Le froid dans l'opisthotonos, est suivi de mort.

25. Il y a eu des froids et des sueurs critiques; les frissons sont revenus le lendemain, sans cause; point de sommeil après la coction. Je pense qu'il y aura hémorragie.

26. Que les urines s'arrêtent avec le froid, cela est mauvais, et doit faire craindre des convulsions, sur-tout s'il y a de l'assoupissement. On peut cependant espérer un dépôt à l'entour des oreilles, *quelque parotide.*

27. Dans les fièvres rémittentes qui tiennent des tierces, les frissons qui arrivent vers le milieu avec le rehaussement, la fièvre n'ayant pas de type réglé, sont très-mauvais; et les redoublemens de ceux qui ont des convulsions avec froid, sont mortels.

28. Les pertes de parole qui viennent du froid, finissent avec le tremblement; et la crise des frissons est le tremblement.

29. Le mal de tête après le froid, mauvais. Si l'urine sanguinolente s'y joint aussi, c'est mauvais.

30. Dans le froid l'urine se supprime.

31. Dans la fièvre, les convulsions, avec douleurs aux pieds et aux mains, sont mauvaises ; le transport des douleurs de la cuisse ailleurs, est mauvais ; la douleur aux genoux n'est pas bonne ; au gras des jambes, elle est de mauvaise augure, et présage l'aliénation d'esprit, sur-tout si les nuages de l'urine restent suspendus, *sans se déposer.*

32. Les fièvres provenant de douleurs aux hypocondres, sont de mauvais caractère ; s'il s'y joint de l'assoupissement, c'est encore pire.

33. Ceux dont la fièvre est continue, qui ont des sueurs et l'hypocondre tendu, sont dans un mauvais état ; si des douleurs se fixent à l'acromium et à la clavicule, c'est encore pire.

34. Les fièvres rémittentes qui tiennent des tierces, si elles sont pleines d'agitation, sont de mauvais caractère.

35. Dans la fièvre ne pouvoir parler, mauvais.

36. Se sentir moulu, avoir la vue trouble, ne pouvoir dormir, être assoupi, suailler, passer souvent du froid au chaud, très-mauvais signes.

37. Si dans des fièvres aiguës où l'on se sent brisé, après avoir sué au temps critique, à la suite d'un grand froid, l'on retombe dans la chaleur, cela est mauvais, quoique même on rende alors un peu de sang.

38. L'ictère poussé à un haut degré de couleur, donne la mort ; dans ce cas, les déjections sont blanches.

39. Les fièvres rémittentes erratiques qui tiennent

des tierces, es qui passent à des rehaussemens aux jours pairs, sont rebelles.

40. Être agité et suer aux jours critiques avec froid, mauvais signe ; et tout froid qui n'est pas critique, même sans suer, est mauvais.

41. Mauvais aussi les frissons qui sont suivis de vomissemens de matières crues, avec de grandes agitations, et un tremblement fébrile ; de même que la perte de la parole, à la suite du froid.

42. Et les froids qui reprennent après de petites sueurs, sont mauvais aussi.

43. Suer, ne point dormir, et retomber dans le chaud, mauvais.

44. Ceux qui suaillent dans les fièvres, les ont de mauvais caractère.

45. Avec selles bilieuses, sentir une douleur ardente à la poitrine, de l'amertume à la bouche, mauvais.

46. Dans les fièvres avoir le ventre enflé, et ne pas rendre des vents, mauvais.

47. Se sentir moulu, avoir le hoquet, et tomber dans l'assoupissement, mauvais.

48 et 49. Des froids au dos, qui répètent souvent, et sont promptement suivis de chaud, sont mauvais ; ils annoncent une suppression d'urine douloureuse ; la sueur qui s'y joint est mauvaise (1).

50. Faire contre sa coutume, comme désirer ce qu'on n'aime pas, ou tout au contraire, mauvais signe qui est prochain du délire.

---

(1) Duret renvoie ici, avec raison, à la sentence huitième dont ces deux-ci ne sont pas exactement une répétition.

51. Les maux qui s'adoucissent tandis que les signes mauvais restent, ou qui augmentent tandis que les signes sont bons, seront rebelles.

52. Dans les maladies aiguës, les sueurs inquiétantes qui coulent principalement de la tête, sont mauvaises, sur-tout s'il s'y joint des urines noires, et si la respiration est pénible. Tout cela est mauvais.

53. Les changemens fréquens dans les extrémités, *relativement au froid et au chaud*, durant la nuit, sont mauvais.

54. Des réponses fières dans un homme modéré c'est mauvais.

55. Lorsque la voix devient aiguë, les hypocondres sont tiraillés en dedans.

56. Si, ayant froid après la sueur, on retombe bientôt dans le chaud, c'est mauvais.

57. Dans les maladies aiguës, suer avec inquiétude, c'est mauvais.

58. Perdre les forces, sans cause apparente, sans évacuation, c'est mauvais.

59. Dans la fièvre, des tiraillemens comme si on vouloit vomir, qui se terminent à des crachats, sont mauvais.

60. Engourdissement passant d'une des extrémités à l'autre, mauvais.

61. Quelques gouttes de sang seulement, mauvais.

62. C'est très-mauvais dans la fièvre aiguë, que la soif finisse sans cause.

63. Ceux qui font des sursauts dès qu'on les touche, sont très-malades (1).

(1) Ce texte est ici obscur et ambigu. J'adopte celui des sens qu'il présente le plus naturellement.

64. Dans la fièvre ardente, des enflures avec assoupissement et stupeur, s'il survient douleur au côté, annoncent l'état apoplectique et la mort.

65. Dans les maladies aiguës, l'étranglement du gosier qui se retrécit, est funeste.

66. Dans ceux qui sont déjà très-mal, de petits tremblemens et le vomissement de matières verdâtres sont mortels.

67. Ceux qui, dans les maladies aiguës, font du bruit en avalant ou les liquides ou les solides, et qui avalent avec peine, et en toussant, mourront quand le froid viendra.

68. Des taches rouges aux pieds et aux mains, funeste.

69. Souffler en dormant, jeter ses membres çà et là, les yeux entr'ouverts, mauvais signes.

70. *Répétition exacte de la sentence trente-huitième.*

71. Ceux qui, dans les fièvres, sont dans le délire sans parler, n'ayant pas cependant perdu la parole, sont très-mal.

72. La couleur livide dans la fièvre, est bientôt suivie de mort.

73. Ceux qui, dans la fièvre, avec douleur au côté, éprouvent quelque soulagement à la suite d'un cours de ventre aqueux; qui tombent dans le dégoût, dans les sueurs, avec des rougeurs au visage; en qui le ventre reste lâche, et qui ont des foiblesses, sont longuement malades, et meurent comme les péripneumoniques.

74. Rendre, dès le commencement de la fièvre, de la bile noire par haut et par bas, c'est mortel.

75. Ceux qui, dans la fièvre, suent des parties supérieures, avec froid et avec des agitations, deviennent frénétiques, et meurent dans le fort du mal.

76. Des douleurs courtes et vives aux clavicules, qui montent aux parties supérieures, sont funestes.

77. Dans les maladies longues et dangereuses, les douleurs au fondement sont un signe de mort.

78. Quand ceux qui sont déjà affoiblis, perdent la vue ou l'ouïe ; que leurs lèvres se tournent, ou les yeux, ou les narines, la mort est proche.

79. Les douleurs aux aines dans les fièvres, présagent la longueur de la maladie.

80. Dans les fièvres, le défaut de crise prolonge le mal, mais ne le rend pas mortel.

81. Les fièvres, à la suite de vives douleurs, sont longues.

82. Le délire, avec tremblement et avec tâtonnement des mains, sont des signes de pleurésie (1).

83. Quand dans la fièvre continue, on reste étendu, sans parole, et qu'on clignote, si l'on rend du sang par le nez, ou s'il survient un vomissement, la parole et la connoissance retourneront, et l'on guérira ; mais si cela n'a lieu, on passera à l'oppression, et bientôt à la mort.

84. Avoir le redoublement le lendemain du premier jour de la maladie, mauvaise chose ; être sans

(1) On peut douter, avec raison, de la vérité et du mérite de cette sentence. La même réflexion s'applique pareillement à quelques autres que les médecins reconnoîtront facilement, sans qu'il soit besoin d'en avertir.

redoublement le troisième, et en avoir le quatrième, mauvais encore. Ces redoublemens aboutissent-ils à la frénésie ?

85. Les fièvres qui finissent aux jours non critiques, font des rechutes.

86. Toutes les fois que les fièvres s'annoncent d'une manière terrible dès le commencement, avec battemens dans la tête et peu d'urines, il faut s'attendre que le mal redoublera dans le temps de la crise, et ne pas s'étonner s'il y a délire.

87. Dans les maladies aiguës, être agité, jeter les membres çà et là, avoir le sommeil troublé, c'est, chez plusieurs, le prélude de convulsions.

88. S'éveiller en sursaut, d'une manière farouche, être dans le délire, dans des convulsions, c'est funeste ; sur-tout s'il y a des sueurs : les froideurs au cou et au dos, sont des compagnes de la frénésie, même celles qui occupent tout le corps ; les urines sont alors écumeuses.

89. Le délire avec l'assoupissement ; signes de convulsion.

90. Les délires un peu farouches sont à redouter ; ils présagent les convulsions.

91. Dans les maux longs, les élévations du ventre sans cause, présagent des convulsions.

92. De grandes agitations dès le commencement, des insomnies, quelques gouttes de sang rendues par le nez, avec un soulagement qui est suivi de nuit fâcheuse, et de sueurs le lendemain ; ainsi que d'assoupissement et de délire : attendez-vous à une hémorragie abondante, qui dissipera tous ces symp-

tômes. L'urine aqueuse, qui n'est pas trop colorée, et qui dépose, annonce la délivrance.

93. Les délires mélancoliques, auxquels il se joint des tremblemens, sont funestes.

94. Les délires avec respiration courte, sont mortels. Mortel aussi, le hoquet avec oppression.

95. Dans la frénésie, s'endormir et avoir des songes agréables, c'est bonne chose.

96. Dans la frénésie, les selles blanhes et l'assoupissement, sont mauvaise chose : le froid par-dessus cela, très-mauvais.

97. Dans la frénésie, si les symptômes ordinaires de cet état se montrent dès le commencement ; et si ensuite ils augmentent et s'accumulent : c'est mauvais.

98. *Répétition de la sentence quatre-vingt-treizième.*

99. Les frénétiques qui crachent souvent, et dont la bile noire cause l'aliénation, tomberont-ils dans le tremblement ?

100. Ceux qui délirent, tombent dans la frénésie au retour du redoublement.

101. Les frénétiques qui ne peuvent boire que peu, qui sont sensibles au moindre bruit, tombent dans des tremblemens ou dans le spasme.

102. Les tremblemens dans les violentes frénésies, sont mortels.

103. Les délires, dans les choses les plus importantes, sont plus opiniâtres, *que ceux qui roulent sur de légers objets.* S'ils augmentent, ils sont mortels.

104. Les délires avec voix rauque et convulsions à la langue, annoncent des tremblemens et la fureur. La peau sèche, est ici un signe funeste.

105. Le délire, dans un état de foiblesse, est très-mauvais.

106. Des convulsions fréquentes dans la frénésie, funestes.

107. Le crachement, joint au froid dans la frénésie, annonce des vomissemens noirs.

108. S'il y a beaucoup de variations dans la marche de la maladie, du délire et de l'assoupissement, dites qu'on peut attendre un vomissement noir.

109. Les tremblemens avec des convulsions, sont suivis de somnolence.

110. Les tumeurs autour des oreilles, dans les maux longs, ne sont pas fâcheuses: lorsqu'elles viennent avec des hémorragies et des vertiges ténébreux, elles sont mortelles.

111. Les fièvres avec vertige, qu'il y ait des sueurs ou non, sont mortelles (1).

112 et 113. Dans les affections du poumon, la fièvre redoublant avec tension à l'hypocondre et frissons, présage une grosse parotide.

114. Des douleurs avec fièvre, qui quittent les lombes et les parties inférieures, pour monter au diaphragme, sont mortelles; sur-tout s'il y a quelques autres mauvais signes. Mais si les autres signes ne sont pas mauvais, on peut espérer qu'il se fera un empième.

115. Les enfans qui ont une fièvre aiguë, le ventre constipé, avec insomnie, qui frappent du pied, qui

(1) Cette sentence a embarrassé les interprètes. J'adopte le sens que lui donnoit Holier, ἰδέων, au lieu de εἰλέων ou ἰλέων.

changent souvent de couleur, de manière que la rougeur domine, sont menacés de convulsions.

116. De grandes agitations dès le commencement avec insomnie et déjections noires, dures, sont quelquefois suivies d'hémorragies.

117. Les insomnies, dans les premiers jours, avec grande agitation, sont suivies d'hémorragies, sur-tout s'il a été rendu quelque goutte de sang. L'hémorragie arrive-t-elle aussi, lorsqu'à un léger froid succèdent les frissons ?

118. Tousser et suailler dans les redoublemens, mauvais.

119. La suffocation après la douleur du côté, annonce l'empyème.

120. Dans les fièvres continues, des rougeurs répandues sur tout le corps, sont mortelles ; s'il s'y fait quelque dépôt avec suppuration, c'est souvent des parotides.

121. Dans la fièvre aiguë, geler au-dehors et brûler en dedans, et avoir soif, mauvais signes.

122 et 123. Les fièvres continues qui redoublent le troisième jour, sont dangereuses : mais si l'intervalle étoit sans fièvre, le danger cesse.

124. Dans les fièvres longues, il se fait des tumeurs aux articulations, ou bien il y arrive des douleurs. elles ne sont pas toujours inutiles.

125. Dans les fièvres aiguës, le mal de tête avec l'hypocondre tiraillé en dedans vers le haut, s'il ne se fait d'hémorragie par le nez, sera suivi de frénésie.

126. La fièvre lipyrie, *dans laquelle l'extérieur est*

glacé, et en même temps l'intérieur brûlant, ne se guérit que par le cholora-morbus.

127. L'ictère qui vient avant le septième jour est mauvais : s'il vient le septième jour, le neuvième, le onzième, le quatorzième, il est critique, pourvu qu'il ne déssèche pas l'hypocondre ; autrement il est douteux.

128. Les fréquentes rechutes qui portent sur les mêmes parties, sont suivies, au temps de la crise, de vomissemens de matières noires et de tremblemens.

129. Lorsque le mal redouble tous les trois jours, il dégénère en fièvres tierces, et le sang est rendu en caillots (1).

130 et 131. Dans les fièvres, les battemens des veines du cou avec douleur, se termine par la dyssenterie : le fréquent changement de couleur dans le chaud, est bon ici.

132. Dans les bilieux, la respiration grande, la fièvre aiguë, la tension des hypocondres, sont suivis de dépôt autour des oreilles.

133. Quand après des maladies chroniques, on a bon appetit, et qu'on ne se rétablit point, il se prépare une mauvaise rechute.

134. Ceux qui dans les fièvres ont des battemens aux tempes, avec bonne couleur au visage et l'hypocondre dur, seront long-temps malades ; cela ne

(1) Duret, a cru ne devoir pas tenir compte du dernier membre de cette sentence. Foës remarque qu'il est vraisemblablement dû à quelque observation particulière.

finira point sans une abondante hémorragie du nez, ou convulsion, ou douleurs de sciatique.

135. Le dévoiement d'estomac dans la fièvre ardente, est mortel.

136. A la suite des violentes douleurs de ventre la fièvre ardente est mortelle.

137. Dans les fièvres ardentes, les bourdonnemens d'oreille avec obscurcissement dans la vue, et sentiment de pesanteur au bas du front, sont des signes de délire mélancolique, s'il ne survient une hémorragie.

138. Dans la fièvre ardente, le délire met fin aux tremblemens.

139. Dans la fièvre ardente, l'hémorragie du nez au quatrième jour, est mauvaise; à moins qu'il ne s'y joigne quelqu'autre bon signe : mais au cinquième jour, elle est moins dangereuse.

140. Dans les fièvres ardentes, quand il y a des frissons, des selles aqueuses, bilieuses, fréquentes; des clignotemens, c'est mauvais; sur-tout si on passe à l'état de stupeur.

141. La fièvre ardente finit par des frissons, *qui viennent subitement et au temps critique.* Duret.

142. Si les fièvres ardentes donnent des signes au quatrième jour; et s'il y a ensuite de la sueur, elles reprennent ordinairement, du moins au septième ou au huitième jour.

143. Les fièvres ardentes sont jugées, *communément*, le quatorzième jour, ou pour la guérison, ou pour la mort.

144. Si les parotides qui viennent dans les fièvres ardentes, ne suppurent pas, il y a peu d'espoir.

145. La létargie donne des tremblemens de mains, de l'assoupissement, mauvaise couleur, des enflures, le pouls lent, des gonflemens sous les yeux, des sueurs, des tuméfactions de l'abdomen, des éjections de matières bilieuses de mauvaise nature, qui se durcissent si elles sont retenues; la vessie et le ventre se lâchent sans le sentir; l'urine est comme celle des chevaux. On ne demande ni à boire, ni quoi que ce soit: quand on recouvre la connoissance, on se plaint de douleurs au cou, et de bourdonnement aux oreilles.

146. Dans les fièvres, lorsque les tremblemens finissent sans crise, on doit craindre avec le temps, un dépôt douloureux au fondement qui suppurera, et des douleurs à la vessie.

147. Dans les fièvres, les rougeurs au front avec douleurs de tête et pulsation des veines, annoncent ordinairement l'hémorragie.

148. Dégoût, mal d'estomac, et crachement, signes de vomissement. Les vents par haut ou par bas, les grouillemens et l'élévation du ventre; signes d'évacuations par bas.

149. Ceux qui ont pendant long-temps une fièvre continue, qui ne présente rien de dangereux, sans douleurs ou inflammation, ni autre cause apparente, doivent s'attendre qu'elle finira par quelque dépôt et des enflures, sur-tout dans les parties inférieures, principalement après l'âge de trente ans. Il faut songer à ces dépôts, lorsque la fièvre passe le vingtième jour. Dans les vieillards, ils arrivent moins souvent, et après une plus longue durée de la fièvre.

Lorsque

Lorsque la fièvre va et vient sans ordre fixe, elle se règle en fièvre quarte, principalement dans l'automne, chez ceux qui ont passé l'âge de trente ans.

En hiver, les abcès sont plus ordinaires, la fièvre se guérit plus difficilement, et est moins sujète à des récidives.

150. Dans les rechutes fréquentes, après les six mois, il est vraisemblable qu'il se prépare des douleurs de sciatique.

151. Toutes les fois qu'il y a signe de dépôt, et qu'il n'arrive point, c'est mauvais.

152. Les fièvres qui disparoissent à des jours non critiques, et sans signes salutaires, font des rechutes.

153. Les fièvres aiguës sont jugées en quatorze jours.

154. La fièvre tierce parfaite, se juge en cinq ou sept périodes (1); si elle passe outre, elle arrive à la neuvième période.

155. Ceux qui, au commencement de la fièvre, rendent quelque goutte de sang par le nez, avec éternuement, et dont l'urine fait un dépôt blanc le quatrième jour, peuvent espérer la guérison au septième.

156. Les maladies aiguës se guérissent par l'hémorragie du nez au temps critique; par des sueurs abondantes; par des urines purulentes, qui, étant claires font un dépôt utile et coulent abondamment; par un abcès convenable; par des selles muqueuses sanguinolentes, qui coulent de suite abondamment; par

(1) Voyez la note sur le n°. 78 des pronostics.

des vomissemens qui ne sont pas pénibles, au temps de la crise.

157. Le sommeil profond, point troublé, annonce une bonne crise; s'il est troublé avec douleur, la crise n'est pas sûre.

158. C'est au septième, au neuvième, au quatorzième jour, que les hémorragies du nez, terminent ordinairement les fièvres. Pareillement les cours de ventre bilieux dyssentériques, les douleurs aux genoux, à l'ischium; les urines cuites par la crise; et chez les femmes, les règles.

159. Dans les fièvres, après les hémorragies par quelque partie que le sang ait coulé, le malade, en se rétablissant, a le ventre lâche.

160. Dans les fièvres, les sueurs les constipations les maux de tête sont souvent suivis de convulsions.

161. *Répétition de la sentence quatre-vingt-dixième.*

162. La convulsion dans les fièvres, si elle finit le même jour, est bonne.

163. Les convulsions qui surviennent dans la fièvre, l'arrêtent le jour même; le lendemain, ou le troisième jour (1). Si elles reprennent encore à la même heure à laquelle elles venoient, et que la fièvre ne finisse pas, c'est mauvais.

164. Ceux qui dans le relâche de la fièvre ont des chaleurs irrégulières, dont le ventre est élevé et

(1) Observez que cette coaque est directement contraire à d'autres endroits d'Hippocrate.

coule peu, ont au temps critique, des douleurs aux lombes, et des selles abondantes.

165. Ceux dont la peau est brûlante au toucher, qui sont dans l'assoupissement avec soif, et qui sont fort agités, périssent, le ventre plein de matières, qu'ils ne peuvent rendre. Il arrive quelquefois, que des rougeurs aux pieds, comme des brûlures, se joignent à ces signes.

166. Les fièvres quartes d'hiver, se changeront vraisemblablement en fièvre aiguë.

COAQUES, LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Concernant le mal de tête.

SENTENCE 1re. Le mal de tête violent et continu dans la fièvre aiguë, joint à quelqu'autre mauvais signe, est mortel. S'il n'y a pas d'autre mauvais signe, et s'il passe le vingtième jour, il annonce un écoulement de sang ou de pus par le nez, ou quelqu'abcès dans les parties inférieures : l'écoulement, dans les jeunes gens sur-tout qui n'ont pas encore trente ans ; l'abcès aux parties inférieures, dans les vieillards. On doit principalement attendre l'écoulement, s'il y a douleur et tension au front et aux tempes.

2e. Des maux de tête sans fièvre, avec des bourdonnemens, vertige ténébreux, embarras dans la langue, et des crampes aux mains, sont des menaces d'apoplexie, d'épilepsie ou de léthargie.

3^e^. Des maux de tête qui jettent dans le délire avec stupeur, constipation, et les yeux hagards, si le sujet est vigoureux, menacent d'opisthotonos.

4^e^. Des battemens médiocres à la tête, si les yeux deviennent rouges, avec un délire violent, sont mortels. On ne mourra cependant pas, s'il survient une hémorragie ou une parotide.

5^e^. Les maux de tête avec douleur à l'anus, et aux parties de la génération, jettent dans la foiblesse, et font perdre la parole. Cela n'est pas dangereux pour la vie. Mais au neuvième mois, viennent et l'assoupissement et le hoquet; et la parole recouvrée, ils périssent dans cet état.

6^e^. Rendre des vers ascarides avec le mal de tête, et tomber dans l'état comateux, se guérit par une parotide (1).

Duret, rejette cette sentence, et veut qu'on la lise de la manière suivante :

L'état comateux et la surdité, occasionnés par des maux de tête, se dissipent par une parotide.

7^e^. Les douleurs de tête avec assoupissement pénible, et les yeux rouges, sont signes d'hémorragie.

8^e^. Des battemens à la tête et des bourdonnemens, annoncent une hémorragie; et dans les femmes, les mois; sur-tout si l'on sent des chaleurs à l'épine; peut-être aussi, la dyssenterie.

9^e^. La tête lourde, avec des douleurs au sommet et insomnie, sont des signes d'hémorragie, sur-tout s'il y a quelque tension au cou.

(1) Les coaques 5^e^. et 6^e^. ont exercé les interprètes, sans qu'ils en aient pu dire rien de fort satisfaisant.

10. Dans les maux de tête, les vomissemens de matières vertes avec surdité et insomnie, sont bientôt suivis de délire furieux.

11. Les douleurs à la tête et au cou, avec foiblesse générale et tremblement, finissent par une hémorragie : elles se dissipent aussi avec le temps, et laissent des douleurs à la vessie.

12. La suppression d'urine dans les violens maux de tête, avec assoupissement et pesanteur, anonce l'approche du spasme.

13. Les maux de tête se serminent par du pus sortant du nez ; par des crachats épais et sans odeur ; par l'éruption d'une foule de petites tumeurs, qui s'abscèdent ; quelquefois par le sommeil ; par le ventre qui se lâche.

14. Une douleur de tête médiocre, avec soif et chaleur d'entrailles, ou avec des sueurs qui ne terminent pas la fièvre, sont des signes de dépôt aux gencives ou autour des oreilles, si le ventre ne se lâche.

15. Le mal de tête avec assoupissement et pesanteur, prépare quelque convulsion.

16. Avoir mal à la tête avec soif, insomnie, confusion d'idées, abattement des forces, brisement général à la suite d'un cours de ventre, sont-ce des signes de délire ?

17. Le mal de tête avec dureté d'ouïe, tremblement des mains, douleurs au cou, urines noires, épaisses, vomissement noir, sont des signes mortels.

18. Avoir mal de tête, suer et être constipé ; signes de convulsion.

COAQUES, LIVRE II.

CAPITRE II.

De l'Assoupissement et du Coma.

SENTENCE 1re. L'assoupissement est-il toujours funeste?

2e. L'assoupissement avec douleurs à la tête, aux lombes, à l'hypocondre, et insomnie, présage-t-il la frénésie? Si le nez coule, c'est signe de mort; sur-tout si c'est au quatrième jour ou au commencement : le cours de ventre fort rouge est ici pernicieux.

3e. Au sujet de l'assoupissement, les sueurs, dès le commencement de la maladie, les urines douloureuses, la fièvre ardente, les frissons subits et irréguliers, les ardeurs brûlantes, avec assoupissement et coma, sont mortels.

4e. Le sommeil et le froid dans l'assoupissement, sont mortels.

5e. Dans l'assoupissement avec brisement de tout le corps et surdité, le cours de ventre est utile, s'il vient au temps critique.

6e. L'assoupissement avec agitation, douleurs à l'hypocondre, et de petits vomissemens, est suivi de dépôt autour des oreilles : il se fait auparavant des élévations autour du front, pendant l'assoupissement.

7e. Les délires subits avec agitation présagent les hémorragies.

8e. L'assoupissement avec agitation et douleur à

l'hypocondre, et fréquent crachement, annonce des tumeurs autour des oreilles.

9^e. Les assoupissemens sont-ils des avant-coureurs des convulsions ?

COAQUES, LIVRE II.

CHAPITRE III.

Des maux d'Oreilles.

SENTENCE 1^re. De violentes douleurs aux oreilles avec fièvre aiguë et quelqu'autre symptôme sinistre, tuent les jeunes gens au septième jour, après les avoir jetés bientôt dans le délire ; à moins qu'il ne coule ou du pus par les oreilles, ou du sang par le nez, ou qu'il ne paroisse quelqu'autre bon signe. Les vieillards en meurent moins et plus tard ; leur oreilles sont disposées à suppurer ; et ils délirent moins facilement : mais ils sont communément exposés aux rechutes, et enfin ils en meurent.

2^e. La surdité dans les maladies aiguës avec agitation est mauvaise ; mauvaise aussi dans les maladies chroniques ; elle est accompagnée de douleurs à l'ischium.

3^e. La surdité dans les fièvres constipe.

4^e. Oreilles froides, transparentes, contractées ; signes de mort prochaine.

5^e. Bruit dans les oreilles et bourdonnement ; signe funeste dans les maladies aiguës.

6^e. Bourdonnement avec trouble dans la vue et sentiment de pesanteur au bas du front ; signes de délire et d'hémorragie.

7°. Devenir sourd avec pesanteur de tête et douleur à l'hypocondre, et ne pouvoir supporter la lumière; signes d'hémorragies.

8°. La surdité dans la fièvre aiguë présage la manie.

9°. L'extrême surdité suivie aussitôt de tremblement, avec embarras dans la parole et assoupissement, sont de mauvais signes.

10. Devenir sourd à proportion que la maladie avance, et rendre l'urine rouge qui ne fait point de dépôt mais seulement des nuages; signes de délire.

11. Tomber alors (1) dans l'ictère, c'est mauvais; mauvais encore, si à l'ictère se joint la perte de raison. Il leur arrive de mourir suffoqués, conservant l'usage des sens avec la perte de la parole : peut-être aussi le ventre est-il affecté.

12. Avec la surdité et l'assoupissement rendre quelque peu de sang par le nez, c'est mauvais; le vomissement les soulagera, et aussi la purgation par bas.

13. La surdité fait présumer qu'il se fera quelque dépôt autour des oreilles, sur-tout s'il y a beaucoup d'agitation. Ces dépôts arrivent principalement quand il y a assoupissement.

---

(1) Cette sentence et la précédente sont réunies en une seule dans Foës

COAQUES, LIVRE II.

CHAPITRE IV.

Des Parotides.

SENTENCE 1re. Les tumeurs douloureuses autour des oreilles, sont des symptômes fâcheux.

2e. Des tumeurs à l'oreille venues dans la fièvre à la suite du mal, avec rougeur, sont des signes d'un érysipèle qui viendra au visage. Il arrive aussi des convulsions, avec perte de parole et des foiblesses.

3e. Les parotides dans la passion iliaque dont les déjections sont fétides, avec fièvre aiguë, hypocondre tendu, et long-temps météorisé, sont suivis de mort.

4e. Les parotides dans la paralysie ne sont d'aucune utilité.

5e. Si les tumeurs aux oreilles dans les maladies aiguës ne suppurent, elles sont mortelles. Peut-être le ventre se lâchera. Les douleurs de tête présagent-elles les tumeurs aux oreilles? viennent-elles (1) avec des sueurs? avec des frissons? avec des cours de ventre? avec l'assoupissement? et l'urine est-elle aqueuse, donnant des nuages blancs, avec un sédiment point uni, blanchâtre, de mauvaise odeur?

(1) Quoique la série d'interrogations qui suit, ne présente rien de déterminé dans le texte, je penche à croire qu'elle désigne que les douleurs de tête et les parotides seront fâcheuses, lorsque les conditions dont il est question auront lieu.

6^e^. Les parotides diminuent la violence des toux, dans lesquelles on ne rend que de la salive.

7^e^. Dans le cas de parotides, des urines qui donnent promptement des signes de quelque légère coction, ne sont d'aucune utilité ; et les frissons alors sont funestes.

8^e^. Dans les maladies aiguës, la suppuration des parotides, si le pus n'est blanc et sans odeur, est mortelle, sur-tout pour les femmes.

9^e^. Des maladies aiguës, les fièvres ardentes sont principalement celles, où il se fait des tumeurs autour des oreilles. Si elles ne sont pas critiques, et si elles ne viennent pas à maturation, ou s'il ne se fait une hémorragie par le nez, ou si les urines ne donnent un dépôt épais, on meurt. Il arrive souvent que ces tumeurs s'affaissent.

10. (1) Il faut étudier aussi la fièvre, examiner si elle augmente ou diminue, et juger d'après.

COAQUES, LIVRE II.

CHAPITRE V.

De la Face.

SENTENCE 1^re^. Le visage désenflé, la voix plus douce et plus foible, la respiration plus longue et plus aisée, annoncent le mieux pour le lendemain.

2^e^. La face défigurée est mortelle, si elle ne provient d'insomnie ou de cours de ventre. Ce signe précède la mort de vingt-quatre heures.

(1) Cette sentence et la précédente, sont réunies en une seule dans Foës.

3^e^. Avec la face défigurée on a les yeux creux, le nez pointu, les tempes rétrécies, les oreilles froides et contractées, la peau sèche, la couleur verdâtre ou noirâtre, les paupières livides, ou les lèvres, ou les narines; (1) la mort est proche.

4^e^. La couleur du visage montée en rougeur, avec les yeux hagards, dans les maladies aiguës; c'est mauvais signe. S'il s'y joint des mouvemens au front, la frénésie est proche.

5^e^. Rougeur au visage, et des sueurs sans fièvre; cela annonce des matières retenues dans le ventre, ou un désordre dans le régime.

6^e^. Les rougeurs au nez sont des signes de ventre lâche. S'il y a des douleurs à l'hypocondre ou aux poumons; il s'y fait du pus; et le signe est mauvais.

COAQUES, LIVRE II.

CHAPITRE VI.

Des affections des Yeux.

SENTENCE 1^re^. Des yeux nets, dont le blanc passe du terne ou du brun au brillant: c'est signe de crise. Si ce changement est prompt, la crise est prochaine; s'il est lent, elle sera lente.

2^e^. Les yeux pleins de nuages, ceux dont le blanc devient rouge ou terne, ceux dont les veines noircissent, sont un mauvais signe.

3^e^. Il est mauvais aussi de fuir la lumière, ou de larmoyer, ou de tourner les yeux, ou d'en avoir un

(1) Voilà le *facies Hippocratica*.

qui soit moins bien que l'autre, d'agiter la prunelle, d'avoir les paupières chassieuses, le globe couvert d'un voile en tout ou en partie ; mauvais aussi quand le blanc se rapétisse, ou que le noir s'élargit, ou qu'il se recouvre de la paupière supérieure.

4^e^. Mauvais encore, quand les yeux s'enfoncent, ou qu'ils sortent en dehors, ou qu'ils étincèlent au point que la prunelle ne sauroit se dilater au-delà, ou si les paupières s'éraillent, ou si les yeux restent fixes, ou s'ils restent fermés, ou s'ils changent de couleur, ou si en dormant on ne ferme pas les paupières : tous ces signes sont funestes. L'agitation continuelle des yeux, est mauvaise aussi.

5^e^. Les rougeurs des yeux, quand il n'y a pas de fièvre, sont un signe de quelque mal d'entrailles chronique.

6^e^. Des élévures autour des yeux dans les convalescences, annoncent des cours de ventre.

7^e^. Tourner les yeux dans une fièvre violente et avoir des frissons, c'est un signe mortel : si l'assoupissement s'y joint, c'est mauvais aussi.

8^e^. Quand on a une opthalmie, la fièvre survenant en délivre : sinon craignez l'aveuglement, ou même, et l'aveuglement et la mort.

9^e^. Quand dans l'ophtalmie il survient un mal de tête qui dure long-temps, on risque de perdre la vue.

10. Dans l'ophtalmie, une diarrhée venant naturellement, est bonne.

11. Quand la vue se perd, ou que les yeux restent fixes, ou qu'ils voient trouble, c'est mauvais.

12. L'obscurcissement de la vue avec foiblesse, annonce l'approche de la convulsion.

13. L'obscurcissement de la vue dans les maladies aiguës, et le mouvement rapide des yeux avec sommeil agité ou insomnie, auxquels se joint quelquefois une petite hémorragie par le nez, sont des signes de convulsion.

14. Ceux qui au toucher ne sont pas chauds deviennent frénétiques, principalement s'il n'y a pas d'hémorragie (1).

COAQUES, LIVRE II.

CHAPITRE VII.

De la langue et des autres parties de la bouche.

SENTENCE 1re. La langue qui se ride dès le commencement, restant dans sa couleur, qui devient âpre à mesure que le mal augmente, ensuite livide et se gerse, est un signe funeste. Si elle noircit beaucoup, c'est signe qu'il y aura crise le quatorzième jour. Si elle est noire et pâle, c'est pire.

2e. Lorsque la langue est recouverte dans sa ligne du milieu comme d'une salive blanche, c'est signe que la fièvre finira dès le jour même, si l'enduit reste épais ; s'il est délayé, c'est pour le lendemain : s'il l'est encore davantage, pour le troisième jour. La pointe de la langue donne les mêmes signes, mais moins.

(1) Je laisse ici cette sentence pour ne rien innover, quoiqu'elle soit certainement au moins hors de sa place.

3^e^. Le tremblement de la langue avec rougeur de nez et cours de ventre, si d'ailleurs le poumon ne donne aucun signe, est mauvais et annonce de funestes évacuations par bas.

4^e^. Si la langue s'humecte sans cause, dans une fièvre avec grande agitation, et qu'il y ait sueur froide et cours de ventre, c'est signe de vomissement noir. Se sentir en même temps brisé, c'est mauvais.

5^e^. Le tremblement de langue est joint quelquefois avec le cours de ventre ; si alors elle noircit, c'est signe de mort prochaine. Le tremblement de langue est-il un précurseur du délire ?

6^e^. La langue sèche, âpre ; signe de frénésie.

7^e^. Claquer des dents, grincer aussi, sont signes de manie et de mort prochaine, à moins qu'on n'ait cette habitude dès l'enfance ; si cela arrive à celui qui est déjà dans le délire, c'est très-funeste. Il est funeste encore d'avoir les dents sèches.

8^e^. Les dents cariées tombent, s'il se fait abcès autour des gencives.

9^e^. Les dents sphacélées, la fièvre survenant et le délire, c'est mortel. S'ils survivent, il y aura plaie avec pus, et les os se sépareront.

10. S'il se fait au palais un amas d'humeurs, communément il suppure.

11. Des douleurs fortes à la machoire, menacent de la chûte de l'os.

12. Si la lèvre se serre, c'est signe de cours de ventre prochain.

13. Les gencives saignantes avec le ventre lâche, sont un signe funeste.

14. Dans la fièvre, les crachats livides, noirs, bilieux, sont tous mauvais ; mais s'ils sont tels à des temps convenables, ils sont bons.

15. Lorsque le crachat et la toux s'arrêtent, la peau prend une couleur rouge, comme s'il y avoit des exanthèmes ; et elle devient âpre, avant la mort.

16. Le crachement fréquent, s'il s'y joint quelque autre signe, présage la frénésie.

COAQUES, LIVRE II.

CHAPITRE VIII.

De la Voix.

SENTENCE 1re. La perte de parole avec foiblesse, est très-mauvais.

2e. Les délires tendant à la férocité, sont redoutables et terribles.

3e. La perte de parole, dans la fièvre, après le temps de la crise, menace de tremblement et de mort.

4e. Perte de parole dans la fièvre avec convulsion et délire sourd ; c'est mortel.

5e. Perdre la parole par excès de douleur, est mortel.

6e. La perte de parole avec délire et assoupissement, est funeste.

7e. La voix entrecoupée après un remède purgatif, est-elle mauvais signe ; la plupart ont des sueurs, et vont abondamment.

8e. La perte de parole avec respiration élevée,

telle que dans ceux qui meurent étranglés, est mauvaise. Annonce-t-elle la frénésie ?

9^e. La perte de parole dans la fièvre avec des sueurs, si l'on rend ses selles sous soi, et qu'on en revienne, annonce que la maladie sera longue. Les frissons survenans chez ceux-ci ne sont pas mauvais.

10. Les délires avec perte de parole ; funestes.

11. La perte de parole qui vient dans les frissons, est mortelle ; il y a ordinairement mal de tête.

COAQUES, LIVRE II.

CHAPITRE IX.

De la Respiration.

SENTENCE 1^re. La respiration fréquente et courte, désigne inflammation et douleur dans les organes respiratoires. La respiration grande et longue, désigne le délire ou le spasme.

2^e. La respiration froide est mortelle. La respiration brûlante et fumante, mortelle aussi ; mais moins que la froide.

3^e. Longue expiration et courte inspiration, comme aussi longue inspiration et courte expiration ; signes mortels, prochains de la mort.

4^e. Et encore (1) la respiration longue, comme aussi celle qui ne s'aperçoit point, et celle dont l'inspiration se fait en deux reprises, ainsi qu'on le

(1) *Cette sentence est réunie avec les trois précédentes et la suivante, en une seule dans Foës.*

voi

voit dans ceux qui l'ont haute. *Dans les enfans qui pleurent, par exemple.*

5^e^. Mais la respiration aisée dans la fièvre est toujours bonne, lors même que la crise ne se fait qu'au quarantième jour ; elle est d'un bon augure pour la guérison.

COAQUES, LIVRE II.

CHAPITRE X.

Du Cou.

SENTENCE 1^re^. Cou douloureux et dur, machoires serrées, battement des jugulaires, et tension des tendons ; funeste.

2^e^. Gosier qui se serre avec étranglement à la suite de violens maux de tête, funeste.

3^e^. Des froids qu'on rapporte au cou et au dos, et qui se répandent dans tout le corps, sont signes de convulsions ; les urines sont briquetées.

4^e^. Quand on sent des tiraillemens à la gorge, il se fait des parotides ; ou bien les tiraillemens arrivent, quand elles finissent.

5^e^. Le gosier douloureux, serré, avec agitations, signe très-funeste.

6^e^. Toutes les fois que la respiration est très élevée, et la voix étouffée, c'est le cas de la seconde vertèbre luxée. La respiration, dans ce genre de mort, est comme dans ceux qu'on étrangle.

7^e^. Le gosier un peu âpre, les borborigmes avec efforts d'aller, inutiles, et douleur au front ; palper,

et ne pouvoir supporter les couvertures ni les vêtemens ; quel que ce soit de ces symptômes qui augmente, c'est funeste.

8°. Les violentes douleurs au gosier préparent des parotides ou des convulsions, et aussi les douleurs au cou et au dos.

9°. Les convulsions, avec fièvre aiguë, sont pernicieuses.

10. Les douleurs au cou et au coude amènent des convulsions ; elles commencent communément par le front.

11. Les troubles à la gorge, avec étranglement et crachats, seront soulagés, s'il survient des sueurs et du sommeil. Les sueurs, avec soulagement, sont-elles en général fort utiles ? S'il y survient du travail aux entrailles, elles sont utiles.

12. Dans les douleurs au dos et à la poitrine, l'urine sanguinolente s'arrêtant, est un signe des plus funestes.

13. La douleur au cou est mauvaise dans toute fièvre ; très-mauvaise, quand il y a lieu de craindre la frénésie.

14. Dans le mal de poitrine avec fièvre, les troubles des entrailles, avec un sentiment de morsure, sont un signe de déjections noires.

15. Dans les maladies aiguës, avoir le gosier serré, avec douleur et étouffement, ne point refermer la bouche après le bâillement, menace de délire ; et la frénésie qui survient, est mortelle.

16. Le gosier ulcéré avec fièvre, et quelqu'autre des signes fâcheux, c'est sinistre.

17. Suffocation subite dans les fièvres, et ne pouvoir boire sans douleur, sont de mauvais signes.

18. Si, dans les fièvres, le cou se tourne subitement, et qu'on ne boive qu'avec difficulté, n'y ayant pas de tumeur, le signe est mortel.

COAQUES, LIVRE II.

CHAPITRE XI.

Des Hypocondres.

SENTENCE 1re. L'hypocondre doit être mollet, sans douleur ni inégalité. S'il y a inflammation et inégalité avec quelque douleur, le mal n'est pas léger.

2e. Une tumeur dure aux hypocondres est très-mauvaise, si elle s'étend par-tout; si elle n'est qu'à un côté, le moins fâcheux est le gauche.

3e. Si c'est dès le commencement (1), c'est signe d'une mort prochaine. Si le malade passe le vingtième jour, la fièvre persistant, il y a suppuration.

4e. Dans la première période, il arrive quelquefois une hémorragie des narines, et c'est fort bon, s'il y a mal de tête et trouble dans la vue; c'est alors principalement qu'il faut attendre l'hémorragie, sur-tout dans ceux de l'âge de trente-cinq ans; moins chez ceux qui sont plus âgés.

5e. Les tumeurs molles et sans douleur, font la crise plus lente; elle est moins dangereuse; mais, s'ils passent le soixantième jour, la fièvre persistant, il y a suppuration.

6e. Les signes qui se montrent au ventre, annon-

(1) Cette sentence, avec les deux précédentes et la suivante, sont réunies en une seule dans Foës.

cent même chose que ceux aux hypocondres; mais la suppuration a moins lieu, et point sous l'ombilic.

7^e^. (1) Des suppurations qui se font au-dessus de l'ombilic, les unes sont enkistées, d'autres sont répandues dans les viscères, *poumon ou foie ou rate, etc.*

8^e^. Ces suppurations, si elles percent en dedans, sont mortelles. De celles qui percent en dehors, les meilleures sont celles qui se forment plus violemment et plus vîte.

9^e^. De celles qui percent en dedans, les moins mauvaises, sont celles qui sont sans douleur, sans tumeur, et qui ne donnent pas de changement de couleur à l'extérieur. Le contraire est mauvais.

10. Il y en a de celles-là dont le pus est épais, et qui ne donnent point de ces signes, *extérieurs mauvais.*

11. Les tumeurs aux hypocondres dont nous parlons, si elles sont sans inflammation, se dissipent avec les douleurs qu'elles donnoient, au moyen des borborigmes à l'hypocondre, et sur-tout au moyen des évacuations par lesurines et par les selles, ou bien par le secours du temps tout seul. C'est un bien quand la tumeur descend.

12. Battement dans l'hypocondre, avec agitation, c'est signe de délire, sur-tout s'il y a de fréquens mouvemens dans les yeux.

13. Mal au creux de l'estomac, et battement à l'hypocondre avec fièvre; mauvais, sur-tout s'il s'y joint des sueurs.

14. La douleur à l'hypocondre est toujours mau-

(1) Cette sentence, avec la précédente et les quatre suivantes, n'en font qu'une dans Foës.

vaise, même quand le ventre est lâche; plus mauvaise encore, lorsque n'étant que médiocre, il survient des parotides. Elles sont de mauvais caractère, et les autres dépôts aussi.

15. Les cardialgies, avec violentes douleurs d'entrailles, précèdent la sortie de quelque animal par le dos, *des vers ascarides*, etc.

16. De fréquentes cardialgies dans la vieillesse, annoncent une mort prochaine.

17. Météorisme des hypocondres, et constipation, mauvais, sur-tout dans les phthisies lentes, et avec diarrhée.

18. L'inflammation à l'hypocondre tourne en suppuration dans ceux qui, avant la mort, ont des déjections noires.

19. Tension à l'hypocondre, avec délire, agitation et mal de tête, signe de parotides.

20. Fièvre aiguë, respiration grande à la suite d'une tumeur aux hypocondres chez les bilieux, signe de parotides.

21. Dans les douleurs d'hypocondres, avec borborigmes et fièvres, si la douleur des lombes survient, le ventre se lâche pour l'ordinaire, à moins qu'on ne rende des vents, ou de l'urine abondante.

22. Avec douleurs à l'hypocondre anciennes, et déjections fétides, les parotides sont mortelles.

23. Avec des douleurs à l'hypocondre, rendre par le dos quelques mucosités et des matières en petite quantité, est-ce signe d'hémorragie (1).

(1) Cette sentence est encore une de celles qui ont beaucoup exercé les interprètes.

24. Toutes les fois que sans fièvre il survient du travail aux hypocondres, des cardialgies, des douleurs aux jambes et aux parties inférieures et que le ventre s'élève ; la saignée en délivre, ou le cours de ventre. Si la fièvre s'y joint, elle est fâcheuse et forte. La toux, les difficultés de respirer, le hoquet arrivent. Lorsqu'on guérit, il y a des douleurs de sciatique, des maux de jambes, des crachemens de pus, la perte de la vue.

25. Les douleurs aux hypocondres, au creux de l'estomac, au foie, aux lombes, se guérissent si le sang coule ; sinon, on meurt.

26. Les duretés aux hypocondres, avec le visage bien coloré, ne se dissipent point sans hémorragie abondante du nez, ou convulsions, ou douleurs sciatiques.

27. Les douleurs aux hypocondres, avec fièvre, dans celui qui a perdu la parole, se dissipant sans sueurs, c'est mauvais ; il survient des douleurs à l'ischium.

28. Les battemens au ventre, dans la fièvre, annoncent le délire. L'hémorragie qui survient est avec frissons.

29. Les douleurs aux hypocondres, qui redoublent avec la fièvre, se dissipant sans sueurs, c'est mauvais ; il survient des douleurs à l'ischium. Si à cela se joint le cours de ventre, dans la fièvre ardente, c'est mortel.

30. Les douleurs à l'ombilic, avec battemens, tiennent au délire. Au temps de la crise il viendra des débordemens de pituite, qui sortira avec efforts.

31. *Répétition de le sentence dix-septième.*

32. Dans les douleurs à l'hypocondre, avec grande agitation, les parotides sont mortelles.

33. Le ventre étant dur, avec douleur, fièvre, frisson et dégoût, s'il y a quelques déjections liquides, sans ramolissement du ventre, il se fera une suppuration.

34. Dans les douleurs au-dessus de l'ombilic et aux lombes, si elles ne passent avec des purgatifs, il y aura hydropisie (1) sèche.

COAQUES, LIVRE II.

CHAPITRE XII.

Du Dos et des Lombes.

SENTENCE 1re. Les douleurs aux lombes qui durent long-temps, et rehaussent tous les trois jours avec fièvre, annoncent des caillots de sang par le dos.

2e. Les douleurs aux lombes amènent l'hémorragie.

3e. Les hémorragies venant à la suite des douleurs aux lombes, sont abondantes.

4e. Ceux qui, à la suite des douleurs aux lombes, ont des maux de tête, des crampes aux mains, des cardialgies, et des bourdonnemens d'oreilles, auront une hémorragie abondante, et le ventre se lâchera. Il y a ordinairement des pertes de connoissance.

---

(1) On trouve une sentence, à ce sujet, plus satisfaisante dans les aphorismes, liv. 4, n°. 11.

5^e^. Les douleurs au dos, dès le commencement de la maladie, annoncent que la guérison sera difficile.

6^e^. Dans les douleurs aux lombes, avec tension et déjections abondantes, le vomissement de matières écumeuses et copieuses, procuré par l'ellébore, est utile.

7^e^. Les distorsions dans l'épine, et les difficultés de respiration, se guérissent par l'hémorragie.

8^e^. Les cardialgies sont des signes qui se joignent à l'hémorragie, dans les fortes douleurs des reins, et qui la précèdent.

9^e^. Que les douleurs des lombes passent au cou et à la tête; qu'elles soient accompagnées de paralysie, de délire paralytique, avec des tremblemens, cela se guérit-il par la convulsion? On passe ainsi d'un mal à l'autre.

10. Agitation des yeux, venant de ce que le mal des lombes monte, mauvais signe.

11. Douleur à la poitrine, avec sueurs et engourdissement; on meurt promptement avec la fièvre.

12. Fréquent passage de la douleur des lombes au creux de l'estomac, avec fièvre, frissons, vomissement de quelques matières aqueuses, perte de connoissance et de la parole, vomissement de matières noires; la mort est proche.

13. Des douleurs longues aux lombes et aux flancs, avec travail aux hypocondres, dégoût, fièvre; s'il survient de violens maux de tête, l'on meurt bientôt avec des convulsions.

14. Les douleurs aux lombes sont mauvaises. Surviendra-t-il des tremblemens, des taches, dans le froid?

Lorsqu'il y a grande agitation sans vomissement, et un peu de délire féroce, y a-t-il à craindre des matières noires?

15. Douleur aux lombes, avec cardialgie, et difficulté de cracher, cela tient à l'état convulsif.

16. Le frisson, avec la crise, est très-dangereux.

17. Le fréquent retour des douleurs aux lombes, sans cause, est signe d'une convalescence laborieuse.

18. La douleur aux lombes, avec assoupissement et anxiétés, est mauvaise.

19. La douleur des lombes, avec perte chez les femmes, est signe de suppuration, ainsi que les écoulemens de diverse espèce, de mauvaise odeur, avec de suffocations; elles sont alors sujettes à de légers délires.

20. Ceux qui ont des douleurs aux lombes et au côté, sans cause, tombent dans l'ictère.

COAQUES, LIVRE II.

CHAPITRE XIII.

Des Hémorragies.

SENTENCE 1re. De forts frissons, à la suite des hémorragies dans les crises, sont toujours très-mauvais.

2e. L'hémorragie, du côté opposé, est mauvaise; par exemple, dans la rate grande (1), celle du côté droit; et de même pour les hypocondres.

(1) J'ai déjà dit que la rate grande *lien magnus* étoit une maladie fort analogue au scorbut, si elle n'étoit pas le scorbut même. Du reste, cette sentence peut très-bien s'entendre de la rate grande *lien magnus*, sans la rapporter au scorbut.

3^e^. Les plaies qui amènent des hémorragies avec sueurs, sont de mauvais caractère ; elles mènent à la mort, le moins qu'on s'y attend.

4^e^. Du quatrième au cinquième jour, hémorragie abondante ; au sixième, frisson ; au septième, des froids dans tout le corps, et grands chauds qui succèdent ; il y a travail au ventre.

5^e^. Après des hémorragies, les déjections noires sont mauvaises ; les rouges ou vertes sont mauvaises aussi. Les hémorragies arrivent au quatrième jour ; ceux qui tombent dans l'assoupissement, passent au spasme ; ils meurent, le ventre élevé, en rendant des matières noires.

6^e^. La surdité dans les maladies aiguës, après une hémorragie et des selles noires, est mauvaise. La perte de sang est ici mortelle. La surdité en peut délivrer.

7^e^. Les hémorragies abondantes lâchent le ventre à la longue, à moins que ce ne soit un écoulement d'urine qui survienne. Les urines aqueuses l'annoncent-elles ?

8^e^. Ceux qui ont souvent des hémorragies abondantes, suivies de déjections noires, si l'hémorragie s'arrête, ont des hémorroïdes avec douleur de ventre. S'ils rendent des vents, leurs douleurs s'appaisent. Ces personnes sont-elles sujettes à des sueurs avec des frissons ? L'urine trouble, dans ce cas, n'est pas mauvaise, ni le sédiment qui ressemble à la semence ; mais, pour l'ordinaire, leurs urines sont aqueuses.

9^e^. Ceux qui, à la suite de la surdité et de la stupeur, rendent quelques gouttes de sang par le nez,

sont dans un état fâcheux; le vomissement leur est bon, et aussi le trouble des entrailles.

10. Les grandes hémorragies, dès le commencement, lâchent le ventre dans la convalescence.

11. Arrêter par force les abondantes hémorragies du nez, c'est s'exposer aux convulsions. La saignée en délivre.

12. Quelques gouttes de sang, au onzième jour, sont un mauvais signe, sur-tout s'il vient une seconde fois, et s'il répète.

13. Après l'hémorragie abondante, le hoquet ou la convulsion sont mauvais.

14. Ceux qui, jusqu'à l'âge de sept ans, se portent bien avec le visage pâle, et qui, en avançant en âge, éprouvent des difficultés de respirer, avec des envies de manger de la terre, donnent des signes de sang gâté et de foiblesse (1).

15. Dans les maladies chroniques, les petites hémorragies sont funestes.

16. Le vertige ténébreux, au commencement des maladies, se dissipe par l'hémorragie.

17. Des frissons, avec de petites sueurs, à la suite des hémorragies, c'est mauvais.

18. La saignée, dans l'état de stupeur avec froid, est mauvaise, *mortelle.*

19. Ceux dont le ventre est serré, et qui ont une hémorragie avec des frissons à la suite, tombent dans la lienterie. Leur ventre se durcit, ou bien ils rendent des vers ascarides, ou même il arrive l'un et l'autre.

---

(1) Ceci tient, en quelque chose, aux pâles couleurs des filles.

20. Lorsqu'on est habitué à des hémorragies, à des temps fixes, si elles manquent, et que la soif s'y joigne, on meurt épileptique.

21. Les hémorroïdes ne coulant que très-peu ou fort lentement, s'il survient des vertiges ténébreux, cela annonce de loin quelque paralysie. La saignée en préserve. Toutes les hémorroïdes qui coulent ainsi, sont un signe sinistre.

COAQUES, LIVRE II.

CHAPITRE XIV.

De la Palpitation, du Tremblement, et de la Convulsion.

SENTENCE 1re. Ceux qui ont des palpitations dans tout le corps, meurent-ils en perdant la parole?

2e. Ceux qui palpitent et tombent dans des convulsions, avec des sueurs qui répètent, ont des frissons dans la crise; elle se fait avec des ardeurs au ventre. Beaucoup de sommeil, des convulsions, un sentiment de pesanteur au front, et l'écoulement abondant d'urines, sont ici des signes fâcheux.

3e. Les convulsions de la matrice sans fièvre, sont un mal léger.

4e. Le crachat abondant, avec sueurs dans la fièvre, n'a rien de fâcheux; le ventre, dans ce cas, s'humecte, et peut-être se porte-t-il quelque chose aux articulations.

5e. Ceux dont les yeux, dans la fièvre, sont étincelans, fixes, n'ont pas leur parfaite connoissance, et seront longuement malades.

6^e^. Les tremblemens qui prennent, avec convulsions et assoupissemens, annoncent un dépôt autour des oreilles.

7^e^. Le tremblement, l'agitation ; les petites parotides, annoncent la convulsion avec travail aux oreilles.

8^e^. Fièvre, délire et convulsions, sont des précurseurs du tétanos.

9^e^. La convulsion à la suite d'une blessure, est un signe mortel.

10. La convulsion venant sur la fièvre, est funeste, non pas dans les enfans. Après l'âge de sept ans, la fièvre ne jette point dans des convulsions ; ou bien, c'est funeste.

11. La fièvre aiguë, si elle n'y étoit pas auparavant, emporte les convulsions. Si elle y étoit, le redoublement pourra les emporter. Des urines abondantes, glaireuses y sont bonnes, et aussi les évacuations du ventre.

12. Des convulsions qui viennent promptement, se terminent par la fièvre, et par le cours de ventre.

13. Dans les convulsions, perdre entièrement la parole, c'est mauvais ; la perdre un peu, cela annonce la paralysie de la langue, ou du bras, ou de tout le côté droit ; on en est délivré, s'il survient promptement un flux abondant d'urines.

14. Des sueurs modérées sont nuisibles. Si elles sont trop copieuses, et s'il s'y joint des hémorragies, elles sont nuisibles.

15. Dans le tétanos, et l'opisthotonos, la machoire inférieure tombante est signe mortel. La sueur dans

l'opisthotonos est mortelle aussi, de même que la paralysie de tout le corps, et les matières du vomissement rendues par les narines, et les cris qui surviennent après la perte de la parole, et l'imbécilité, tout cela annonce la mort pour le lendemain.

16. L'opisthotonos avec fièvre se termine en rendant des urines, dont le dépôt est glaireux, semblable à de la semence.

COAQUES, LIVRE II.

CHAPITRE XV.

De l'Angine.

SENTENCE 1re. L'esquinancie dans laquelle on ne voit rien de changé au cou ni au gosier, qui suffoque en empêchant fortement la respiration, tue le même jour ou le troisième.

2e. Quand l'on trouve une tumeur et des rougeurs au gosier, le danger est à peu-près le même, si ce n'est que la maladie est plus longue.

3e. Toutes les fois qu'il y a de la rougeur au gosier, au cou, et à la poitrine, il en réchappe plusieurs, pourvu que les rougeurs ne reviennent pas, après avoir disparu.

4e. Mais si les rougeurs disparoissent, et que la tumeur ne se porte point au-dehors, et qu'il n'y ait pas de pus rendu par la voie des crachats, sans douleur aux jours critiques, cet état est mortel. S'établira-t-il quelque suppuration interne? on est en sureté, quand la rougeur et l'abscès se portent promptement à l'extérieur.

5^e^. Que l'érysipèle se porte du dedans au-dehors, c'est utile ; du dehors au-dedans, c'est mortel. Il passe au-dedans, quand le rougeur disparoissant, on sent un poids à la poitrine, et la respiration plus difficile.

6^e^. Lorsque l'esquinancie se jette sur le poumon, on meurt dans sept jours. Si l'on en réchappe, il se fait un empième qui n'est précédé d'aucun crachement pituiteux.

7^e^. Ceux qui, pressés par la violence de l'étouffement, rendent des matières par le dos, sans le vouloir, vont périr.

8^e^. Dans l'esquinancie, rendre des crachats presque secs, et en petite quantité, c'est mauvais.

9^e^. dans l'esquinancie, l'enflure de la langue, disparoissant sans cause, est un signe funeste : comme aussi, lorsque les douleurs disparoissent sans cause.

10. Ne pas cracher bientôt de matières cuites, dans l'esquinancie, c'est funeste.

11. Dans l'esquinancie, les douleurs de tête *très-violentes* sans cause, et avec fièvre, sont un signe funeste.

12. Dans l'esquinancie, les douleurs aux jambes sans cause, et avec fièvre, c'est funeste.

13. Dans l'esquinancie, la douleur à l'hypocondre, sans crise, avec foiblesse et assoupissement, tue sans qu'on s'y attende, quoiqu'on paroisse aller beaucoup mieux.

14. Dans l'esquinancie, dont les tumeurs disparoissent sans cause, s'il survient de la douleur à la poitrine, et de la tension au ventre ; on rendra des selles purulentes, quand il ne s'annoncera pas d'ailleurs quelqu'autre terminaison.

15. Dans l'esquinancie, tout ce qui ne manifeste pas le mal au-dehors, est funeste : ici viennent des douleurs chroniques aux jambes, et des suppurations laborieuses.

16. Dans l'esquinancie, les crachats glutineux, épais, très-blancs, arrachés avec peine, sont mauvais ; et toute coction de cette espèce est mauvaise. Une abondante évacuation par bas, jette dans la paralysie, et tue.

17. Dans l'esquinancie, des crachats fréquens, presque secs, filamenteux, avec toux et douleur de côté, sont funestes ; comme aussi, cracher à la suite de la boisson, et n'avaler qu'avec peine, c'est mauvais.

COAQUES, LIVRE II.

CHAPITRE XVI.

De la Pleurésie, et de la Péripneumonie

SENTENCE 1re. Les pleurétiques, qui, dès le commencement, rendent des crachats de différente couleur, et consistance, meurent au troisième jour ou au cinquième : s'ils réchappent, c'est différé au septième ou au neuvième ; ou bien ils commencent à suppurer au onzième.

2e. Les pleurétiques qui ont des rougeurs au dos, de la chaleur aux épaules, qui souffrent davantage s'ils sont assis, et dont le ventre rend des matières vertes très-puantes, périssent le vingtième jour avec cette évacuation : mais s'ils passent ce terme, ils guérissent.

3e.

3^e. Les pleurésies sèches, sans crachats, sont les plus mauvaises ; celles où la douleur est dans le haut sont terribles.

4^e. Les pleurésies où il n'y a point de convulsions, sont plus fâcheuses que celles où il y en a (1).

5^e. Les pleurésies où la langue est bilieuse, dans le commencement, sont jugées le septième jour ; si elle l'est le troisième ou le quatrième, elles sont jugées vers le neuvième.

6^e. Lorsqu'il se fait dès le commencement, une bulle livide sur la langue, ainsi que l'huile en fait quand on y trempe un fer chaud, la délivrance est plus difficile ; et la crise se fait le quatorzième : ils crachent communément du sang.

7^e. Le crachat des pleurétiques, qui commence à mûrir, et à sortir le troisième jour, rend la délivrance prompte ; s'il mûrit plus tard, elle est retardée.

8^e. Quand, dans les maux des pleurétiques, le ventre se ramollit ; que le crachat se colore ; que la respiration se fait sans bruit ; que l'urine coule abondamment : c'est bon. Le contraire est mauvais, surtout si le crachat prend un goût doux, *qui annonce la suppuration.*

9^e. Les pleurésies bilieuses et sanguinolentes, se jugent ordinairement le neuvième jour ou le onzième ; la plupart se guérissent.

---

(1) Cette sentence paroîtra sans doute fort extraordinaire, peut-être même fausse. Je traduis le texte littéralement. Duret s'y est réduit aussi, en reconnoissant qu'il y falloit sans doute des modifications. *Sic græcum converti*, dit-il, *donec meliora dominus.*

10. Les pleurésies qui sont douces dans le commencement, redoublent au cinquième ou au sixième jour : elles s'étendent au douzième, et peu en guérissent. Ils risquent sur-tout au septième ou au douzième : ceux qui passent le quatorzième, guérissent.

11. Les pleurétiques dont le crachat fait beaucoup de bruit dans la poitrine, dont le visage est livide, les yeux jaunes et obscurs, meurent.

12. Dans les pleurésies où il se fait une suppuration interne, on crache le pus après la rupture de l'abcès, le quarantième jour.

13. Le crachat, dans toutes les pleurésies et péripneumonies, doit se rendre facilement, promptement, et être jaune, bien mêlé.

14. Mais si le crachat est jaune, glutineux, rond et fort verd, écumeux, livide et érugineux, il est mauvais. Le plus mauvais de tous, est celui qui est si peu mêlé, qu'on y voit du noir.

15. Les crachats qui viennent tard, avec beaucoup de douleur, quoique jaunes, et qui ne sont pas bien mêlés, qui occasionnent beaucoup de toux, sont très-mauvais.

16. Le crachat jaune, mêlé de boucoup de sang, rendu dans le commencement, sauve ; venant le septième jour ou plus tard, il est moins salutaire.

17. Les crachats fort sanguinolens, ou livides dès le premier commencement, sont dangereux. Les écumeux, les jaunes, les noirs, les érugineux, les verdâtres, et tous ceux qui changent promptement de couleur, sont mauvais. Cependant les écumeux et les bruns changent souvent de couleur, et sont

plus sûrs ; quand ils changent de couleur par coction dans le cours du cinquième jour, c'est le mieux (1).

18. Tout crachat qui ne délivre pas de la douleur, est mauvais ; s'il en délivre, il est utile.

19. Les douleurs dans la poitrine qui ne s'arrêtent point par les crachats, ni par la saignée, ni par les remèdes et le régime, finissent par la suppuration.

20. Ceux qui crachent le pus avec des matières bilieuses, ou séparément ou mêlé, meurent ordinairement au quatorzième jour, à moins que cette époque ne se dérange par quelque bien ou quelque mal déjà dit. Car, si elle ne se dérange point, la mort est ordinairement au quatorzième, sur-tout pour ceux en qui le crachement de pus commence le septième.

21. Il est bon, et pour ceux-là, et pour tous les péripneumoniques, de supporter le mal facilement, d'être délivré de la douleur, de rendre le crachat sans peine, d'avoir la respiration aisée, point de soif, une chaleur égale dans tout le corps, les viscères souples ; que de plus le sommeil, les selles, les urines aillent bien. Le contraire de tout ceci est mauvais. Si avec le crachat tout le reste va bien, on guérit ; si au contraire, il y a mélange de bien et de mal, on périt le douzième jour. Lorsque les signes fâcheux s'accumulent, c'est plus court.

(1) La signification du grand nombre des mots usités, tant dans le grec que dans le français, pour exprimer les qualités, et sur-tout les couleurs des crachats, ne me paroît pas assez bien déterminée pour ne donner quelque lieu ici à des équivoques. Ils sont levés par la sentence qui suit.

22. Ceux qui, dans la péripneumonie, ont des parotides, ou des dépôts dans les parties inférieures, qui suppurent, et où il s'établit des fistules, périssent (1).

23. Il faut, à cet égard, observer si la fièvre persiste, si la douleur ne s'appaise point, si le crachat ne sort point comme il le devroit, si les selles ne sont pas bilieuses, abondantes et bien mêlées, si l'urine ne coule pas en quantité, facilement, et ne dépose pas beaucoup : et si tout cela n'est pas de plus accompagné des autres bons signes, c'est alors qu'il faut redouter les dépôts dont je parle.

24. Ces dépôts arrivent aux parties inférieures, lorsqu'il y a inflammation aux hypocondres; aux parties supérieures, lorsque l'hypocondre est molet, sans douleurs : les difficultés dans la respiration cessent, pour un temps, sans bonne cause.

25. Les dépôts aux jambes dans les péripneumoniques, dont l'état est dangereux, sont toujours bons. Le crachat, passant du jaune au purulent, est meilleur; mais si le crachat ne sort point comme il convient, et si l'urine ne fait pas un bon sédiment, il est à craindre que le malade n'ait quelque suppuration, et que son état ne donne bien des embarras.

26. Si les dépôts répètent, la fièvre les accompagnant, et le crachat ne sortant point, il y a danger de délire ou de mort.

27. Les péripneumoniques qui n'ont aucune éva-

(1) Il faut lier cette sentence avec les deux suivantes; à moins de quoi elle se trouveroit bien démentie par la vingt-cinquième.

cuation aux jours critiques, et qui, tombant dans le délire, passent le quatorzième jour, sont menacés de suppuration.

28. La métastase de la pleurésie en péripneumonie, se faisant dès le commencement, est très-dangereuse.

29. Les gens de fatigue et vigoureux, succombent plus facilement dans les pleurésies et les péripneumonies, que ceux qui mènent une vie peu laborieuse.

30. Les enchifrenemens et les éternuemens qui précèdent ou qui surviennent, sont funestes dans les maladies du poumon. Mais dans les autres maladies mortelles, l'éternuement est bon.

31. Dans les péripneumonies, si toute la langue est blanche et rude, les deux lobes du poumon sont affectés. Si c'est la moitié de la langue qui devient blanche, le poumon est affecté du côté où le signe paroît. Si la douleur ne se fait sentir qu'à une clavicule, le poumon n'est affecté que d'un côté dans la partie supérieure. Lorsque la douleur se fait sentir aux deux clavicules, les deux lobes sont affectés dans leur partie supérieure. Si la douleur répond vers le milieu des côtes, le mal est au-dessous; de même lorsque la douleur est plus bas. Ceux qui ont tout un lobe affecté, ressentent de la douleur dans toutes les parties voisines. Si donc les bronches sont fortement enflammées, de manière que le malade reste toujours couché sur un côté, le mal est à ce côté. Il prend extérieurement une couleur livide. Les anciens ont nommé ces malades, *frappés* (πλῆκτας) (1). Mais

(1) Voyez le traité des maladies, liv. III, n°. 4.

si l'inflammation n'est pas violente, de manière qu'ils ne soient pas obligés de se tenir toujours couchés sur un côté, la douleur est générale ; ils peuvent respirer de l'un et de l'autre ; et il ne se fait pas de taches livides.

32. Lorsque tout le poumon est enflammé et le cœur, de manière que le malade reste toujours sur un des deux côtés, sa vie se détruit en entier ; on trouve le malade froid et insensible ; il meurt le deuxième ou le troisième jour. Mais si le poumon est enflammé seul sans le cœur ; et si l'inflammation n'est pas si forte, ils vivent plus de temps, et quelques-uns en réchappent.

33. Dans les suppurations, sur-tout celles des péripneumoniques et des pleurétiques, il survient des chaleurs petites le jour, plus fortes la nuit ; on ne crache rien de remarquable ; il y a des sueurs au cou et aux clavicules ; les yeux s'enfoncent, les joues viennent rouges ; les mains sont chaudes jusqu'au bout des doigts ; la peau en est âpre ; les ongles se font crochus ; les pieds sont froids et s'enflent ; ils se fait des taches sur le reste du corps, et le dégoût est grand. Ce sont les signes de la suppuration, à la suite d'une longue maladie.

34. Pour juger quand les abcès se perceront, ayez égard à ce qui a précédé, et à ce qui survient, sur-tout examinez si la difficulté de respirer augmente.

35. La plupart des abcès se percent le vingtième jour ; certains le quarantième, et il y en a qui vont au soixantième.

36. Chez ceux donc qui dès le commencement sont dans un travail continuel, avec difficulté de respirer, et toux pour cracher, attendez-vous à la rupture de l'abcès, au vingtième jour, ou même plutôt. Chez ceux en qui les signes sont plus légers, ce sera plus tard; ainsi à l'avenant.

37. Il faut avoir égard au temps depuis lequel le mal a commencé ou redoublé, ou depuis quand la fièvre a paru, depuis quand le froid a pris. Il est d'ailleurs inévitable, qu'avant la rupture de l'abcès, le travail augmente, et la difficulté de respirer, ainsi que le crachat.

38. Ceux donc en qui la fièvre cesse après la rupture de l'abcès, qui reprennent l'appetit, qui crachent facilement un pus blanc sans odeur, uni, et tout de la même couleur, sans mélange de pituite, dont le ventre va peu, guérissent pour l'ordinaire en peu de temps.

39. Mais ceux en qui la fièvre persiste, qui ont de la soif, du dégoût, dont le pus est livide ou verd, ou pituiteux, et en qui le ventre est lâche, meurent.

40. Quant à ceux en qui il se trouve partie des bons signes, tandis que partie manquent, les uns meurent; les autres réchappent, mais très-lentement.

41. Ceux qui doivent suppurer, crachent d'abord salé, et ensuite doux.

42. Ceux chez qui il se fait une suppuration au poumon, crachent le pus pendant quarante jours: s'ils le crachent plus long-temps, ils meurent pour l'ordinaire.

43. Quelques gouttes de sang rendues par le nez, dans la douleur de côté, sont mauvaises.

44. Ceux qui étant suppurés se trouvent mieux après avoir rendu des crachats puans, s'ils récidevent, meurent.

45. Rendre dans la pleurésie des crachats bilieux, purulens ou mêlés de sang et de pus, qui ne finissent pas avec le temps, sont dans un état mortel; ceux qui crachent noir, brun, ou couleur de vin rouge, meurent.

46. Ceux qui crachent du sang écumeux, avec douleur à l'hypocondre droit, crachent du foie; et la plupart meurent.

47. Ceux qui, dans les secousses de la toux, rendent du pus boueux et de mauvaise odeur, meurent pour l'ordinaire.

48. Ceux dont le pus noircit la sonde, comme si on l'avoit passée au feu, meurent pour l'ordinaire.

49. Ceux qui ont une douleur au côté sans pleurésie, et qu'on voit dans des agitations médiocres ou légères, deviennent frénétiques.

50. Dans la péripneumonie, quelques gouttes de sang, rendues très-rouges (1), sont funestes.

51. Avoir la voix rauque et cracher des matières visqueuses, salées, c'est mauvais; si de plus il paroît quelque humeur à la poitrine, mauvais aussi; et la douleur au cou, si elle disparoît, est mortelle.

---

(1) S'agit-il ici du sang rendu par les narines, ou en crachant ?

52. Avoir la voix rauque, tousser, et avoir la diarrhée, sont des signes de suppuration.

53. Dans la péripneumonie, les urines épaisses les premiers jours, claires avant le quatrième, sont un signe mortel.

54. Les péripneumonies sèches, dans lesquelles il n'y a que peu de crachat légèrement cuit, sont très-dangereuses.

55. Les rougeurs larges à la poitrine dans ce cas, sont mortelles.

56. La douleur de côté avec des crachats bilieux, disparoissant sans cause, est suivie de délire.

57. La fièvre quittant dans la suppuration, laisse ordinairement des sueurs.

58. La surdité qui vient dans la suppuration, annonce des selles sanguinolentes. Ceux-ci rendent, au temps de la mort, des matières noires.

59. La douleur de côté avec fièvre longue, annonce crachement de pus.

60. Les frissons fréquens tendent à la suppuration. La fivre qui s'y joint en est un signe de plus.

61. Dans les douleurs de côté le dégoût, quelques cardialgies, les sueurs avec bonne couleur au visage, et le ventre lâche, sont des signes de suppuration au poumon.

62. Les difficultés de respirer, telles qu'on ne peut rester couché, donnent des enflures des jambes, comme on les voit dans l'hydropisie.

63. Toutes convulsions sont mauvaises. Elles donnent dans le commencement beaucoup de tourment; et plusieurs s'en souviennent long-temps. Les plus

fâcheuses sont celles de la poitrine : elles sont très-dangereuses.

64. Vomir le sang, avoir grosse fièvre, douleur à la mamelle, à la poitrine, au dos, sont de signes de mort très-prochaine, quand ils sont tous réunis. S'ils ne le sont pas tous, et s'ils ne sont pas violens, la mort viendra plus lentement. L'inflammation se termine au plus tard le quatorzième jour.

65. Quand on crache le pus, c'est un grand bien d'être sans fièvre, de tousser et souffrir peu. Mais avoir la fièvre, tousser, souffrir continuellement et cracher du sang à tout propos, sont des signes funestes.

66. Ceux dont un côté est enflé et chaud, qui sentent comme un poids quand ils sont couchés sur l'autre, ont un amas de pus dans le poumon.

67. Dans les suppurations du poumon, rendre du pus par les selles est mortel.

68. Dans les blessures de la poitrine, la plaie guérie au-dehors quand elle ne l'est pas au-dedans, met en danger d'un empyème : et si la cicatrice en dedans est tendre, elle se rompt facilement.

69. Les vieillards meurent plus facilement des suppurations internes du poumon, les jeunes gens des autres.

70. Les suppurés qui, dans les efforts de la toux, font retentir un grand bruit dans la poitrine, y ont moins de pus, que ceux dont la toux est moins retentissante. Ils ont aussi moins de difficulté à respirer, et leur couleur est meilleure : mais ceux dont la toux ne résonne pas au-dedans, qui sont fort oppressés, dont les ongles sont livides, sont pleins de pus. Leur état est mortel.

COAQUES, LIVRE II.

CHAPITRE XVII.

De la Phthisie.

SENTENCE 1re. Ceux qui vomissent du sang écumeux, et qui ne sentent point de mal au-dessous du diaphragme, le vomissent du poumon. Si la veine est grosse, ils en rendent beaucoup, et ils sont en danger : mais ceux qui en rendent moins, courent moins de risque.

2e. Lorsque le crachat des phthisiques jeté sur le feu sent fortement, et que les cheveux leur tombent, ils périssent.

3e. Les phthisiques dont le pus jeté à la mer va au fonds, périssent dans peu. Mettez pour cet effet de l'eau de la mer dans un vase de cuivre.

4e. Les phthisiques qui perdent leurs cheveux, périssent avec la diarrhée ; et tous ceux qui sont pris de la diarrhée, meurent.

5e. La suppression des crachats des phthisiques, les jette dans la perte de la raison. On peut espérer qu'il y aura quelque hémorroïde.

6e. Les phthisies provenant de la rupture de grosses veines, ou de catarrhe de la tête, sont très-dangereuses.

7e. L'âge le plus dangereux pour la phthisie est depuis dix-huit ans jusqu'à trente-cinq.

8e. Les démangeaisons dans tout le corps à la suite de la constipation, est un mauvais signe chez les phthisiques.

9^e. Chez ceux qui sont menacés de phthisie avec fièvre, les fluxions aux gencives et aux dents sont mauvais signe.

10. Les tumeurs aux hypocondres sont mauvaises pour tout le monde, très-mauvaises pour les phthisiques.

11. Chez quelques-uns de ceux qu'une longue maladie consume, il arrive des frissons avant la mort.

12. Des exanthêmes qui rongent la peau, sont des signes d'une disposition à la phthisie.

13. Quand des phthisiques sont oppressés par l'abondance des crachats, et qu'ils en rendent une grande quantité non cuits, leur état est désespéré.

COAQUES, LIVRE II.

CHAPITRE XVIII.

Des Hépatiques, ou de ceux qui sont malades du Foie.

SENTENCE 1^re. Ceux dont le foie est affecté, qui rendent beaucoup de crachats sanguinolens ou pourris, ou de la bile pure, meurent dans peu.

2^e. Quand ceux qui sont atteints du foie tombent dans une maigreur extrême avec enrouement, c'est mauvais signe, sur-tout si la toux s'y joint.

3^e. Ceux qui ont des douleurs au foie avec des cardialgies, de l'assoupissement, des frissons, des troubles d'entrailles, de la maigreur, du dégoût et des sueurs abondantes, rendent du pus par bas.

4^e. Des douleurs subites à l'hypocondre sans inflammation, finissent avec la fièvre qui survient.

5^e^. Ceux qui crachent un sang écumeux avec douleur à l'hypocondre droit, le crachent du foie. La plupart meurent.

6^e^. Quand en cautérisant le foie, il sort comme de la saumure *ou comme de la lie de vin*, c'est mortel.

COAQUES, LIVRE II.

CHAPITRE XIX.

De l'Hydropisie.

SENTENCE 1^re^. Les hydropisies, à la suite des maladies aiguës, sont fâcheuses et funestes. Elles commencent quelquefois par les flancs, quelquefois par le foie.

2^e^. Dans celles qui commencent par les flancs et par les lombes, les pieds s'enflent : il y a des diarrhées copieuses qui ne diminuent ni l'enflure du ventre, ni les douleurs des lombes, ni celles des flancs.

3^e^. Dans les hydropisies qui commencent par le foie, il y a de la toux avec des envies continuelles de tousser, sans crachat remarquable. Les pieds s'enflent, le ventre est constipé ; il n'en sort que des matières dures, qui se rendent avec effort ; on y sent des douleurs à droite et à gauche, qui vont et viennent.

4^e^. Dans l'hydropisie sèche, *la tympanite*, il y a strangurie : l'urine est brûlante. Elle ne délivre de rien, son sédiment est peu de chose.

5^e^. L'épilepsie survenant dans l'hydropisie, est funeste. Ce sont de mauvais signes qui se

succèdent : tel est aussi le cours de ventre.

6^e. Les bilieux qui ont des troubles dans les entrailles, dont le ventre ne rend que peu de matières glaireuses, comme de la semence, écumeuses, qui ne peuvent uriner qu'avec peine, qui donnent beaucoup de travail au médecin, finissent par devenir hydropiques.

7^e. Abonder en eaux, avoir la fièvre, ne rendre que peu d'urines et troubles ; c'est mortel.

8^e. Dans l'hydropisie commençante, une diarrhée dont les matières ne sont point crues, emporte le mal.

9^e. Dans ceux en qui l'on reconnoît l'hydropisie sèche, les coliques à l'ileum, sont un grand mal.

10. L'épilepsie, à la suite de l'hydropisie, est mortelle.

11. L'hydropisie qui cède d'abord aux remèdes, et qui revient, est un mal désespéré.

12. Ceux qui ont l'hydropisie dans les veines, *l'anasarque*, s'ils rendent les eaux par l'anus sont délivrés de la maladie.

COAQUES, LIVRE II.

CHAPITRE XX.

De la Dyssenterie.

SENTENCE 1^re. La dyssenterie qui s'arrête hors de propos, fait quelque dépôt à la poitrine, ou aux entrailles, ou aux articulations. Est-ce la bilieuse qui fait des dépôts aux articulations ? et la sanguine à la poitrine, ou aux entrailles.

2e. Le vomissement bilieux au commencement de la dyssenterie, est mauvais.

3e. Ceux dont la dyssenterie très-aiguë passe à la suppuration, rendent des matières liquides surnageantes, fort blanches et en quantité.

4e. Lorsque les matières dyssentériques sont rougeâtres, boueuses, en abondance; si elles s'arrêtent, et si la peau devient rouge, s'enflamme : c'est signe de délire.

5e. La dyssenterie qui ne dure pas long-temps est utile aux malades de la rate. Si elle dure, c'est mauvais. Si en finissant elle est suivie d'hydropisie ou de lienterie, c'est mortel.

COAQUES, LIVRE II.

CHAPITRE XXI.

De la Lienterie.

SENTENCE 1re. Les lienteriques qui rendent des vers, avec des douleurs qui ne se terminent qu'après de violentes coliques, dont les articulations s'enflent, ont ensuite des élévures rouges qui s'en vont en écailles, ou qui font des phlyctaines. S'ils suent, leur peau est rouge, comme si on les eût fouettés.

3e. Les lienteries anciennes, avec des vers, des douleurs, de violentes coliques, laissent des enflures en finissant. S'il s'y joint des frissons, c'est mauvais.

3e. La lienterie avec difficulté de respirer et des démangeaisons à la poitrine, finit par la phthisie.

4e. Vomissement et surdité dans la passion iliaque, c'est mauvais.

COAQUES, LIVRE II.

CHAPITRE XXII.

Des maladies de la Vessie.

SENTENCE 1re. La vessie dure et très-douloureuse est un signe terrible et mortel; plus mortel, s'il y a fièvre. Les seules douleurs sont capables de donner la mort. De plus le ventre se ferme; et on ne rend que des matières dures, avec effort.

2e. On guérit cependant, si l'on rend une urine chargée de pus, qui dépose un sédiment blanc.

3e. Mais si une telle urine ne procure point de soulagement; si la vessie ne se ramollit point, et si la fièvre persiste, il est vraisemblable que le malade mourra dans les premiers temps de la maladie.

4e. Ce mal attaque l'enfance, principalement vers l'âge de sept ans jusqu'à celui de quatorze.

5e. Ceux dont la pierre est placée de manière qu'elle ne se présente point au-devant de l'urètre, urinent assez bien.

6e. Toutes les fois qu'une tumeur de la vessie donne des difficultés d'uriner, on éprouve les plus violentes douleurs; elles obligent à toute sorte de postures. L'on est délivré, si le dépôt se perce, et que le pus sorte.

7e. Ceux dont l'urine perce sourdement à travers les parties de la génération, périssent sans espoir (1).

(1) On a vu bien des exceptions. J'en ai vu deux.

8e.

8^e. Si la passion iliaque se joint à la strangurie, on meurt le septième jour, à moins qu'avec la fièvre l'urine ne coule abondamment.

COAQUES, LIVRE II.

CHAPITRE XXIII.

De l'Apoplexie.

SENTENCE 1^re. Un assoupissement et une insensibilité non ordinaires, sont des avant-coureurs de l'apoplexie.

2^e. Ceux qui par l'effet d'une blessure tombent dans l'impuissance de remuer le corps, réchappent si la fièvre vient sans froid. Si elle ne vient pas, ils seront apoplectiques *paralytiques* du côté droit ou gauche.

3^e. Dans l'apoplexie les hémorroïdes sont bonnes; les froids et l'assoupissement sont mortels.

4^e. Les apoplectiques travaillés de fièvre et de sueurs, sont proche de la mort. Si la fièvre survient, elle les sauve.

5^e. Des apoplexies qui se dissipent promptement, mènent à la mort, si elles sont suivies de fièvre lente.

COAQUES, LIVRE II.

CHAPITRE XXIV.

De la Mélancolie et de la Manie.

SENTENCE 1^re. La tristesse avec taciturnité, l'amour de la solitude avec l'envie de se suffire à soi-même, sont des signes de mélancolie; ou plutôt c'est la mélancolie elle-même.

2^e^. Ceux qui perdent la raison par une peur subite, qui leur donne des frissons, la recouvrent au moyen de la fièvre, des sueurs, et d'un profond sommeil.

3^e^. La manie donne des dépôts à la gorge avec des toux : et dans les convulsions qui leur survienent, les maniaques voient trouble.

4^e^. Les délires avec taciturnité, avec tournement d'yeux et profonde inspiration, sont mortels. Ils sont quelquefois suivis de paralysies chroniques ; certaines fois ils précèdent la manie, *le délire furieux*. Dans les troubles d'entrailles, les rehaussemens du mal prennent quelquefois ainsi ; et l'on rend des matières noires dans la crise.

COAQUES, LIVRE II.

CHAPITRE XXV.

Du froid des Lombes.

SENTENCE 1^re^. Ceux qui dans l'hiver, se portant bien, ont des froids aux lombes avec un sentiment de poids, pour quelque légère raison, qui sont en même temps constipés, les fonctions des organes supérieures se faisant bien, risquent d'être pris de sciatique, ou de néphrétique, ou de strangurie.

2^e^. Ceux dont les parties inférieures se trouvent affectées à la suite de démangeaisons violentes, auront l'urine sablonneuse ; ou bien elle se supprimera. S'ils passent à un état mortel, ils tomberont dans l'assoupissement, en perdant la connoissance.

COAQUES, LIVRE II.

CHAPITRE XXVI.

Des Tumeurs.

SENTENCE 1re. Ceux en qui il vient aux articulations nombre de phlyctaines rouges, ont aussi avec des frissons, des rougeurs au ventre et aux aines, comme s'ils y avoient été vivement frappés; et ils meurent.

2e. Dans l'ictère, être sans sentiment et avoir le hoquet, cela arrive quand le ventre se lâche; cela arrive aussi quand il se serre. La peau prend alors entièrement la couleur de la bile verte (1).

COROLLAIRE,

Contenant des Avertissemens au sujet de la Saignée.

DANS les douleurs de côté, qui ne sont pas bien fixes, et qui ne sont pas accompagnées d'autres signes, la saignée est nuisible, y eût-il du dégoût, et l'hypocondre fût-il élevé. Dans les frissons avec assoupissement sans fièvre, la saignée nuit aussi; et quoiqu'on paroisse s'en trouver mieux, l'on meurt.

(1) Je ne garantis ni la clarté ni l'exactitude de cette sentence, mais seulement mes efforts pour la fidélité de la traduction.

COAQUES, LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Pronostics pris de la manière d'être de tout le corps.

SENTENCE 1re. Le froid de la tête, des pieds et des mains, avec chaleur au ventre et à la poitrine, est mauvais. Le mieux est que tout le corps jouisse d'une chaleur égale et douce.

2e. Il est bon que le malade se retourne facilement, et qu'il se lève avec légèreté.

3e. La pesanteur dans tout le corps, et aux pieds et aux mains, est mauvaise.

4e. Si à la pesanteur du corps se joint la lividité des ongles et des doigts, la mort est proche.

5e. La noirceur des pieds et des mains est moins funeste que leur lividité; il faut cependant observer les autres signes : et si le malade paroît porter facilement son mal, s'il montre quelque signe de plus tendant au bien, on peut espérer qu'il guérira, et que la partie noire tombera.

6e. La rétraction des testicules et des parties de la génération, sont des signes de mal violent et de convulsion mortelle.

7e. Rendre des vents sans bruit, c'est bon : il est mieux de les laisser sortir avec bruit, que de les arrêter entièrement. Les vents toutefois désignent qu'on souffre, ou qu'on est dans le délire, à moins qu'on ne les rende à dessein.

8e. Il faut s'informer si le malade a quelque

plaie, ou ancienne ou venue dans la maladie : car s'il doit mourir, elle deviendra auparavant sèche et livide, ou pâle et sèche.

9^e. La meilleure manière d'être étendu dans le lit, est celle à laquelle on est habitué.

10. Il n'est pas ordinaire d'être étendu tout de son long, les jambes bien tendues.

11. Mais si l'on descend toujours vers les pieds, c'est très-mauvais signe.

12. C'est signe mortel que de rester la bouche ouverte, et toujours dormir; comme aussi, de tenir les jambes entre-lassées et fortement fléchies, en restant sur son dos.

13. Rester couché sur le ventre, c'est, pour qui ne l'a pas accoutumé, un signe de délire et de douleur d'entrailles.

14. Si l'on trouve le malade, ayant ses pieds découverts sans être chauds, et les mains, et le cou, et les jambes jetées çà et là, tous découverts, c'est mauvais signe; et cela annonce beaucoup de mal-aise.

15. Changer continuellement de place durant le redoublement, est mauvais signe dans toutes les maladies aiguës; mais sur-tout dans la péripneumonie.

16. Il faut dormir la nuit et veiller le jour; le contraire est mauvais signe : il n'est cependant pas mauvais de dormir le matin, pendant la troisième partie du jour, *depuis six jusqu'à dix* : passé ce temps le sommeil durant le jour, est toujours mauvais.

17. Le pire de tout est de ne dormir, ni nuit, ni jour : l'insomnie obstinée est signe de travail et de douleur. Ce signe même amène le délire.

COAQUES, LIVRE III.

CAPITRE II.

Des Plaies.

ARTICLE PREMIER.

Des Plaies de la Tête.

SENTENCE 1re. Quand le muscle crotaphite est coupé, il y a spasme au côté opposé.

2e. Toutes les fois qu'il y a commotion du cerveau, et qu'il est blessé par l'effet d'un coup, ou d'une chute, on pert la parole, la vue, l'ouïe : et communément l'on meurt.

3e. Quand le cerveau est blessé, la fièvre survient pour l'ordinaire avec un vomissement de bile : on devient apoplectique et l'on meurt.

4. Quand les os du crâne sont fendus, il est très-difficile de connoître les fentes près des sutures.

5. Les os se brisent principalement par les coups donnés avec des corps contondans et de haut en bas; moins facilement quand ils sont donnés horizontalement.

6. Quand on doute s'il y a fracture ou non, on la juge en donnant à macher de chaque côté un fruit d'asphodèle, ou un peu de la tige de férule, *quelque chose d'assez tendre et moelleux, qui, en le machant, ne fasse point de bruit dans la bouche*, et recommandant de faire attention si l'on entend craquer des os; car s'il y en a de cassés, on pourra sentir qu'ils craquent.

7e. A mesure qu'on avance, les scissures se manifestent le septième ou le douzième jour, ou même plus tard, en ce que les chairs se séparent des os; on les trouve livides, et il sort des matières ichoreuses, qui donnent bien du travail. La guérison est difficile.

ARTICLE II.

Des Plaies et Fistules.

SENTENCE 1re. Si l'épiploon sort, il se pourrira nécessairement.

2e. Si quelqu'un des intestins grêles est déchiré, il ne reprend point.

3e. Un nerf coupé, les parties tendineuses qui meuvent la machoire, le ligament du prépuce ne reprennent point.

4e. Quand un os ou un cartilage sont tirés du corps, ils ne se reproduisent point (1).

5e. Les convulsions à la suite d'une plaie, sont mauvaise chose.

6e. Le vomissement bilieux à la suite d'une blessure, est mauvais, sur-tout si c'est d'un coup donné à la tête.

7e. Toutes les fois que de gros tendons sont coupés, on perd communément l'usage du membre, sur-tout si le coup a porté obliquement. Le danger est le même, quand c'est la tête des muscles qui est coupée, sur-tout pour ceux de la cuisse.

(1) On est maintenant assez généralement persuadé du contraire; voyez ce qu'a écrit monsieur Troja sur la régénération des os.

8^e^. On meurt des blessures principalement quand le cerveau est atteint, ou la moelle épinière, ou le foie, ou le diaphragme, ou le cœur, ou la vessie, et quelque gros vaisseau.

9^e^. On meurt aussi des blessures faites à l'artère (1) et au poumon, si elles font grandes ; de manière que l'air qui entre par la bouche soit en moindre quantité, que celui qui entre par l'ouverture faite.

10. On meurt aussi des blessures faites aux nerfs dans les parties intérieures, qu'ils soient grands ou petits, si la plaie est oblique et grande : mais si elle est droite et petite, quelques-uns en réchappent (2).

11. On ne meurt point des plaies qui n'intéressent pas les parties du corps que je viens de dire, ou qui en sont très-éloignées.

12. On a la vue obscure par les blessures faites aux sourcils, et un peu au-dessus ; plus la plaie est fraîche, moins la vue en souffre. A mesure que la cicatrice est plus ancienne, la vue s'affoiblit de plus en plus.

---

(1) *L'artère.* Il n'est pas possible de déterminer positivement, d'après le mot employé dans le texte, s'il s'agit ici de l'artère pulmonaire, ou de la trachée artère, ou même de l'aorte. Il est cependant plus que vraisemblable, d'après le sens que l'auteur a voulu désigner la trachée artère.

(2) Cette sentence a paru si suspecte à Duret, qu'il ne l'a pas traduite ; quoiqu'il en ait donné le texte.

COROLLAIRE.

Des Fistules.

LES fistules les plus fâcheuses sont celles qui se trouvent situées dans les parties cartilagineuses, sans chair, qui sont profondes, tortueuses, dont il suinte continuellement une matière ichoreuse, et dont l'ouverture se recouvre sans cesse de carnosités. Les plus aisées à guérir, sont celles qui viennent dans les parties molles, charnues et sans nerfs; *ni tendons ni aponévroses.*

APPENDIX.

Sur la disposition des divers âges à telles ou telles Maladies.

SENTENCE 1^re. Avant l'âge de puberté, on n'a point les maladies suivantes; la pleurésie, la péripneumonie, la goutte, la néphrétique, les varices aux jambes, les pertes de sang, le cancer, à moins qu'il ne soit de naissance, la lèpre blanche, à moins qu'elle ne soit aussi de naissance, la perte de semence, les hémorroïdes, la passion iliaque. On ne doit caindre aucune de ces maladies avant la puberté.

2^e. Depuis l'âge de douze ans jusqu'à quarante-deux, le corps est exposé à toute sorte de maladies, et depuis quarante-deux jusqu'à soixante-quatre ans, on ne voit point d'écrouelles, ni la pierre de la vessie, si elle n'étoit engendrée auparavant;

ni la perte de semence provenant de la phthisie dorsale, ni la néphrétique, à moins que ces maladies ne fussent déjà contractées; ni les hémorroïdes, ni les pertes de sang, si on n'y étoit déjà sujet. Ces maux ne surviennent plus, jusqu'à ce qu'on soit arrivé à la vieillesse.

COAQUES, LIVRE III.

CHAPITRE III.

Des Maladies des Femmes.

SENTENCE 1re. Si les femmes rendent les eaux avant les couches, c'est mauvais.

2e. Les aphtes de la bouche dans les femmes grosses n'annoncent rien de bon. Sont-elles un signe que le ventre se lâchera ?

3e. Les douleurs qui se portent des flancs vers l'ileum, dans les maux longs survenans à la suite de fausses couches, suivies de peu d'évacuations, sont funestes.

4e. Après les couches ou à leur terme ou prématurées, la suppression prompte des pertes qui couloient abondamment, est mauvaise : les frissons sont terribles, et aussi les troubles dans les entrailles, surtout s'il y a des douleurs à l'hypocondre.

5e. Dans la grossesse, les maux de tête avec assoupissement et pesanteur, sont peut-être des maux légers ; et quelque convulsion en délivrera (1).

(1) Voyez la prédiction 103.

6e. Chez celles qui, à raison de leurs purgations, ressentent des douleurs vives dans les parties supérieures de l'abdomen et dans l'ileum, dont le ventre s'humecte et se lâche avec des mal-aises, il y a dans le temps de la crise des assoupissemens, de la foiblesse et des sueurs, comme dans ceux dont les vaisseaux sont tendus avec des frissons. Le retour fréquent de ces accidens qui reprennent, à des courts intervalles, après avoir cessé, tuent dans peu (1).

7e. La respiration entrecoupée de pleurs et de gémissemens, l'amaigrissement continuel aussi, font faire de fausses couches.

8e. Les douleurs de ventre, après les couches, annoncent des purgations purulentes.

9e. Celles qui sont assoupies, foibles et lentes à se mouvoir, comme si elles étoient moulues, qui, au temps de leurs crises, ont des troubles dans leur ventre, avec des mal-aises, et des sueurs abondantes, et dont le ventre s'humecte, sont dans un état funeste (2).

10. Il est bon que les purgations des femmes ne s'arrêtent pas, je crois que certaines en deviennent épileptiques; dans d'autres, cette suppression occasionne de longues suspensions dans les règles; dans d'autres, des hémorroïdes.

11. Les douleurs de l'hypocondre, dans la grossesse,

(1) Voyez plus bas la sentence neuvième.

(2) Cette sentence sert à faire entendre le vrai sens de la sixième qui a beaucoup exercé les interprètes. Je crois qu'on ne voit pas chez nous le cas dont il est question ici, aussi fréquemment qu'on peut croire qu'il se présentoit du temps, et dans le pays d'Hippocrate, d'après ces deux sentences.

sont mauvaises ; les cours de ventre, pareillement : les frissons, avec le cours de ventre, mauvais aussi.

12. La douleur au ventre, est moins mauvaise pour les femmes grosses, quand elles rendent de matières bourbeuses.

13. Si dans ces cas, *sentence* 11 *et* 12, on accouche facilement, on relève ensuite des couches avec peine.

14. Les femmes grosses phthisiques, qui ont des rougeurs au visage, sont délivrées de ces rougeurs, en rendant quelques gouttes de sang par le nez.

15. A la suite des couches si, la perte blanche s'arrêtant avec fièvre, la femme perd l'ouïe ; et s'il survient une douleur vive au côté, elle tombe dans le délire, et elle périt.

16. Les femmes grosses, dont les humeurs salées (1), annoncent des suites des couches fâcheuses, et des lochies mordantes, ont des purgations qui durcissent leurs parties. Le hoquet est chez elles très-dangereux, ainsi que la chute de la matrice ; elles en meurent.

17. De la tension dans les lombes et aux pieds, à raison de la plénitude des mois, mène à des suppurations ; celles qui sont dans ce cas rendent par le dos des matières glaireuses de mauvaise odeur ; elles ont des étouffemens. Ces derniers symptômes tendent à la suppuration, comme les précédens ; je crois aussi que celles qui sont dans ce cas, ont quelques délires.

18. Les duretés dans le ventre, provenant des affec-

(1) Voyez plus bas la sentence vingt-septième.

tions de la matrice, avec douleur, sont très-mortelles.

19. Dans la grossesse, des fluxions douloureuses, avec des aphtes, sont mauvaises. Les hémorroïdes alors sont un très-grand mal.

20. Celles qui, avec tumeur au ventre, ont les parties rouges, s'il survient subitement une perte blanche, meurent dans de longues fièvres.

21. Les convulsions des femmes finissent du moment que leurs règles paroissent sans fièvre.

22. Des urines claires qui donnent quelques nuages, suspendus dans le milieu, annoncent des frissons (1).

23. L'hémorragie qui survient le quatrième jour, annonce la durée du mal; le ventre se lâche, et les jambes s'enflent.

24. *Répétition de la cinquième sentence.*

25. Celles qui, avant les couches, ont des douleurs, comme celles que donne le cholera-morbus, accouchent facilement. Mais si la fièvre les prend, elle est de mauvaise nature; sur-tout, s'il survient des troubles au gosier, ou s'il paroît dans la fièvre quelque mauvais signe.

26. *Répétition de la sentence première.*

27. Dans la grossesse, des humeurs salées au gosier, sont un mauvais signe (2).

28. Avoir des frissons, avant les couches, et accoucher sans douleur, annonce du danger.

29. Les fluxions, avec des aphtes dans la grosses-

(1) On peut, avec Duret, tenir cette sentence pour très-suspecte.

(2) Voyez la sentence seizième.

se, sont mauvaises ; les frissons aussi et l'état de foiblesse : aux frissons succèdent des chauds violens (1).

30. Les femmes grosses sont sujettes à des douleurs cruelles vers l'ileum, comme les hommes en ressentent aux testicules, qui ôtent presque la respiration. Ce signe annonce-t-il qu'elles portent des jumeaux ? Est-il un présage de convulsion ?

31. *Répétition de la première partie de la sentence septième.*

32. Les frissons, le sentiment de lassitude, la pesanteur de tête sont des symptômes des mois.

33. Celles qui ont leurs règles, avec des engourdissemens aux mains, et de la secheresse, qui sont altérées, qui perdent beaucoup, rendent du pus.

34. La perte blanche, venant de suite après l'avortement, s'il s'y joint des frissons, de l'agitation aux cuisses, et des tremblemens, est très-mauvaise.

35. Les aphtes à la bouche, dans la grossesse, sont suivies de selles liquides.

36. Celles qui étoient malades avant d'accoucher, ont des frissons qui précèdent immédiatement les couches.

37. La grande foiblesse, avec des engourdissemens, chez celles qui relèvent de couches, est un mal qui menace de délire ; mais cela n'est pas mortel. C'est signe de purgations trop abondantes.

38. Celles qui, dans le travail de l'enfantement, ont des maux de cœur, accouchent bientôt après.

39. Les frissons, les lassitudes, les pesanteurs de

(1) Voyez la sentence dix-neuvième.

tête, les douleurs au cou, précèdent immédiatement les mois. Si dans la crise il s'y joint des toux, on les a avec des frissons.

40. Les jeunes filles sujettes à des suffocations, auront, dans la grossesse, des matières purulentes aux mamelles. C'est un mal qu'elles aient leurs règles pendant les premiers mois.

41. La manie, les fièvres aiguës pleines d'agitations, se terminent *quelquefois* par des irritations à l'estomac non bilieuses.

42. Le vomissement de sang rend aptes à concevoir celles qui ne concevoient point.

43. Les troubles dans la vue se dissipent par des règles abondantes.

44. Les femmes qui ont des douleurs aux mamelles dans la fièvre, en sont délivrées par le crachement de petits caillots de sang rouge, non de couleur rousse.

45. Les convulsions dans les hystériques ne sont pas dangereuses. On l'a vu chez Dorcade (1).

46. Celles qui, avec la fièvre et des sentimens de lassitude accablante, ont des frissons, auront bientôt leurs règles. S'il survient des douleurs au cou, elles auront une hémorragie.

---

(1) Il est fait mention aussi de Dorcade dans les prédictions, n°. 119, pour confirmer le même point de doctrine. Mais je ne crois pas qu'il nous reste, dans les Œuvres d'Hippocrate, d'observation où la maladie de Dorcade soit détaillée. Je n'ai pas du moins su la trouver parmi le grand nombre de celles qui sont rapportées dans les sept livres des épidémies.

COAQUES, LIVRE III.

CHAPITRE IV.

Des Excrétions.

ARTICLE PREMIER.

Du Vomissement.

SENTENCE 1re. Le meilleur vomissement, et qui fatigue le moins, est celui où l'on rend de la bile et de la pituite bien mêlées, qui n'est pas fort épais ni fort abondant.

2e. Si le vomissement n'est pas mêlé, il est mauvais.

3e. Le vomissement poracé de *couleur verte de porreau*, et le noir et le livide sont funestes.

4e. Si l'on vomit de toute couleur, c'est très-funeste.

5e. Le vomissement livide, et qui sent mauvais, annonce la mort très-prochaine.

6e. Le vomissement rouge est mortel aussi, sur-tout s'il est avec de grands efforts.

7e. Être fort agité dans le redoublement, sans vomir, c'est mauvais; comme aussi de sentir des déchiremens, sans vomir.

8e. Les petits vomissemens de bile sont mauvais, sur-tout s'ils sont avec des insomnies.

9e. Dans les vomissemens de matières noires, la perte de l'ouïe n'est point mauvaise.

10. Les petits vomissemens de bile non mêlée, qui se succèdent vîte, sont mauvais, sur-tout si c'est avec beaucoup de selles et douleur vive aux lombes.

11. Les vomissemens avec agitation, voix basse, et les yeux fixes, annoncent la manie. On meurt dans un délire violent, après avoir perdu la parole.

12. Dans le vomissement, passer de l'état de soif à n'avoir point de soif, c'est mauvais.

13. Les grandes agitations, avec insomnie, sont de forts signes de parotides.

14. Si, dans les malades fort agités, les troubles du ventre s'arrêtent, il vient aussitôt à la peau des élévures comme après des piqûres de cousins, et un amas de larmes aux yeux.

15. Dans les vomissemens non mêlés, le hoquet est mauvais; mauvais aussi le spasme, comme il arrive dans les suppurations.

16. Les convulsions, après avoir pris l'ellébore, sont mortelles.

17. Dans toute purgation surabondante, le froid avec la sueur est mortel.

18. Et la soif avec le vomissement, dans ce cas, est mauvaise (1).

19. Mais, après de vives agitations et des douleurs aux lombes, le ventre se lâche.

20. Les purgations des matières rougeâtres, noires, à la suite de l'ellébore, sont funestes. La foiblesse qui survient, est mauvaise.

21. Rendre, par l'effet de l'ellébore, beaucoup de matières rouges, écumeuses, c'est utile; il occasionne, à la vérité, des duretés, mais il préserve des

(1) Cette sentence est réunie dans Foës, avec les deux précédentes et la suivante.

grandes suppurations. Ceux qui ont ces vomissemens, souffrent de la poitrine ; ils ont des frissons avec des sueurs, et leurs testicules s'enflent. Le vomissement passé, ils éprouvent des frissons et ils maigrissent (1).

23. Le fréquent retour de ces symptômes dans les vomissemens, sont suivis, au temps de la crise, de vomissemens noirs, et il survient des tremblemens.

COAQUES, LIVRE III.

CHAPITRE IV.

Des Excrétions.

ARTICLE II.

De la Sueur.

SENTENCE 1re. Les meilleures sueurs sont celles qui délivrent de la fièvre un jour critique ; celles qui soulagent, sont bonnes aussi : mais les sueurs froides, celles qui n'occupent que la tête et le cou, ne servent de rien ; elles annoncent la longueur du mal, et du danger.

2e. La sueur froide dans les fièvres aiguës, est mortelle. Dans une fièvre moins forte, elle en annonce la durée.

3e. La sueur venant en même *temps que la fièvre*, n'annonce rien de bon.

(1) Duret a cru devoir changer entièrement cette sentence.

COAQUES, LIVRE III.

CHAPITRE IV.

Des Excrétions.

ARTICLE III.

Des Urines.

SENTENCE 1re. L'urine des fiévreux qui dépose constamment un sédiment blanc et uni, annonce guérison prochaine.

2e. La guérison est prochaine aussi, lorsque l'urine qui est trouble en sortant, devient aqueuse et claire, avec une légère toile graisseuse qui surnage.

3e. Mais, si l'urine est rouge, et si elle dépose un sédiment rouge et uni avant le septième jour, elle annonce la guérison pour le septième. Si c'est après le septième, le mal sera long, peut-être même très-long.

4e. L'urine qui fait des nuages rouges le quatrième jour, délivrera au septième, pourvu que les autres signes concourent.

5e. L'urine claire et bilieuse qui donne à peine quelque sédiment, et qui change tantôt en mieux, tantôt en pire, désigne la longueur du mal. Quand les changemens sont éloignés, et qu'il en arrive au temps de la crise, ce n'est pas sans danger.

6e. L'urine aqueuse et continuellement blanche dans les maladies chroniques, rend la crise difficile et point sûre.

7^e. Les nuages dans l'urine, s'ils sont blancs et vont en bas, sont bons; funestes, s'ils sont rouges et noirs et livides.

8^e. L'urine bilieuse est mauvaise, à moins qu'elle ne tire sur le rouge; et celle qui, étant comme chargée de son, dépose un sédiment blanc; et toutes celles dont la couleur et le sédiment sont mélangés (1), sur-tout chez les personnes qui ont des fluxions à la tête.

9^e. L'urine annonce du danger, quand de noire elle devient claire et bilieuse, et que son sédiment est grossier.

10. L'urine est mauvaise aussi, quand son sédiment est en grumeaux livides. Est-elle alors signe de douleurs à l'hypocondre? Je pense que ce sera à l'hypocondre droit. La bile du malade s'exaspère-t-elle? Et y aura-t-il quelque parotide? S'il arrive bientôt un cours de ventre, l'on meurt.

11. Les urines cuites un peu, et hors de propos, ne méritent point d'attention; et généralement toute coction, hors de propos dans une maladie aiguë, est mauvais signe.

12. L'urine aussi n'annonce rien de bon, quand elle passe de la couleur rougeâtre à des efflorescences verdâtres.

13. L'urine blanche et transparente quand on la rend, est mauvaise; on la rend telle, sur-tout dans la frénésie.

---

(1) Cette sentence est aussi une de celles qui ont exercé les interprètes; et l'on ne peut disconvenir qu'elle ne paroît pas s'accorder, en tout, avec la doctrine générale sur les qualités des urines.

14. Elle est mauvaise aussi, quand elle suit de près la boisson, sur-tout dans la pleurésie et la péripneumonie.

15. L'urine est mauvaise, quand, avant le froid, on la rend huileuse.

16. Mauvaise aussi, quand dans les maladies aiguës, on la rend verdâtre, non à sa surface seulement.

17. L'urine est mortelle, quand elle est noire, et son sédiment aussi. Dans l'enfance, l'urine claire est plus mauvaise que l'épaisse.

18. Les urines claires qui se brouillent ensuite, et font des grumeaux; celles aussi qui présentent en les rendant comme des grains de grêle ou comme de la semence virile, sont mauvaises.

19. Uriner sans le sentir, est toujours mauvais signe.

20. Dans les péripneumoniques, l'urine cuite dès le commencement, est un signe mortel; elle devient claire après le quatrième jour.

21. Chez les pleurétiques, l'urine sanguinolante brune, dont le sédiment est mélangé, dans lequel sont confondues des matières *de diverse couleur ou grosseur*, annonce communément la mort pour le quatorzième jour.

22. Elle est prochainement mortelle aussi pour les pleurétiques, quand elle est verte, et qu'elle dépose un sédiment noir, ou comme du son.

23. Dans la fièvre ardente, avec assoupissement, l'urine très-blanche, très-claire, est très-mauvais signe.

24. L'urine crue qui se soutient telle pendant long-temps, si les autres signes sont pour le recouvrement de la santé, annonce quelque dépôt ou du travail, principalement dans les maladies situées au-dessous du diaphragme (1).

25. Des douleurs vagues aux lombes, se fixent à l'ischium, avec fièvre ou sans fièvre.

26. L'urine qui sort d'un jet fort, et qui dépose des matières grasses, annonce la fièvre (2).

27. L'urine sanguinolente, dès le commencement, annonce la longueur du mal ; l'urine trouble qui ne fait pas de dépôt, la récidive ; l'urine blanchâtre, comme celle des jumens, les maux de tête ; celle où l'on voit des filamens comme des membranes, la convulsion.

28. L'urine qui dépose un sédiment bourbeux, ou comme des crachats, est signe de frisson.

29. L'urine où l'on voit comme des toiles d'araignée, est signe de dépérissement.

30. Dans les fièvres erratiques, l'urine noire annonce qu'elles se changeront en quartes.

31. Les nuages suspendus sans couleur dans les urines noires, avec trouble et insomnie, annoncent la frénésie.

32. Les urines couleur de cendre, avec difficulté de respirer, annoncent l'hydropisie.

---

(1) Cette sentence, ainsi que bien d'autres passages d'Hippocrate dont je n'ai rien dit, favorisent plusieurs idées de Bordeu.

(2) Duret croit, sans égard pour le texte, que ce signe annonce le départ non l'arrivée de la fièvre. Le texte est ici traduit fidellement.

33. L'urine aqueuse ou chargée d'un dépôt âpre et rude, annonce le dévoiement.

34. L'urine qui de claire devient épaisse, annonce-t-elle des sueurs? Et celle qui est chargée d'une écume qui se dépose, vient-elle après la sueur?

35. Dans les fièvres tierces avec frissons, l'urine qui a comme des nuages noirs, annonce que les frissons ne sont pas réglés.

36. Les urines dans lesquelles on voit comme des membranes, si elles sont supprimées avec le froid, annoncent des convulsions.

37. Si l'urine qui donnoit un bon dépôt, cesse promptement de le donner, c'est signe de travail ou de changement dans la maladie.

38. Lorsque l'urine qui déposoit, se trouble et s'arrête, cela annonce des frissons dans la crise, peut-être aussi un changement en fièvre tierce ou quarte.

39. Dans les pleurétiques, l'urine un peu rouge, qui dépose un sédiment uni, annonce une crise salutaire.

40. Si l'urine est un peu verte, de belle couleur, faisant un sédiment blanc, la crise est prochaine.

41. Mais celle qui est rouge, d'un beau rouge, faisant un sédiment verd, uni, bien net, annonce que la maladie sera longue, pleine de troubles; qu'elle dégénérera en une autre, mais qu'elle n'est pas mortelle.

42. L'urine claire, aqueuse, déposant un sédiment roux et rude comme du son, annonce des troubles et du danger; et celle qui est verdâtre, dont le sédi-

ment est pareillement comme du son, annonce que la maladie sera longue et dangereuse.

43. L'urine cuite promptement, et peu, chez ceux qui ont des parotides, est mauvaise. Des frissons survenant dans cet état, sont funestes.

44. Quand la vessie se ferme, si d'ailleurs il y a mal de tête, c'est convulsif. L'assoupissement qui la fait rouvrir, est mauvais, non mortel. Cela mènera-t-il au délire ?

45. La douleur des reins qui vient subitement avec suppresssion d'urine, annonce qu'on rendra des pierres ou une urine très-épaisse.

46. Les tremblemens chez les vieillards, avec la fièvre et les symptômes énoncés *dans la sentence précédente*, seront peut-être suivis de quelqu'éjection de pierres avec les urines.

47. L'interception des urines, avec sentiment de pesanteur au bas-ventre, annonce communément la strangurie, ou bien quelque maladie à laquelle on est sujet.

48. Dans la passion iliaque, l'interception de l'urine annonce la mort très-prochaine.

49. Dans la fièvre, l'urine épaisse, inégale, annonce une rechute ou des sueurs.

50. Dans les fièvres longues, petites, erratiques, les urines claires désignent que la rate est affectée.

51. Dans la fièvre, le fréquent changement des qualités des urines annonce qu'elle sera longue.

52. Quand les malades urinent sans s'en souvenir, c'est mortel; leur urine est-elle comme celles dont on troubleroit le sédiment ?

53. Ceux qui ont la fièvre et rendent les urines bourbeuses, en petite quantité, s'ils viennent à en rendre beaucoup *et claires*, se trouvent mieux. C'est dès le commencement *de la maladie*, que sort la première urine, l'*épaisse*, ou celle qui dépose bientôt (1).

54. Ceux dont l'urine donne bientôt le sédiment, sont bientôt jugés.

55. Chez les épileptiques, *ou les personnes menacées d'épilepsie*, l'urine claire, et moins cuite que de coutume, sans qu'ils aient mangé au de-là de l'ordinaire, annonce une attaque d'épilepsie, sur-tout s'il arrive quelque douleur ou quelque spasme à l'acromium, au cou ou au dos, ou un engourdissement de tout le corps, ou quelque songe effrayant.

56. L'excrétion, en petite quantité, et comme goutte à goutte, soit de l'urine, soit des selles, soit du vomissement, est toujours mauvaise, et d'autant plus que cela se répète plus souvent.

---

(1) Cette sentence paroîtroit insignifiante et peut-être fausse, soit dans la traduction, soit dans le texte que je rends aussi fidellement que je le puis, si on n'étoit aidé de l'aphorisme soixante-huit, livre quatre, qui se rapporte manifestement au cas dont il s'agit ici.

COAQUES, LIVRE III.

CHAPITRE IV.

Des Excrétions.

ARTICLE IV.

Des Déjections.

SENTENCE 1re. Les meilleures déjections sont, les molles qui ont de la consistance, qui sont jaunes, pas très-puantes, qui se rendent à l'heure accoutumée, et dans la quantité qui répond aux alimens.

2e. Les déjections doivent s'épaissir au temps de la crise.

3e. Il est bon de rendre des vers ronds avec les déjections, la maladie approchant de la crise.

4e. Dans les maladies aiguës, les matières écumeuses, avec de la bile tout autour, sont mauvaises : les blanchâtres sont mauvaises aussi.

5e. Les plus mauvaises de toutes les matières, sont celles qui ressemblent à de la farine délayée.

6e. L'assoupissement survenant, est mauvais ; et aussi les selles sanguinolentes, et toute évacuation contraire aux évacuations naturelles.

7e. La constipation, les matières noires, petites comme des crottes de chèvre, rendues avec efforts, l'hémorragie du nez s'y joignant, tout cela est mauvais.

8e. Les selles glutineuses, point mêlées et blanches, sont mauvaises : celles qui sont trop fermentées, qui

deviennent aqueuses, sont mauvaises aussi. Celles qui se tournent, où l'on voit nager des grumaux livides, purulens, bilieux, sont funestes.

9e. Rendre du sang clair par l'anus, c'est mauvais; sur-tout si c'est avec des douleurs.

10. Les matières écumeuses et bilieuses tout autour, sont mauvaises; elles sont suivies d'ictère.

11. Chez les bilieux, les selles écumeuses sont mauvaises; sur-tout s'ils ont eu des douleurs aux lombes et du délire. Les douleurs reviendront-elles ?

12. Des selles claires, écumeuses, qui déposent une bile aqueuse, sont funestes.

13. Les déjections purulentes et les sanguinolentes noires, sont funestes, avec la fièvre et autrement.

14. Des matières de toute couleur, sont mauvaises.

15. D'autant plus à redouter, que la couleur est plus mauvaise.

16. Excepté après les purgatifs : il n'y a alors à craindre que la trop grande évacuation.

17. Dans la fièvre, les déjections molles sans consistance, sont mauvaises; les dures aussi et friables, qui n'ont pas de couleur, quoiqu'ensuite le ventre s'humecte; et si des matières noires ont précédé, on meurt.

18. Les déjections liquides, soit abondantes, soit en petite quantité, sont mauvaises : l'un jette dans l'insomnie, l'autre dans la foiblesse.

19. Dans la fièvre, les déjections sans consistance, abondantes en liquide, rendues avec des frissons, sont mauvaises; les frissons serrent la vessie, et arrêtent les selles. Les matières liquides, coulant

continuellement dans les maladies aiguës, sont funestes ; sur-tout si on ne sent point de soif.

20. Dans les cours de ventre, les matières très-rouges, sont mauvaises.

21. Les matières très-vertes sont mauvaises aussi, et les blanches, et les écumeuses, et les aqueuses ; les matières en petite quantité et glaireuses, *telles qu'on les rend dans la dyssenterie*, qui ne sont pas mêlées, et les verdâtres, sont mauvaises aussi.

22. Les déjections liquides dans l'état comateux, et dans l'assoupissement, sont funestes.

23. Rendre par les hémorroïdes une grande quantité de caillots, c'est mortel.

24. Et aussi les déjections blanches liquides, avec le ventre météorisé.

25. Les déjections noires comme du sang noir, avec fièvre et sans fièvre, sont funestes.

26. Funestes aussi les déjections de toutes couleurs, et celles dont les couleurs sont bien tranchées entr'elles *et fort différentes*, sont très-funestes.

27. Les déjections qui finissent par être écumeuses, non mêlées, sont signe de redoublement du mal, sur-tout s'il y a des convulsions : et elles amènent communément des parotides.

28. Les matières qui, de la liquidité passent à avoir quelque consistance, et qui ne sont pas mêlées et liées, annoncent que la maladie sera longue.

29. Les déjections rouges dans la fièvre, présagent le délire.

30. Les blanches, dans l'ictère, sont fâcheuses.

31. Et aussi les liquides, qui gardées prennent

une couleur rouge, *comme étant un signe d'ulcération du foie.*

32. Dans ceux qui ont des hémorragies, les selles visqueuses, variées de noir, sont mauvaises; mais plus mauvaises, si elles sont marquées de blanc.

33. Les selles blanches dans la fièvre, n'annoncent pas une crise heureuse.

34. Le ventre troublé, qui va souvent et peu, fait allonger les joues : il détruit aussi les exanthêmes venus au visage.

35. L'excrétion des matières fécales, faite avec effort, dénote qu'il y a du travail aux entrailles.

36. Des selles très-glaireuses avec cardialgie, annoncent la dyssenterie, peut-être aussi des douleurs aux lombes.

37. Alors le serrement du ventre qui ne rend que des matières liquides avec effort, et qui se tuméfie promptement, a quelque chose de convulsif; et les frissons survenans, sont mortels.

38. Quand on rend des matières noires, l'on a des sueurs froides.

39. Lorsque le ventre se trouble dès le commencement, que les urines sont en petite quantité; que la constipation vient peu à peu; que l'urine augmente, restant claire, on doit craindre quelque dépôt aux articulations.

40. Se lever souvent pour aller peu, avec des frissons, et rendre de mauvaises matières, c'est très-fâcheux, sur-tout si cela commence le quatrième jour.

41. Se lever souvent pour rendre peu de matières visqueuses, mêlées de crottins, avec des douleurs à

l'hypocondre, c'est signe d'ictère : si le ventre s'arrête, le délire surviendra-t-il ?

42. Les douleurs à l'hypocondre annoncent alors une hémorragie : le sang sortira pur (1).

43. Avoir une petite fièvre avec délire et mal de tête ; c'est funeste.

44. Les matières visqueuses bilieuses sont souvent suivies de parotides.

45. Toute tuméfaction douloureuse, tandis que le ventre coule, est mauvaise.

46. Si le ventre s'arrête, sans qu'il survienne quelque chose de nouveau, et qu'il revienne à couler vîte, c'est très-mauvais.

47. Le vomissement est alors fâcheux et terrible (2).

48. Ceux qui ayant le visage rouge et enflammé, rendent des matières fétides rougeâtres, sont menacés de manie.

49. Si l'on a la peau blême, cela annonce du travail au ventre ; on rend communément alors des matières rouges, et des carnosités putrides.

50. Quand les déjections étant mêlées de bile et de fiente, on tombe dans l'état comateux ; cela annonce des parotides.

51. La surdité arrête le cours de ventre bilieux, et le cours de ventre bilieux emporte la surdité.

52. Les éruptions dartreuses au-dessus des aines, aux flancs, et au pubis, dénotent du trouble aux entrailles.

---

(1) Il est vraisemblable que cette sentence et les deux suivantes, sont toujours une suite de la quarante-unième.

(2) De même la quarante-sixième et quarante-septième, paroissent faire suite avec la quarante-cinquième.

53. La foiblesse qui succède à la douleur, lâche abondamment le ventre.

54. Les abcès douloureux autour de l'anus, dérangent le ventre.

55. Les déjections mortelles sont les graisseuses, les noires, les livides, et les bilieuses où l'on remarque, comme des morceaux de lentilles ou de pois chiches concassés.

56. Et celles où il y a de grands caillots de sang (1).

57. Et celles qui sentent comme les matières des enfans.

58. Et les mélangées; mais celles-ci annoncent que le mal doit être long : que le mélange soit du sang ou de matières comme des raclures, ou de la bile, noir ou verd; le tout ensemble, ou séparément.

59. Elles sont mortelles aussi, quand on les rend sans les sentir.

60. Quand on a de la peine à avaler la boisson, qu'en buvant et en avalant on tousse, ou que l'on rend des vents qui rentrent et redescendent; c'est signe de travail au ventre.

61. Les selles noires, après l'hémorragie, sont mauvaises : mauvaises aussi, les rouges et verdâtres; si elles viennent le quatrième jour, elles annoncent l'état comateux : si elles étoient auparavant noires, on passe au spasme, et l'on meurt.

62. *Répétition de la trente-huitième.*

(1) Cette sentence et les suivantes, jusqu'à la soixantième, sont manifestement une continuation de la cinquante-cinquième, à moins qu'on n'en veuille excepter avec raison la cinquante-septième.

63. Lorsque le ventre se lâche subitement hors de propos, dans les longues maladies, avec dépérissement, et qu'on perd la parole, ayant des tremblemens, la mort est proche.

64. Dans ce cas, de petites selles avec frissons valent mieux que les noires : elles pourront être utiles, principalement pour ceux qui sont dans la fleur de la jeunesse.

65. Toutes les fois qu'on sent comme des morsures, c'est signe de déjections noires et de vomissement à flocons.

66. Avoir des tremblemens et sentir comme des morsures avec mal de tête, c'est signe de déjections noires : on vomit auparavant : et après le vomissement, vient l'évacuation abondante par l'anus.

67. Ceux qui ont des troubles aux entrailles, redoublant au temps de la crise, rendent par bas des matières noires.

68. Après un long cours de ventre, les vomissemens de bile, le dégoût, les sueurs et les foiblesses, sont des signes de mort prochaine.

69. Quand on a pris médecine, beaucoup de sang rendu clair et dissout durant son effet ou après, est mauvais signe.

70. *Répétition de la sentence trente-troisième, livre deuxième, chapitre onzième.*

71. Des déjections comme de la saumurre, avec fièvre et trouble aux entrailles, ne se trouvent guère dans l'assoupissement et l'état comateux.

72. Ceux qui, avec le cours de ventre, se sentent moulus, qui ont des maux de tête, qui sont altérés, qui

qui ne peuvent dormir, et dont la vive rougeur commence à se dissiper, risquent de tomber dans la manie, sur-tout s'ils sont travaillés d'oppression.

73. *Sentence tronquée inintelligible.*

74. Des déjections brûlantes, tandis que la tension du ventre persiste, dénotent un grand travail dans les entrailles.

75. Chez les bilieux, quand le ventre est troublé, allant souvent et peu, rendant des matières muqueuses, petites qui ressemblent à la semence virile, avec douleur vers l'ileum, et peu de liberté dans les urines, cela finit par l'hydropisie.

76. Les tremblemens de la langue, sont quelquefois des signes que le ventre se lâche.

77. Quand on est dans l'état comateux, si les déjections sont écumeuses, entourées de bile, la fièvre redouble.

78. Dans les cours de ventre, le froid avec la sueur est mauvais.

79. *Répétition de la sentence treizième, livre deuxième, chapitre sixième.*

80. Les selles naturelles, pures, avec des sueurs, terminent la fièvre.

FIN DES COAQUES.

Les coaques, et toutes les sentences aphoristiques, répandues dans les divers ouvrages, que nous avons sous le nom d'Hippocrate, ont acquis une telle autorité, que je ne serois point surpris, qu'un jour, à l'exemple des Jurisconsultes, qui ont commenté les lois du digeste de tant de manières, et qui ont fait des tables, où elles sont présentées chacune par leurs mots initiaux, avec le renvoi au titre sous

lequel chacune se trouve. Les médecins français, voyant le peu de soin que les élèves en médecine et chirurgie, ont aujourd'hui d'apprendre le latin, encore moins le grec, fissent comme les gens de loi; et donnassent la table de toutes les sentences aphoristiques dont je parle, avec des annotations utiles. Il faudroit, à la vérité, préalablement pour cela, qu'une société de médecins français, capable, et jouissant de l'estime et de la considération publique, à peu-près comme l'avoient ci-devant la faculté de médecine de Paris, et l'Académie de chirurgie, eût publié elle-même, et authentifié quelque traduction des Œuvres d'Hippocrate en notre langue.

TRAITÉ
DE LA GÉNÉRATION.

Ce petit morceau, formant le second Traité de la troisième section dans Foës, présente bien des idées physiologiques sur la génération, qui sont aujourd'hui assez généralement adoptées. Elles ont été renouvellées par des physiciens d'une grande célébrité, de la manière la plus propre à les faire accueillir par notre siècle.

De l'acte de la génération, et de la formation de la semence.

1°. TOUT est gouverné par une loi générale; et, d'après cette loi, la génération de l'homme procède de tout ce qu'il y a d'humeurs dans le corps, dont sont extraites les parties les plus fortes. La preuve que les plus fortes humeurs des parties sont extraites pour la génération, se voit en ce qu'après le coït, quoiqu'on n'y ait donné que peu d'humeur, on se trouve foible. Or, cela se passe de la manière que je vais dire. Il y a dans tout le corps des veines et de nerfs, qui se rendent aux parties naturelles. Lorsque ces

canaux sont remplis, froissés, échauffés, il s'y excite une espèce de prurit, d'où il résulte du plaisir, avec de la chaleur dans tout le corps. Le froissement des parties naturelles, et le mouvement de l'homme, échauffent les humeurs du corps. Elles se fondent; et se troublant par l'agitation, il s'y élève de l'écume, de même qu'on la voit se former dans les liquides qui sont agités. C'est ainsi que se séparent de nos humeurs écumantes les parties les plus fortes, et les plus grasses, qui arrivent à la moelle de l'épine, venant de tout le corps. Il y a des voies qui s'y rendent de par-tout. Il y en a pour porter l'humeur du cerveau aux lombes, à la moelle épinière, à tout le corps: il y a des voies aussi pour la tirer; de manière que l'humeur peut, et s'y rendre et en sortir. Lors donc que la semence est arrivée à la moelle, elle va au reins par les veines, en suivant le chemin qui lui est destiné; et si les reins se déchirent, il arrive que le sang passe aussi. Des reins, la semence va au membre viril, en passant par les testicules. Elle ne sort point par les mêmes voies que l'urine; elle a son conduit qui est proche.

2°. Ceux qui perdent la semence dans les songes, se trouvent dans ce cas, parce que leurs humeurs écument fondues et échauffées, soit par un violent exercice, soit par quelqu'autre cause. La semence se sépare donc, et excite en eux des images de ce qui se passe dans le coït. Le liquide qu'ils rendent, est le même, que celui de ceux qui font l'acte de la génération. Je ne traiterai point ici de cette maladie, ni de ses effets funestes. Je n'exposerai pas non plus

De ceux qui perdent la semence.

en quoi elle diffère de l'acte même ; ce que j'en dis, suffit quant à présent.

Des eunuques, et du temps auquel les garçons et les filles deviennent aptes à la génération.

3°. Les eunuques n'engendrent point, parce que chez eux les conduits de la semence s'oblitèrent. Car il y a des vaisseaux qui la portent aux testicules, et d'autres petits, mais en grand nombre qui vont des testicules au membre, qui servent à l'ériger ou le laissent flasque. Ils sont tous emportés dans la castration ; ensorte qu'on n'est plus apte à engendrer après l'excision. Dans les eunuques, par torsion et compression, les conduits de la semence sont foulés et obstrués ; les testicules et les vaisseaux restent ; ils se durcissent, deviennent calleux, et ne peuvent ni se tendre ni se lâcher. Si l'on a été coupé à l'oreille, on peut exercer l'acte vénérien, et donner de la semence, mais en petite quantité, sans force, point apte à la génération (1) : car la plus grand partie vient de la tête, passant le long des oreilles, pour se rendre à la moelle épinière. Ces conduits se durcissent à la suite de la cicatrice. Dans les premières années de la vie, les veines étant petites et pleines, ne peuvent recevoir la semence ; aussi les enfans n'ont-ils pas de prurit vénérien. Leurs humeurs ne se troublent pas en la manière nécessaire, pour faire la séparation de celle qui est prolifique. Les jeunes filles n'ont point de règles, par la même raison : mais à mesure que les garçons et les filles croissent, les veines qui dans l'homme vont

(1) Voyez le traité des airs, des lieux et des eaux, n°. 25, page 159, et suiv. Tome I, avec la note à la page 163.

au membre, et dans la femme à l'utérus, s'élargissent et s'ouvrent, de sorte qu'il se fait des passages, dans les vaisseaux les plus étroits. Alors l'espace étant agrandi, les humeurs peuvent se troubler par l'agitation. La semence vient dans les garçons, et semblablement les règles arrivent aux filles. Voilà comment je conçois que cela se passe.

4°. Je dis que la semence se sépare de tout le corps, des parties solides et des parties molles, et des humeurs de toute espèce. Il y a quatre sortes d'humeurs, le sang, la bile, l'atrabile (1) et la pituite. L'homme

La semence vient de toutes les parties, soit solides, soit moles, soit humeurs.

(1) *L'atrabile.* Je traduits ici par, *l'atrabile*, un mot qui communément veut dire l'*eau*, m'accommodant en cela à l'opinion de quelques interprètes qui pensent que le mot ὕδωρ qui, en général signifie l'eau, signifie aussi quelquefois l'atrabile, notamment dans quelqu'endroit du traité des maladies des femmes. On sauve ainsi la contradiction manifeste qu'il y auroit, entre cet endroit et d'autres endroits des Œuvres d'Hippocrate, où la pituite, le sang, la bile, et l'atrabile sont comptés pour nos quatre humeurs. Les interprètes donnent encore quelques autres raisons, propres à appuyer leur sentiment; ils disent que dans les fièvres quartes qui proviennent de l'atrabile, on sue beaucoup, etc. Il faut cependant convenir que la doctrine des humeurs n'est pas assez constante et uniforme, dans les écrits qui nous sont parvenus, sous le nom d'Hippocrate, pour devoir s'attendre à les trouver toujours divisées en pituite, sang, bile, et atrabile. Dans le premier livre du traité *des maladies*, toutes les maladies sont déduites de la bile et de la pituite, n°. 2 et suivans, dans le quatrième livre du même traité, n°. 2 et suivans, on enseigne au long comment elles procèdent de toutes de la pituite, du sang, de la bile et

dans sa constitution les porte en lui-même ; c'est d'elles que procèdent les maladies, et la manière dont elles sont jugées.

5°. J'ai dit jusqu'ici, touchant la génération, en quel endroit se forme la semence ; comment et pourquoi elle se fait ; pourquoi elle ne se fait point ; comment aussi arrivent les règles des filles.

Comment la femme contribue à la génération.

6°. Dans les femmes, le froissement du membre viril, les mouvemens de la matrice, et le prurit qu'elles éprouvent, excitent le plaisir et une chaleur universelle dans leur corps. La femme verse, lors du coït, une humeur qui émane de tout son corps. Elle reste quelquefois dans l'utérus, qui en est humecté ; d'autres fois cette humeur se répand au-dehors, parce que l'utérus est plus ouvert qu'il ne faut. La femme sent du plaisir, depuis le commencement de l'acte et pendant tout le temps qu'il dure, jusqu'à ce que la semence soit sortie de l'homme. Si elle a des désirs ardens, sa semence est versée plutôt que celle de l'homme ; après quoi son plaisir n'est pas le même. Quand ses désirs ne sont pas si ardens, son plaisir finit avec celui de l'homme. C'est comme lorsqu'on verse de l'eau froide, sur de l'eau bouillante ; celle-ci discontinue aussitôt de bouillir. Le plaisir et la chaleur finissent, avec l'effusion de la semence, dans la matrice ; mais cette chaleur et le plaisir augmentent extrêmement,

---

l'eau, ce qui s'accorde très-bien avec cet endroit du traité de la génération, sans avoir rien à changer dans l'acception commune du mot ὑδωρ. On peut voir ici la note sur le n°. 4 du traité *de la nature de l'homme*.

quand la semence entre dans l'utérus, et il finit aussitôt. Comme lorsqu'on jette du vin très-spiritueux sur de la flamme, il arrive que la flamme éclate davantage, et augmente pendant un instant, puis elle s'éteint.

7°. La volupté de la femme, dans le coït est moindre que celle de l'homme ; chez qui elle dure plus long-temps. Comme le plaisir qu'il ressent est plus grand, il se fait en lui un extrait prompt de toutes ses humeurs, avec plus d'agitation que dans la femme.

Le célibat est nuisible à la santé.

8°. Les femmes qui usent du coït, jouissent d'une meilleure santé, que celles qui n'en usent point ; leur utérus s'humecte par le coït. Quand il se dessèche, il se resserre : et si le resserrement est fort, il donne du tourment à tout le corps. L'acte vénérien échauffant le sang, et l'humectant, procure un libre cours aux règles. Leur suppression est la source d'une foule de maux. Quant à la manière dont ils s'engendrent, je l'exposerai, en traitant des maladies des femmes. Ce que j'en dis, suffira maintenant.

La femme fournit une humeur dans le coït.

9°. Après l'acte vénérien, la femme, si elle ne conçoit pas, rejette au-dehors sa semence et celle de l'homme. Mais si elle conçoit, la semence ne sort point, elle reste dans l'utérus. Dès qu'elle est reçue, la matrice se ferme, son orifice travaillé par l'humidité se resserre ; ce qui vient de la femme, se mêle avec ce qui vient de l'homme. Les femmes habituées à la grossesse, qui remarqueront que la semence, au lieu de sortir au-dehors est retenue, connoîtront quel jour elles deviennent grosses.

Il y a dans la semence de l'homme, et dans celle de la femme, des germes mâles, et des germes femelles.

10. L'humeur fournie par la femme, est tantôt forte, tantôt foible; il en est de même de celle qui vient de l'homme.

Il y a dans l'homme des germes du sexe masculin, et de ceux du féminin; dans la femme pareillement. Ceux du mâle sont généralement plus forts que ceux de la femelle; le plus fort doit toujours prévaloir. Il en arrive donc, comme je vais dire. S'il sort de chacun, des germes forts, il naîtra un garçon; s'il en sort de chacun, de foibles, ce sera une fille. Les germes qui prévaudront en nombre, viendront au jour. Si les germes foibles sont beaucoup plus nombreux que les forts, ces derniers sont obligés de céder; et il résulte du mélange un fétus féminin. Mais si les germes forts sont plus nombreux, ou si les foibles cèdent, il en résulte un mâle. Comme si quelqu'un en mêlant de la cire et du suif, avoit mis une plus grande quantité de suif, et qu'il fît liquéfier le tout au feu, on n'y distingueroit point lequel domine pendant tout le temps que le mélange resteroit liquéfié; mais après qu'il auroit pris de la consistance, on reconnoîtroit facilement que c'est le suif. Il en est de même, des deux sexes dans la génération. D'après ce que nous voyons, il y a lieu de croire que les germes féminins et masculins sont et dans la femme et dans l'homme. Bien de femmes qui n'avoient fait que des filles avec un homme, ont fait des garçons quand elles se sont unies avec un autre. Il y a eu pareillement des hommes qui, n'ayant que des filles d'une femme, sont devenus pères de garçons avec une autre femme; et aussi des hommes qui, n'ayant que

des garçons de la première, ont eu des filles de la seconde. Cela nous persuade, que l'homme et la femme ont également des germes mâles et femelles. Lorsqu'on n'avoit que des filles, les germes femelles prévaloient par le nombre ; et au contraire, quand on n'avoit que des garçons. Il ne faut cependant pas croire, que les germes ou masculins ou féminins prédominent toujours dans le même homme ; cela n'est pas constant : il en est de même pour la femme. Voilà pourquoi il n'est pas étonnant, que des mêmes père et mère on voie naître des garçons et des filles. Il en est ainsi des animaux, quant à la génération des mâles et femelles.

Raison des ressemblances des enfans avec leurs pères et mères.

11. Il se fait, pour la semence, des émanations de toutes les parties du corps, tant des fortes que des foibles, lesquelles doivent se distribuer de même dans l'embryon. Lorsque le père en fournit plus que la mère, l'enfant ressemble plus au père. Si la mère en fournit plus, l'enfant lui ressemble davantage. Il est impossible que l'enfant ressemble en tout à la mère, et en rien au père. Le contraire est aussi impossible. Il est pareillement impossible, qu'il ne ressemble en rien à l'un ni à l'autre. Il faut nécessairement qu'il ait quelque ressemblance avec chacun des deux ; puisque c'est du corps de tous les deux qu'émane la semence pour la génération. Mais plus l'un y contribue des diverses parties de son corps, plus la ressemblance est alors marquée. Il arrive que les filles ressemblent quelquefois beaucoup à leur père, presque point à la mère. On voit aussi des garçons qui tiennent bien plus de la mère que du

père. C'est pour moi une preuve, que dans le père se trouvent, ainsi que je l'ai déjà dit, les germes des deux sexes, et dans la mère de même.

Comment des pères vigoureux ont des enfans foibles.

12. Quelquefois des pères et mères vigoureux et forts, engendrent des enfans foibles. Si cela arrive; après qu'il en est né plusieurs autres bien constitués, il est manifeste que le fétus a souffert dans la matrice; et qu'il a perdu partie de la nourriture maternelle, parce que la matrice trop lâche la laissoit échapper, *ou bien que l'enfant a eu quelque maladie dans le sein de sa mère* (1). Chaque individu a ses maladies, proportionnées à ses forces. Mais si tous les enfans naissent foibles, on doit alors en accuser la matrice trop étroite pour toute la grossesse. En effet, si le fétus y trouvoit une espace convenable, il seroit bien nourri; il faut donc, dans ce cas, que le lieu soit trop petit, pour l'accroissement. Si l'embryon n'étoit pas gêné, et s'il n'éprouvoit pas de maladie, pourquoi de pères grands et vigoureux ne proviendroit-il pas des enfans pareils. Il en est comme si quelqu'un séquestroit dans un vase étroit, une petite citrouille peu après qu'elle s'est formée sur une tige vigoureuse et robuste. La jeune citrouille ne viendroit que de la grosseur du vase, dans lequel elle seroit renfermée. Mais si on l'avoit mise dans un vase plus gros, capable de contenir une citrouille ordinaire, sans être beaucoup plus grand que ne le sont les citrouilles, n'est-il pas vraisemblable que celle-ci, au bout du temps de son

(1) Ce que j'ajoute en lettres italiques, me paroît absolument nécessaire. Le texte peut avoir été tronqué ici, comme en bien d'autres endroits.

accroissement, rempliroit la capacité du vase. Il en est de même, à peu-près, de toutes les plantes, si on les contraint dans leur accroissement; et du fœtus. Quand il est au large, il devient plus grand; plus petit, s'il est à l'étroit.

Des enfans qui naissent mutilés.

13. Lorsqu'un enfant naît mutilé, je pense que cela provient, ou de ce que la mère aura été froissée dans l'endroit qui porte l'embryon, ou de ce qu'elle sera tombée, ou de ce qu'il lui sera arrivé quelque autre accident violent. Là où le coup aura été porté sur le fœtus, c'est là qu'il sera mutilé; mais si le coup est tel que la peau se déchire, le fœtus se corrompt. Il y a encore une autre manière, dont ils sont mutilés; c'est lorsque la matrice est beaucoup trop étroite. Il faut bien alors que les mouvemens de l'enfant, qui est fort tendre, se passant dans un lieu où il est trop serré, il s'y mutile. Il en est ainsi des racines qui viennent dans la terre. Quand il n'y a pas suffisamment de fond, ou qu'elles rencontrent quelque pierre, ou quelqu'autre corps dur, ne deviennent-elles pas tortueuses, grosses dans un endroit, minces dans l'autre. Il en arrive de même au fœtus, dans la matrice, si quelque partie de son corps se trouve plus serrée que l'autre.

Pourquoi des pères estropiés, font des enfans qui ne le sont point; tandis que si les pères ont un organe malade, les enfans l'ont aussi.

14. Il est assez ordinaire que des pères estropiés fassent des enfans qui ne le sont pas; les parties sont, quant au nombre, les mêmes, qu'on soit estropié ou non. Mais lorsque les parens ont quelques parties malades, les quatre espèces d'humeurs nécessaires à la constitution de l'homme, et qui entrent dans la composition de la semence, ne peuvent point, dans ce

cas, émaner du corps des pères, de manière à la rendre parfaite. Tout ce qui est lésé, est foible. Il ne me paroît donc plus surprenant, que les enfans contractent, en naissant, les maux de leurs parens. En voilà assez sur cette matière. Je reviendrai, une autre fois (1), à ce que j'en ai dit ici.

TRAITÉ
DE LA NATURE DE L'ENFANT.

CE Traité, le troisième de la troisième section dans Foës, est une suite du précédent.

Première formation du fœtus, après l'acte de la génération. Observez le grand rôle que l'auteur y fait jouer au souffle.

1°. LORSQUE la semence de l'homme et de la femme restent dans la matrice, elles se mêlent d'abord, pourvu que la femme demeure un peu sans s'agiter. Elles s'épaississent et s'échauffent; il s'y joint ensuite le souffle *de vie*, au moyen de la chaleur du lieu et de la respiration de la mère. Comme elle est pleine de souffle, il se fait jour à travers son corps, et il pénètre jusqu'au milieu de la semence. Après que le chemin est ouvert au souffle pour sortir, parce qu'il est chaud; il en vient un autre froid, par l'inspiration de la mère. Puis cela continue ainsi sans cesse. La semence se réchauffe, parce qu'elle est dans un lieu chaud; et elle est rafraîchie par le souffle que la mère inspire. Tout ce qui s'échauffe, a le souffle, *a le mouvement*, *a une sorte de vie*. Ce souffle

(1) Il est manifestement question ici du traité qui suit.

rompt ce qui le retient ; il se pratique des issues, et il sort au dehors. Comme il est chaud, il attire à lui, par les ouvertures, un autre souffle froid, qui le nourrit. On voit cela dans le bois, dans les feuilles, dans les liquides. Regardez du bois brûler, vous y observerez ce que je dis ; et plus manifestement encore, si le bois est verd. Vous verrez le souffle se faire jour par les ouvertures des endroits coupés. Le souffle s'y applique en sortant, et il se roule tout autour. Ce phénomène qui se passe journellement sous nos yeux, est une preuve manifeste, que le bois échauffé attire d'autre souffle froid qui nourrit le feu, qu'il renvoie hors de lui celui qui est chaud ; car s'il n'en attiroit point un nouveau, celui qui sort ne seroit pas obligé de se retourner en roulant sur lui-même. Tout ce qui est chaud se nourrit d'un froid modéré. Après que l'humidité qui est dans le bois est échauffée, devenue souffle, elle sort ; et le souffle chaud sortant ainsi hors du bois, il en est attiré un nouveau qui est frais, et qui vient en sens contraire. Il en est de même pour les feuilles vertes. En brûlant, elles font un souffle qui, dès qu'il s'est pratiqué une issue, paroît au dehors avec un bruit qui se fait entendre, là où l'autre souffle entre. Les légumes, le froment, les fruits des arbres, dès qu'ils s'échauffent, manifestent le souffle qui sort en faisant des gerçures. Plus il sont récens, plus ils donnent de souffle : et plus aussi les gerçures sont grandes. A quoi bon insister longuement là-dessus. Tout ce qui s'échauffe renvoie un souffle, et en attire un autre frais pour se nourrir. C'est pour moi une épreuve qui me détermine

à croire que la semence échauffée dans la matrice, a un souffle qui en sort, et un autre qu'elle reçoit par l'inspiration de la mère.

Il s'établit un souffle dans la semence, qui se recouvre d'une membrane.

2°. Lorsque la femme grosse a attiré à elle le souffle froid, la semence en jouit. Elle est chaude, parce qu'elle se trouve dans un lieu chaud. Elle a donc un souffle qu'elle renvoie, et un qu'elle reçoit. Il se forme dans son gonflement une membrane qui la revêt, les parties extérieures devenant tenaces et gluantes tout autour, comme on voit se former dans le pain lorsqu'il se cuit, une légère croute qui ressemble d'abord à une toile : la pâte recevant la chaleur, se gonfle et s'élève ; et là où le gonflement paroît, c'est là qu'on voit la toile plus marquée. Pareillement il se forme une membrane autour de la semence, à mesure qu'elle s'échauffe et se gonfle en tout sens. Il se fait en même temps des voies à l'intérieur jusqu'au centre, pour l'issue et l'entrée du souffle à travers cette membrane. La différence entre l'intérieur et l'extérieur, est d'abord très-petite. Le tout est d'une forme sphérique. J'ai vu moi-même de la semence, qui, après avoir resté six jours dans le sein d'une fille, en tomba; et je conjecture du reste, par ce que je fus alors à portée d'examiner. Je vais raconter comment j'ai pu voir de la semence sortie de la femme, après y avoir demeuré six jours. Une femme avec qui j'étois lié, avoit une esclave, musicienne habile, qui voyoit des hommes, et qui auroit beaucoup perdu de son prix, si elle étoit devenue grosse. Elle avoit ouï-dire, comme le disent les femmes entr'elles, que si la semence reste dans la matrice, il y a grossesse. Elle comprit cela,

et elle l'observoit exactement. S'étant aperçue un jour, que la semence n'étoit pas sortie, elle le dit à sa maîtresse. J'en fus informé. Je conseillai que cette esclave fit plusieurs sauts sur la terre (1). Au septième saut, la semence tomba en faisant quelque bruit. La fille s'en aperçut; elle vit la semence sur la terre, et elle en resta surprise. Voici comment c'étoit. Supposez que vous avez enlevé la coque d'un œuf cru, et que vous examinez le liquide intérieur transparent, à travers la membrane qui est sous la coque. C'étoit de même, pour tout dire briévement. La masse étoit rouge et ronde; mais on voyoit dans la membrane un grand nombre de fibres blanches qui s'entrelaçoient, et une matière ichoreuse, rouge, épaisse. Au milieu étoit une petite appendice, qui, je crois, devoit faire le nombril, et par où s'étoit établie d'abord l'entrée et la sortie du souffle. C'est de là que s'étendoit, tout autour, la membrane dont ce corps étoit enveloppé.

---

(1) Hippocrate seroit inexcusable ici, et il auroit manifestement contrevenu à un des articles du serment que nous avons sous son nom, qui doit être des plus sacrés pour tout médecin; si on ne pouvoit, pour le justifier, observer que la musicienne, dont il est question, étoit une esclave. Encore un médecin, qui, dans nos colonies, se prêteroit à une pareille manœuvre vis-à-vis une négresse, seroit-il entièrement inexcusable. J'ajoute que ce traité passe généralement pour une production, non d'Hippocrate lui-même, mais de quelqu'un de ses disciples, le même, vraisemblablement, qui a composé les deux livres des maladies des femmes, ainsi que je l'ai observé au commencement de la traduction du premier livre.

Voilà dans quel état j'ai vu la semence à son sixième jour. Je rapporterai dans peu (1) une autre manière de connoître les changemens qu'elle subit, qui pourra satisfaire ceux qui veulent le savoir, et qui confirmera la vérité de ce que j'en dis, autant qu'il est permis à l'homme de pénétrer dans cette matière. Ceci suffira quant à présent.

L'enfant se nourrit du sang de la mère.

3°. La semence que nous venons de voir enveloppée d'une membrane, ayant le souffle du dedans au dehors, et du dehors au dedans, prend son accroissement du sang de la mère, qui va à la matrice. Les règles ne paroissent point durant la grossesse, quand l'enfant doit se bien porter ; à moins que ce ne soit dans le premier mois, et en petite quantité. Le sang vient dans son circuit (2) de tout le corps de la mère, à la membrane qui revêt la semence ; et étant attiré avec le souffle à travers les pores de cette enveloppe, il s'épaissit et donne de la consistance à la matière, qui doit devenir un être animé.

Formation d'autres membranes et des chairs, avec une digression sur l'objet et l'u-

4°. A mesure que le temps se passe, il se forme un grand nombre d'autres petites membranes autour de la première, de la même manière que celle-ci a été formée. Elles s'étendent toutes vers le nombril,

(1) Voyez, *infrà*, n°. 17.

(2) *(Circuit.)* Je m'abstiens d'employer le mot de circulation, parce qu'il n'est pas prouvé qu'Hippocrate connût la circulation du sang par les artères et par les veines, telle qu'Harvé l'a démontrée ; mais celui de circuit est indispensable pour rendre la signification de Καλὸν τὸ αἷμα ἀπὸ παντὸς τοῦ σώματος τῆς γυναικὸς κυκλόσε περίεισι, etc.

ayant

ayant des attaches les unes avec les autres. Ensuite, le sang continuant d'aller toujours de la mère à l'embryon, et s'y épaississant, il se forme de la chair. Le nombril est au milieu, à travers lequel le souffle continue de passer, et concourt à l'accroissement. La femme grosse n'éprouve aucune incommodité, de ce que son sang ne se trouble pas tous les mois, pour sortir en grande quantité. Il se porte journellement, sans douleur, vers la matrice : l'embryon qui y est contenu, tire son accroissement à proportion du sang qui, au lieu de se répandre au dehors chaque mois, lui est apporté tous les jours peu à peu. Il en prend continuellement autant qu'il en a besoin, suivant ses forces. Il en fait autant du souffle. D'abord, c'est peu de souffle et peu de sang, qui viennent de la mère à l'enfant. A mesure qu'il attire plus de souffle, il attire aussi plus de sang ; et il en vient davantage à la matrice. Les femmes qui ne sont pas grosses, si elles n'ont point leurs mois, en sont malades. Premièrement leur sang se trouble tous les mois dans leurs corps, parce que celui des règles diffère beaucoup de l'autre, relativement au chaud et au froid. Le corps de la femme est très-sensible à l'un et à l'autre, étant plus humide que celui de l'homme. Durant donc que le sang se trouble, et que les veines en sont gorgées, il se répand au dehors, d'après une loi de la nature qui l'a voulu ainsi dès le commencement ; de manière que si la femme jouit de cette évacuation, elle est propre à concevoir ; si au contraire ses vaisseaux restent pleins, elle ne conçoit pas. C'est lorsque les veines et la matrice ne sont pas surchargées de

utilité des règles des femmes.

sang, que se fait la conception. Aussi, est-ce à la suite des mois, principalement, que la femme devient grosse : mais si après que le sang s'est troublé pour la séparation des règles, conformément à ce que je viens de dire, elles ne sortent point, et vont à la matrice qui ne s'ouvre pas, il en résulte que la matrice s'échauffe par le séjour des menstrues : et sa chaleur se répand dans tout le corps. Tantôt ce sang se dégorge dans toutes les veines du corps, ce qui occasionne des douleurs et des maladies ; avec danger certaines fois d'en perdre l'usage de quelque membre. Tantôt le sang se porte à la vessie ; il y cause des étranglemens, des cuissons, et la strangurie. D'autres fois la matrice rendue trop pesante, à raison du sang qui y séjourne, fait chute jusques le long des cuisses, avec de vives douleurs. Il arrive aussi, que le sang séjournant cinq ou six mois dans l'utérus, s'y pourrit, et fait du pus qui sort par le vagin : ou bien il se forme quelque tumeur aux aines, qui vient à suppuration. Il y a enfin une foule de maux à craindre pour les femmes, si elles ne se purgent pas par leurs règles. Pourquoi en parlerois-je ici plus au long ; je le ferai dans un traité des maladies des femmes (1). Je reprends mon sujet où je l'avois laissé.

Formation des organes du fœtus par la coadunation des par-

5°. Après que dans l'embryon la chair s'est formée, le sang menstruel venant insensiblement en

(1) Il paroît bien, par cet endroit, que l'auteur de ce traité, est le même qui en a écrit un autre que nous avons sous le titre des maladies des femmes, au commencement duquel il renvoie à celui de la nature de l'enfant.

plus grande quantité, les membranes, sur-tout l'extérieure, croissent avec leur cavité. Le sang de la mère est attiré par les chairs, autant qu'elles en ont besoin, pour prendre de l'accroissement; ainsi que le souffle qui pénètre par toutes les cavités. On nomme chorion, les membranes qui forment la cavité, où le sang va se rendre : c'est où j'en étois resté. La chair croissant ensuite s'organise au moyen du souffle; et chaque partie s'unit avec ses semblables, les denses avec les denses, les rares avec les rares, les humides avec les humides. Chacune prend sa place, suivant sa nature spéciale, à raison de l'organe d'où elle est émanée. Toutes celles qui sont denses, viennent d'organes qui le sont aussi, les humides, et les autres, de même. Chacune durant l'accroissement s'arrange comme il convient. Les os deviennent compactes par la chaleur qui les durcit. Le tronc pousse des ramifications comme dans les arbres; mais l'organisation est ici beaucoup plus parfaite, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. La tête se forme un peu séparée des épaules; les bras et l'avant-bras sortent du haut des côtes; les cuisses se séparent; les nerfs, les cartilages naissent autour des articulations; la bouche se forme; le nez et les oreilles poussent du milieu des chairs, et se percent; les yeux se remplissent d'une humeur limpide; les parties naturelles marquent quel sera le sexe; les viscères placés dans l'intérieur prennent leur forme; le souffle pour eux passe par le nez et par la bouche; les parties inférieures le prennent et le renvoient par l'ombilic. Il se fait une voie de l'estomac et des intestins à l'anus, pour l'exté-

ties similaires, provenant d'abord des organes de parens.

rieur, et une autre, intérieurement, pour la vessie. Tout cela est organisé, séparé, par la vertu du souffle; chaque chose, suivant sa nature spéciale. En effet, si après avoir adapté un tuyau à une vessie, vous y mettez de la terre, du sable, et des brins de plomb; et si ensuite vous y versez de l'eau par le tuyau, et que vous souffliez par dessus, d'abord le tout se mêlera avec l'eau; mais, bientôt après que vous aurez cessé de souffler, les brins de plomb se réuniront ensemble, ensuite le sable avec le sable, la terre avec la terre : et si après avoir donné le temps à chaque chose de se déposer convenablement, on déchire la vessie avec soin, on trouvera les matières unies, chacune avec leur semblable. Pareillement la semence et la chair s'organisent dans l'embryon, de manière que chaque partie se réunit avec sa semblable. C'est ainsi que je le conçois.

Terme auquel sont formés les garçons, et les filles.

6°. On voit bientôt un petit enfant tout formé. Si c'est une fille, cette première formation se fait dans quarante-deux jours au plus tard. Si c'est un garçon, en trente jours au plus tard. C'est le terme ordinaire de l'organisation, quoiqu'elle se finisse quelquefois un peu plutôt.

Purgation de la femme après les couches.

7°. La purgation des accouchées, dure aussi pour l'ordinaire, quarante-deux jours, quand elles mettent au monde une fille. Ce temps est le plus long, et il ne présente aucun danger. Mais si elles accouchent d'un garçon, la purgation ne dure que trente jours; c'est la plus longue : elle peut finir sans danger dans vingt jours. Les purgations sont, dans les derniers jours, en moindre quantité que dans les premiers.

Les jeunes accouchées perdent pendant moins de temps, que les vieilles. Celles qui accouchent pour la première fois, souffrent davantage des couches et des lochies, que celles qui ont souvent accouché. Les lochies arrivent après les couches, parce que dans la grossesse, il ne va que très-peu de sang pour la formation de l'enfant, durant les premiers quarante-deux jours, si c'est une fille; et durant les trente premiers, si c'est un garçon. Le sang réservé pour les lochies, doit sortir pendant un temps, qui corresponde à celui durant lequel il a été retenu.

Les lochies commencent en la manière que je vais expliquer. Dans les douleurs de l'enfantement, le sang de la femme se trouble, et est fort échauffé par les mouvemens violens de l'enfant; le sang le plus agité sort le premier. Après l'enfant, vient un sang ichoreux, qui est suivi d'une grande quantité d'eau, comme si on la versoit à flots sur une table. L'écoulement s'appaise ensuite, et il dure en totalité, pendant environ le temps que j'ai dit. Il est, dans le commencement, d'environ quatorze onces; puis cela diminue, jusqu'à ce qu'il soit entièrement arrêté. Le sang coule pur, comme d'une victime *qu'on égorge*. Quand la femme jouit d'une bonne santé, et qu'elle doit continuer de se bien porter, il se caille promptement. Quand elle est malade, ou qu'elle doit le devenir, l'écoulement est moindre; il est de mauvaise qualité: et le sang ne se caille pas aussi facilement. Or, il est d'observation, que si la femme a, durant la grossesse, quelque maladie qui ne provient pas de son état, elle sera en danger de mort, dans le temps

des lochies. Lorsqu'après les couches (1), elle n'a point ses purgations dans les premiers jours, soit qu'elle se porte bien ou qu'elle se porte mal, et que ses purgations viennent ensuite ou d'elles-mêmes, ou au moyen de remèdes donnés à cette fin, elles doivent durer le temps ordinaire, sans y comprendre les jours pendant lesquels elles n'ont pas coulé. Car, si la femme ne se purge entièrement par les lochies, elle aura quelque grande maladie, avec danger de mort; à moins qu'elle ne soit promptement soignée, et qu'on ne lui procure l'issue des lochies.

Que la quantité du sang des lochies, doit correspondre à celle du sang retenu avant la première formation des membres du fœtus, pour laquelle il faut quarante-deux jours, si c'est une fille, et trente si c'est un garçon.

8°. Je trouve, dans ce que je viens de dire, des preuves, que la formation des membres se fait, pour les filles, en quarante-deux jours au plus tard, et pour les garçons trente jours. Cela se confirme par la durée des lochies, qui sont de quarante-deux jours à la suite des couches d'une fille, et de trente, à la suite de celles d'un garçon. J'y reviens une seconde fois, afin de tâcher de l'éclaircir davantage. Je dis que la durée des lochies, répond à la durée du temps pendant lequel il n'est allé à la matrice qu'une très-petite quantité du sang menstruel, pour le développement de la semence, qui dure quarante-deux jours, si c'est une fille, et trente jours, si c'est un garçon; après quoi le sang se rend à la matrice en plus grande quantité, pour l'accroissement. Que cela soit ainsi, on peut encore s'en convaincre, en observant qu'en

(1) *Après les couches*, il y a dans le grec ἐν γαστρὶ ἔχουσα. . . . . ce qui veut dire étant grosse; mais le sens et la suite, veulent qu'il s'agisse d'une femme qui étoit grosse et qui a accouché.

effet dans les premiers jours, après que la semence a été reçue dans la matrice, il doit s'y rendre peu de sang *menstruel*, et ensuite davantage. Car, s'il y arrivoit en abondance dès le commencement, la semence ne pourroit recevoir et rendre le souffle : elle seroit suffoquée par la trop grande quantité de sang. La chose se passe tout autrement, pour ce qui concerne les lochies. Elles coulent très-abondamment les premiers jours ; elles diminuent insensiblement ensuite. Bien de femmes ont avorté d'un garçon peu avant les trente jours révolus. Les membres étoient à peine marqués. Mais, toutes les fois qu'elles en ont avorté après les trente jours, les membres étoient bien distincts. Pareillement, lorsqu'elles avortoient d'une fille, la formation des membres s'est trouvée toujours fixée à environ quarante-deux jours. Par les avortemens qui ont précédé le nombre des jours dont il est ici question, et par ceux qui sont arrivés après, on a vu constamment que les membres étoient distincts pour une fille le quarante-deuxième jour; pour un garçon le trentième. Ce que les avortemens ont fait voir, concourt ainsi avec le temps de la durée des lochies. La raison pour laquelle les filles se forment plus lentement, vient de ce que la semence dont elles proviennent, est plus foible et plus humide que celle d'où proviennent les garçons. Il résulte de la diverse force des semences, que la formation des filles doit être plus lente, et que les purgations de la mère doivent aussi être plus longues. Je vais reprendre, pour la seconde fois, mon sujet que j'avois laissé.

9°. Après que l'enfant est formé, ses membres Formation des os.

croissent, les os se durcissent et se creusent. Étant creux, ils attirent des chairs, les parties du sang les plus graisseuses. Des épiphyses naissent à leurs extrémités, comme les bourgeons aux sommets des branches des arbres. Les doigts des pieds et des mains, sont séparés de même. Les ongles viennent à leur extrémité. Toutes les veines dans l'homme se perfectionnent, jusqu'aux bouts des doigts des pieds et des mains. Les plus fortes sont dans le corps, à la tête, ensuite aux jambes, aux bras et à l'avant-bras. Elles sont petites aux pieds et aux mains. Les doigts ayant donc les veines et les nerfs fort petits, poussent des ongles qui sont petits aussi, et épais. Ils absorbent l'extrémité des veines qui ne vont pas au-delà : aucune partie organisée ne s'étend au-delà de sa limite. De manière qu'il n'y a pas à s'étonner, de voir les ongles fort épais, quoique ces parties se trouvent situées hors du corps ; car ils sont composés, à leur origine, d'un nombre immense de vaisseaux.

Les cheveux et les poils.

10. Les cheveux poussent en même temps hors de la tête. Leur nature est telle que je vais dire. Ils sont plus longs et en plus grand nombre, l'à où l'épiderme est plus rare, et où ils trouvent une humidité modérée propre à leur accroissement. Par-tout où se trouve cette humidité, et l'épiderme rare, les poils y viennent à la longue, au menton, au pubis, et ailleurs. Dès que la semence se forme dans le corps, la chair et l'épiderme s'éclaircissent, et les veines s'ouvrent plus que ci-devant. Dans l'enfance, les veines étant petites, la semence ne s'y fait point : il en est de même des règles. Dès que les filles ont atteint l'âge

des règles, et qu'elles ont de la semence, le poil leur vient au pubis comme aux garçons, l'épiderme se faisant plus rare. Il y a alors aussi la quantité d'humide nécessaire pour son accroissement. On doit en dire autant du menton de l'homme. La peau devient claire et rare, à raison de l'humidité qui y arrive de la tête pour l'acte vénérien. A l'époque où l'on y devient apte, et dans le reste du temps qui suit, le poil y trouve donc l'humidité convenable à sa nourriture : mais c'est principalement dans le temps où l'on est propre à la génération ; l'humidité descendant abondamment de la tête, et s'arrêtant en partie au menton, placé en avant au-dessus de la poitrine. Du reste, la preuve que les poils viennent de ce que la peau se fait rare ; c'est que si l'on brûle la peau, il y survient des phlyctaines qui se remplissent d'humidité. Après la cicatrice, la peau s'épaissit en cet endroit, et il n'y revient plus de poil. Si on est châtré dans l'enfance, on n'a de poil, ni au menton, ni au pubis : l'on est ras de par tout. La semence ne s'ouvrant point de chemin, la peau ne s'éclaircit point. Car, comme je l'ai déjà dit naguères, il vient de la semence de toutes les parties de la peau. Les femmes sont rases du menton, comme du corps, parce que leur humide ne se troublant pas dans le coït, autant que celui de l'homme, ne se porte pas à la peau, au point de la rendre assez rare. Les hommes qui deviennent chauves, abondent en pituite. Elle se trouble dans le coït, se porte à la tête vers la peau, et en s'échauffant à la racine des cheveux, elle en occasionne la chute. Par cette raison, les eunuques ne deviennent jamais

chauves. Il ne se passe pas de forts mouvemens en eux : leur pituite ne s'échauffe pas dans l'acte vénérien ; et les racines de leurs cheveux n'en sont pas brûlées. Les cheveux blanchissent, parce que l'humide s'étant porté pendant long-temps à la tête, la partie blanche s'en sépare enfin, et se jette à l'épiderme. Les cheveux, y trouvant un humide plus blanc que ci-devant, blanchissent ; et là où les cheveux sont blancs, la peau est plus blanche qu'ailleurs. Aussi, voit-on que si en naissant on a des cheveux blancs, la peau en cet endroit est plus blanche. Les cheveux et les poils prennent toujours la couleur de l'humeur qui se rend à la peau : que cette humeur soit ou rousse, ou blanche, ou noire. Ceci suffira quant à présent sur cette matière : je retourne à mon sujet.

De l'époque où l'enfant commence à se remuer, dans le ventre de la mère : et de la formation du lait.

11. Après que les extrémités de l'enfant sont formées, que les racines des ongles et des cheveux se sont formées et ont poussé, il commence à se remuer. Le temps pour le mâle est de trois mois ; pour la fille de quatre ; c'est du moins l'ordinaire. Le mâle se remue plutôt, parce qu'il est plus vigoureux. Il est aussi formé plutôt : car il procède d'une semence plus forte et plus dense. Quand le fœtus commence à se remuer, le lait s'annonce aux mamelles de la mère ; elles s'élèvent : le bout se roidit. Le lait ne coule point. Celles dont les chairs sont plus fermes, ont le lait plus tard. Dans celles qui les ont plus rares, il vient plutôt. La formation du lait est une suite nécessaire, de ce que la matrice étant distendue par l'enfant, qui y est contenu, elle presse le ventre.

A mesure qu'elle se remplit, la pression fait que tout ce qu'il y a de plus gras, dans les alimens et dans les boissons que la mère prend du dehors, se porte à l'épiploon et aux chairs. C'est comme si quelqu'un, après avoir imbibé du cuir d'huile, et lui en avoir laissé beaucoup prendre, exprimoit le cuir et lui faisoit rendre l'huile. Le ventre de la femme grosse, pressé par la matrice, rend de même la graisse, qui lui est venue des alimens et des boissons. Elle va à l'épiploon, et aux chairs. Quand elles sont rares, la graisse en est plutôt exprimée; quand elles sont denses, c'est plus tard. Ne voyons-nous pas que les bêtes qui sont pleines, deviennent plus grasses durant leur portée : c'est par la raison que je viens de dire. Il en est de même de la femme. Cette graisse s'échauffe et se blanchit par la chaleur de la matrice, s'adoucit, se divise et est portée aux mamelles. Il en va aussi un peu à la matrice par les mêmes veines : car il y a des veines qui vont et aux mamelles et à la matrice. Il y en a qui sont les mêmes, et d'autres qui sont voisines. La partie qui se rend à la matrice ressemble à du lait; et l'enfant en prend un peu pour sa nourriture. Les mamelles en recevant le lait se gonflent; et après les couches, le léger mouvement de la succion le détermine à continuer de s'y porter, quand la mère nourrit. Voici comment cela se passe. La succion élargit les veines des mamelles. Les veines plus larges attirent la graisse du ventre, et la transmettent au sein. Dans l'homme pareillement, s'il voit souvent des femmes, les veines deviennent plus larges et apportent plus de semence. Voilà donc ce qui concerne le lait.

De la nourriture et de l'accroissement du fétus, comparé avec les graines des végétaux qui se développent pour donner une nouvelle plante.

12. La nourriture et l'accroissement de l'enfant, viennent de ce qu'il reçoit de la matrice de la mère. Et telle que sera la santé de la mère, bonne ou mauvaise, telle sera celle de l'enfant. Il en est de même que des plantes mises en terre; elles se nourrissent de la terre : et tel est le sol, telle est la plante. C'est du sol qu'elle prend l'humeur, dont elle se remplit. La terre a des sucs de plusieurs diverses espèces, propres aux végétaux. Les semences remplies de ces sucs s'enflent d'abord, et se gonflent : ce qu'il y a de plus léger dans la semence, est obligé de céder au souffle : en cédant et devenant feuille, il rompt l'écorce; et l'on voit d'abord une feuille pousser. Ensuite les feuilles ne pouvant plus se nourrir du suc qui est dans la semence, elle se rompt à la partie inférieure, tant par son effort que par celui des feuilles. Ce qui y restoit comme plus pesant, se détermine vers le bas; et il se fait des racines, des feuilles qui s'étendent dans la terre. Lorsque la plante est bien enracinée, et qu'elle prend toute sa nourriture de la terre, la semence s'évanouit; elle est absorbée en entier, à la réserve de l'écorce qui est trop forte; l'écorce se pourrit en suite dans la terre avec le temps, et n'est plus reconnoissable. La tige vient à la suite des feuilles. La plante, pendant tout le temps qu'elle est presque du suc seulement, tendre et aqueuse, croissant dans le haut et dans le bas, ne peut point donner de fruit. Elle n'a pas cette puissance forte et grasse, dont se compose le fruit. Lorsqu'elle sera devenue plus vigoureuse, et que ses racines se seront plus fortifiées avec le temps, alors elle aura des

veines larges dans le haut et dans le bas. Ce ne sera plus de l'eau qu'elle tirera de la terre, mais un suc plus épais, gras, en grande quantité : et elle donnera un fruit, de même nature que celui d'où elle procède. Il vient plusieurs tiges d'une petite semence, parce que tous les végétaux tirent de la terre plus qu'ils n'ont reçu du végétal dont ils procèdent, et que l'effervescence des sucs *dans la terre* ne se fait pas pour un seul séparément, mais pour suffire à plusieurs en même temps. Lorsque la fermentation de la fructification arrivera, le fruit sera nourri par la plante qui tire sa nourriture de la terre, et la transmet au fruit. Le soleil cuit et fortifie le fruit. Il en attire l'excès d'humidité. J'ai cru pouvoir éclaircir mon sujet, en examinant comment les semences se nourrissent de terre et d'eau.

Digression sur la nutrition des végétaux, sur l'état de l'intérieur de la terre, dans l'hiver ou dans l'été, et sur la fructification des arbres.

13. L'on a des arbres qui viennent de bouture de la manière qui suit. La partie inférieure du rameau que l'on prend sur un arbre, et que l'on met en terre, à une plaie. C'est de là que poussent les racines. Le rameau coupé attire par son bout inférieur le suc qui le gonfle; et le souffle s'y établit, mais non dans la partie qui est au dessus de la terre. Le souffle et l'humide rassemblent par leur force, dans la partie inférieure du rameau, les parties les plus pesantes qui deviennent des racines tendres. Dès qu'il a pris par le bas, il attire à travers les racines l'humide, qui se distribue dans le haut : alors le haut s'enfle et prend le souffle. Les parties les plus légères du végétal se réunissant, forment les feuilles qui poussent; et l'accroissement se fait tant

dans le haut, que dans le bas. La chose ne se passe pas de la même manière dans les végétaux qui viennent de semence, et dans ceux qui viennent de bouture. Dans les semences, les feuilles naissent les premières ; les racines poussent ensuite dans la terre. Ici l'arbre commence par pousser des racines, et il donne ensuite des feuilles : pourquoi ? parce que dans les semences il y a abondance d'humeurs ; et lorsqu'on les a mises dans la terre, la semence en fournit d'abord assez pour la nourriture des feuilles, en attendant qu'il se fasse des racines. Mais la bouture est comme un petit arbre. Elle se trouve élevée au-dessus de la terre, en sorte qu'elle ne peut se remplir toute d'humeurs, si une grande force venant du bas ne les lui transmet. Elle doit donc nécessairement commencer de prendre sa nourriture par les racines, l'attirant de la terre pour la faire passer dans le haut. Elle pousse ensuite des feuilles et s'accroît : en s'accroissant de la manière que je dis, elle donne des branches qui se fortifient, à mesure que le suc attiré de la terre vient en plus grande quantité. L'écorce est obligée de se rompre, là où le suc abonde davantage. C'est ainsi que se fait l'accroissement de la bouture. Elle s'étend en hauteur, et en largeur, et en profondeur, puisant par ses racines dans la terre qui est chaude durant l'hiver, fraîche pendant l'été ; car la terre dans l'hiver est humectée de la pluie qui tombe du ciel. Elle se concentre, ses parties se rapprochant comme plus pesantes que l'eau. Elle est donc alors plus dense ; et elle n'a aucune transpiration. C'est parce qu'elle n'est point rare, que l'hiver elle est plus chaude dans le bas. Le fumier

est aussi plus chaud, quand il est pressé : car les choses humides et pressées s'échauffent d'elles-mêmes, et se pourrissent promptement, le souffle, *l'air*, ne pouvant y passer à raison de la densité. Si au contraire elles sont sèches et rares, elles s'échauffent et se pourrissent bien moins facilement. C'est ainsi que le blé et l'orge nouveau mis en tas s'échauffent bien plus, que s'ils sont secs et répandus. Les fourrures fortement liées s'échauffent d'elles-mêmes, comme si l'on y avoit mis le feu : je l'ai vu. Et généralement bien d'autres choses, si l'on veut y prendre garde, se trouveront plus chaudes quand elles seront serrées, que si elles étoient au large : les vents ne peuvent pas les rafraîchir. Il en est de même de la terre qui est en masse, affaissée, dont l'humidité a laissé précipiter les parties les plus pesantes. Elle est chaude durant l'hiver, parce qu'elle ne peut exhaler sa chaleur. Quand donc il lui vient de l'eau du ciel, le souffle qui en émane, ne pouvant pas pénétrer la terre à cause de sa densité, retourne à l'eau. C'est pour cela que les fontaines et la mer sont plus chaudes et plus grandes alors que dans l'été ; le souffle qui sort de l'eau ne pouvant entrer dans la terre, revient à l'eau. L'eau rompt les barrières des lieux où elle se trouve rassemblée, pour en sortir. Elle se fait des chemins plus larges, que si elle n'étoit qu'en petite quantité. Elle ne peut rester sans se répandre, cherchant toujours l'endroit le plus bas. Si la terre recevoit le souffle de l'eau pendant l'hiver, les fontaines ne grossiroient point (1). J'ai dit ceci pour faire voir, que le bas

(1) Ce qui est dit du souffle et de l'eau dans ce traité,

de la terre est durant l'hiver plus chaud que durant l'été. Je veux montrer maintenant qu'il est plus frais pendant l'été. Dans cette saison la terre est rare et légère, à cause que le soleil la frappe fortement, et en attire l'humidité : car la terre contient toujours de l'eau plus ou moins. Tous les souffles nous proviennent de l'eau. Vous pouvez le conjecturer ainsi, en voyant que de toutes les rivières il s'élève des vapeurs, des nuages en grand nombre. Les nuages ne sont autre chose que de l'eau qui se soutient dans l'air. La terre durant l'été est rare, légère et contient de l'eau qui coule suivant sa pente. En coulant elle exhale continuellement le souffle qui en sort par son mouvement, sans un seul instant d'interruption. Le souffle pénètre la terre légère et rare, et y porte la fraîcheur. L'eau se rafraîchit en même temps. C'est comme si quelqu'un pressoit fortement de l'eau contenue dans un outre, et qu'il donnât une petite issue à l'eau par un trou fait avec une aiguille, ou quelque instrument plus fin, après avoir suspendu l'outre. Il verroit que l'eau sort toute seule sans souffle. L'espace n'est pas suffisant pour que l'eau donne du souffle. Il en est de même de l'eau, qui pénètre la terre pendant l'hiver. Mais si tenant toujours l'outre suspendue, l'on fait le trou plus grand; dès qu'il sera élargi, il sortira du souffle. L'espace est alors assez grand, pour que le souffle agité par

et toute cette théorie sur la chaleur des eaux souterraines pendant l'hiver, où leur fraîcheur pendant l'été, paroîtra peut-être peu satisfaisant à bien de lecteurs : je l'ai rendu aussi exactement qu'il m'a été possible.

l'eau

l'eau sorte de l'outre. Il en est ainsi de l'eau qui pénètre la terre pendant l'été. Les espaces sont assez grands à cause de la rareté de la terre, après que le soleil en a attiré à lui beaucoup d'humidité. Le souffle y arrive à travers la terre rare et légère : il est frais, provenant de l'eau. C'est ainsi que la terre se rafraîchit dans l'été ; et l'eau est aussi plus fraîche, en ce qu'elle donne alors le souffle à la terre, et qu'elle en reprend. De même l'eau que l'on tire des puits est agitée par le souffle, comme si elle étoit exposée au mouvement d'un ventilateur : c'est ce qui la rend fraîche. Mais l'eau des puits dont on ne tire pas dans l'été, restant immobile devient crasse, et ne reçoit pas autant de souffle de la terre : elle ne lui en rend pas non plus : le soleil ni l'air ne l'agitant point dans le puits, elle est toujours en repos, elle s'échauffe d'abord à la surface. La chaleur se communique en suite de proche en proche, jusqu'au fond. C'est pour cela que l'eau des puits dont on ne tire point, est plus chaude l'été que ceux dont l'on puise. Les fontaines très-profondes sont toujours fraîches dans l'été : mais l'eau que l'on y puise dans l'hiver est chaude parce que la terre est chaude. Peu après qu'on l'a puisée, elle est rafroidie par l'air qui est froid ; le vent en enlève des parties *chaudes* dans l'air ; et le souffle *frais* la pénètre. De même l'eau puisée dans l'été est d'abord fraîche ; parce que la terre étant rare, son souffle la rafraîchit : mais quelque temps après qu'elle est puisée, elle se met en repos et devient chaude, au moyen de l'air qui est chaud. C'est ainsi aussi que l'eau des puits, dont on ne tire point dans

l'été, y est chaude. Ceci suffit sur cet objet. Je répéterai seulement qu'en été la terre est fraîche dans le bas, chaude en hiver. Sa surface tout au contraire. Or, l'arbre ne demande pas deux chaleurs à-la-fois, ni deux froids en même temps, pour se bien porter. Si le bas est chaud, il faut qu'il lui arrive du froid d'en haut : et pareillement qu'il lui arrive du froid d'en bas, si le haut est chaud. Les racines attirent pour donner à l'arbre : et l'arbre attire pour donner aux racines. Il s'y fait ainsi une juste distribution du froid et du chaud. De même que dans l'homme les alimens, qui vont à l'estomac, s'y échauffent par la digestion, et doivent recevoir de la fraîcheur des boissons ; ainsi faut-il, que l'arbre reçoive du bas au haut, et du haut au bas. Il croît dans le haut et dans le bas, parce que la nourriture lui vient et du bas et du haut. Pendant tout le temps qu'il est fort tendre, il ne porte point de fruit. Il n'a pas cette puissance grasse et forte, qui fait fructifier : mais quand le temps est venu, alors les veines s'élargissent, lui apportent de la terre des sucs gras et forts. Le soleil les fond et les fait bouillir comme étant légers ; et il en résulte du fruit aux summités. Le soleil élève l'humidité du fruit la plus tenue ; il adoucit le reste. Les arbres qui ne donnent point de fruit, manquent de cette humeur douce, qui fait la fructification. Tout arbre qui s'est suffisamment fortifié avec le temps, et qui a jeté des racines assez profondes, cesse de croître.

Continuation de la digression sur les végétaux, dont l'auteur

14. Quant aux arbres, sur lesquels on met des bourgeons d'un autre, qui y vivent et deviennent des arbres portant du fruit différent de celui du sujet

sur lequel ils sont greffés, cela ce passe comme je vais dire. Il arrive d'abord, que l'œil bourgeonne : car il prend de la nourriture, premièrement du suc de l'arbre dont il a été tiré, et ensuite de celui qui l'a reçu. Après avoir bourgeonné il pousse de petites racines dans le sujet, et il commence alors à profiter du suc de l'arbre, sur lequel il repose. Avec le temps ses racines arrivent jusqu'à la terre à travers le sujet, et il tire lui-même son suc de la terre : c'est ainsi qu'il se nourrit. De manière qu'on ne doit pas être surpris, de lui voir produire des fruits différens de ceux de l'autre arbre ; car il puise sa nourriture dans la terre. Ceci soit dit sur les arbres et leurs fruits. Je reprends mon sujet à l'endroit où je l'avois quitté.

compare le développement des parties à celui des organes des animaux. Il s'agit ici de la greffe.

15. Je disois que tous les végétaux se nourrissent des sucs de la terre ; et que tels qu'étoient les sucs dans le sol, tel étoit le végétal, que l'enfant se nourrissoit précisément des humeurs qui sont dans la matrice ; que si la mère jouissoit d'une bonne santé, l'enfant en jouissoit aussi. Si quelqu'un veut réfléchir là-dessus, et sur-tout ce que j'ai dit à ce sujet, il restera persuadé, que la nature de la végétation et celle de la vie de l'homme se ressemblent parfaitement, depuis le commencement jusqu'à la fin. C'est ce que j'ai voulu faire entendre.

Conclusion de la digression sur les végétaux. L'auteur revient à la nourriture du fœtus, et finit par comparer la nutrition des végétaux et des animaux.

16. L'enfant dans la matrice a les mains sur ses joues ; et la tête près des pieds. Il n'est pas possible de distinguer exactement, même en voyant un enfant dans la matrice, si sa tête est en haut ou en bas. Toutes les membranes qui l'enveloppent, partent de son nombril.

Situation de l'enfant dans l'utérus.

17. Je viens maintenant à ce que j'ai annoncé ci-dessus (1), sur une autre manière de faire connoître à ceux qui le désirent, (autant qu'il est possible à l'homme de pénétrer dans ce mystère), que la semence est d'abord revêtue d'une membrane; qu'au milieu est l'ombilic; que c'est par là que le souffle commence à entrer et sortir; que les membranes se forment de l'ombilic; et que tout le reste se passe dans la formation de l'enfant comme je l'ai exposé. On trouvera qu'elle se fait en la manière que j'ai dit, depuis le commencement jusqu'à la fin, si l'on a recours au moyen que je vais dire. Il consiste à mettre à couver vingt œufs ou plus, sous deux poules ou plus; puis en prendre un chaque jour, depuis le second jusqu'à la fin, et rompre doucement la coque. En les observant avec attention, on reconnoîtra que conformément à ce que j'ai dit, autant qu'il est permis de comparer un oiseau avec l'homme; les membranes viennent du nombril; et que tout le reste, depuis le commencement jusqu'à la fin, est dans l'œuf de la poule, comme je l'ai écrit en parlant de l'enfant. Et si on n'a jamais vu ceci, l'on sera surpris de trouver un nombril dans un œuf d'oiseau. Il en est cependant ainsi; et l'observation confirmera tout le reste.

Des couches. 18. Quand le temps des couches est arrivé, l'enfant, en se remuant, et s'agitant des pieds et des mains, déchire quelqu'une des membranes intérieures; dès qu'il y en a une déchirée, les autres

(1) A la fin du n°. 2. Les physiologistes modernes en traitant de la génération, ont eu pareillement recours à l'incubation.

font moins de résistance : celle qui lui est adjacente, se rompt ; puis enfin la dernière. Les membranes, une fois déchirées, l'enfant échappe de sa prison, et sort en s'agitant : car, dès que les membranes sont rompues, il ne reste rien d'assez fort pour l'arrêter. La matrice ne peut pas s'opposer à son passage : les membranes ne tiennent point au fonds de l'utérus, par des attaches bien fortes. L'enfant, en sortant, force et élargit le passage qui est mou. Il sort par la tête, s'il vient naturellement : c'est la partie la plus pesante du tout qui se trouve comme suspendu par le nombril, tandis qu'il est dans l'utérus. Le fœtus acquiert, jusqu'au dixième mois, des forces de plus en plus, pour rompre les membranes ; à cette époque est fixé le terme de l'accouchement. Si le fœtus souffre de quelque force étrangère, et que les membranes soient déchirées, il sort avant le temps ordinaire. Les couches sont avancées aussi, lorsque la nourriture manque de la part de la mère. Que des femmes ayent porté l'enfant plus de dix mois, je l'ai souvent ouï raconter : mais les mères se sont trompées en la manière que je vais dire.

Raison qui font croire aux grossesses de plus de dix mois.

19. Toutes les fois que la matrice attire le souffle du ventre qui le lui fournit, et qu'elle se gonfle, comme cela arrive souvent, les femmes se croient grosses. Si les règles ne coulent point, et qu'elles séjournent dans l'utérus, elles s'y ramassent avec le souffle qui vient du ventre ; et quelquefois elles s'y échauffent. La suppression des mois et le gonflement de la matrice, sont les signes ordinaires auxquels la femme se croit grosse. Il arrive ensuite quelquefois

que les règles coulent d'elles-mêmes, ou qu'il survient dans le corps quelque changement à la matrice, qui la dégage des règles accumulées; de sorte que son gonflement s'évanouit. Or, comme il est ordinaire, qu'après les règles la matrice se présente ouverte au fond du vagin; si alors la femme habite avec l'homme, elle devient grosse aussi-tôt ou dans peu de jours. Cependant, sans faire attention à ces circonstances, elle compte le commencement de sa grossesse, du premier temps auquel les règles lui ont manqué, et auquel elle a senti du gonflement à la matrice; mais je dis, qu'elles ne portent point l'enfant dans le sein au-delà de dix mois. La nourriture et l'accroissement qu'il peut prendre de la mère, ne suffisent plus, quand il est arrivé aux dix mois, et que le fœtus a déjà acquis son volume. Il attire alors à lui tout ce qu'il y a de plus doux dans le sang, profitant aussi un peu du lait. Dès donc que le fœtus, devenu grand, ne trouve plus tout ce qui lui est nécessaire, il s'agite, et il déchire les membranes. Les femmes, à leurs premières couches, éprouvent ces agitations de l'enfant, d'une manière plus sensible que les autres. La nourriture pour l'enfant ne suffit pas chez elles, à le garder facilement jusqu'au dixième mois. La nourriture manque aussi quelquefois, parce que certaines femmes ont les règles moins abondantes les unes que les autres. Lorsque c'est constant et naturel, c'est une suite de l'état de la matrice. Comme elle ne donne que peu de sang menstruel, et qu'elle fournit conséquemment, vers la fin, une nourriture insuffisante au fœtus devenu grand, il en résulte que l'enfant

s'agite et vient au jour avant le dixième mois. Les mères jeunes rendent moins de sang ; et celles qui ont peu de règles, manquent ordinairement de lait. Leur corps est trop sec et trop dense.

Récapitulation sur le terme et les causes de l'accouchement. Comparaison du fœtus avec le poussin.

20. J'ai exposé la cause qui oblige l'enfant de sortir, indépendamment de ce qui peut le nécessiter à sortir quelquefois auparavant, par quelque cause violente. On trouve une preuve de ce que j'ai dit, dans ce qui se passe à l'égard du petit poulet. Il commence à s'engendrer du jaune de l'œuf ; la poule, en le couvant, l'échauffe. Tout ce qui y est dedans se met en mouvement ; le souffle s'établit dans l'œuf ; et il y en arrive de frais, qui est attiré de l'air à travers la coque. Car, l'œuf est assez rare, pour laisser passer le souffle. Le petit poulet se forme et croit dans l'œuf, à peu-près de la même manière que je l'ai dit de l'enfant. Il se forme d'abord du jaune ; il croît et se nourrit du blanc. Cela est visible, pour tous ceux qui voudront l'examiner avec attention. Dès que le poussin ne trouve plus dans l'œuf la nourriture dont il a besoin pour vivre, il en cherche d'autre ; en la cherchant il brise ses membranes. La mère qui le sent s'agiter fortement, rompt *souvent* la coque à coups de bec. Le tout se passe dans vingt jours, comme on le sait. La coque brisée, ne laisse point voir d'humeur qui vaille la peine d'être remarquée. Tout s'en est employé à la formation, et à la nourriture du poussin. De même quand le fœtus a pris son accroissement, la mère ne peut plus lui donner assez de nourriture. C'est en en cherchant une qui lui suffise d'ailleurs, qu'il s'agite, qu'il rompt ses membranes, se

débarrasse de ses liens, et sort au-dehors; le tout se fait en dix mois au plus tard. Les animaux des champs, les bêtes des forêts, ont toutes, pour leur portée, un terme fixe, qu'elles ne passent point; chaque animal a un temps limité, après lequel la mère ne peut plus donner une nourriture suffisante à l'embryon; il sort alors. Les bêtes, qui donnent le moins de nourriture à l'embryon, s'en délivrent en peu de temps. Celles qui lui en donnent davantage le portent plus long-temps : en voilà assez sur ce sujet.

Travail et suites de l'accouchement.

21. Quand l'enfant a déchiré ses membranes, s'il vient par la tête, l'accouchement est facile : s'il se présente de côté ou par les pieds, ce qui arrive souvent, soit qu'il pese plus par ces parties, soit que la matrice se trouve trop large, ou que la mère n'ait pu rester assez tranquille dans les douleurs de l'enfantement, les couches sont laborieuses. Beaucoup de mères y ont péri, et les enfans pareillement. Elles souffrent davantage dans les premières couches, à cause de la nouveauté. Les douleurs se font sentir dans tout le corps, sur-tout aux lombes et à l'ischium (1), qui se sépare. Les femmes, qui ont souvent accouché, souffrent moins que celles qui accouchent pour la première fois. Si l'enfant se présente par la tête, la tête sort la première; le reste du corps suit. Ce qui fait l'ombilic sort le dernier, le chorion

(1) *Qui se sépare.* Quelqu'étrange que ceci puisse paroître, je l'ai traduit ainsi, parce que le texte y est formel. Peut-être par cette séparation de l'ischium, doit-on entendre un écartement au coxys, ou bien à la symphise du pubis.

y est suspendu (1). Il vient ensuite une eau sanguinolente, qui s'est séparée de la tête et de tout le corps, à raison des efforts dans le travail, et la chaleur de l'enfantement. Elle prépare la voie aux lochies. Après la sortie de l'humeur sanguinolente, les lochies s'établissent au temps que j'ai dit. Les mamelles et les autres parties humides de la femme, coulent de toute part, mais moins dans les premières couches. Plus il y aura eu de couches précédentes, plus les veines se vident pour fournir à d'abondantes lochies. Ceci suffira pour cet article.

Formation des jumeaux.

22. On fait des jumeaux d'un seul acte vénérien, par la raison que je vais dire. Il y a, à la matrice, plusieurs sinus recourbés, les uns plus près, les autres plus loin du vagin. Les animaux, qui font plusieurs petits à la fois, ont plus de ces sinus à la matrice, que ceux qui en font peu. Il en est ainsi des animaux domestiques, des bêtes sauvages et des oiseaux. Lors donc que la semence se divise, et qu'arrivée dans la matrice, elle va à deux sinus, qui ne communiquent point ensemble; séparée dans chacun, elle forme sa membrane, et elle y prend vie de la manière que je l'ai dit pour un seul enfant. Que les jumeaux proviennent d'un seul acte vénérien : la preuve en est, que la truie, et les autres animaux qui font habituellement deux ou plusieurs petits à la fois, les font souvent, après ne s'être accouplés qu'une fois. Chaque embryon y est dans la matrice séparément dans son sinus, avec sa membrane. Nous voyons aussi que les mères

(1) *Le chorion.* Il s'agit manifestement ici de tout l'arrière-faix.

se délivrent de tout dans le même jour. Chez les femmes pareillement, les fœtus jumeaux proviennent d'un seul acte vénérien ; et chacun a son chorion dans son sinus. Ils naissent dans le même jour ; l'un sort le premier avec son chorion. Qu'il y en ait un mâle, l'autre femelle, cela provient de ce que dans le père, et aussi dans la mère, il y a, chez tous les animaux, une semence plus forte et une plus foible. Elle ne sort pas toute à la fois, mais en deux ou trois jets. Or, il n'est pas vraisemblable que ce qui sort le premier, soit parfaitement égal en force, avec ce qui sort après. Dans le sinus donc où se réunira la semence la plus dense et la plus forte, il y aura un mâle ; là où se réunira la plus humide et la plus foible, il y aura une une fille. Si la semence est toute forte, il viendra deux garçons ; si elle est toute foible, deux filles. J'ai mis fin à mon sujet.

TRAITÉ DES CHAIRS,

OU

DU COMMENCEMENT DE L'HOMME.

Ce Traité porte généralament le titre des chairs. *Dans quelques manuscrits, il a aussi celui de* commencement. *Ce dernier lui convient beaucoup mieux, faisant entendre qu'il s'y agit de la manière dont l'homme a été créé dès son origine.*

Avant-propos.

1°. J'AI parlé jusqu'ici, d'après les idées des autres, et aussi d'après les miennes. Car celui qui veut écrire sur la médecine, est obligé de commencer par présenter ce qui est généralement reçu. Je ne regarde point comme nécessaire en médecine de traiter des météores, *de ce qui est au-dessus de la terre*, à moins que ce ne soit pour montrer, que tout ce qui existe dans la nature, a un rapport avec l'homme, et avec les autres animaux; pour faire voir ce qu'est la vie, la santé, ce qu'est la maladie; ce qu'il y a dans l'homme de bon, ce qu'il y a de mauvais, et pourquoi il meurt. Je vais donc maintenant manifester mes idées à cet égard.

Création de l'univers. Le

2°. (1) Je pense que ce que nous appelons le

(1) Ce numéro et quelques autres de ce traité vont présenter une formation physique des hommes, qu'on trouvera sans doute fort étrange. Devois-je me dispenser d'en donner la traduction? Je ne l'ai pas cru. On trouvera à peu-près les mêmes choses dans le premier livre du traité du régime.

autres animaux, le gosier, l'estomac, le ventre, et les intestins aussi, furent creux.

6°. Le froid s'échauffant toujours, l'extérieur étoit brûlé, et devenoit enveloppe ou membrane.

7°. Le froid intérieur, qui y étoit contenu, n'étant ni gras, ni très-visqueux, devint humide, se changea en liquide.

8°. Il en est ainsi de la vessie. Le froid qui y étoit resté, en grande quantité, s'étant fondu par la chaleur, fit une humeur. Car il n'y avoit ni graisse ni viscosité : ce qui l'entouroit, devint membrane.

9°. Il en est de même de toutes les autres cavités. Par-tout où se trouva plus de gluten que de gras, il se fit des tuniques ou membranes. Par-tout où il y eut plus de gras que de gluten, il se fit des os.

10. Il en fut encore de cette manière, relativement aux os. Par-tout où étoit le froid et le gras sans gluten, le feu prenoit plus vîte *à cause de la* graisse, et les os furent plus durs et plus solides ; mais où étoient le gras et le gluten, à peu-près en égale quantité, les os furent creux, fistuleux. Car il en est ainsi ; le froid condense : le chaud fond. nos vent aussi le chaud dessèche lentement. S'il y a un peu de graisse, le chaud brûle promptement, et il dessèche. Là où il y a du gluten uni avec le froid sans graisse, le feu ne brûle point ; mais il échauffe, et durcit avec le temps.

11. Le cerveau est la métropole du froid et du visqueux.

12. La graisse est la métropole du chaud.

13. Ce qui se fond le premier à la chaleur, est la

graisse. C'est pour cela que le cerveau ayant très-peu de graisse, et beaucoup de gluten, ne put être brûlé par le feu, mais il prit à la longue une membrane épaisse, et des os autour de cette membrane; autant que le feu pouvoit en produire, à raison de la graisse qui y étoit.

14. La moelle épinière vient du cerveau. Elle n'a point de graisse, ni autant de gluten que le cerveau; et c'est improprement qu'on la nomme moelle. Elle ne ressemble point à la moelle qui est dans les autres os. Elle est la seule qui ait des membranes; l'autre n'en a point. Une partie de ce que je viens de dire se prouve; en ce que, si quelqu'un jette sur le feu de matières nerveuses et glutineuses, tout le reste se brûle vîte; mais les parties nerveuses ne veulent pas brûler: car elles ont peu de gras. Or le gras est l'onctueux, et c'est ce qui se brûle le plus vîte.

15. Les viscères furent formés de la manière que je dirai. J'ai déjà parlé des veines.

Les gros viscères, tels que le cœur, le poumon, le foie, etc.

16. Le cœur a beaucoup de gluten et de froid; échauffé par le chaud, il fut fait chair ferme et visqueuse, avec une membrane autour. Il est creux, mais non comme les veines. Il est placé au sommet de la veine la plus cave, au bout de laquelle est le cœur. L'artère (1) a plus de chaleur que la veine cave;

(1) Il faut communément dans la lecture des Œuvres d'Hippocrate, entendre par *artère*, la trachée artère; et le mot assez généralement employé, pour désigner les veines, est souvent employé pour désigner aussi diverses espèces de vaisseaux.

et elle distribue le souffle. Outre ces veines, il y en a d'autres dans le corps. La plus cave, au bout de laquelle est le cœur, va dans tout le ventre, et au diaphragme; elle se divise pour aller à chacun des deux reins; elle va aux lombes, aux autres parties et à chaque jambe. Elle va aussi dans les parties au-dessus du cœur, au cou, à droite et à gauche, d'où elle continue vers la tête, se divisant aux tempes de chaque côté (1). Il seroit possible de compter les veines les plus grandes; mais, en un mot, de la veine cave, et de l'altère *aorte* sont faites par division toutes les veines *et artères* du corps. Elles sont très-grosses, près du cœur, au cou, et à la tête, en dessous du cœur jusqu'aux cuisses.

Comment le commerce du souffle s'établit dans l'homme.

17. Le chaud est en grande quantité dans les veines et au cœur. C'est pour cela que, dans l'homme, le cœur étant chaud, a le souffle. Les veines qui sont caves, se meuvent sans cesse (2), et elles ont une très-grande chaleur. Par la même raison, dans l'homme le cœur chaud attire très-fortement le souffle. Voici une manière de me faire entendre. Si quelqu'un allume du feu dans sa maison, en un endroit où le vent ne se fasse nullement sentir, la flamme s'agitera toujours, tantôt plus, tantôt moins. Pareillement la flamme des lampes s'agite toujours, quoiqu'il ne fasse

(1) Cette doctrine angiologique, quoique assez différente de celle qu'on trouve dans les traités *de la nature de l'homme* et *des lieux dans l'homme*, ne lui est cependant pas directement contraire, et pourroit absolument s'y raccorder, si on le croyoit nécessaire ou utile.

(2) Je croirois qu'il s'agit des artères.

point de vent, duquel du moins on s'aperçoive. C'est le froid qui nourrit le chaud (1). L'enfant, dans le ventre de sa mère, suce en serrant ses lèvres, il attire des sucs de la matrice, et un souffle qui va au-dedans de son cœur. Son souffle est trop chaud; il profite de celui que la mère inspire. C'est le chaud qui donne le souffle au reste du corps, et à tous les êtres en général qui ont un mouvement.

Que l'enfant suce une nourriture dans le sein de la mère.

18. Si quelqu'un demandoit comment on a su, que l'enfant dans la matrice suce et attire; on lui répondra, que le fœtus vient à la lumière, avec des matières fécales, dans les entrailles, et qu'il en rend par l'anus d'abord après sa naissance; ce qui est vrai aussi des bêtes des champs, comme de l'homme. Or, il n'auroit pas de matières fécales, s'il n'avoit sucé dans la matrice : il ne sauroit non plus tout de suite, en naissant, tirer le lait du mamelon. Il en est, quant au mouvement du cœur et des veines, ainsi que je viens de le dire.

Le poumon.

19. Le poumon se forma près du cœur pour les raisons que je vais dire. Ce qu'il y avoit de plus glutineux dans l'humide, le cœur par sa chaleur le dessecha en peu de temps, et en fit une espèce d'écume. Il la fit fistuleuse avec un très-grand nombre de veines. Il fit les veines, en fondant par sa chaleur tout le froid qui étoit dans le gluten; et il en résulta de l'humide : du gluten fut faite l'enveloppe.

(1) Ce que l'auteur veut dire ici s'entendra facilement, si l'on se rappelle ce qui a été dit du souffle dans le traité de la nature de l'enfant, n°. 1, et dans les autres numéros.

20. Le foie fut fait, parce que beaucoup d'humide ayant resté avec le chaud, sans gluten ni graisse, le froid fut plus fort que le chaud, et le coagula. Je vais tâcher de me faire entendre. Lorsqu'on égorge une victime, le sang est liquide, tant qu'il est chaud; dès qu'il se refroidit, il se coagule. Si on l'agite, il ne se coagule point. *Ce qui fait voir combien* les fibres sont, *de leur propre nature*, froides et glutineuses. *Telle fut l'origine du foie.* Le foie.

21. La rate fut composée du chaud et du visqueux, de beaucoup de chaud et peu de froid; autant seulement de ce dernier, qu'il en faut pour condenser le visqueux, qui forme les fibres. C'est pour cela qu'elle est molle et fibreuse. La rate.

22. Les reins furent composés de peu de visqueux, peu de chaud, beaucoup de froid. Il en provint un viscère dense très-fort, et peu rouge, parce qu'il y a peu de chaud. Les reins.

23. Il en fut de même des muscles. Le froid condensa et figea les chairs. Le visqueux fit des vides, dans lesquels l'humide se plaça comme dans les grandes veines. Les chairs.

24. Le chaud abonde dans tout le corps. Le froid abonde dans l'humide : il y en a en quantité nécessaire pour condenser l'humide; mais si le chaud domine, il le fond. Voici une preuve, que l'humide a du chaud. Si le corps de l'homme est blessé, en quelque endroit que ce soit, de manière que le sang coule, il sortira chaud, et il reste liquide durant tout le temps qu'il est chaud. Dès qu'il se refroidit, ou par son propre froid, ou par celui qui lui vient du dehors, Généralités sur le chaud et sur le froid, et sur la nature du sang.

il s'y fait une peau, une membrane. Si l'on enlève cette peau, et qu'on le laisse un peu reposer, on en voit une autre se former. Après avoir enlevé celle-ci, il en viendra encore toujours une autre, à cause du froid. J'ai été trop long sur ce sujet : je conclus, que la surface du corps exposée à l'air, prend nécessairement une peau, à raison du froid et des souffles qui la frappent.

Les articulations.

25. Les articulations se firent, parce que dans la formation des os, tout ce qu'il y avoit de gras, ayant été promptement brûlé, comme je l'ai dit ci-dessus, ce qu'il y avoit de visqueux ne pouvant pas brûler, resta mêlé avec ce qui étoit brûlé, fut desséché par le chaud, et devint ligamens et synovie. Ce que le visqueux avoit d'humide, échauffé par le feu, devint un humide plus gluant, et fit la synovie.

Les ongles et les dents.

26. Les ongles provinrent de ce visqueux. L'humide devenu visqueux, s'écoulant sans cesse des os et des articulations, desséché et brûlé par le feu, sort au dehors et forme les ongles. Les dents viennent plus tard, parce qu'elles tirent leur origine, de l'accroissement que prend le visqueux des os de la tête et des machoires. Ce qu'il y a de gras, est desséché et brûle par le chaud. C'est pour cela aussi qu'elles sont plus dures que les autres os, n'ayant nullement de froid. Les premières dents sont dues à la nourriture de l'enfant dans le sein de la mère, et au lait qu'il a teté après sa naissance. Lorsque celles-là tombent, il en vient d'autres qui proviennent des alimens et de la boisson. Les premières tombent après l'épuisement de la première nourriture, quelquefois

plutôt, lorsque la première nourriture a été mauvaise; pour l'ordinaire, vers l'âge de sept ans. Les secondes vieillissent avec l'homme, à moins qu'elles ne soient atteintes de quelque maladie. J'ai dit pourquoi les dents viennent plus tard que les autres parties. Il y a aux os des machoires des veines qui percent dans leur cavité intérieure, qui donnent l'accroissement et la nourriture aux dents, et qui ne se trouvent point dans les autres os. Les os reçoivent un accroissement successif, qui les fait ce qu'ils sont. Il en est de même des autres parties du corps.

Nutrition de toutes les parties du corps, et des dents spécialement.

27. Les veines qui viennent du ventre et des intestins, attirent continuellement ce qu'il y a de plus tenu et de plus liquide dans les alimens et dans les boissons qui y arrivent. Après que leur mélange s'est échauffé, ce qu'il y a de plus grossier reste et devient de la fiente, qui va aux gros intestins : la nourriture arrivée aux diverses parties, se distribue, pour donner à chacune, de quoi rester ce qu'elle est dans sa nature. Arrosées du suc nourricier, elles accroissent toutes par le chaud, par le froid, par le visqueux, par le gras, par le doux, par l'amer (1); tant les os que tout ce qui est dans l'homme : mais les dents viennent les dernières. J'ai dit que les osde la machoire sont les seuls qui aient des veines rempantes le long de l'intérieur, pour leur nourriture. Comme ils reçoivent plus de matière nutri-

(1) C'est la doctrine consignée dans le traité de l'ancienne médecine, en combattant celle qui fait dépendre les maladies de l'excès ou du défaut, dans le chaud, le froid, l'humide et le sec.

tive qu'il ne leur en faut, elle s'emploie à un autre accroissement, qui se manifeste d'abord par le gonflement des gencives. Cela se passe depuis la septième année jusqu'à la quatorzième. C'est alors que viennent les grosses dents, et toutes celles qui remplacent les premières venues de la nourriture maternelle. Elles viennent ainsi depuis le troisième septénaire d'années, *c'est-à-dire depuis vingt-un ans*, jusqu'au quatrième et cinquième septénaire, *jusqu'à vingt-huit et trente-cinq ans*. C'est au quatrième septénaire, *à l'âge de vingt-un à vingt-huit ans*, que chez les hommes poussent ordinairement deux dents, appelées dents de sagesse.

Les cheveux et les poils.

28. La chevelure vient de la manière suivante. C'est aux os et au cerveau qu'en est due et l'origine et la croissance, parce que leur extérieur qui est glutineux, n'a point de gras; car s'il avoit du gras, il auroit été brûlé. Sera-t-on surpris, après cela, de ce qu'il pousse beaucoup de poil aux aisselles, aux parties naturelles, et dans tout le corps. En voici la raison. Dans tous les endroits du corps où le gluten abonde, le chaud y fait du poil.

L'organe de l'ouïe.

27. L'ouïe se fait ainsi. Le trou de l'oreille aboutit à un os dur et sec, comme une pierre. Il y a, dans cet os, une cavité fistuleuse. Les sons se fortifient contre l'os dur; et la cavité résonne dans l'intérieur, à cause de la dureté de ses paroits. Il y a, dans le conduit auditif, avant d'arriver à l'os dur, une peau mince comme une toile d'araignée, plus forte que la peau du corps. Or, on sait de beaucoup de manières, que plus une peau est dure, plus elle rend de son; et plus elle rend de son, mieux nous entendons. Quel-

ques physiciens ont écrit que le cerveau rend le son ; cela ne sauroit être : car le cerveau est humide ; et les méninges qui l'enveloppent, sont humides aussi, épaisses et recouvertes d'os. Rien d'humide ne résonne. Ce sont les corps durs qui rendent le son ; et l'ouïe se fait par des corps résonnans.

30. Le cerveau qui est humide fait l'odorat, en attirant les odeurs des corps secs à travers des parties cartilagineuses sèches ; car le cerveau, après avoir traversé un os percé comme une éponge, arrive jusqu'à la cavité du nez, là où il n'y a rien d'osseux, mais un cartilage mou, point d'os ni de chairs ; et plus la cavité est sèche, mieux nous flairons les corps secs. L'eau n'a point d'odeur, parce qu'elle est plus humide que le cerveau, à moins qu'elle ne contienne de la pourriture ; car l'eau qui se pourrit, devient plus épaisse : ainsi que tous les autres liquides s'épaississent en se pourrissant. Quand les narines sont trop humectées, nous perdons l'odorat ; elles n'attirent point l'air. Quand il se fait des fontes de cerveau, qui tombent sur le gosier, sur le poumon et sur les autres cavités, les hommes le connoissent en ce qu'ils perdent l'odorat ; ils disent qu'ils ont des rhumes de cerveau. La fluxion se porte cependant dans tout le corps, avec une espèce de sentiment de chaud.

L'organe de l'odorat.

31. L'homme voit de cette manière. Il part de la membrane du cerveau, une veine, *un nerf*, qui va à l'œil, passant entre les os. Ce qu'il y a de plus tenu dans le visqueux du cerveau, est filtré à travers cette veine. C'est pourquoi l'œil est revêtu d'une membrane transparente, qui se forme par le souffle de l'air, de

Organe de la vue.

la manière que je l'ai dit des autres membranes. L'œil en a plusieurs derrière la cornée transparente, qui sont transparentes comme elle. Leur transparence laisse apercevoir la lumière, et tous les objets éclairés. On voit donc, par transmission de lumière. Si l'objet n'est pas éclairé, ou ne transmet pas la lumière, on ne le voit point. Le reste qui entoure l'œil, est de la chair blanche. Ce que l'on appelle la prunelle, paroît noir, parce que le fond, et ce qui le recouvre, est noir. J'entends, par ce qui recouvre le fond, une membrane qui s'y trouve. La prunelle est donc noire à la vue, mais blanche en effet, et transparente. L'humeur de l'œil est glutineuse; nous l'avons vue souvent sortir de l'œil, par des déchirures. Elle est liquide tant qu'elle est chaude; elle prenoit de la consistance en se refroidissant, et ressembloit à de l'encens en larmes, qui est transparent. C'est de même chez les hommes, et chez les bêtes. Les yeux sont incommodés de tout ce qui y tombe, des vents qui les frappent, des objets trop éclairés, et de la multitude des couleurs.

La voix et la parole.

32. La bouche, la langue et le reste de la cavité, le gosier, sont humides. L'homme parle en attirant le souffle dans tout son corps, sur-tout aux cavités. Quand ensuite le souffle sort avec impétuosité, il fait un bruit vide, et la tête résonne. La langue articule le souffle, en se mettant au-devant, en lui opposant une barrière dans le gosier; et le dirigeant vers le palais ou vers les dents, elle en fait des sons signifians. Si la langue n'articuloit les sons, en les rassemblant de tout côté, en les dirigeant convenablement, on ne

parleroit pas distinctement, et chacun feroit un seul son, tel que la nature le lui donne. La preuve en est, que les sourds de naissance ne savent point parler. Ils sont monophones; ils ne rendent qu'un son non articulé; et si l'on essaie de parler en inspirant, on n'y parvient point. On voit aussi que les hommes, pour crier fort haut, commencent par attirer le souffle du dehors; puis ils le poussent rapidement, en élevant la voix, afin que le souffle retentisse. Les musiciens-chantres, quand ils doivent soutenir longtemps un son, font d'abord l'inspiration la plus forte, ensuite une longue expiration. Ils chantent et prononcent lentement, pendant tout le temps que dure le souffle de l'expiration. Ils s'arrêtent dès que le souffle manque. C'est une preuve que le souffle fait la voix. J'ai vu des gens qui, pour se tuer, s'étoient coupés la gorge complétement. Ils ont vécu, mais ils ne pouvoient parler, jusqu'à ce qu'on eût réuni ou bouché les bords de la coupure de la gorge. Ces bords, rapprochés et serrés, ils parloient. Cela prouve que la gorge étant coupée, le souffle peut bien pénétrer dans les cavités de l'intérieur, mais qu'il sort par la coupure. J'ai dit ce que je pense de la voix et de la parole (1).

33. La vie de l'homme est de sept jours (2). Doctrine sur le nom-

(1) Le texte finit ici dans l'édition qu'Heurnius a donné de ce traité. Une traduction que Dacier en a fait, finit aussi en cet endroit.

(2) *Est de sept jours.* Je traduis exactement le texte, mais il est manifeste qu'il faut entendre que la vie de l'homme est septénaire; et je remarquerai que la manière de compter

chaud, le feu est le premier être ; les autres, le froid la terre, l'humide l'eau, et le sec l'air sont des êtres secondaires.

chaud, est immortel, qu'il connoît tout, qu'il voit tout, qu'il entend tout ; qu'il sait et le passé et l'avenir. Quand toutes choses furent faites, il se porta en grande quantité dans les régions supérieures. Les anciens me paroissent lui avoir donné le nom d'*æther*. La seconde partie qui demeura dans le bas, s'appelle terre ; elle est froide, sèche, dans un grand mouvement, et il y a beaucoup de chaud. La troisième partie, qui se plaça dans le milieu de l'air, a quelque peu de chaud. La quatrième, tout proche de la terre, est humide et très-crasse. Après que le tout fut mu d'un mouvement circulaire, il se troubla : et il resta beaucoup de chaud dans certains endroits de la terre, dans d'autres moins. La quantité en fut considérable, mais le volume fort petit. La terre étant dessechée, après un long-temps, il s'y engendra de la moisissure, comme nous voyons qu'il en vient aux habits ; et après beaucoup de temps encore, tout ce qu'il y avoit de gras et très-peu d'humide dans cette moisissure provenant de la terre, s'étant enfin brûlé, il se forma des os.

Formation de l'homme ; et d'abord des os.

Formation des ligamens, des cartilages, des nerfs.

3°. Ce qui étoit gluant, et qui avoit du froid, ne put pas brûler quoiqu'échauffé, ni devenir humide. Il prit une forme différente du reste, et il en fut formé des nerfs solides ; car le froid n'y étoit pas.

Formation des membranes, des veines, et du liquide qu'elles contiennent.

4°. Les veines prirent beaucoup de froid. La partie extérieure de ce froid, brûlée par le chaud, forma une enveloppe dense, et devint membrane. Le froid intérieur des veines, fondu par la chaleur, devint liquide par la même cause.

Les autres organes, et les humeurs.

5°. C'est encore ainsi que *dans l'homme et dans les*

bre des mois de grossesse, nécessaires pour que le fœtus soit vital.

Premièrement, quand la semence est arrivée à la matrice, elle acquiert, en sept jours, tout ce que le corps doit avoir (1). On sera peut-être surpris de la manière dont je l'ai su ; mais je l'ai vu souvent chez des femmes publiques qui connoissent, par un fréquent usage de l'acte vénérien, si elles deviennent grosses, et qui se font ensuite avorter. Lorsqu'elles avortent, il tombe comme un peu de chair. Jettant cette chair dans l'eau, et l'y examinant attentivement, on trouve qu'elle a tous les membres. La place des yeux, les oreilles, les bras, les doigts des mains, les jambes, les pieds et les doigts des pieds, les parties naturelles et tout le corps s'y voient manifestement. Les femmes expérimentées connoissent quand elles deviennent grosses, à un frisson qui les prend dans le moment, avec un sentiment de cha-

---

le temps employée ici par l'auteur, peut beaucoup servir à éclaircir les difficultés, que bien de gens ont trouvé dans les semaines de la célèbre prophétie de Daniel.

(1) Ceci est directement contraire à ce qui est dit, du terme auquel les enfans ont les membres formés, dans le traité de la nature de l'enfant, n°. 6 et n°. 8. J'ignore ce qu'on peut dire de satisfaisant pour éluder cette contradiction manifeste, à moins qu'on ne regarde le traité des chairs, et celui de la nature de l'enfant, comme venant de deux mains différentes; en se réservant le droit de ne croire positivement, dans tout ceci, aucun des deux, quelque estimables qu'ils soient d'ailleurs. L'objet n'est pas du reste fort important pour la médecine; et l'on pourroit absolument dire, d'après ce qui suit, qu'à l'égard de la formation de l'enfant dans sept jours, l'auteur de ce traité ne fait que rapporter ce que lui ont dit des femmes publiques.

leur, quelque grincement des dents, un spasme dans les membres de tout le corps, et une sorte d'engourdissement à la matrice (1). Cela arrive à celles qui sont d'une excellente constitution ; mais celles qui sont languissantes, qui sont fort grasses, dont le corps est chargé de mucosité, n'éprouvent point, pour l'ordinaire, ce que je viens de dire. C'est ainsi qu'elles me l'ont dit, et voilà comment je crois le savoir. Que la vie soit de sept jours, cela se prouve en ce que si l'on essaie de passer sept jours sans manger ni boire, on meurt ordinairement ; et si quelques-uns survivent, ils périssent néanmoins ensuite. On a dissuadé quelques gens de persister dans le suicide, en les pressant de manger ou de boire ; et leur estomac n'a plus été en état de recevoir les alimens. On peut aussi observer que l'enfant, à l'époque de sept mois, vient à terme, et est vital : car alors il a en semaines un nombre entier de décades, savoir ; trois décades de semaines, ou deux cent dix jours. Celui de huit mois ne peut point vivre (2). Celui de neuf

(1) Les mêmes choses, relativement à l'instant de la conception, m'ont été souvent confirmées par plusieurs mères d'un bon jugement, qui m'assuroient ne s'être jamais méprises dans leurs dernières grossesses, sur le moment où elles devenoient grosses.

(2) On observera, si l'on veut, qu'en effet huit mois, au lieu de donner un nombre de décades entier, donnent un nombre fractionnaire 34 décades de jours et deux septièmes de semaine. Les médecins tiendront, avec raison, peu de compte de cette doctrine, qui paroît rouler entièrement sur quelques propriétés des nombres, et venir peut-être de l'école de Pythagore.

mois et dix jours vient à terme, et vit ; il a en semaines un nombre entier de décades, savoir, quatre. En effet, quatre décades de semaines font deux cent quatre-vingt jours ; car une décade de semaines fait soixante-dix jours. L'enfant à sept mois, a trois décades de semaines, qui font deux cent dix jours.

Des nombres des jours concernant les crises et les époques des maladies.

34. Les maladies aiguës des hommes ont pareillement dans leur cours, des jours auxquels elles se jugent pour la mort ou pour la guérison. Les fièvres tierces, en onze jours qui font une semaine et demi, les quartes en deux semaines. Les quintanes *qui prennent chaque cinq jours*, en dix-huit jours qui font deux semaines et demi. Quant aux autres maladies, on ne connoît point à quel temps fixe elles finissent. Pareillement les plaies de la tête, et celles des autres parties du corps, commencent de s'enflammer le quatrième jour. L'inflammation s'appaise le septième et le douzième. Si les grandes plaies de la tête sont bien soignées, et ne tournent point à mieux dans cet intervalle, on en meurt.

Continuation d'observations sur le nombre sept.

35. Ceux qui n'en ont pas l'expérience, s'étonneront qu'un enfant né au terme de sept mois, vive. Je l'ai vu plusieurs fois. Si l'on veut s'en assurer, on le peut facilement, en s'en informant avec les accoucheuses. On peut aussi l'induire, de ce que les enfans, après sept ans, commencent à compléter les dents. Or, le nombre de sept ans est exactement composé de trois cent soixante semaines (1). Je dirai

(1) Le texte est ici fort embarrassant, en ce qu'il semble dire que sept ans font trois cent soixante décades de semaines. Les interprètes ont supposé, avec raison, qu'il s'y étoit glissé

et je développerai ailleurs, combien en tout nous devons avoir égard aux nombres septénaires *et aux impairs.*

---

quelque erreur, sans pouvoir s'assurer de la vraie manière dont elle doit être corrigée. Les médecins praticiens ne s'en occuperont guère. Je veux cependant observer que si l'on fait l'année de trois cent soixante-quatre jours, telle que la fait l'auteur du traité suivant *de la grossesse de sept mois*, on trouvera que sept ans font le produit exact de $7 \times 7 \times 52$ jours. $= 2548$, ou $7 \times 7 \times 7 \times 7 + 7 \times 7 + 3$ dont tous les facteurs sont le nombre sept, *plus* le premier impair 3.

TRAITÉ
DE LA GROSSESSE DE SEPT MOIS.

Ce Traité est le cinquième de la troisième section dans Foës.

1°. On appelle grossesses de sept mois, celles qui durent cent quatre-vingt-deux jours, avec quelque partie de jour en sus; car si vous prenez d'abord pour le premier mois, quinze jours qui en sont la moitié, qu'ensuite vous ajoutiez cent quarante-sept jours pour les cinq mois entiers qui suivent le premier, à raison d'environ cinquante-neuf jours pour chaque deux mois, il reste encore plus de vingt jours pour le septième mois. Or, le nombre cent quatre-vingt-deux fait la moitié de l'année, en y ajoutant quelques petites parties de jour (1). Lorsque l'enfant

De la durée des grossesses, et notamment de celle de sept mois.

---

(1) Il paroît, d'après ce calcul, que l'auteur de ce traité comptoit l'année d'environ trois cent soixante-quatre jours, le

est arrivé à ce terme, commençant d'être parfait, il prend plus de corps et plus de force qu'auparavant. Les membranes dans lesquelles il a été nourri, semblables à la bale du blé dans l'épi, qui se déchire et qui s'entrouvre forcée par l'abondante nourriture, avant que le grain ne soit mûr, s'ouvrent de même et cèdent à la force de l'embryon, et à sa vigueur qui nécessite les couches : mais la plupart de ces enfans meurent; car, comme ils sont encore petits, ils se ressentent plus que les autres, du changement en passant à l'air; et ils ont encore à souffrir, *après la naissance*, le mal de quarante jours, qui en tue plusieurs de ceux même qui naissent le dixième mois (1). Sur le grand nombre des enfans de sept mois il en vit quelques-uns, parce que la nourriture qu'ils ont pris dans le sein de la mère, et le temps qu'ils y ont resté, suffisent absolument pour qu'ils aient pu prendre tout ce qui leur est nécessaire, aussi-bien que ceux qui sont parfaitement formés. De

---

mois d'environ vingt-neuf jours; et qu'il comptoit comme des mois, dans le temps de la grossesse, environ la moitié du premier mois, et environ la moitié du dernier. Du reste, on voit facilement qu'en faisant l'année de trois cent soixante-quatre jours, et les mois de vingt-neuf, on sera souvent obligé d'ajouter un treizième mois aux douze, dont on aura composé l'année. Aussi, du temps d'Hippocrate, les Grecs étoient-ils obligés d'avoir, tous les deux ans, un mois intercallaire, et une année de treize mois. Leur calendrier avoit encore, à raison des mois lunaires, bien d'autres imperfections dont il n'est pas question de s'occuper ici.

(1) La doctrine, sur ce mal de quarante jours, sera développée dans le n°. 6, à la fin de ce traité.

plus, ils évitent le mal du huitième mois de la femme grosse. Ceux qui viennent au jour dans ce temps de travail, au huitième mois, ne peuvent absolument pas vivre. C'est pour cela que tous ceux qui naissent au huitième mois, périssent; et ceux qui viennent au dixième, s'en ressentent aussi quelquefois, au point de ne pouvoir vivre. Les enfans qui naissent au septième mois, sont ordinairement malades pendant quarante jours, se trouvant tous fortement affectés du nouvel élément dans lequel ils ont à vivre, les uns plus, les autres moins. Outre le changement de demeure, le tiraillement à l'ombilic, les souffrances, à raison des douleurs de la mère, sont encore autant de causes qui concourrent à les rendre malades. Le tiraillement des membranes et de l'ombilic *du cordon* se font sentir, avec douleur, à la mère: l'enfant, en se détachant de ses liens, devient beaucoup plus pesant. Il en résulte souvent, de tout cela, une fièvre qui fait quelquefois mourir la mère avec l'enfant. Les accouchées ont, du moins, toujours la fièvre pendant quelques jours. Elles disent, du reste, et c'est avec fondement, que le huitième mois de la grossesse est le plus fâcheux. Il ne faut pas croire que ce huitième mois ne prenne quelques jours du septième ou du neuvième. Les femmes ne sauroient être unanimes, concernant les jours. Elles n'ont rien de certain à cet égard; et le huitième mois doit embrasser quarante jours, en prenant, ou sur le septième, ou sur le neuvième. Il se fait, à cette époque, des troubles, en quelque temps que la conception ait été faite. La totalité du huitième mois n'est nullement

équivoque, parce qu'il s'y passe toujours des troubles. Je crois, quant à moi, qu'il y a des grossesses qui entrent jusques dans une partie du onzième mois, quoique de très-peu. Nous sommes obligés de nous en rapporter aux femmes sur cette matière. C'est elles qui nous disent le tout, qui le disent et le répètent. Elles ne se laissent persuader, ni par les faits des autres, ni par des discours, mais seulement par ce qu'elles sentent qui se passe dans leurs corps.

Exposition des faits dont les femmes rendent compte au sujet de leurs grossesses, et de la vitalité des enfans nés à diverses époques.

2°. D'autres femmes peuvent dire le contraire; mais celles à qui il appartient de prononcer, qui doivent décider la question, assurent qu'il y a des couches de sept mois, de huit mois, de neuf mois et de dix mois; que les enfans de huit mois ne vivent point. Elles vous diront aussi qu'il se fait beaucoup d'avortemens dans les quarantaines (1), et dans les mois. Que lorsque les membranes se déchirent au septième mois, et que l'enfant sort, elles éprouvent des douleurs pareilles à celles qui leur arrivent ordinairement le huitième mois et à la sixième quarantaine. Qu'à cette époque (de huit mois) finit un état inflammatoire, de la mère et de l'enfant. De manière qu'alors, si tout doit bien aller, le ventre se ramollit et se baisse, l'enflure passant des hypocondres et des flancs dans le bas, par la culbute du fœtus, qui au huitième mois s'y agence ordinairement pour le temps de l'accouchement. Que cet endroit plus mou lui est commode pour les fréquens mouvemens dont il a besoin, voulant se mettre en état de travailler à sa sortie lors des cou-

(1) Comptant la grossesse par mois et par quarantaine.

ches ; et que tout cela se passe dans le cours d'une quarantaine entière. Qu'elles portent l'enfant plus légèrement dans les derniers temps, jusqu'à l'époque où il fait la culbute en se retournant, qu'ensuite viennent des maux et des mal-aises jusqu'à ce qu'elles sont délivrées de l'enfant et de l'arrière-faix. Celles qui ont fait plusieurs couches disent, que quand elles ont mis au monde un enfant boiteux, ou aveugle, ou qui avoit quelqu'autre mal, le huitième mois a été pour elles plus fâcheux, que lorsqu'elles en portoient un qui n'avoit aucun mal. Car l'enfant vient estropié, s'il a été malade griévement au huitième mois, et si sa maladie a fait un dépôt comme les maladies graves en font chez les hommes faits. Lorsque l'embryon a quelque maladie grave dans un autre temps *antérieur au huitième mois* ; il périt avant que le dépôt ne soit fait. Si la maladie au huitième mois n'est pas forte, et que l'enfant ait seulement un peu souffert en changeant de place, il passe sa quarantaine dans un état de foiblesse : et la plupart se rétablissent dans le sein de la mère du mal dont je parle : mais nul de ceux qui viennent au monde à cette époque ne peut vivre, se trouvant affecté et du mal qu'il avoit dans la matrice, et du changement par le passage à l'air, et de tout ce qu'il a à souffrir dans l'accouchement. Quant aux enfans qui naissent au neuvième mois, après que le mal qu'ils ont essayé dans le sein de la mère pendant le huitième est fini, et qui viennent au monde au commencement du neuvième ; ceux-là vivent comme ceux qui viennent au septième. Il y en a peu qui se puissent nourrir. Ils n'ont pas pu acquérir toute

la consistance des enfans parfaits ; et le mal qu'ils ont eu à essuyer dans la matrice *lors de la culbute*, est encore récent ; en sorte qu'ils sont piètres. Ceux qui se conservent le mieux, sont ceux qui naissent à la fin du neuvième mois bien révolu (1). Ils sont alors vigoureux ; et ils se trouvent loin des maux du huitième mois. Ceux aussi qui naissent à la fin de la septième quarantaine, qu'on appelle enfans de dix mois, se nourrissent très-facilement, parce qu'ils sont très-forts et très-vigoureux, et qu'ils viennent à un terme plus éloigné des maux du huitième mois, que ne l'est celui des enfans ordinaires. Les enfans de neuf mois portent, dans leurs chairs, la preuve de ces maux du huitième mois. Ils ont resté dans le ventre de la mère, le temps nécessaire pour y acquérir la taille : mais le mal qu'ils y ont essuyé peu avant que de naître, est cause qu'ils n'ont ni les chairs bonnes et fermes, ni l'embonpoint qu'ont ceux qui naissent au septième, lesquels n'ont pas passé par les maux du huitième.

Observations à faire concernant certains jours et certains mois dans les grossesses.

3. Les femmes grosses ont leur crise pour la conception, pour l'avortement, pour les couches, pour les maux de grossesse, et pour la santé, comme il y en a dans les maladies des hommes. On doit pareillement y observer et les jours et les mois, avec leurs signes : on doit aussi y faire entrer les quarantaines, et l'année entière. Chacune de ces époques a quelque chose qui lui est propre. Il y en a qui sont bonnes, d'autres mauvaises. Les bonnes font la bonne santé,

(2) Ce qui repond aussi au commencement du dixième mois.

et

et l'accroissement ; les mauvaises font les maladies et la mort. Les jours les plus remarquables, sont ordinairement les premiers des mois ou des quarantaines, et les septièmes, tant pour les maladies de la mère que pour l'état de l'embryon. Beaucoup d'avortemens arrivent ces jours là. On doit nommer les fausses-couches, des avortemens, des écoulemens ἐκλύσεις, non des blessures Τρώσμοι. Les autres jours des quarantaines, sont moins remarquables. Il y en a cependant plusieurs de critiques ; et les événemens tant des jours que des mois sont subordonnés à un certain ordre. Les règles viennent aux femmes tous les mois, comme si le mois exerçoit un empire sur le corps.

Les sept mois suffisent, pour commencer à donner la perfection au fœtus dans le sein de la mère. Outre que les enfans venus à sept mois vivent, on remarquera d'autres événemens de sept mois, comme que les dents commencent à pousser le septième mois. On y trouvera le même ordre que dans les crises, si l'on y fait attention, ne perdant point de vue les diverses choses que j'ai dites. Un médecin qui ne néglige rien de ce qui peut contribuer au rétablissement des malades, doit observer ce qui se passe tous les jours. Entre ceux de nombre pair, les plus importans sont le quatorzième, le vingt-huitième et le quarante-deuxième. Quelques-uns font dériver cette propriété de l'harmonie et de la perfection de ces nombres, dans la manière dont ils sont composés d'autres nombres entiers. Il seroit trop long pour le présent d'exposer leurs raisons. Il suffira de dire qu'ils ont égard au

ternaire et au quaternaire ; et que ces nombres en sont tous composés, deux par voie d'addition, et deux par voie de multiplication (1).

Quarantaines à observer dans la grossesse. 1°. Celle des premiers quarante jours.

4°. Les jugemens concernant les fœtus, se décident par quarantaines. Quand ils ont passé la première quarantaine, ils sont en général à l'abri de l'avortement, qui arrive cependant quelquefois en tout temps. Ils y sont plus exposés dans la première quarantaine, que dans le autres : après qu'ils ont passé la première, ils se trouvent plus forts. Tous leurs membres sont alors distincts, sur-tout ceux des mâles. Les chairs des fœtus femelles se distinguent à cette époque, par des protubérances seulement. Les parties similaires demeurent chez elles plus long-temps attachées avec leurs semblables, comme par union et amitié. Mais quand les filles sont sorties du sein de la mère, elles se forment plus vîte et atteignent la puberté, la raison et la vieillesse, plutôt que les mâles ; à cause de la délicatesse de leur corps et de leur manière de vivre.

2°. Celle qui coïncide avec le huitième mois.

5°. Il y a encore une autre quarantaine, durant laquelle le fœtus est malade dans le sein de la mère.

---

(1) On peut en effet observer, si l'on veut, que les nombres sept et vingt-huit, sont composés, le premier par l'addition de quatre et de trois. Le second, par quatre de ces additions. Tandis que les nombre vingt-huit et quarante-deux, sont composés, le premier (*vingt-huit*), par l'addition d'un produit de quatre par quatre, et d'un produit de quatre par trois : tandis que le second (*quarante-deux*), est composé de trois fois le produit de trois par trois (ou 27), plus le produit de trois par quatre (ou 12), plus le produit de trois par un.

Elle coïncide avec le huitième mois. Nous y avons déjà insisté dans cet écrit.

3°. Celle des premiers quarante jours, après la naissance.

6°. Il y a enfin une troisième quarantaine très-remarquable ; celle des enfans après la naissance. Si après qu'ils sont nés ils évitent ce mal de quarante jours, ils sont plus vigoureux et plus spirituels que les autres ; ils regardent la lumière et ils entendent le bruit, avant le temps auquel ils pourroient voir et entendre ; comme si le bon état du corps, joint au temps, servoit à développer plus promptement l'intelligence, avec l'accroissement du corps : on ne peut, du reste, douter en aucune manière, qu'il n'y ait quelque intelligence dans l'enfant dès le premier jour après la naissance. On voit en effet dès-lors les enfans rire, ou pleurer dans leur sommeil. Éveillés ils pleurent ou ils rient long-temps avant d'avoir passé la quarantaine : on ne les voit cependant point avant ce temps rire encore, quand on les touche et qu'on les excite. Leurs facultés sensitives sont alors étouffées encore par le mucus. Un jour la mort les étouffera entièrement dans la suite du temps, quand ils auront rempli leur destinée. Nous voyons dans tout la preuve que chaque chose a son cours naturel, et ses changemens que le temps amène. Cela se manifeste et dans les naissances et dans les morts. L'année amène et les maladies et la santé, subordonnées aux mois et aux jours. Les septénaires influent beaucoup sur le corps. A sept ans les dents des enfans tombent ; et il en vient de nouvelles. Je parlerai ailleurs des autres changemens, qui arrivent avec le temps dans le corps.

TRAITÉ
DE LA GROSSESSE DE HUIT MOIS.

IL est manifeste que l'auteur de ce Traité est le même que celui du précédent. Les titres de celui-ci et du suivant, ne correspondent guère aux matières qui y sont traitées. Il y est principalement question des accouchemens, et de l'état des femmes relativement à la grossesse et à la conception : sujets qui se trouvent encore traités longuement à peu-près de même, dans le traité des maladies des femmes.

Les enfans les plus vitaux sont ceux qui naissent après les neuf mois révolus.

1°. LES enfans qui naissent au huitième mois éprouvent deux maux de suite, comme nous l'avons vu au traité précédent : et ils ne sauroient les supporter. C'est pour cela qu'ils meurent tous : car ils ne peuvent résister en même temps et à ce qu'ils viennent de souffrir dans le sein de la mère, et à ce qu'ils ont à souffrir après les couches. Ceux qui viennent au jour durant la septième quarantaine, que j'appelle enfans de dix mois, sont ceux qui naissent véritablement à terme, et dont on est le plus autorisé à espérer la conservation. Ils sont les plus parfaits. Si cependant durant la première quarantaine après la naissance, il leur arrive beaucoup de maux, comment n'y succomberoient-ils point? C'est une nécessité que plusieurs maux se succèdant en peu de temps, ils en soient très-malades, et qu'ils meurent.

Grand nombre de dangers auxquels l'enfant est exposé en

2°. L'enfant commence de souffrir et d'être en danger avant les couches, lorsqu'il se retourne dans le sein de la mère en faisant la culbute. Dans leur

formation, ils ont tous la tête en haut. Plusieurs sortent par la tête; l'accouchement en est plus facile que de ceux qui viennent par les pieds. Les autres membres n'y mettent point d'obstacle par leurs flexions, quand la tête se présente la première : mais ils en mettent beaucoup quand l'enfant vient par les pieds. S'il se présente par le ventre, le cas offre encore d'autres dangers. L'on a vu souvent le cordon ombilical roulé autour du cou de l'enfant. Lorsqu'il est pris à quelque partie que ce soit de la matrice, c'est encore plus dangereux que lorsqu'il est roulé autour de la tête de l'enfant, ou de son cou. Il s'est présenté des cas où le cordon étoit roulé autour de l'épaule : il est inévitable alors, que la mère et l'enfant n'aient beaucoup à souffrir, ou même qu'ils ne périssent souvent, à moins que l'enfant ne sorte, après bien du travail. Il résulte de ceci que bien des enfans ne viennent au jour, qu'après avoir déjà contracté des commencemens de maladie, dont plusieurs meurent ensuite : d'autres y résistent. Ceux qui viennent au jour facilement et sans danger, qui ne se ressentent point du mal souffert dans le sein de la mère à l'époque de la culbute, ont plus d'embonpoint et de taille qu'on ne s'attendoit à leur en trouver. Quand au lieu d'un bon accroissement, ils ont pris de la bouffissure; ils périssent pour l'ordinaire, si cette bouffissure ne diminue promptement dans trois jours, ou peu après. Les changemens, dans la nourriture et dans le souffle, leur occasionnent des maladies graves. Il arrivera que ce qu'ils prendront par la bouche et par le nez, leur deviendra nuisible.

sortant du sein de la mère.

Quelquefois au lieu de prendre seulement la nourriture qui leur suffiroit et point trop, ils en prendront beaucoup plus ; et ils seront ensuite forcés à raison de la trop grande quantité, qui n'est point proportionnée avec leur état, d'en rendre partie par la bouche et par le nez. Une autre partie se porte aux intestins et à la vessie ; tandis que cela se passoit auparavant tout autrement. L'enfant nouveau né ne jouit plus du souffle et des humeurs, qui lui étoient naturelles dans le ventre de la mère, avec lesquelles il étoit habitué, et comme dans un commerce de familiarité. Tout, après la naissance, lui est nouveau, rude, âpre, hétérogène ; de sorte qu'il n'est pas étonnant de l'en voir souffrir, ou même périr, quand il est déjà malade. Observez, qu'il en est de même pour ses vêtemens. Il étoit entouré de chair et d'humeurs tièdes, molles, douces et amies : il se trouve revêtu des mêmes choses que les hommes faits. L'ombilic est la seule voie, par laquelle la mère transmet et communique avec le corps de l'enfant. C'est par-là, que passe tout ce qu'elle lui fournit. Les autres voies sont fermées, et ne s'ouvrent qu'après qu'il est venu au jour ; elles donnent après la naissance un libre passage : l'ombilic se bouche, s'oblitère et se dessèche. De même que les fruits de la terre quand ils ont pris leur consistance, se séparent de la plante à l'endroit par lequel ils y tenoient : ainsi dans les enfans lorsqu'ils sont parfaits, l'ombilic se bouche ; et les autres voies s'ouvrent pour recevoir ou laisser sortir, suivant les besoins naturels de l'homme. Les excrémens se ramassent insensiblement, pour sortir en suite en quantité, par diverses issues.

3°. Les enfans sont plus vigoureux quand ils sont élevés en plein air et nourris au soleil. Ceux de dix mois et de onze (1), sont de sept quarantaines, comme ceux de sept mois sont de demie année. La plupart des femmes conçoivent à la suite de leurs règles. Quand elles coulent, il faut leur laisser ce temps des purgations : il est de trois jours au moins ; dans la plupart il dure davantage. Il y a bien d'autres circonstances, qui, chez les femmes, retardent les conceptions.

Circonstances propres à faire que les enfans soient plus vigoureux.

4°. On doit observer qu'un jour, depuis la nouvelle lune, est environ le trentième du mois ; deux jours en sont le quinzième ; trois jours, le dixième ; cinq jours, le sixième. Après quoi il n'est pas possible de diviser le mois en des plus petites parties, en nombres ronds (2), pour la durée des règles et pour la conception. Il s'ensuit nécessairement que les femmes, au lieu de concevoir toutes au commencement des mois, doivent concevoir aussi jusqu'après la moitié du mois : en sorte que celles qui sont devenues grosses aux environs de la pleine lune, ou après, croient avoir eu une grossesse de dix mois, si elles portent l'enfant pendant deux cent quatre-vingt jours, qui font les sept quarantaines. Et si elles deviennent grosses dans la vieille lune, il s'ensuit nécessairement

Une grossesse peut participer à onze lunes, sans s'étendre à au delà de 280 jours.

(1) Le traité précédent, dont celui-ci peut être regardé comme une suite, fait connoître suffisamment ce que c'est que les enfans de dix mois et de onze mois, et les enfans de demie année.

(2) En effet, le nombre 30, n'a d'autres diviseurs entiers, que 1, 2, 3, 5, 6, 10, 15.

que les deux cent quatre-vingt jours, peuvent prendre quelque chose sur le onzième mois, pour rendre la période complète (1).

(1) Ce calcul pourra paroître déplacé ici, peut-être même très-inutile; mais on le trouvera exact.

TRAITÉ
DE LA SUPERFÉTATION.

La superfétation peut avoir lieu pour la conception, mais non pour la vitalité des embryons.

1°. LORSQUE la femme conçoit étant déjà grosse; si le premier enfant est placé dans le milieu de la matrice, celui de la superfétation est repoussé par le premier, et il tombe. Quand le premier occupe une corne de la matrice, il peut y avoir lieu à une seconde conception; mais elle n'aura point de vie. La matrice se relâchera, s'humectera abondamment, et se délivrera du fœtus qui y vivoit déjà. Si le produit de la superfétation ne sort promptement; il occasionne des douleurs, un écoulement fétide et la fièvre. Le visage de la mère devient enflé, ainsi que les pieds et les jambes. Elle perd l'apétit à mesure qu'il se dissout, jusqu'à ce qu'il est entièrement tombé. La femme fait de nouvelles conceptions, lorsqu'après la première, l'orifice de la matrice n'est point fermé, comme on sait d'une manière non équivoque qu'il doit l'être. Il se ferme ensuite après la surperfétation. Si c'est un faux germe, dans lequel on ne distingue point de membres, et qui ne présente qu'une masse de chair, il ne prend guère d'accroissement, et il tombe en

pourriture, jusqu'à ce qu'il soit entièrement sorti.

Quelques circonstances qui rendent les couches laborieuses ou faciles.

2°. Les couches sont laborieuses, lorsque l'enfant sort de l'arrière-faix dans la matrice, avant que de commencer à se montrer : et le danger est plus grand, si la tête ne vient la première. Quand l'enfant se présente avec l'arrière-faix, et qu'il en sort en s'avançant dans l'orifice de l'utérus, après avoir déchiré les membranes, les couches sont très-heureuses. L'enfant vient, et l'arrière-faix reste dedans; il se resserre, il reste un peu, et il vient après.

Signes du manque de vitalité dans l'enfant.

3°. Si l'enfant n'est pas vital, *s'il ne peut pas vivre*, la chair du bout des doigts passe au-delà des ongles; les ongles manquent même quelquefois, tant ceux des mains que ceux des pieds.

De la manière de se conduire dans l'accouchement, suivant la situation dans laquelle l'enfant se présente.

4°. Quand l'enfant est vital, et qu'il se présente par une main, il faut la repousser doucement vers l'utérus, jusqu'à la faire rentrer. De même, s'il se présente par une jambe. Lorsque les deux jambes sortent ensemble, et restent sans avancer, il faut user de fumigations qui humectent la matrice. Elles doivent être d'une odeur agréable. Il faut fumiger de même, quand la tête se montre sans que le corps avance.

5°. Lorsque le corps de l'enfant reste, partie dans la matrice, partie dans le vagin, et que ce qui est déjà hors du vagin devient enflé, on doit faire des fumigations, qui peut-être suffiront; mais si elles ne suffisent point, on oindra l'orifice de l'utérus, avec quelques remèdes stimulans, délayés dans peu de liquide, de manière que le tout soit épais, et qu'il excite des douleurs. On donne aussi des alimens et des boissons,

propres à aviver les douleurs de l'enfantement ; on oint avec du cérat, le vagin, s'il est trop sec.

6°. Quand la tête se présentant la première, le reste du corps ne suit point, et que l'enfant est mort ; après avoir mouillé vos doigts avec de l'eau, introduisez-en un entre le cou de la matrice et la tête de l'enfant : tournez-le tout autour, jusqu'à ce que vous l'ayez placé sous le menton. Faites-le alors entrer dans la bouche de l'enfant, et tirez-le ainsi au-dehors. Lorsque l'enfant venant par les pieds tout le corps est dehors, à la réserve de la tête, qui reste en dedans ; il faut, après avoir mouillé ses mains, et parcouru avec l'index de chaque main tout le tour de la tête, et de l'orifice de l'utérus, employer les deux mains à tirer la tête. Quand la tête reste dans le vagin, hors de la matrice, il n'y a qu'à insinuer doucement le bout des mains, et tirer à soi.

Des cas où l'enfant est mort dans le sein de la mère, et ne peut sortir.

7°. Quand l'enfant reste mort dans l'utérus, et qu'il ne peut sortir ni par son poids, ni au moyen des remèdes ; après avoir oint la main d'un cérat bien gras, et l'avoir introduite dans l'utérus, séparés les épaules d'avec le corps, pressant fortement sur le cou avec le pouce, et tirez les bras. Il faut, pour cet effet, avoir adapté une ongle au pouce. Revenant ensuite à l'opération, videz le ventre, et tirez soigneusement les entrailles ; après quoi pressez les côtes pour rendre le corps moins volumineux, afin qu'il passe plus facilement, et attirez-le.

Des moyens de tirer l'arrière-faix.

8°. Si l'arrière-faix ne sort point, laissez-le tenir à l'enfant, et placez la mère sur une chaise qui soit percée et élevée, afin que l'enfant, suspendu à l'ar-

rière-faix, l'attirant par son poids, le fasse sortir. Ceci doit être fait avec précaution, doucement, et sans tiraillement; crainte d'exciter des inflammations. On placera l'enfant sur de la laine récemment cardée, bien molette, gonflée, qui cède mollement à la pression. Ou bien, l'on aura deux outres, liées ensemble, pleines d'eau : on mettra de la laine par-dessus, et l'enfant sur la laine. On percera ensuite chacune de ces outres, pour en laisser couler l'eau peu à peu : à mesure qu'elles se videront, elles s'affaisseront, et l'enfant, en descendant, pourra, avec le cordon, entraîner l'arrière-faix. Lorsque la mère ne peut se tenir assise sur une chaise percée, il faut la placer sur un lit percé : et si la foiblesse ne lui permet point d'y rester assise, on l'inclinera un peu, en l'élevant, autant qu'il se pourra, de la tête vers les cuisses; afin que la direction et le poids, favorisent la chute de l'arrière-faix. On peut tenir la femme en travail, un peu suspendue dans le lit par dessous les aisselles, avec des bandes, ou une courroie large, de cuir. Si le cordon étoit rompu, ou coupé mal-à-propos, on opéreroit de même. L'on emploieroit l'effet de la gravité, pour attirer l'arrière-faix au-dehors, en attachant au cordon des poids proportionnés. Cette méthode est très-bonne et nullement nuisible.

Des cas où l'enfant se pourrit dans l'utérus.

9°. Lorsque l'enfant mort dans la matrice ne sort point durant qu'elle est humectée, qu'au contraire la matrice se sèche en perdant son humidité, elle commence d'abord par s'enfler. L'enfant se fond en pourrissant, et les chairs s'écoulent au-dehors. Les os viennent ensuite. La mère tombe dans une diarrhée

colliquative, si elle ne meurt auparavant. On a plusieurs signes qui peuvent faire connoître, si le fœtus est mort. On dit à la mère de se coucher, tantôt sur le côté droit, tantôt sur le gauche. Le fœtus, s'il est mort, tombe dans la matrice, comme feroit une pierre ou tout autre corps, du côté sur lequel la femme se couche. Elle sent habituellement un froid à l'hypogastre; au lieu qu'il est chaud durant que le fœtus vit. Tout le ventre s'affaisse, et il semble pendre au corps.

Quand la femme rend beaucoup de sang sans douleur avant la sortie de l'enfant, il y a lieu de craindre qu'il ne soit mort, ou ne soit pas vital.

Quelques observations sur l'état de grossesse.

10. L'orifice de la matrice des femmes grosses s'avance un peu avant les couches. Elles accouchent plus facilement, si, durant la grossesse, elles s'abstiennent des hommes. Celles qui portent des jumeaux, en accouchent en une fois, ainsi qu'elles les conçoivent. Cela se voit chez ceux qui se trouvent réunis dans un seul arrière-faix.

Dans les couches difficiles, si l'enfant s'arrête au vagin, et ne peut en sortir qu'avec travail, et par l'industrie du médecin, il risque de ne pas vivre long-temps.

Quand est-ce qu'on doit couper le cordon.

11. Vous ne devez point couper le cordon, jusqu'à ce que l'enfant ait uriné, ou éternué, ou pleuré. Laissez-le sans rien innover. Lorsque la femme est au moment d'accoucher, si elle a soif, donnez-lui l'eau miellée pour boisson. Si le nombril de l'enfant se gonfle, faisant comme le museau de la matrice; s'il se remue, si l'enfant éternue, ou s'il crie, coupez

alors le cordon ; l'enfant respire. Mais si le nombril ne se gonfle point, ni ne se remue au bout de quelque temps, l'enfant ne vivra point.

Signes que la femme est grosse.

12. Outre les autres signes qui font connoître la grossesse, elle se maifeste, en ce que les femmes ont les yeux retirés et creux. Le blanc des yeux n'a plus sa blancheur naturelle : ils sont ternes. Lorsqu'outre les yeux creux, la femme grosse a de plus le visage, les pieds, et tout le corps enflé, de manière qu'elle semble hydropique, ayant les oreilles pâles, le bout du nez pâle, et les lèvres livides, elle porte un enfant mort ou du moins malade, qui n'aura point de sang, et qui ne vivra pas. Peut-être aussi elle accouchera avant le temps d'un fœtus qui ne sera point vital. Le sang de la mère est alors plein d'eau : après les couches, il faudra ne pas manquer de faire de fumigations odorantes : on prescrira aussi des alimens et des boissons aromatiques. Le nez est la première partie qui revient à son état naturel ; quand le visage reprend sa couleur. Lorsque les femmes grosses ont envie de manger de la terre ou du charbon, et qu'elles en mangent, les enfans, en naissant, en portent la marque à la tête.

Des envies des femmes grosses de manger de la terre ou du charbon.

Continuation des signes de grossesse.

13. Les femmes grosses peuvent examiner leurs mamelles. Si elles en ont une plus grosse, l'enfant est placé de ce côté. Il en est de même des yeux. S'il y en a un plus grand et plus brillant que l'autre, ce sera aussi du côté où est la mamelle plus grosse.

14. Si des fumigations, qui ne sont pas très-fortes, excitent des douleurs dans les membres, avec des grincemens des dents, de bâillemens et des exten-

sions des bras, il y a plus lieu de croire à la grossesse ; que si ces signes ne se montroient point.

Inaptitude à la conception.

15. Une femme qui devient extrêmement grasse, épaisse, et pleine d'humeurs, n'est point propre à la conception, pendant tout le temps qu'elle est dans cet état ; mais si telle est sa constitution naturelle, elle est propre à faire des enfans, pourvu que rien d'ailleurs n'y mette obstacle.

État du museau de l'utérus à l'approche des règles.

16. Chez la plupart des femmes, le museau de la matrice se retire sur lui-même à l'approche des règles, plus que dans le reste du temps.

Saigner à l'époque où la femme cesse d'être apte à faire des enfans.

17. Les femmes très-fécondes, qui cessent de faire des enfans, doivent se faire saigner deux fois l'an, au bras et au pied. Celles qui avoient des douleurs à l'ischium, ou à la tête, ou aux mains, ou ailleurs, ne les ressentent point durant la grossesse ; mais les douleurs reviennent après les couches. Les fumigations à la matrice, et des boissons aromatiques, y sont quelquefois bonnes.

Moyens à employer pour faire que la femme conçoive.

18. Quand on soigne une femme, pour la faire concevoir, il faut au temps, où les règles finissent, tandis que l'orifice de l'utérus est convenablement disposé, laver et bien nettoyer la tête de la femme, mais n'y mettre rien d'odorant. La coiffe et le bandeau dont elle ceindra ses cheveux, doivent être bien nets, et sans odeur. Elle placera ensuite elle-même à l'orifice de l'utérus un pessaire de galbanum qui aura été chauffé et ramolli au feu, non au soleil ; et elle se tiendra en repos jusqu'au lendemain matin. Alors, après avoir ôté la coiffe et le bandeau, elle donnera sa tête à sentir à une autre. Si l'odeur a passé

à la tête, c'est signe que les règles vont bien *pour la conception*; sinon, elles vont mal. Ceci doit être fait à jeun. Quand les femmes ne doivent pas concevoir, la tête ne rend point d'odeur de galbanum, qu'elles soient réglées ou non réglées. Lorsqu'elles sont grosses, l'odeur ne se transmet pas. Chez celles qui conçoivent facilement, qui font beaucoup d'enfans, l'odeur passe à la tête, mais non ailleurs quand elles mettent le pessaire, quoique ce ne soit pas au temps des règles. Quand la femme aura reconnu qu'elle est bien disposée, et qu'elle approchera de son mari, il faut qu'elle soit à jeun, le mari doit avoir pris un bain d'eau fraîche, avoir mangé des alimens fortifians, et n'être pas chargé de vin. Quand elle connoîtra qu'elle a conçu, elle doit passer quelque temps sans avoir de commerce avec son époux, et rester tranquille : elle pourra se croire grosse, si le mari dit avoir versé sa semence, et que la femme se trouve sèche. Mais si la matrice rend la semence, de manière que la femme sente ses parties mouillées, elle continuera de voir son mari, jusqu'à ce qu'elle soit devenue grosse.

Pour empêcher les fausses couches.

19. Les femmes qui deviennent grosses, et qui avortent au terme de deux mois constamment, non plutôt ni plus tard, et à qui cet accident est arrivé deux ou trois fois, qui même avortent au troisième mois, ou au quatrième, ou au cinquième, ou même à un terme plus avancé de la même manière, *constamment à la même époque*, ont la matrice qui ne prête point à l'accroissement du fœtus. Elle ne peut plus le contenir, dès qu'il a passé le second mois ou le troi-

sième, ou tel autre temps fixe, auquel il acquiert un certain volume. C'est alors ce qui fait l'avortement. Il faut donc, à la même époque, appliquer une ventouse au-dessus de la matrice, pour la faire monter; et travailler à l'étendre par des remèdes, de la manière que je vais dire. On prendra de la pulpe de concombre, qu'on hachera et tamisera. On la mêlera avec une plus grande quantité de miel cuit, et un peu de *silphium* (1): le miel doit être bien cuit. Il faut prendre de ce mélange avec une sonde, autant qu'il en peut entrer dans l'utérus. L'on en garnira l'orifice du mélange, et on en introduira aussi avant qu'il sera possible. On retirera la sonde quand le mélange sera fondu. L'on y ajoutera ensuite de l'élatérium et de la coloquinte sauvage. Dans le même temps, la femme usera beaucoup d'ail dans sa nourriture, et des tiges de silphium, et de tout ce qui gonfle, qui donne des vents. On fera l'introduction du mélange tous les trois jours, jusqu'à ce qu'on croira avoir assez agi sur l'utérus. Quant à la quantité, l'on en introduira le plus qu'on pourra. Dans les jours d'intervalle, on emploiera les émolliens. Après avoir ainsi relâché l'orifice de la matrice, lorsque les règles paroîtront, on s'arrêtera; et immédiatement après les règles, le femme verra son mari.

---

(1) J'ai déjà observé Tome premier, page 194, que le silphium d'Hippocrate ne paroit être aucune des plantes que Linée a placé dans le genre des silphium. Des anciens interprètes ont cru que c'est quelque laserpitium, ou la plante qui donne l'assa-fœtida. Voyez la note au traité du régime dans les maladies aiguës, n°. 13.

20. Quand il y a quelque suppuration dans la matrice, soit à la suite des couches, ou de l'avortement, soit pour toute autre cause, et que le pus n'est point renfermé dans un kist, ou dans quelque membrane, comme on le voit dans les loupes, il est bon de recourir à la sonde linitive, qu'on introduira par l'orifice de l'utérus. Il ne sera point nécessaire d'employer de caustiques, si le pus s'écoule au moyen de la sonde. On aura ensuite des chenilles qu'on prend sur le tithymale, elles ont comme des espèces d'aiguillon : on les coupera doucement, afin qu'elles ne se vident pas de leur nourriture. On les fera sécher au soleil. On fera sécher aussi des scarabé pillulaires qui se trouvent dans la fiente ; et on pilera les uns et les autres. On prendra de la poudre des chenilles deux oboles, poids d'égine, *un scrupule* ; de la poudre de scarabé, le double : on y ajoutera un peu d'anis, ou quelqu'autre aromatique pareil ; car l'odeur du remède est désagréable. Ayant bien mêlé le tout ensemble, jetez-le dans du vin blanc agréable. Après qu'on l'a bu, on sent du poids, et un engourdissement au ventre ; si cela arrive, il faut boire de l'hydromel par dessus.

De la matrice en suppuration.

21. Quand une femme veut avoir des enfans, soit qu'elle n'en ait point eu, soit qu'elle ait déjà été grosse, et ait accouché ; si l'orifice de sa matrice se trouve sec ou douloureux, ou bouché, ou mal disposé, ou tourné vers un côté, ou courbé vers l'anus, ou replié sur lui-même ; ou si ses bords gonflés anticipent l'un sur l'autre ; si enfin il y est survenu des duretés et des aspérités occasionnées par la réunion

Contre certains cas de stérilité.

de quelque partie des bords, ou par quelque callosité, d'où il résulte que les règles ne coulent pas, ou sont moindres qu'elles ne devroient être, et ne se montrent que de temps en temps : car, il arrive quelquefois, dans ces cas, que les règles ne sont pas entièrement supprimées, à raison du bon tempérament de la femme, et de la qualité chaude et humide du sang menstruel, pourvu que l'orifice de l'utérus ne soit pas extrêmement affecté ; et cependant la conception ne se fait point: on doit, dans ces divers cas, faire des fumigations générales à tout le corps ; et donner un purgatif, pour nettoyer toute la machine, soit par haut et par bas, s'il le faut, soit par haut seulement. Si vous purgez par haut, ne faites point précéder les fumigations ; vous les ferez ensuite, avant de purger par bas. Si vous croyez ne devoir pas ordonner le vomitif, prescrivez les fumigations avant de faire prendre le purgatif par bas. Quand vous croirez avoir suffisamment nettoyé tout le corps, ordonnez de fréquentes fumigations à la matrice, en la manière que vous croirez convenable. Vous y emploierez des feuilles de cyprès et de laurier, coupées à morceaux. Ordonnez aussi de fréquentes lotions chaudes, à la suite des fumigations. Dilatez l'orifice de l'utérus avec des sondes d'étain, commençant par une fort petite ; et tâchez de redresser l'orifice, si c'est le cas, vous servant peu à peu d'une sonde plus forte, suivant le besoin, jusqu'à ce que le tout soit bien. Vous tremperez vos sondes dans quelqu'émollient délayé, que vous rendrez même entièrement liquide, quand il le faudra. Les sondes doivent être creuses par le bout de der-

rière, pour y pouvoir ajuster de petits manches de bois, de la longueur convenable pour l'usage que vous aurez à en faire. Pendant ce temps, vous ferez boire du vin blanc doux, de la meilleure odeur, dans lequel on aura fait bouillir de la résine la plus grasse, coupée à petits morceaux, et du persil de montagne (1), et du cumin d'Éthiopie, et de l'encens du plus beau. La femme en prendra le matin à jeun, autant et pendant le temps que vous croirez convenable. Elle mangera de petits chiens cuits, et des poulpes (2) cuits, avec du vin doux. Elle prendra du bouillon fait avec des choux, et mangera les choux buvant du vin blanc par-dessus : elle doit ne point endurer la soif; se laver avec de l'eau chaude deux fois le jour, et s'abstenir, pendant ce temps, de tous autres alimens (3). Ensuite s'il sort quelque chose par l'orifice de l'utérus, et qu'il paroisse un peu de règles,

---

(1) Σέλινον.

(2) Les poulpes ou pourpes, sont, d'après Rondelet, des espèces du genre des polypes, comme par exemple les étoiles, les sèches, les oursins. L'usage en est souvent recommandé dans les Œuvres d'Hippocrate, quand il prescrit des alimens très-sains. L'on ne doit pas être étonné de voir ordonner ici les petits chiens, comme une bonne nourriture, quelqu'éloigné que cela soit de nos usages. Il paroîtra, par plusieurs autres passages, que c'étoit la viande délicate du temps d'Hippocrate, chez les Grecs, comme maintenant chez nous les jeunes poulets. La relation de l'ambassade de Milord Kackartney, à la Chine, nous apprend que les petits chiens se vendent dans les marchés de Pékin, comme les lapins dans les nôtres.

(3) A la réserve du pain, sans doute.

elle continuera de boire pendant un ou deux jours, le vin ci-dessus. L'on discontinuera l'usage de la sonde; et l'on travaillera à purger la matrice, au moyen de fumigations médicamenteuses.

Continuation du même sujet.

22. Quand l'orifice de la matrice étant bien droit, étendu, sain, en bon état et bien placé, les règles ne coulent nullement, ou en petite quantité à de longs intervalles, et de mauvaise qualité; il faut chercher de quel mal est affectée la matrice, et si l'état de tout le corps ne seroit point aussi cause que la femme ne peut concevoir: faire ensuite le traitement d'après cet examen, en commençant par les remèdes les plus actifs, si les circonstances le demandent, et finissant par les plus doux; jusqu'à ce que la matrice paroisse suffisamment purgée, l'orifice restant toujours dans sa situation naturelle. Mais si ni les boissons ni les remèdes ne font point paroître les règles, on ne discontinuera cependant pas les boissons appropriées, quoiqu'on en ait usé pendant un temps raisonnable: et lorsqu'au moyen de l'usage de la sonde, tout sera bien disposé, on ramollira l'orifice de l'utérus; et on tâchera de l'ouvrir, afin de donner entrée aux vapeurs des fumigations et aux émolliens. Quand on reconnoîtra que les fumigations et les émolliens, produisent un bon effet, on y ajoutera des remèdes pour purger la matrice, commençant par les relâchans, et passant aux plus forts; revenant ensuite tantôt aux relâchans, tantôt aux aromatiques: car la plupart des remèdes *aromatiques* mordent, et irritent l'orifice. On le maintiendra en bon état, dans sa situation naturelle; et lorsque le tout sera

bien disposé pour l'introduction de la semence, la matrice étant sèche, la femme verra son mari.

23. Quand la matrice paroît inapte à concevoir, par trop de graisse; on doit travailler à l'amaigrir, et diminuer la nourriture qui s'y porte en trop grande abondance.

24. Le printemps est la saison la plus propre à la conception. L'homme doit se préserver de l'ivresse; ne pas boire du vin blanc, mais du plus corroborant, et du meilleur; user d'alimens fortifians; s'abstenir des bains chauds; se maintenir sain et fort; renoncer aux mets qui ne tendent point à le rendre vigoureux. Si l'on veut avoir un mâle, il faut s'unir à la fin des règles, ou immédiatement après qu'elles ont fini; pousser la semence le plus avant qu'il sera possible. Si au contraire on veut avoir une fille, il faut prendre le temps où les mois coulent le plus abondamment, ne pas attendre qu'ils finissent; tenir serré le testicule droit (1), et l'empêcher de rien fournir autant qu'il est possible. On doit aussi tenir pareillement serré le testicule gauche, quand on veut avoir un garçon.

25. L'orifice de la matrice trop serré, s'ouvre par le moyen des fumigations; il se ramollit par les fomen-

On va lire, jusqu'à la fin de ce traité, un grand

(1) Il ne sera point hors de propos d'observer ici, que dans ce qui concerne la génération, laquelle est encore un vrai mystère, les écrits que nous avons sous le nom d'Hippocrate, nous présentent des idées auxquelles on n'a aujourd'hui aucune foi. J'ajouterai de plus, qu'on y lit, au sujet des maladies des femmes, une foule de pratiques, qu'on verra dans la cinquième section, dont la médecine de nos jours, ne fera sans doute pas grand cas.

nombre de pratiques et de préparations à l'usage des femmes, pour guérir des maux de l'utérus.

tations en vapeurs. On fumige avec l'écorce de micocouiller (1); les graines de laurier avec ses feuilles vertes, coupées à morceaux, avec l'encens, la myrrhe, les graines d'armoise ou ses feuilles, l'anis pilé, la graisse, la cire, le soufre, les noix de cyprès, la racine de fenouil de porc, les feuilles de myrthe vertes brisées, les testicules de castor, les crottes d'âne, l'ail, le styrax, la graisse de cochon. Ce sont les matières dont on fait les fumigations, quand l'orifice de la matrice est déplacé. Elles servent à lui faire prendre sa vraie direction, et à l'ouvrir. Si l'on veut le ramollir, on fait les fumigations avec le sandarac, la graisse de chèvre, le suc de figuier, le silphium (2), le suc de cyclamen, le turbit bâtard *thapsia*, le suc de tithymale, le fruit de cardamome, l'herbe appelée *peplus* (3), le testicule de castor, la graine de lin, le nitre (4), la racine d'arum, le staphisaigre, les feuilles vertes de calament, la semence de saponaire, l'intérieur de la scille.

---

(1) Je traduis λωτὸν par micocouiller. Ce n'est pas qu'on sache bien ce qu'est le lotus des anciens. Il paroît cependant qu'ils nommoient de ce nom, un arbre que certains botanistes croient être le même que celui que plusieurs nomment aujourd'hui *celtis australis*, ou même *celtis orientalis*, *le micocouiller*. Les anciens donnoient aussi le nom de lotus, à une plante qui est peut-être notre *lotus* ordinaire, dont nous connoissons un grand nombre d'espèces.

(2) Le silphium. Voyez *suprà*, pag. 464, la note au n°. 19.

(3) Le peplus paroît être une espèce de tithymale, purgatif violent.

(4) On ne croit pas que le nitre des anciens fut notre nitre, on ignore ce qu'il étoit.

26. Les remèdes émolliens, et qui en même temps excitent du mouvement pour procurer une abondante purgation des règles, sont : le turbit bâtard, la moelle de bœuf, la graisse d'oie, le rosat (1). Mêlez le tout ensemble, faites-le cuire, et appliquez-en un pessaire pendant quatre jours : faites en même temps boire du suc d'ail, et du vin blanc doux avec de la résine, du miel tiède, du cumin et du nitre. On fait, avec de la résine, du miel et de la laine surge, des pessaires qu'on applique pendant quatre jours. On met, dans la boisson, des graines de persil de montagne, et cinq grains d'encens. On use du cumin d'Éthiopie dans de bon vin blanc doux, pour en faire laver la femme deux fois le jour. L'encens, le fiel de bœuf, la résine de térébenthine ou le nétope (2), mêlés ensemble, à parties égales, et incorporés avec de la laine lavée et cardée menu, font un bon pessaire. On trempe un linge dans de l'onguent blanc d'Égypte (3), parfumé :

(1) *Le rosat.* Il seroit difficile d'assurer positivement ce que c'étoit : mais on peut croire qu'il s'agit de quelque espèce de pommade, ou d'onguent, à peu-près pareil à notre onguent rosat.

(2) Il paroît que le nétope étoit une composition précieuse, et très-aromatique, sous forme d'onguent et de baume, dont les dames grecques faisoient beaucoup d'usage.

(3) *Onguent blanc d'Égypte.* C'étoit une préparation liquide dont on ne connoît pas bien la composition : on croit qu'elle tenoit plus de la consistance des huiles médicamenteuses, que de celle des onguens; et que les femmes l'employoient à divers usages, entr'autres, comme un cosmétique pour blanchir la peau.

on l'attache avec un fil ; et la femme, après s'être lavée, applique le pessaire. Elle mangera des poulpes qu'on aura fait macérer ; et elle boira, trois fois le jour, du vin blanc, dans lequel auront infusé des tiges d'asperges, et de graines de persil de montagne. L'on fait des pessaires avec de la myrrhe, de la casse (1), de l'encens, de la canelle, du nétope, pris chacun en parties égales, et arrangé avec de la laine, en forme de gland. Le concombre sauvage, le cumin torréfié, les graines d'aneth, la racine de cyprès, le tout trituré ensemble, et incorporé avec du miel cuit, fait de bons pessaires. L'on prescrit aussi l'usage d'un vin, dans lequel ont infusé la racine de pivoine et la graine de persil de montagne, avec le suc de silphium. Le *bulbion* (2) seul, employé en pessaire, purge la matrice. Servez-vous encore de la première myrrhe, incorporée avec du vin, et quelque peu de fleur de cuivre.

REMÈDES à employer en pessaires, les plus propres à purger la matrice.

27. Prenez des fleurs de cuivre et un tiers nitre ; incorporez-les avec du miel cuit, mettez-les en forme de gland de la grosseur convenable, pour être introduits jusqu'à l'orifice de la matrice.

---

(1) On doute si la casse dont il est ici question, est l'écorce que nous connoissons sous la dénomination de *cassia lignea*, espèce de canelle.

(2) Le bulbion, ou petit bulbe, seroit-il la campanette ou aïau ? Narcissus sylvestris pallidus, calice luteo, C. B.

Si on veut que le remède soit plus actif, on le fera avec le seul mélange d'élatérium et de la fleur de cuivre. Quand l'orifice de l'utérus est fort sec, on doit mettre, dans le mélange, moitié rapure d'écorce de figuier bien tamisée.

28. Autre. Prenez un tiers élatérium, deux tiers fleurs de cuivre. Pilez et délayez avec un peu d'eau : incorporez ensuite avec de la laine, du ciclamen bien écrasé. Faites-en des pessaires pour servir au besoin.

Pessaires pour les fleurs blanches.

29. Feuilles d'armoise, nitre, ciclamen à demi sec, cumin.

30. Autre. Pilez de l'armoise verte, y ajoutant un tiers myrrhe ; mêlez-y du vin blanc bien odorant ; incorporez le tout avec de la laine pour en faire des pessaires, qu'on trempera dans le vin blanc, avant de les appliquer.

31. Lorsque la matrice fait chute, on fait les pessaires avec le nitre, la pulpe de concombre sauvage, le ciclamen à demi sec et la laine.

Pessaires propres à purger toutes les humeurs.

32. Prenez du staphisagria verd, et des feuilles d'armoise dessechées à l'ombre. Pilez et incorporez avec du miel cuit, pour en faire des pessaires.

33. Autre. Prenez de la fleur de cuivre, ou de l'alum d'Égypte : délayez dans de l'eau, et incorporez avec le ciclamen et le miel cuit, comme ci-devant : ou même saupoudrez une figue sèche d'un peu de myrrhe.

34. Autre. Pilez du ciclamen ; mêlez-y du vin blanc bien odorant ; et chargez-en un linge usé, pour en faire un pessaire, auquel vous attacherez un fil propre.

35. Autre. Du ciclamen à demi sec, du nitre, des cantharides, de la graisse et de la sandarach.

Pour procurer les règles aux filles.

36 POUR UNE FILLE. Quand une fille n'est point réglée à l'âge ordinaire, elle ressent beaucoup d'échauffement et des douleurs ; elle est altérée, affamée ; elle a des vomissemens, des délires passagers : sa matrice se remue ; et quand elle se porte sur quelque viscère, la fille recommence à vomir, à ressentir des chaleurs, à délirer. Lorsque l'utérus se remet dans sa place, la soif revient avec la faim et la fièvre épiale (1). Il faut d'abord faire des applications de peau d'agneau sur le ventre, des fumigations aux parties naturelles, en mettant, dans un vase dont le cou soit étroit, de la myrrhe gros comme une fève, et deux fois plus d'encens, le tout pilé et mêlé ; on place le vase sur de la braise, pour en faire exhaler la fumée. L'on fait placer convenablement la fille à jeun par-dessus la fumée pour la recevoir, après s'être bien lavée avec de l'eau chaude.

Continuation de formules pour des remèdes utérins.

37. PESSAIRE. Incorporez ensemble la laine et de l'alum d'Égypte mou, et donnez-lui la forme convenable.

---

(1) *Epiale.* Espèce de fièvre continue, peu connue de nous. On la distinguoit de la lipyrie, en ce que dans l'épiale, le froid ou le chaud y sont universels, également répandus dans toutes les parties du corps. Voyez la note sur le n°. 3 du traité des airs, des eaux et des lieux, Tome I, page 137.

38. Autre. Pilez de l'armoise, l'arrosant avec du vin blanc, et faites un pessaire.

Pour la femme qui a accouché depuis peu.

39. Mêlez ensemble du rosat, de la myrrhe et de la cire; incorporez-les avec de la laine pour un pessaire.

40. Lorsqu'il y a chute de matrice, on doit employer les substances sèches et adstringentes, tant en boisson qu'en application.

Prenez des figues noires, de l'ail, du nitre, du cumin, Le tout bien broyé et mêlé, sera incorporé avec de la laine, pour être employé en pessaire.

Autre. Mettez en poudre des os de sèche, que vous détremperez avec du vin, et incorporerez avec du poil de lièvre et de la laine, pour en faire de pessaires.

41. Quand après les couches, la matrice est douloureuse, on fait cuire de la tisane (1) avec des porreaux et de la graisse dont on donnera à boire très-peu.

42. PESSAIRE. Prenez du nitre, du cumin et autant de figues.

43. Pessaire émollient et purgatif. Prenez du nétope, de l'onguent rosat, de la graisse d'oie, et les incorporés avec du vieux linge fin.

44. Quand les mois coulent en trop grande abon-

(1) *Tisane.* L'on sait que par la tisane, les anciens médecins entendoient une forte décoction d'orge, qui formoit presque la seule nourriture des malades, et servoit aussi à d'autres usages.

dance on fait boire deux verres (1), de vin, dans lequel on a mis quatorze graines noires de pivoine.

45. Si l'utérus sort facilement, on le lavera avec de l'eau tiède ; l'on fera coucher la femme sur son dos ; et après avoir imbibé l'utérus d'une décoction de grenades, de noix de gale, et de pavot rouge, dans du vin, on le remettra en place. L'on fera ensuite boire du vin, dans lequel on aura mis des feuilles de laurier.

Lorsque la femme grosse a de pertes.

46. Faites un pessaire avec de la fiente d'âne sèche, du minium et de la poudre d'os de sèche, le tout bien broyé, mêlé ensemble, et incorporé avec des vieux linges.

Quand l'accouchée ne rend pas l'arrière-faix.

47. On fera prendre demi scrupule d'élatérium bien pilé, dans un verre de vin blanc. Ce remède purgera.

(1) Je traduis par verre, ce qui étoit une mesure déterminée de liquides, dont on croit qu'elle contenoit quatre cuillers à bouche.

TRAITÉ DE LA DENTITION.

Description détaillée de l'état des enfans avant et à l'époque de la dentition.

LES enfans bien nourris n'ont point leurs corps en raison de la quantité de lait qu'ils tirent. Ceux qui sont toujours affamés, et qui tètent beaucoup, ne prennent point de chairs en proportion. Quand ils urinent trop, ils meurent pour l'ordinaire avant la fin

de l'année. Ceux qui rendent beaucoup par l'anus, si c'est bien digéré, se portent le mieux. S'ils vont peu du ventre, tetant beaucoup, et ne grossissant point, ils sont malades. Quand ils vomissent le lait en abondance, le ventre va peu. Lorsque, durant qu'ils poussent les dents, le ventre coule copieusement, ils ont moins de convulsions, que quand le ventre ne va guère. Si dans la dentition il y a fièvre aiguë, les convulsions sont rares. Toutes les fois qu'avec la pousse des dents, l'enfant reste dans son embonpoint, et qu'il est fort assoupi, il est menacé de convulsions. L'hiver, tout le reste étant d'ailleurs égal, est la meilleure saison pour la dentition. Tous ceux qui ont des convulsions, à raison de la dentition; ne périssent point; le plus grand nombre en échappe. Si la toux se joint à la dentition, le mal est long; et ils maigrissent davantage au temps où la dent sort. Quand, durant la dentition, l'hiver survient, l'enfant s'en trouve mieux, pourvu qu'il soit bien soigné. Quand ils urinent plus qu'ils ne vont du ventre, ils sont mieux nourris. Quand ils urinent moins, et qu'ils rendent souvent par le dos des matières crues, ils sont malades. Dans ceux qui dorment longuement, et qui prennent beaucoup de lait, la nourriture ne se distribue pas, comme il convient. Ceux qui mangent durant qu'ils tètent, sont sevrés avec moins de peine. Quand ils rendent souvent par le dos des matières sanguinolentes et crues, il est ordinaire que la fièvre les jette dans l'assoupissement. Les aphtes, qui viennent au gosier sans fièvre, sont peu dangereuses. Lorsque les enfans toussent en tetant, leur luette devient ordinairement grosse. Chez ceux

à qui il survient subitement des *aphtes* rongeantes au gosier, il est à craindre qu'elles reparoîtront, pendant tout le temps que la fièvre et la toux persistent : les ulcères qui en résultent au fond du gosier, sont dangereux. Quand les aphtes au fond du gosier sont considérables, l'enfant est sauvé, pourvu qu'il avale le lait. Quand ils ne peuvent pas boire à raison de ces aphtes, et qu'ils vomissent de la bile, ou la rendent par le dos, cela est dangereux. Les ulcères au gosier, sur lesquels on voit, comme des toiles d'araignées, sont de mauvais caractère. Quand il y a des ulcères au gosier, et qu'après le premier temps, la pituite, qui auparavant ne couloit pas, sort abondamment par la bouche ; cela est bon : il faut entretenir l'écoulement. Si la pituite coule dès le commencement, et si elle continue ; on doit s'en réjouir. Lorsqu'il y a un flux de pituite au gosier, le ventre, en coulant abondamment, dissipe les toux sèches ; le vomissement de matières cuites, est encore plus utile aux enfans. Les ulcères au gosier, qui persistent long-temps sans augmenter, ne sont d'aucun danger avant cinq ou six jours. Ceux qui, en tetant, tirent une grande quantité de lait, sont généralement assoupis. Ceux qui, suçant de bon lait, sont pendant long-temps piètres et maigres, restant toujours tels à la mamelle, ont bien de la peine à se mettre en bon état. Les ulcères rongeans du gosier sont plus dangereux dans l'été, qu'en toute autre saison ; leurs ravages sont plus prompts ; s'ils dévorent, la luette, sans donner la mort, la voix en est changée ; s'ils sont avancés vers le fond du gosier, ils sont plus fâcheux et plus graves, en ce qu'ils gênent la respiration.

TRAITÉ DU CŒUR.

1°. La figure du cœur est pyramidale ; sa couleur, fort rouge. Il est enveloppé dans une membrane mince, qui contient un peu d'eau semblable à de l'urine ; en sorte que le cœur paroît se mouvoir dans une poche. Elle a été faite, afin de le défendre, et de lui servir de barrière. Elle contient l'humidité nécessaire, pour le préserver d'un excès de chaleur : cette eau vient du cœur, dont elle transsude. Il la prend du poumon, qu'il sèche ; et à qui il enlève une partie de la boisson : car la grande portion de ce que l'homme boit va au ventre ; l'estomac est comme un entonnoir qui reçoit tout ce que nous lui envoyons : mais l'homme boit aussi par la trachée artère (1), peu à la vérité, et autant seulement qu'il peut s'en échapper à travers la fente de l'ouverture sur laquelle il y a un couvercle bien adapté, *l'épiglote*, qui ne

Description du cœur et du péricarde : et l'opinion qu'il entre quelque partie de la boisson, dans la trachée-artère.

(1) On peut reconnoître dans les divers écrits que nous avons sous le nom d'Hippocrate, que de son temps l'opinion de plusieurs médecins, étoit qu'il passoit quelque partie de la boisson par la trachée artère : et que d'autres assuroient le contraire. Je ne me rappelle point qu'il y ait rien de précis à cet égard, dans les traités qui sont généralement attribués à Hippocrate, que j'ai mis les premiers dans cette traduction : mais on verra une grande variété sur ce sujet, dans le traité *des maladies*. L'auteur du traité de la nature des os enseignera au n°. 3, qu'une petite partie de la boisson descend dans la trachée artère.

laisse passer aucune portion considérable de la boisson. La preuve qu'il en passe quelque partie, c'est que si quelqu'un donne à boire de l'eau teinte avec du bleu ou avec du minium à un animal altéré, mais surtout à un cochon qui n'est point délicat ni attaché à la propreté ; et si on l'égorge et qu'on ouvre la trachée artère, on la trouve teinte de la couleur de la boisson : mais il n'appartient pas à tout le monde de savoir faire cette expérience. Il en résulte qu'on ne doit point douter, que dans l'homme il ne soit détourné une partie de la boisson dans la trachée. Pourquoi donc de l'eau qui y entre immodérément, excite-t-elle du trouble et une toux violente ? Je dis que c'est, parce qu'en y entrant en trop grande quantité, elle s'oppose au passage du souffle ; au lieu que celle qui y entre insensiblement, et qui coule le long des paroits, n'empêche point la sortie de l'air, lui facilite au contraire la voie en l'humectant et l'assouplissant. Le cœur attire donc cette humeur du poumon avec l'air. Après avoir usé de ce dernier suivant son besoin, il le renvoie par la même voie, à l'endroit d'où il l'a tiré. Quant à l'eau il en retient une partie dans sa poche, après s'en être abreuvé, et il laisse l'autre s'en retourner avec l'air ; le voile du palais lui donnant passage lors de l'expiration. Il est très-naturel que l'air et l'eau s'en retournent, puisqu'il n'est point dans la nature de l'homme de les faire servir à sa nourriture. Comment, en effet, l'eau et le vent tout crus, pourroient-ils le nourrir ; il lui faut quelque chose disposé préalablement à l'assimilation et qui lui soit analogue.

2°. Revenant au sujet dont je veux parler, le cœur est un muscle très-fort, non par ses tendons seulement, mais encore par la densité de ses chairs. Il a deux ventricules séparés dans son intérieur, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, qui ne se ressemblent point entièrement. Le ventricule qui est à droite, a dans le bas une ouverture, à laquelle répond une des deux grandes veines. Quand je dis qu'il est situé à droite, il faut entendre cependant que c'est dans le côté gauche, mais vers la droite : car c'est au côté gauche sur-tout qu'est fixé l'emplacement du cœur. Ce ventricule droit est ample et plus lâche que l'autre : il ne s'étend pas jusqu'à la pointe du cœur : il s'arrête avant la pointe. Ses parois sont serrées ; et on y remarque au dehors comme des coutures. L'autre ventricule opposé au premier est placé au-dessous de la mamelle gauche, où son battement se fait sentir : les parois en sont très-fortes ; et sa cavité est creusée comme un mortier. Il appuie mollement sur le poumon. Il perd de son extrême chaleur en s'y appliquant ; car le poumon est froid de sa nature : outre que le souffle le rafraîchit. Chacun des deux ventricules sont raboteux, et non lisses dans l'intérieur : on diroit qu'ils ont été rongés, le gauche plus encore que le droit ; car le feu inné n'est pas dans le ventricule droit : et il n'y a rien d'étonnant que l'intérieur du gauche soit plus inégal et plus rude, puisque le souffle n'y est pas suffisant pour faire une parfaite température. Aussi sa structure est-elle plus forte, afin de pouvoir retenir la force du chaud. Les orifices des ventricules ne se montrent ouverts, qu'autant qu'on

Continuation de la description du cœur.

coupe les oreillettes et la base du cœur. En les coupant on voit deux ouvertures, une à chaque ventricule. La veine cave qui part de l'un des deux, se dérobe à la vue, quand on a coupé le cœur de la manière que je viens de dire. Les deux ventricules sont les sources de la vie de l'homme. De là partent des fleuves, qui arrosent tout l'intérieur du corps. Ce sont eux qui portent la vie aux diverses parties. Quand ils sont à sec, l'homme est mort. A l'origine des veines sont placés, près des ventricules, deux corps mous et creux, qui entourent la base du cœur, et qu'on nomme oreilles. *Les oreillettes.* On n'y remarque point des conduits, comme dans les oreilles; car celles-ci ne servent point à entendre le son. Ce sont des instrumens employés par la nature, pour prendre l'air. Et je reconnois ici l'ouvrage d'un excellent artiste. S'étant aperçu que ce viscère seroit d'une constitution très-forte et tout attractif, à raison de la nature plastique du sang, il y ajouta des soufflets, comme les ouvriers en mettent à leurs forges, qu'il destina à faire le souffle. La preuve de ce que je dis, se voit en ce que le cœur a toutes ses parties dans un mouvement continuel; et les oreilles ont leur mouvement particulier, par lequel elles se gonflent et s'affaissent. Je pense que par la même raison, des petites veines font encore le souffle dans le ventricule gauche, et que l'artère, *la trachée artère* l'y fait aussi : cette dernière comme plus molle est très-attirante, et elle est d'un grand volume. Nous avions besoin que ce qui forme les cavités du cœur, fût *continuellement et beaucoup* rafraîchi. Or il y a un chaud même dans le ventricule

droit, tel qu'à raison de sa nature *attirante*, il y falloit aussi son instrument *soufflant*, son oreillette, pour le préserver d'être entièrement surmonté par le chaud (1).

Valvules du cœur.

3°. Il nous reste, au sujet du cœur, à parler de petites membranes invisibles, qui sont un ouvrage bien digne d'admiration. On trouve dans ses cavités quelques peaux, minces comme des toiles d'araignée, qui entourent les orifices, adhérantes par leurs filamens à la partie solide du cœur. Je les regarde comme des tendons ou des nerfs du cœur et des vaisseaux, et comme l'origine des grandes artères. Il y en a une paire qui chacune ont été faites de trois membranes, qui forment dans le haut la demi circonférence d'un cercle. Les curieux verront avec surprise, combien exactement est fermée l'entrée de l'origine des aortes. Et si quelqu'un habile dans l'ancien rit des sacrificateurs, après avoir enlevé le cœur d'un homme mort et l'avoir placé sur sa pointe, essaye d'y introduire de l'eau ou du vent par les orifices des

(1) Quelque extraordinaire et quelque obscure à certains égards que puisse paroître aujourd'hui toute cette théorie de l'usage des ventricules, des oreillettes et artères ou vaisseaux du cœur, on n'y trouvera point de contradictions en la bien méditant, ni même d'absurdités, si on se transporte au siècle d'Hippocrate. On devra plutôt, à mon avis, être étonné de trouver ici autant de détails anatomiques, et sur-tout la description des valvules que nous allons voir. Et l'on ne pourra manquer d'être surpris en cet endroit, ainsi qu'en quelques autres, de voir les médecins d'alors, si près de la circulation du sang, sans la saisir.

veines, il ne pourra en venir à bout ; sur-tout du côté gauche : car les membranes dont je parle y sont fabriquées avec encore plus d'industrie que du côté droit : et ce n'est pas sans cause. L'esprit de l'homme est inné dans le ventricule gauche. C'est de là qu'il régit le reste de l'ame. Il ne se nourrit pas du manger ni du boire qui vont à l'estomac, mais d'une substance pure et semblable à la lumière, qui se sépare du sang. Or l'esprit trouve une nourriture abondante dans le réservoir du sang, qui est tout proche ; il y lance ses rayons pour se repaître, à cause que la nourriture du ventre et des intestins n'est pas analogue à sa nature : et afin qu'il n'y ait point de retardement à son alimentation, par les agitations et les troubles du sang qui est dans l'artère, le chemin qui y communique est fermé. La grande artère nourrit le ventre et les intestins. Elle abonde en une nourriture qui n'est pas primitive. Or que la grande artère ne nourrisse point d'un sang visible l'esprit qui est dans le ventricule gauche, cela se prouve en ce que, si après avoir égorgé un animal, on ouvre le ventricule gauche, il se trouve vide de sang. L'on n'y voit qu'un peu de matière ichoreuse, de la bile jaune, et les membranes dont je viens de parler ; mais l'artère n'est point vide de sang, ni le ventricule droit. Voilà donc, à mon avis, l'usage des membranes qui empêchent le sang d'entrer dans le ventricule gauche. Ce qui sort du ventricule droit est arrêté aussi par la réunion des membranes ; mais la foiblesse des parties fait qu'ici l'opposition n'est pas aussi forte. L'ouverture donne donc passage au

sang pour aller dans les vaisseaux du poumon y porter la nourriture ; et elle n'est pas fermée du côté du cœur si parfaitement, que l'air ne puisse y entrer, mais en petite quantité. Aussi le chaud n'est-il pas là bien fort ; il est surmonté par l'action du froid. Car le sang de sa nature n'est pas chaud, pas plus que ne l'est l'eau, quoique bien de personnes le regardent comme chaud de sa nature. Voilà ce que j'avois à dire au sujet du cœur.

TRAITÉ DES GLANDES.

J'AI déjà eu occasion de parler dans une note page 366, Tome I, de ce petit Traité, qui est le dixième de la troisième section dans l'édition de Foës, et qui présente une doctrine très-intéressante concernant les maladies humorales.

Généralités sur la nature des glandes.

1°. LA structure des glandes est telle que je vais l'exposer. Elles sont de nature spongieuse, point denses, de couleur de graisse. Leur chair ne ressemble point à celle du reste du corps. Elles se distinguent facilement de toutes les autres parties, en ce qu'elles sont grenues. Elles ont beaucoup de veines. Quand on les coupe, elles rendent du sang qui est fort blanchâtre et séreux. Si on les manie, il semble qu'on touche de la laine grasse. Si on les presse dans les doigts appuyant fortement, il en suinte un suc qui ressemble en quelque chose à de l'huile, et leur organisation se détruit.

Maladies qui leur sont propres.

2°. Elles ont peu de maladies qui leur soient propres ; mais elles participent aux maux du reste

du corps : cependant d'ordinaire, quoique le corps soit malade elles n'en sont guère affectées. Quand elles ont une maladie propre, il survient des tumeurs, des écrouelles ; et la fièvre se répand dans tout le corps. Cela arrive, lorsque les glandes se remplissent d'humeurs qui se jettent du reste du corps sur les glandes. Les humeurs y sont apportées par des veines qui s'y rendent en grand nombre et qui sont creuses, en sorte que les glandes attirant l'humeur du corps, elle s'y rend facilement. Alors les glandes se gonflent : et la tension se propageant donne lieu à la fièvre. Les glandes s'élèvent et s'enflamment.

Siéges des glandes, et leur usage.

3°. Les glandes qui sont dans l'intérieur du corps se trouvent en grand nombre, plus grandes dans les cavités que dans les articulations ; il y en a dans tous les endroits humides et sanguins. Les unes reçoivent et attirent à elles, l'humeur qui vient d'en haut dans les cavités. Les autres attirent celle qui s'exprime en grande quantité dans le lieu même, ou par le travail des membres qui se passe aux articulations ; elles empêchent ainsi qu'il ne se fasse une surabondance d'humeurs dans les chairs. S'il s'y en forme, elle ne se continuera pas long-temps ; car le trop et même le peu est toujours résorbé par les glandes, qui mettent à profit les humeurs surabondantes dans le reste du corps ; et elles l'emploient à leur nourriture. C'est pour cela, que dans toutes les parties humides il y a des glandes. Observez aussi, que là où il y a des poils, il y a des glandes. Telle est la liaison des poils et des glandes. Celles-ci attirent l'humeur, comme je l'ai déjà dit ; les poils en profitent ; ils naissent à la

faveur de la nourriture que les glandes leur procurent et ils croissent poussant au-dehors ce qu'il y a de trop en humeurs. Là où le corps est sec, on ne voit ni poils ni glandes, on les trouve dans les parties molles, dans celles qui travaillent, qui sont humides. Il y a des glandes çà et là aux oreilles. Il y en a au cou auprès des veines jugulaires ; on y voit aussi des poils. Aux aisselles, il y a de chaque côté des poils et des glandes. De même, aux aines. Or, dans ces endroits il y a des cavités, où l'abondance de l'humide se manifeste facilement : et ces parties sont aussi toujours en travail, et dans un grand mouvement. Il y en a d'autres qui n'ont que des glandes, comme les intestins : car ils ont des glandes ; et l'omentum en a de plus grandes : mais il n'y a point de poils. Nous voyons pareillement que dans les marais et dans les endroits de la terre trop humides, les semences ne germent point, elles s'y pourrissent étouffées par le trop d'humidité. De même dans les intestins, l'abondance d'humeurs l'emporte, et ne laisse point croître de poils. Les glandes y sont plus fréquentes qu'ailleurs, pour attirer le superflu de l'humide qui s'y exprime. Les intestins le reçoivent par leurs paroits, et le font passer à l'épiploon qui le transmet aux glandes. Les reins ont des glandes ; ils sont inondés d'une grande quantité de liquide : les glandes y sont aussi plus grandes que dans d'autres parties du corps ; car les reins n'absorbent pas l'humide qui leur arrive. il s'écoule dans la vessie ; et les glandes attirent à elles tout celui dont elles peuvent profiter dans le passage. il y a dans le corps d'autres glandes, qui sont très-

petites : mais je ne veux point m'écarter de mon sujet. Je ne me suis proposé de traiter que des plus considérables.

Après ces généralités, l'auteur entre dans les détails concernant les principales glandes ; et d'abord concernant les amygdales, leur utilité et leurs maladies.

4°. Je reviens donc : et parlant d'abord des glandes du cou, je dis qu'il y en a deux, une de chaque côté, que l'on nomme les amygdales, dont voici l'usage. Le crâne est au-dessus qui forme une grande cavité, où se porte l'humidité de tout le corps, elle s'y élève de par-tout en vapeurs ; et la tête la renvoie à son tour. Les humeurs ne peuvent y rester, n'y trouvant point assez de place : ou bien il faut que la tête en devienne malade. Quand elle en est malade, les humeurs qui y abordent, ne sont pas renvoyées, elles restent. Or dès que les glandes cessent d'exercer une attraction suffisante des humeurs qui vont dans la tête, il s'établit un flux forcé sur les amygdales ; lequel n'est d'aucune incommodité, tandis qu'il est petit, modéré, et que les glandes peuvent y suffire. Si au contraire la fluxion est forte et âcre, si des matières âcres et bilieuses séjournent dans les amygdales, elles s'enflamment : le cou se gonfle, et devient tendu. La tumeur s'étend jusqu'aux oreilles. Les deux côtés sont enflés et douloureux, ou bien un seul ; suivant que le mal les attaque tous les deux ou n'en attaque qu'un. Quand la fluxion est blanche, pituiteuse et abondante, l'inflammation est de même nature. Elle participe du caractère de l'humeur. Il en résulte les écrouelles, maladie du cou, qui est une des plus fâcheuses.

Glandes des aisselles et des aines.

5°. Il se fait aussi des fluxions sous les aisselles. Quand les humeurs sont âcres et abondantes, elles

causent des gonflemens dans ces glandes. Aux aines pareillement, les glandes attirent les humeurs des parties supérieures : et s'il y a abondance d'humeurs, cela fait des bubons qui s'enflamment, et qui suppurent ; ainsi que les humeurs des glandes du cou et des aisselles. Or, tantôt c'est un bien, tantôt c'est un mal. En voilà assez au sujet de ces glandes.

Glandes des intestins et des articulations.

6°. Les intestins sont chargés de recevoir les alimens et la boisson, ils reçoivent aussi beaucoup d'humeurs des parties qui sont sous la peau ; ils la résorbent sans qu'elle se dénature ; et il n'en résulte pas en général de maladie ; de même qu'il n'en résulte point de l'humeur abondante qui est aux articulations. Car les glandes y sont répandues en très-grand nombre, mais petites, sans cavité profonde, en sorte que l'une ne peut guère prendre ce qui surabonde dans l'autre, et que chacune en contient peu. Ainsi l'humeur, qui se porte en quantité aux articulations, étant divisée sur un très-grand nombre des glandes, n'y fait point d'inégalités.

Glandes de la tête, et diverses issues pour la grande quantité des humeurs qui y abondent.

7°. La tête a des glandes. Le cerveau lui-même ressemble à une glande. Il est blanc, il est séparé en petites masses, comme les glandes. Il procure aussi les mêmes avantages, dégageant la tête de l'humidité qui y abonde, comme je l'ai déjà dit. Le cerveau débarrasse la tête des humeurs qu'il envoie au-dehors, jusqu'aux extrémités, au moyen des fluxions qu'il fait épancher sur les diverses parties. Observez que le cerveau est plus grand que les autres glandes. Les cheveux, ou les poils qui viennent à la tête, sont aussi plus grands que ceux qui nais-

sent ailleurs. Le cerveau est grand, et il est logé dans le crane, où il occupe un grand espace. Il a ses petites maladies, et il en a de plus grandes que celles d'aucune autre glande. Il fait des maladies, quand il envoie une surabondance d'humeur aux autres parties. Il y a des écoulemens de la tête, qui se font naturellement, comme des sécrétions, par les oreilles, par les yeux, par le nez. Voilà trois voies. Il y en a encore d'autres au gosier près le palais de la bouche; et à l'estomac. Il y a enfin d'autres voies de décharge pour la tête, qui sont les veines vers la moelle épinière; et les vaisseaux du sang. Ces voies sont en tout au nombre de sept, donnant toutes issue hors du cerveau, pour le purger des humeurs. Si les humeurs ne prenoient point quelqu'une de ces voies, il deviendroit malade. C'est ainsi que dans le reste du corps, là où il s'assemble des humeurs, il faut qu'elles aient une issue. Mais il s'excite de grands troubles, toutes les fois que le cerveau envoie des écoulemens âcres, qui rongent, irritent; et échauffent les autres humeurs: et si la fluxion est considérable; elle ne discontinuera point de couler, jusqu'à ce qu'elle soit épuisée. C'est de cet abord continuel d'humeurs vers la tête, qui ne peut les contenir, et de leur écoulement non interrompu vers des parties qui ont à les recevoir, en se maintenant toujours dans le même état, que proviennent, et l'altération des humeurs, et les maladies. L'un et l'autre de ces effets peuvent, si on n'y remédie, épuiser entièrement la nature; quoiqu'il y ait de grandes différences, dans les divers degrés des maux.

8°. D'abord les maux qui tiennent aux écoulemens par les trois voies que j'ai appelées naturelles, peuvent incommoder à raison de la seule abondance d'humeurs ; mais ils deviennent graves, quand les humeurs prennent un caractère âcre. Le cerveau pareillement est dans ce cas, ou simplement douloureux, hors de l'état naturel ; ou bien il est irrité, et dans un grand trouble. Alors la connoissance se perd, le cerveau entre en convulsion, et y entraîne tout le corps. L'homme ne peut plus parler. Il est suffoqué ; il tombe dans l'état que l'on nomme apoplexie. Quoique l'humeur ne soit pas âcre, et qu'elle agisse uniquement par sa trop grande quantité, le cerveau en est quelquefois affecté, au point que la connoissance est troublée. On imagine, et l'on voit des choses étranges. L'on éclate en ris immodérés ; et on tombe dans des idées tout-à-fait bisarres.

Maladies provenant des fluxions d'humeurs, qui coulent de la tête.

9°. L'écoulement par les yeux occasionne des ophtalmies, des gonflemens d'yeux.

Suites de l'écoulement par les yeux.

10. Si la fluxion est au nez, elle y occasionne des picottemens incommodes, mais rien de fâcheux. La voie est ici large et suffisante pour l'écoulement ; outre que ce qui sort est une humeur claire.

Par le nez.

11. L'écoulement qui se fait par les oreilles, parcourt un chemin tortueux et étroit. Le cerveau, qui est tout proche, se trouve resserré ; il est de plus affecté du mal de l'oreille. S'il a beaucoup d'humeurs à rendre ; l'oreille, succombant avec le temps à la fluxion, entre en suppuration, et donne un pus fétide

Par les oreilles

12. Telles sont les fluxions dont les écoulemens sont manifestes aux yeux, et qui, dans l'état ordinaire, ne présentent rien de très-fâcheux.

Examen des cas où l'écoulement ne se montre point d'une manière manifeste aux yeux.

13. Lorsque la fluxion se porte au gosier près le palais de la bouche ou que la pituite va au ventre, si l'écoulement se fait par le ventre, *et se rend par le dos ou par les urines*, il n'en résulte point de maladie. Si au contraire, la pituite reste dans les parties inférieures, elle y occasionnera des coliques, qui sont des maladies chroniques.

Phthisie catarrale.

14. D'autres fois la fluxion se jette sur le gosier, en passant d'abord par le voile du palais, elle occasionne souvent des maladies phthisiques. Le poumon, après s'être rempli de pituite, entre en suppuration, et il est dévoré. Les malades ne peuvent échapper qu'avec peine : et le médecin, s'il est intelligent et habile, connoissant la cause du mal, doit en combiner le traitement, d'après cette cause.

Phthisie dorsale.

15. Il y a, comme nous avons dit ; une sixième voie des fluxions de la tête, celle qui, par les veines, se porte à la moelle de l'épine. Elle se jette d'abord sur la colonne vertébrale, descend ensuite à l'os sacrum, et s'arrête à la cavité cotyloïde de l'ischium : quand elle donne lieu à la phthisie dorsale, l'homme se dessèche insensiblement de jour en jour. La vie devient insupportable. Le mal se manifeste d'abord par des douleurs aux épaules : les pieds et les jambes se mettent ensuite de la partie : et l'on finit toujours par mourir, après avoir été long-temps soigné ; conservant jusqu'au dernier moment la connoissance, et une bonne partie des forces. Voilà ce que je me proposois de dire, touchant les écoulemens des humeurs de la tête.

Conclusion touchant

Le cerveau éprouve aussi d'autres maladies, telles

que le délire et la manie toutes dangereuses. En général, il est sujet aux mêmes maux que les autres glandes. Il est exposé à être trop tendu ; et il résulte alors des changemens considérables dans tout le corps. l'état du cerveau.

Les mamelles sont des glandes de la poitrine qui, augmentent en volume, et qui font le lait chez les femmes : elles n'ont pas cet usage chez les hommes. Les glandes des femmes sont poreuses, comme le reste de leurs chairs. La nourrirure, attirée par leurs mamelles, y est convertie en lait. Cette nourriture leur vient de l'utérus, pour servir d'aliment au fœtus après sa naissance. C'est la commotion que l'embryon exerce sur l'épiploon, qui exprime l'humeur, et la fait monter vers les mamelles. Chez les hommes, la consistance plus forte des chairs, et la construction des parties empêche les mamelles d'acquérir un grand volume. L'homme a les chairs dures tant à la vue qu'autact : ses habits sont forts et justes au corps. Les femmes au contraire ont les chairs molles, et sont revêtues d'habits lâches ; en sorte que la délicatesse de leur complexion les rend sujettes à des amas d'humeurs, dont elles ne se peuvent délivrer. Dans les hommes, la vigueur, la force, et l'exercice du corps font qu'il ne s'y ramasse point d'humeurs. Conséquemment ils n'ont point des parties destinées à en recevoir le superflu. La raison veut donc que chez les femmes, les mamelles soient poreuses, perméables aux humeurs, ainsi que la poitrine et le reste du corps, tant à raison de leur mollesse dans la manière de vivre, que pour les autres causes. C'est tout le contraire chez les hommes. Des mamelles.

Maladies des mamelles à raison du lait, et utilité de ces glandes.

Les mamelles sont sujettes à ce qu'il s'y fasse des tumeurs et des inflammations, quand le lait s'y pourrit. Mais elles procurent aussi les mêmes avantages que nous avons remarqués dans les autres glandes. Elles se chargent d'humeurs surabondantes dans le corps. On en voit une preuve chez les femmes, dont on a emporté le sein à raison de maladie, ou de quelque accident. Leur voix est rude. Elles sont sujettes à des crachemens copieux, à des chutes d'humeurs sur l'estomac, et à de fréquentes douleurs de tête, qui les rendent souvent malades. Le lait venant de la matrice pour se porter aux parties supérieures et aux lieux accoutumés, ne les trouvant plus, se jette quelquefois sur les principaux organes, sur le cœur, sur le poumon; et il y cause des étouffemens.

TRAITÉ DE LA NATURE DES OS.

LE titre de ce Traité pourroit faire croire qu'il y sera principalement question des os. Il est cependant consacré presque en entier à la description des vaisseaux sanguins. On y trouvera le détail de la doctrine sommairement exposée sur cet objet dans le traité des lieux dans l'homme, *ouvrage généralement regardé comme un écrit légitime d'Hippocrate; et dans celui de la nature de l'homme, dont la fin passe pour n'être pas d'Hippocrate.*

Brièvе énumération des os.

1°. LES os à la main sont au nombre de vingt-sept; au pied, vingt-quatre; au cou, sept, y compris la première vertèbre; aux lombes, cinq; à l'épine du dos, vingt; à la tête, huit, y compris l'os sphénoïde: tous ensemble font la somme de quatre-vingt-onze:

avec les ongles, cela fera cent onze. Nous trouverons que dans l'homme, les vertèbres, au-dessus de la clavicule, sont au nombre de sept, y compris la première. Celles qui concourent à former la cavité de la poitrine, sont au nombre de douze comme les paires des côtes; et celles des lombes, auxquelles répond un vide jusqu'à l'os ischium, sont au nombre de cinq.

2°. La semence est comme un petit peloton de cire de chaque côté de la vessie; il en part des veines *ou des canaux*, qui vont se rendre au membre viril, de chaque côté de l'urètre. Vésicules seminales.

3°. La boisson passe par le pharynx pour aller à l'estomac; il en passe un peu par le larynx, qui va à la trachée artère et au poumon, d'où il en passe quelque chose à l'extrémité de la vessie. Voies de la boisson.

4°. Le foie a cinq lobes. La vésicule du fiel est placée sous le quatrième lobe. Son ouverture se dirige vers le diaphragme, vers le cœur, et vers le poumon. Foie.

5°. (1) Le cœur est enveloppé d'une membrane (2). Péricarde.

6°. Les gros intestins sont, dans l'homme, plus Intestins.

(1) Voyez la note sur le n°. 1, du traité du cœur.

(2) On veut sans doute désigner ici le péricarde. Du reste, j'ai été fortement tenté d'abandonner, en tout ou en partie, la traduction de ce traité, qui sera peu utile, et qui me paroît avoir été fort altéré. Je ne me suis déterminé à la donner, qu'afin de ne pas laisser sans traduction, un écrit qu'on trouve généralement dans les éditions des Œuvres d'Hippocrate, et qui est propre à présenter du moins quelques idées, sur les connoissances des anciens médecins en anatomie.

grands à proportion que dans les chiens. Ils sont suspendus au mésocolon, qui, par des nerfs, est attaché à l'épine, au-dessous de l'estomac et de l'artère.

Divisions de la veine cave ou de l'aorte.

7°. La veine, qui est comme une fontaine, tirant son origine du cœur, perce le diaphragme, va au foie, aux reins, aux cuisses, au gras des jambes, au tarse. Il y en a une autre qui, venant du cœur, passe sous les aisselles, se porte à la clavicule, au cou, à la tête, au nez, au front, autour des oreilles, aux épaules, au dos, à la poitrine, au ventre : celle qui passe aux aisselles, va au coude et au carpe.

Origine et division des nerfs.

8°. L'origine des nerfs est à l'occiput et le long de l'épine. Il y en a près du haut de la cuisse, qui distribuent des ramifications aux parties honteuses. Il y en a qui vont aux cuisses, aux pieds, aux jambes, aux mains, aux bras, aux chairs. Il y en a qui vont, par le péroné, au gros orteil ; d'autres qui viennent des chairs pour les autres orteils ; d'autres pour l'omoplate, pour la poitrine, pour le ventre, pour les os, pour les ligamens. Il y en a qui des parties honteuses vont à l'anus ; qui vont à l'articulation du fémur avec les os du bassin, et à son articulation au genou ; qui du genou se portent sur le tendon aux talons et aux pieds ; d'autres qui s'étendent sur le péroné, d'autres qui vont aux reins.

Divisions des veines : et sécrétion de l'urine.

9°. Les veines se divisent à droite et à gauche, en deux grosses branches, pour aller de chaque côté des reins ; et elles y donnent un rameau. Les reins ont quelque ressemblance avec le cœur ; ils ont, comme lui, des cavités (1). Ces cavités sont tournées vers la

(1) *Des cavités*, les bassinets.

grande

grande veine, qui lui fournit un rameau qui va à la vessie. Ce rameau perce les reins, là où la boisson s'y rend par les veines, pour y être filtrée, ainsi que l'eau qu'on fait passer au filtre ; et comme elle a été déjà filtrée, en passant de l'estomac aux reins. Car, le conduit qui porte la boisson à la vessie, fait l'office d'une éponge ; et c'est à travers ces filtres, que l'urine se sépare du sang. Voilà pourquoi elle a une teinte de couleur rouge. Il n'y a d'autres veines qui aillent aux reins, que celles que je viens de dire ; et je n'en connois point d'autres, par lesquelles la boisson puisse être filtrée.

Veines intercostales.

10. Les vaisseaux qui se portent aux côtes, rampent au-dessous, tout le long de leur bord intérieur, non à commencer aux vertèbres, mais plus bas.

Artère aorte.

11. C'est l'artère, qui dans son trajet envoie des rameaux à chacune des côtes. La grosse artère, partant du cœur, après s'être un peu inclinée à gauche, revient sur elle-même, passe au-devant des vertèbres, et va jusqu'aux dernières côtes ; distribuant inégalement des ramifications pour les côtes, tant à droite qu'à gauche. Dans la partie supérieure, après s'être divisée en allant vers la droite, elle fournit des rameaux qui vont à chaque clavicule. Il y en a deux autres qui vont dans le haut, deux qui vont à la poitrine, et qui se sousdivisent pour se porter au cou, vers la droite et vers la gauche. Il y en a aussi deux qui vont au cœur à droite et à gauche. Il y en a encore deux qui vont aux côtes *supérieures* de chaque côté, de la même manière que les rameaux pour les in-

tercostales inférieures, fournis par l'artère qui se replie sur elle-même, après être sortie du cœur.

Veine cave. 12. La veine cave est séparée de l'artère, parce qu'elle est suspendue librement, et qu'elle traverse le cœur. Cette veine, appelée la veine au sang, la grande veine, donne aussi des rameaux qui vont au-dessus des côtes. Elle est attachée aux vertèbres au-devant de l'artère, en sorte qu'elle n'est plus suspendue librement, comme à la partie supérieure, quand elle va au foie. Au haut des lombes, au-dessous de l'artère, est la veine cave, qui après avoir percé le diaphragme, en venant du foie, se porte au côté droit du cœur, va aux clavicules directement, sans communiquer avec d'autre partie qu'avec le cœur, sur la surface duquel elle envoie de petits rameaux : outre que son tronc procède directement du ventricule gauche vers l'épine, allant dans le haut pour se diviser et fournissant des rameaux aux côtes supérieures. Mais après s'être divisée (1), elle en fournit à toutes les autres côtes, à droite et à gauche, jusqu'à la réunion de la poitrine et de l'abdomen : et sa direction est plus rapprochée de celle de la colonne vertébrale, que ne l'est la direction de l'artère aorte ou de la

(1) L'origine des veines intercostales donnée ici, pourroit faire croire que la veine dont il est question en cet endroit, est l'azigos. Mais toute l'angiologie de ce traité, est trop embarrassante pour pouvoir en assurer positivement certains détails. Je conviens, sans peine, qu'il m'a été impossible de me bien fixer sur la plupart des choses qui y sont dites; je ne sais point si les personnes habituellement occupées d'anatomie, pourroient en venir à bout.

veine *porte*, qui vient du foie, vers la partie inférieure du cœur. Elle se porte plus directement à l'épine qu'à l'artère. Il y en a une portion qui va le long du cœur, vers la partie inférieure du diaphragme, attachée à l'épine, d'où il sort des ramifications qui se distribuent aux os et aux chairs, et qui communiquent les unes avec les autres.

13. Voici qui est notable touchant l'origine et la marche des grandes veines. Après être arrivées de l'œil près du sourcil, au dos, le long du poumon, sous le thorax, là où celle qui est à droite prend la gauche, et celle qui est à gauche prend la droite (1). Celle de la gauche va au foie, au rein et au testicule droit; celle de la droite va à la rate, au rein, et au testicule gauche. Elles se terminent l'une et l'autre, aux parties naturelles. Celle de la mamelle droite va à la cuisse, et à la jambe gauche; et celle de la mamelle gauche, passe aux extrémités inférieures droites. L'œil droit et le testicule droit, sont ainsi réciproquement redevables au gauche, et le gauche au droit.

Croisement des veines de la droite à la gauche, et vice-versâ.

14. Les plus grosses veines sont de la manière que je vais dire : il y en a quatre paires dans le corps. Une paire part du derrière de la tête; elle va au cou, à l'épine extérieurement, du côté droit et du côté

Distribution des veines divisées en quatre grosses paires.

(1) Je n'ai point d'idée qu'il se trouve dans aucun des ouvrages qui passent généralement pour être d'Hippocrate, rien d'analogue à ce qui est dit ici, touchant le croisement des veines : et l'anatomie de nos jours n'admet rien de pareil.

gauche, au bassin et aux jambes, aux malléoles externes et aux pieds. Il faut donc, dans les douleurs du dos, et dans celles de l'ischium, faire la saignée au jarret et à la malléole externe. La seconde paire part de la tête, auprès des oreilles ; elle passe au cou, où elle prend le nom de jugulaire ; va à l'épine intérieurement, se porte de chaque côté des lombes, va aux testicules, aux cuisses, au jarret en dedans, aux jambes, aux malléoles internes et aux pieds. Il faut donc, dans les douleurs des lombes, et dans celles des testicules, faire la saignée aux jarrets et aux malléoles internes. La troisième tire son origine des tempes, passe au cou, aux omoplates, au poumon ; celle du côté droit, passe à gauche sous la mamelle, pour aller à la rate, et au rein gauche ; celle du côté gauche passe à droite, sous la mamelle aussi, sortant du poumon pour aller au foie et au rein droit. Elles se terminent l'une et l'autre à l'anus. La quatrième paire tire son origine du devant de la tête et des yeux : elle va au cou, sous les clavicules, passe au haut du bras à l'articulation du coude, à l'avant-bras, au carpe et aux doigts de la main. Elle revient des doigts, passe à la paume de la main, va au coude, passe à l'articulation du bras avec l'avant-bras, et à son articulation supérieure ; passe aux aisselles, aux côtes supérieures, d'où une branche va à la rate, l'autre va au foie : après quoi toutes les deux se terminent aux parties naturelles. Telle est l'origine et la marche des grosses veines. Il y en a bien d'autres, et de diverse espèce, qui, tirant leur origine du ventre, sont répandues dans tout le corps, et qui servent à le nourrir.

Il y en a qui portent la nourriture des grandes veines au ventre et au reste du corps, du dehors au-dedans, et du dedans au-dehors, par une communication réciproque. Il faut, dans les saignées, avoir égard à tout ceci, afin de faire l'ouverture aussi loin qu'il est possible, des parties qui sont souvent malades, et de celles où le sang a coutume de s'accumuler. De cette manière, il ne se fera pas promptement de changement considérable; et vous changerez la mauvaise disposition, en prévenant, pour l'avenir, les collections de sang dans le même lieu.

Détails sur la veine hépatique.

15. La veine hépatique s'étend dans les lombes jusqu'à l'os sacrum; et après avoir donné des rameaux aux vertèbres inférieures, elle s'élève, perce le diaphragme, et va au cœur. Elle va droit aux clavicules; elle fournit des rameaux au cou, aux omoplates. Il y en a qui se recourbent vers le bas, qui vont aux vertèbres et aux côtes. Un du côté gauche, va dans le voisinage de la clavicule; il y en a un autre du côté droit, qui va à peu-près dans le même endroit; de chaque côté, il y en a un qui revient, va, en se recourbant, un peu plus bas. La veine se perd ensuite, après avoir fourni aux côtes, jusqu'à l'endroit où elle rencontre le cœur en se recourbant vers la droite : en se détournant vers le bas, elle fournit aux vertèbres, jusqu'à ce qu'elle est arrivée à l'endroit où elle a commencé de s'élever, pour donner des rameaux aux côtes et autres parties, donnant elle seule des ramifications à toutes de chaque côté, déclinant plus vers la gauche dans une petite partie de son trajet, près du cœur. Elle se cache ensuite sous l'ar-

tère, et disparoît entièrement là même, où elle est sortie du foie en s'élevant. Mais, avant d'arriver là, elle s'est divisée près des deux dernières côtes, en deux branches, dont l'une se perd dans l'endroit même ; l'autre se perd après être arrivée aux vertèbres. La portion qui du cœur va droit aux clavicules, marche au-dessus de l'artère, et un peu à côté ; tout comme la portion qui se distribue aux lombes, est au-dessous de l'artère : et c'est de dessous l'artère, qu'elle se jette dans le foie, où elle entre quelquefois par des éminences que nous appelons des portes, d'autres fois par ailleurs, après avoir fait un peu de chemin au-dessous du diaphragme, à l'endroit où le foie lui adhère fortement, de manière qu'il est difficile de les séparer. Or, c'est vers les clavicules que se fait la division en deux branches principales, qui se distribuent à l'intérieur, dans la poitrine, jusqu'au bas-ventre, et se distribuent au diaphragme jusqu'à la dernière vertèbre des côtes inférieures. Là où le diaphragme se joint au rein et à l'aorte, il sort du rein, des artères qui ont un nerf de chaque côté. La veine hépatique se termine donc de la manière que je viens d'exposer, se confondant avec celle qui revient du cœur. Elle donne, auparavant, deux rameaux très-gros au diaphragme, qui sont relevés çà et là sur sa concavité, et s'incorporent dans sa substance, après y avoir tracé diverses figures. C'est dans sa partie supérieure, qu'ils sont le plus manifestes.

Nerf intercostal, et nerfs splénniques.

16. Il y a deux gros nerfs qui partent du cerveau, au-dessus de la seconde vertèbre ; et qui, après avoir passé l'un et l'autre de chaque côté de l'estomac et de

l'artère, se réunissent comme en un seul nerf, à l'endroit où le diaphragme s'attache aux vertèbres. Quelques médecins doutent, si après leur réunion, l'un de ces nerfs ne va pas au foie, l'autre à la rate. Il y a un autre nerf qui part des vertèbres, près des clavicules de chaque côté, et coule en suivant l'épine, donnant des rameaux à travers les apophyses tranverses des vertèbres, se distribuant aux côtes, de même que les veines s'y distribuent. Il me semble que ce nerf va au diaphragme et au mésentère ; que dans l'endroit où les veines finissent, là où le diaphragme se réunit avec les vertèbres et avec l'artère, ce nerf se perd dans ses ramifications, ainsi que les veines ; tandis qu'il va ailleurs, par un autre rameau, se perdre entièrement, en se distribuant à l'os sacrum.

Usages généraux des principales parties du corps humain, et origine des quatre grandes veines.

17. Les os tiennent le corps droit, lui donnent de la solidité, et assurent sa forme. Les nerfs servent à la flexion, à la tension, et à l'extension. Les chairs et la peau lient le tout, et le maintiennent en sa place. Les veines répandues dans le corps, portent le souffle et les humeurs, et donnent le mouvement, provenant toutes d'une seule ; mais je ne saurois assigner d'où vient cette veine première, ni où elle se termine en parcourant son circuit. On n'en a pas trouvé, jusqu'ici, de commencement. Quant à l'origine de ses diverses ramifications, aux endroits où elles aboutissent, c'est ce que j'ai développé ; et je maintiens que toutes tirent leur origine d'un tronc unique, en quelque partie du corps qu'elles se rendent. Vers le milieu de la tête est située obliquement, tout autour, une veine large et déliée, qui ne contient pas beau-

coup de sang ; elle donne naissance à un grand nombre de petites veines pour le cerveau, très-fines, qui passent par les sutures ; et c'est dans le contour, jusqu'au front et aux tempes, que se forment les quatre grandes divisions des veines.

L'auteur me paroît revenir en cet endroit sur les quatre paires de grandes veines, dont il a déjà parlé n° 13.

Première paire.

18. Il y en a une qui marche directement vers le derrière de la tête, allant à la peau de l'épine ; elle envoie une ramification à la partie supérieure du cou, tant en dedans qu'en dehors ; elle se sousdivise au-dessous de l'oreille, extérieurement, au de-là du menton, et là où elle est grosse. Plusieurs petits rameaux vont à la langue, outre celui qui va sous la langue, et celui qui va aux dents molaires. Elle continue son cours, toujours grossissant et passant sous l'omoplate, près de la clavicule ; et là elle donne un rameau appelé veine de l'extrémité de l'humérus, qui passe en effet à l'extrémité de l'épaule, sous un nerf. Le sang y abonde ; et quand cette veine est rompue ou tiraillée, la guérison en est difficile. D'un côté, elle a un gros nerf ; elle a, de l'autre côté, un cartilage ; elle passe au milieu, recouverte d'une légère membrane, en sorte que se trouvant, en cet endroit, dépourvue de chairs qui protègent la ramification dont je parle, elle se déchire facilement. Si donc le sang s'épanche, trouvant là un vide considérable, il s'y accumule, se durcit, et il y donne lieu à quelque maladie. Après avoir fait son passage en cet endroit, le rameau dont je parle, continue sa route. La veine d'où il est parti, va sous l'omoplate, envoyant aux mamelles plusieurs petits rameaux qui se croisent ; elle passe tout près de celui que nous avons appelé

veine de l'extrémité de l'humérus, mais en dessous, pour aller au bras, laissant de côté un gros muscle à sa gauche. En passant à droite, elle se sousdivise au-dessous de l'épaule, et au-dessus du coude; elle se sousdivise encore, en passant de chaque côté du pli du coude; elle souffre des nouvelles divisions au carpe, et se répand, par un grand nombre de ramifications, sur toute la main.

Seconde paire, avec quelques détails physiologiques, concernant la respiration et le prurit vénérien.

19. La veine nommée *principale*, qui se répand sur l'épine, pénètre dans le cœur, après avoir passé au cou, au gosier, au dos. Il en part près du cœur une très-grosse branche, qui se porte jusqu'au fond de la bouche, après avoir formé un tuyau comme une flute. Elle prend le nom d'artère aorte (1), en venant du poumon; elle a peu de sang; elle est pleine de souffle. L'amplitude et la rareté du poumon font qu'elle se divise en un nombre immense de divers conduits, dont plusieurs sont cartilagineux. Cela fait que si quelque partie, soit de la boisson, soit du sang et du souffle, se porte dans quelques-unes des voies du poumon, qui n'y soient pas accoutumées, (comme il y a diverses espèces de veines, et comme il est de nature spongieuse, capable de pomper beaucoup d'humide par sa partie supérieure, tandis que cependant il devroit s'y observer la loi qui veut que peu de sang se porte aux veines dans lesquelles il n'entre qu'avec peine, lorsqu'à cause de la lenteur des li-

(1) *Artère aorte.* C'est manifestement ici le conduit aérien, que nous appelons trachée artère. Je n'ai rien à dire sur la surprise que pourra causer la formation qui lui est assignée.

quides qui y coulent, les matières étrangères ne peuvent être rejetées, et y séjournent) il se fait alors, en cet endroit, une dureté. Cette dureté met obstacle à l'introduction de l'espèce de nourriture qui nous est apportée par la voie du larynx, et qui vient du dehors : les passages étant donc bouchés dans la partie durcie, et dans son voisinage, la respiration se précipite ; et il survient de l'oppression, parce que le souffle ne peut ni sortir, ni entrer facilement. De-là proviennent ensuite des asthmes, et des phtisies sèches. S'il s'y assemble en même temps une grande quantité d'humeurs, qui ne puisse s'épaissir et se cuire, le poumon se pourrit avec les parties adjacentes, d'où il résulte des empyèmes et des phtisies suppurées, maladies qui proviennent souvent aussi d'autres causes. Cette veine *principale*, en continuant son cours, après s'être répandue dans tout le poumon, va sous le diaphragme aux deux grandes lobes du foie, qui sont concaves intérieurement. Elle se porte ensuite à l'épine, où elle est blanche et nerveuse ; et elle envoie des ramifications à toutes les parties du corps, qui ont une consistance ferme. Prenant elle-même une forte consistance, elle passe à travers les vertèbres, et communique par un grand nombre de rameaux avec la moelle épinière. Elle s'attache autour de la colonne vertébrale, comme le lierre s'applique aux tiges des arbres. Il y a d'autres veines qui se distribuent dans les diverses parties du corps, qui toutes aboutissent à l'épine, chacune y apportant de ce qu'il y a de plus délié et de plus élaboré. La veine *principale* y en verse aussi, en s'y appli-

quant de la manière que je viens de dire. De-là elle envoie des rameaux ou des racines aux reins, par de petites veines fibreuses qui passent près des fausses côtes. Elle prend plus de consistance en continuant sa marche ; elle est nerveuse à l'anus, où elle se perd après avoir, en passant, comprimé les muscles releveurs de l'anus. D'autre part, elle va à la vessie, aux testicules et aux épididymes, par un grand nombre de petites veines déliées, fermes et fibreuses ; elle fait plusieurs circuits dans toutes ces parties, et s'y incorpore. Une de ces ramifications, la plus grosse, et qui va le plus droit, se replie une fois pour se rendre à la verge. A l'endroit où se fait le pli, elle est comme suspendue sur la partie supérieure du pubis, au-dessous de la peau du bas-ventre, sous la veine. Là il s'en joint d'autres qui se réunissent, pour aller ensemble aux parties inférieures. Il s'en distribue, à la verge, de grosses et des petites, en grand nombre ; et il y en a de recourbées. Chez les femmes, la ramification dont je parle, se rend à la matrice, à la vessie, et à l'urètre, d'où elle se propage, s'en allant tout droit. Elle finit chez les femmes, comme suspendue par ses extrémités, à la matrice ; et chez les hommes, aux testicules. Cette veine abonde en rameaux, et contient, de sa nature, beaucoup de parties génératives. Elle tire sa nourriture d'un grand nombre de parties, qui sont des plus parfaites. Elle contient peu de sang ; elle est creuse ; sa consistance est nerveuse, et elle abonde en souffle. Placée aux parties naturelles, elle entraîne de force, vers l'épine, les petites veines qui l'entourent ; celles-ci lui cédant,

en tant qu'elle exerce l'action d'une ventouse, qui d'en haut rapporteroit tout à cette veine. Elle tire donc de toutes les parties du corps, au moyen principalement de la moelle de l'épine, où tout va aboutir, ainsi que je l'ai déjà dit. On sent du plaisir, quand elle est remplie de semence. Dans le reste du temps, elle donne passage à un peu de sang, et à beaucoup de souffle; mais lorsqu'elle est réchauffée par la semence qui y coule, elle la retient. Le souffle avec la semence qui cherchent à s'échapper, l'action de la chaleur, la tension des veines aboutissantes, concourent ensemble à exciter le prurit vénérien.

Troisième paire.

20. Voici encore une veine, qui tire son origine d'elle-même. Après avoir donné des rameaux au gosier, elle en fournit plusieurs petits qui s'attachent aux côtes. Elle s'attache aussi aux vertèbres, en passant par les chairs, de manière qu'elle arrive aux fesses, pleine de sang et de nourriture. Arrivée aux fesses, elle plonge sous les chairs qui sont au-dessous du fémur, et elle pénètre jusqu'à la cavité cotyloïde, où s'articule la tête de cet os. Là elle reçoit le souffle de l'os; elle va aussi au delà du fémur, au pli du genou; elle envoie aux aines un autre rameau, qui donne un grand nombre de sousdivisions difficiles à suivre. La branche qui passe à travers les chairs, pour se distribuer autour du genou, donne une division qui pénètre dans le tibia par sa partie supérieure, pour en nourrir la moelle, et qui se porte jusqu'au bas de cet os, à son articulation avec le pied. Il y en a un autre qui passe par la rotule, et qui s'enfonce dans les muscles de la jambe; elle va investir

la malléole interne. Elle est grosse et sanguine ; il en part des ramifications sans nombre, qui se distribuent autour de la malléole et du tendon d'Achille ; ensuite elle va au-dessous du pied sous le tarse ; et après avoir donné de plus petits rameaux qui se distribuent au gros orteil, elle se replie, monte au-dessus du tarse sous la peau, et se divise en deux veines qui paroissent s'être grossies depuis son passage à la malléole ; elle se distribue au-dessus du péroné, en s'étendant près de la partie inférieure de la crête du tibia. Elle fait une espèce de fronde en montant vers le gras de la jambe ; ensuite elle se porte au genou, au côté intérieur ; elle distribue aussi des rameaux à la rotule, et un au creux adjacent intérieur. Ce dernier se remplit facilement d'un fluide bilieux, ichoreux, quand on ressent des douleurs au genou. Elle se répand donc au creux du genou interne, et donne en même temps origine à beaucoup de branches qui vont au pli du genou, qui montent le long de la cuisse sous le tendon, pour aboutir aux testicules, à l'anus et à l'os sacrum, en diminuant de grosseur. La portion de la veine, qui va à la partie externe du genou et de la cuisse, vient aux aines ; elle passe au de-là de l'ischium, pour se rendre à l'épine et aux lombes, en se distribuant dans l'intérieur. Devenue ensuite grosse, large et fort sanguine, elle monte au foie ; elle se divise en deux branches : l'une va aux reins sous le lobe droit du foie ; l'autre, placée aussi sous le foie, y forme une grosse branche, qui, en se courbant, se plonge dans la partie du foie la plus épaisse, après avoir donné des rameaux qui s'entrelacent sur toute la surface de ce

viscère, et à la vésicule du fiel. La portion qui pénètre dans l'intérieur, y forme comme un ruisseau. Il en dérive deux branches entre les deux grands lobes, dont l'une allant vers le haut et vers la peau, se confond avec le nombril; l'autre se resserrant vers l'épine et vers le rein, va à la vessie et aux parties naturelles, en formant comme une ancre. Elle commence, en montant de l'ischium, à réunir un grand nombre de veines répandues dans le bas-ventre; elle en réunit des côtes et des vertèbres; elle en réunit de l'épine, qui s'y joignent en faisant de grands angles. Toutes réunies se portent du bas-ventre vers les mamelles, au-dessus du menton, et au haut des épaules; et distribuent plusieurs rameaux dans toutes ces parties. Quant à la division qui a pénétré le foie dans sa partie épaisse, et qui, dans sa partie supérieure, forme un tuyau pour la bile, elle va à l'épine après s'être fait une voie à travers le diaphragme.

Continuation de la troisième paire de grosses vaines, avec quelque explication physiologique sur le changement de couleur, dans les diverses affections.

21. La veine qui vient du côté gauche, donne des racines pareilles à celle qui vient du côté droit, à la réserve qu'elle ne va point au foie, mais à la rate, où elle pénètre par sa tête, dans son épaisseur. Y étant arrivée, elle y forme un tissu de veines sanguines, délié comme une toile d'araignée. Ce sont les veines qui viennent de l'épiploon, qui tiennent toute la rate élevée, et la remplissent de sang. Celles qui partent de la tête de la rate, s'appliquent à l'épine, et passent à travers le diaphragme. Après quoi, tant la veine du côté gauche, que celle du côté droit, vont au poumon; elles abondent en sang, et l'y portent, comme un ruisseau. Parvenues au poumon, à mesure

qu'elles le pénètrent, elles diminuent de volume et de sang, parce que, de sa nature, le poumon est rare. Elles s'avancent vers le cœur qui les pompe; elles sont arrêtées par ses oreillettes, comme par un frein, et elles versent dans ses cavités. Ces veines sont les premières qui s'y jettent; car le cœur est placé comme dans un défilé, où les parties du corps aboutissent par de petites fibres. Aussi la sensibilité de tout le corps se rapporte-t-elle vers le thorax; et les changemens de couleur dépendent du cœur qui serre ou lâche les veines. Quand il les lâche, la rougeur survient; la peau est alors belle, et comme transparente. Quand au contraire il les serre, elle est pâle et livide; il produit les mêmes changemens de couleur dans toutes les parties (1).

(1) On peut croire qu'il manque ici, pour compléter ce Traité, la description de la quatrième paire des quatre grandes veines, qui aura été perdue, ou qui peut-être y a toujours manqué. Ou bien même aurai-je peut-être manqué de saisir, au n°. 15 et 16, le fil de toute cette angiologie qui, comme je l'ai déjà dit, me paroît très-embarrassante. J'ai tâché de la débrouiller le plus que je l'ai pu. Du reste, il me paroît plus étonnant de trouver tant de détails angiologiques, obtenus sans le secours des injections, que d'y rencontrer des méprises.

TRAITÉ DES VENTS.

CE Traité, le treizième de la troisième section dans Foës, est, à mon avis, un des plus intéressans dans l'histoire des systèmes en médecine; les curieux le liront vraisemblablement avec plaisir.

Préliminaires sur la difficulté, et les désagrémens, de la médecine. | On cherche à la réduire à un principe général.

1°. IL y a des arts accablans pour ceux qui les exercent, et qui procurent de grands avantages aux personnes qui les emploient. Le public en profite commodément, tandis que, ceux qui s'y adonnent vivent dans des peines continuelles. La médecine est certainement de ce nombre. Le médecin a toujours sous les yeux, des objets tristes; il est obligé de toucher à des choses désagréables. Il s'affecte de l'affliction des autres; et au moyen des secours que cet art fournit, le malade est souvent délivré de son mal, de ses souffrances, du danger d'une mort prochaine. C'est à la médecine qu'on s'adresse, pour y remédier; elle est toujours occupée à donner du soulagement. On dira que le médecin fait des fautes. Mais il est difficile de s'en assurer. Les soins qu'il se donne sont manifestes : ses erreurs ne peuvent être aperçues de tout le monde; il faut, pour cela, être médecin. Ses œuvres ne sont point ordinairement des opérations du corps, mais de l'esprit. Pour tout ce où il opère de la main, il doit s'y être fort exercé : car, dans tous les ouvrages des mains, l'habitude et l'exercice, sont les meilleurs maîtres. Quant aux maladies cachées, qui sont les plus difficiles; la médecine, en les traitant,

se

se conduit plus d'après des conjectures, que d'après des règles invariables; telles qu'on en a dans les autres arts, et le médecin qui a beaucoup d'expérience, se trouve, en ceci, bien supérieur à celui qui n'en a point. Une chose importante à découvrir, c'est la cause des maladies, l'origine, la source des maux qui s'engendrent dans le corps. Quiconque connoîtroit la cause d'une maladie, seroit capable d'y apporter remède, en y appliquant le contraire du mal, dès son origine; car, la médecine est une science toute naturelle. Par exemple, la faim est un mal, ou une maladie; puisqu'on peut appeler maladie, tout ce dont le corps souffre. Quel est donc le remède de la faim? C'est ce qui la fait passer; c'est le manger. C'est aussi par le manger, qu'on doit guérir la faim. Pareillement le boire dissipe la soif. La plénitude se guérit par l'évacuation; l'évacuation se guérit par la plénitude; en un mot, les contraires se guérissent par les contraires (1). La médecine consiste à ajouter ou à retrancher; il faut retrancher le superflu, ajouter ce qui manque. On sera le meilleur médecin, quand on saura se bien acquitter de ces deux fonctions; et mauvais médecin, si l'on s'en acquitte mal. Ceci servira comme d'introduction à ce qui va suivre.

2°. La nature de toutes les maladies est la même. L'essence de toutes les maladies est

(1) Si ce traité étoit d'Hippocrate, on pourroit induire de cet endroit, qu'il regardoit comme un principe général de médecine, *contraria contrariis curantur*. Mais cela est contraire à la doctrine consignée dans le traité des lieux dans l'homme, depuis n°. 65, jusques 70.

une. L'air ou le souffle est un des principaux agens de l'économie animale.

Elles diffèrent à raison de leur siége seulement. Je pense qu'elles ne se montrent sous tant de diverses formes, qu'à cause de la grande diversité des parties où le mal est placé. Leur essence est une; la cause qui les produit est pareillement une. Mais quelle est cette cause unique : c'est ce que je vais tâcher d'expliquer. Le corps de l'homme se nourrit de trois choses, des alimens, de la boisson, et du souffle. Il mange, il boit, il respire. On nomme vents ou esprits, le souffle qui est dans le corps; au-dehors, on le nomme de l'air. C'est le souffle qui produit les plus grands phénomènes. Son pouvoir mérite toute notre attention. Les vents au-dehors sont un assemblage d'air. Quand il a un cours violent, il arrache les plus grands arbres, et il les enlève avec leurs racines. Il couvre la mer d'écume : les plus grands vaisseaux sont portés à la cime des flots; tant il a de force. Cependant il est invisible; la raison seule l'aperçoit. Rien ne peut se faire sans l'air. Il est présent par-tout. Où ne se trouve-t-il point ? L'intervalle immense, qui sépare la terre du ciel, est plein de souffle. Il produit les changemens que l'hiver et l'été amènent. Epais et froid dans l'hiver, clair et chaud dans l'été. Il donne passage au soleil, à la lune et à tous les astres dans leur course. Il est l'aliment du feu. Comment le feu subsisteroit-il sans l'air ? il ne pourroit durer longtemps. Le soleil, qui revient tous les ans dans les mêmes lieux de l'espace, y trouve constamment un air pur. Il n'est pas difficile de reconnoître, que l'intérieur de la mer, participe aussi au souffle. Les animaux qui y nagent, ne jouiroient point de la vie sans

lui. Il leur seroit impossible d'avoir le souffle nécessaire à la vie, s'ils ne le prenoient point ou de l'eau, ou à travers l'eau. La lune repose sur l'air ; c'est lui qui emporte la terre. Il n'y a rien enfin qui n'éprouve ses effets.

3°. J'ai parlé de la force que l'air imprime aux autres choses : j'ajoute qu'il donne la vie aux hommes. C'est aussi l'air qui fait les maladies. L'influence du souffle sur le corps est telle, que l'homme peut se passer de tout le reste, vivre pendant deux ou trois jours ou même davantage sans manger ni boire ; tandis qu'il meurt promptement, dès aussitôt que les voies de l'air sont interrompues ; tant le souffle a de pouvoir sur l'économie animale. Les hommes se trouvent souvent privés de telles ou telles choses, durant leur vie ; car elle est pleine de vicissitudes. Mais on voit constamment les animaux, prendre le souffle et le rendre durant tout le temps qu'ils vivent. Il est donc certain, qu'il y a en eux un commerce perpétuel avec l'air. Il me falloit faire voir que la principale cause des maladies ne provient d'autre chose, sinon de ce que le souffle est ou trop fort ou trop foible ; de ce qu'il se précipite dans le corps ; ou de ce qu'il y entre chargé de miasmes mal sains. Il suffira d'avoir établi d'abord ce principe général. Descendant ensuite dans le détail, j'expliquerai comment les maladies, en particulier, proviennent chacune du souffle ou de l'air.

C'est l'air aussi qui fait les maladies.

4°. Commençons d'abord par la fièvre : elle se joint à la plupart des maladies, sur-tout à l'inflammation. On en voit la preuve dans des coups aux aines, qui sont promptement suivis d'un gros bubon,

Application du principe à la fièvre, et d'abord aux fièvres épidémiques.

avec inflammation et avec fièvre. Or, il y a deux sortes de fièvres ; il y en a qui se jettent sur tous les hommes à la fois ; on les nomme épidémiques. Les autres viennent à ceux qui font quelques fautes dans le régime, dans leur manière de vivre. L'air les produit toutes les deux. Parlons d'abord des épidémiques. Elles sont communes à tous les hommes, parce que tous prennent le même souffle *infecté*, qui se mêle également dans le corps de tous. Il y fait une maladie commune à tous. On demandera peut-être, pourquoi donc alors, tous les animaux n'en sont pas attaqués, mais seulement un certain nombre. Je répondrai que cela vient de la différence dans la constitution de leur corps, de celle de leur nature et de leur nourriture. Tout n'est pas également convenable, ni contraire à tous les êtres vivans. Quand l'homme se remplit de miasmes pestilentiels, contraires à la nature de l'homme, il est alors malade. Quand l'air est contraire à la nature des êtres d'une autre classe, c'est alors ceux-là qui sont malades. Les maladies de l'espèce dont je parle, se nomment aussi pestilentielles.

Maintenant aux fièvres particulières.

5°. Mon objet est maintenant d'exposer, ce que sont les fièvres qui proviennent des fautes dans le régime ; comment elles viennent, et qui elles attaquent. Voyons d'abord ce qu'est le mauvais régime. Il consiste, ou en ce qu'on donne au corps plus de nourriture qu'il ne peut supporter, soit sèche, soit humide, sans y joindre quelqu'exercice qui opère une coction proportionnée à la surabondance de nourriture ; ou bien, en ce qu'on use de mets très-variés et différens

entr'eux, qui se font la guerre dans le corps, dont l'un est digéré, tandis que l'autre ne l'est point.

6°. Beaucoup d'alimens introduisent nécessairement beaucoup d'air : car le souffle entre plus ou moins dans le corps, avec tout ce que l'on avale, soit liquide, soit solide. Aussi rend-on ordinairement des vents par haut, après avoir trop mangé ou trop bu. L'air alors se trouvant froissé et pressé, rompt les cellules dans lesquelles il étoit contenu ; il en sort en remontant. Le corps se trouve gonflé, par l'excès du souffle. Les alimens séjournant dans l'estomac, leur grande quantité devient un obstacle à leur passage dans les entrailles. Le souffle roule dans tout le corps ; et il refroidit les parties même les plus sanguines. Le froid se porte ainsi, jusqu'à la source et à l'origine du sang, d'où il se répand par-tout. De là viennent les premiers frissons qui précèdent la fièvre. Plus les vents et le refroidissement sont forts, plus aussi les frissons sont violens. Il se fait dans tous les membres un tremblement, dont voici la raison. Le sang redoutant le froid, se jette promptement et se précipite dans les lieux les plus chauds ; c'est ce qu'on appele les bonds du sang. Il bondit des extrémités sur les viscères, et sur les chairs, qui tremblent par l'effet de ses secousses (1). Il y a dans le corps

Explication de plusieurs symptômes fébriles, d'après la doctrine du pneumatisme.

(1) Toute la doctrine éthiologique de ce traité, qu'on peut regarder comme le fondement de la secte des pneumatiques, et dont les médecins praticiens de nos jours ne s'embarrasseront sans doute guère, pourra servir du moins à faire connoître comment de tout temps, on a su accom-

sanguines, d'autres qui n'ont point de sang. Celles-ci, qui sont naturellement froides, ne restent cependant point alors en repos : elles sont mises en mouvement, par l'agitation des autres qui les sécouent. Les plus sanguines ont alors un tremblement propre, à raison de l'affluence du sang ; et elles s'enflamment. Car il est impossible qu'il se porte beaucoup de sang quelque part, sans qu'il y survienne de l'agitation. Les bâillemens qui précèdent la fièvre viennent aussi de la réunion du souffle, qui se trouvant rassemblé, en cherchant une issue par le haut, force la bouche à s'ouvrir amplement comme s'il agissoit avec un lévier, pour franchir tous les obstacles à son issue ; ainsi qu'on voit l'air s'échapper avec violence d'une marmite, dans laquelle il y a de l'eau bouillante : de même l'air sort alors avec force par la bouche, parce que l'intérieur du corps est échauffé. A l'entrée des fièvres les articulations perdent leur force, parce que les ligamens en s'échauffant n'y maintiennent plus la même liaison. Après que toute la masse du sang est échauffée, elle communique sa chaleur au souffle, qui d'abord portoit le froid, et qui à son tour est obligé de cèder. Il s'embrase avec le sang ; et ils coopèrent ensemble l'un et l'autre à répandre le feu dans tout le corps. Le sang lui-même se fond, et se dissout par la violence de la chaleur. Il se convertit en souffle, qui sort à

---

moder les faits avec les systèmes qu'on embrassoit, et le peu de cas qu'on doit en général faire, de ceux même qui sont les plus accrédités.

travers la peau en gouttes de sueur. Le souffle rassemblé se change en eau, passant par les pores; comme la vapeur qui s'élève de l'eau bouillante, frappant sur les corps qu'elle rencontre, s'y condense et se convertit en gouteletes, que l'on voit découler. Le mal de tête se joint aux fièvres, parce que les passages pour l'issue du sang de la tête se rétrécissent, à mesure qu'ils se remplissent de souffle. L'engorgement et le gonflement des vaisseaux donne les douleurs de tête; le sang échauffé ne pouvant facilement passer fait, contre les divers obstacles qui l'arrêtent, des efforts d'où résultent des battemens aux tempes. Voilà comment se forment, et la fièvre et les symptômes qui l'accompagnent.

Application du même principe à d'autres maladies.

7°. Les autres maladies telles que les passions iliaques, les coliques, les tranchées sont de l'avis de tout le monde, si je ne me trompe, produites par des vents. C'est le passage du souffle d'un endroit à l'autre, qui les cause. Quand il frappe contre des parties tendres qui n'y sont point habituées, et qui sont très-sensibles, il agit comme un trait poussé avec force, qui passeroit à travers les chairs; et il fait des déchirures ou des tiraillemens, soit aux hypocondres, soit aux flancs, soit à tous les deux à la fois. C'est pourquoi l'on travaille à soulager les malades, par des applications chaudes à l'extérieur. La peau échauffée laisse passer le souffle, qui, sortant du corps *en forme de sueur*, donne quelque relâche. On dira peut-être : mais comment les catarres peuvent-ils provenir du souffle ? comment en proviennent les hémorragies, dans lesquelles le sang sort

de la poitrine ? C'est ce que j'espère d'éclaircir.

Aux catarres ou fluxions,

8°. Quand les veines de la tête sont remplies d'air, on y sent d'abord de la pesanteur ; à mesure que l'air y fait des pressions. Le souffle roule ensuite avec le sang, à cause de l'engorgement des voies. La partie la plus tenue du sang est exprimée hors des veines ; elle se rassemble et coule à travers les interstices : là où elle se jette ; c'est-là que s'établit la maladie. Si c'est aux yeux, on a des ophtalmies ; si c'est aux oreilles, des bourdonnemens et des douleurs d'oreilles ; si c'est vers le nez, des enchifrenemens ; si c'est à la poitrine, des toux et des enrouemens. Car la pituite mêlée à des humeurs âcres fait des irritations et des déchirures, toutes les fois qu'elle se porte en des lieux qui n'y sont pas habitués. Quand elle descend sur le gosier, elle s'y fait sentir rudement. Le souffle de la respiration qui entre et sort par la même voie, se mêlant avec la pituite, est entraîné en bas ; ils excitent la toux qui se fait pour repousser la pituite vers le haut, et la mettre dehors. Le gosier s'irrite, il s'échauffe, sa chaleur attire davantage les humeurs qui viennent de la tête. La tête qui les reçoit de tout le corps, les lui envoie ; en sorte qu'à la fin habituées à prendre cette direction, et trouvant les voies toutes faites, elles se portent en abondance sur la poitrine. L'âcreté de la pituite agissant sur les chairs, elles en sont ulcérées ; les veines sont déchirées. Le sang s'écoulant dans un lieu étranger et y séjournant, se pourrit ; et y fait du pus. Il ne peut ni monter, ni descendre. D'un côté, la gravité, qui est un obstacle à l'ascension des liquides et de tous

les corps, l'empêche de monter : de l'autre le diaphragme oppose une barrière insurmontable à ce qu'il descende.

Aux hémorragies.

9°. Il arrive quelquefois qu'un catarre, *un amas par fluxion*, se perce indépendamment du souffle de la respiration. Il s'ouvre alors ou de lui-même, ou à cause des grandes douleurs qu'il occasionne. Il se perce par lui-même, parce que le souffle *intérieur* entrant de sa propre force dans les veines, rend la voie du sang embarrassée. Alors le sang se trouvant resserré, déchire les pores ; et là où il est ramassé en grande quantité, il fait une hémorragie. Dans ce cas les veines se remplissent de souffle : car par-tout où il se fait un travail, le souffle s'y porte et s'y arrête. Le reste se passe comme je l'ai déjà expliqué.

Aux hydropisies.

10. Il se fait des déchirures, quand les chairs se séparent les unes des autres par violence : le souffle alors accourt et se glisse dans les ouvertures. Si l'air en entrant dans les chairs les raréfie ; leur nature change, parce qu'elles se gonflent et attirent l'humidité à travers les voies que l'air lui a faites : elles se fondent à proportion que tout le corps se pénètre d'eau. Les jambes sont les premières qui deviennent œdémateuses ; et il survient la maladie qu'on nomme hydropisie.

Observation particulière, sur l'eau des hydropiques, en confirmation de cette doctrine.

11. Une grande preuve que les vents sont la cause de l'hydropisie, c'est qu'après avoir opéré les hydropiques, ainsi que cela se pratique pour leur tirer les eaux quand ils en sont fortement incommodés, l'eau sortant, paroît d'abord être en fort grande quantité ; mais si on la garde, elle diminue de volume. Il en

résulte manifestement, que l'eau en sortant est chargée d'air qui la gonfle : mais après qu'il s'est dégagé, l'eau seule reste. Or, il n'y est pas en petite quantité. Son volume est égal à celui de l'eau. Voici encore une autre preuve. Quand on a vidé le ventre, à peine s'écoule-t-il quelquefois trois jours, qu'il se remplit de nouveau. Or, de quoi peut-il se remplir en si peu de temps, si ce n'est d'air. La boisson ne peut seule y suffire. Les chairs qui sont déjà fondues ne le peuvent pas non plus. Les malades n'ont souvent alors guère que des os, des veines, des nerfs, peu propres à fournir beaucoup d'eau. La vraie cause de l'hydropisie est donc telle que je le dis.

Application des mêmes principes à l'apoplexie.

12. Les apoplexies viennent aussi des vents. Lorsque des vents froids entrent en quantité dans les chairs, il les gonflent et les rendent insensibles. Si donc un pareil souffle se répand dans tout le corps, il se fait une apoplexie générale ; si c'est dans une partie seulement, l'apoplexie est particulière : et si le souffle se retire, l'apoplexie cesse. Elle persévère, tant qu'il persiste. On observera, que les apoplectiques ont des bâillemens fréquens.

Item à l'épilepsie.

13. Quant à l'épilepsie, qu'on nomme aussi maladie sacrée, je crois pareillement qu'elle vient des vents, je tâcherai d'en persuader mes lecteurs, par les mêmes raisons qui m'en ont convaincu. Je pense d'abord, que rien dans le corps ne contribue autant que le sang, aux opérations de la raison. Elle se conserve en son entier, tandis que le sang est bien constitué. S'il se corrompt, la raison s'altère. Que cela soit ainsi, nous en avons plusieurs preuves, entre

autres, le sommeil qui est commun à tous les animaux, m'en fournit une : en effet, quand le sommeil s'empare du corps, le sang se refroidit. En se refroidissant, il engorge ses voies : et son mouvement se ralentit. Les membres deviennent pesans; ils se laissent aller : car c'est une propriété de tous les corps, que par leur poids ils se portent naturellement vers le bas, toutes les fois qu'un mouvement contraire ne les pousse point vers le haut. Les paupières s'affaissent dans le sommeil; et la raison se trouble. Les idées se confondent les unes avec les autres; et elles amènent des rêves. Pareillement dans l'ivresse, le sang par une prompte augmentation de volume, étouffe la raison; et les idées changent entièrement. Les gens ivres oublient les maux présens, pour se livrer à l'espérance des biens à venir. Je pourrois rapporter encore un grand nombre de cas propres à faire voir, que les changemens dans l'état du sang en produisent dans celui de la raison. Si tout le sang est troublé, la raison l'est aussi entièrement. Toutes les affections de l'ame, même le jugement, peuvent être regardées comme des habitudes. Si les habitudes changent, la raison n'est plus la même. Or, je dis, que l'épilepsie vient de ce qu'une grande quantité de souffle se trouve mêlée avec tout le sang, dans tout le corps, et de ce qu'il produit dans les veines, des embarras sans nombre. Lors donc que beaucoup d'air séjourne dans des veines gonflées, abondantes en sang, il embarrasse son cours, de manière que le sang s'arrête en un endroit, et qu'il marche lentement dans un autre, tandis qu'il va fort vîte ailleurs. Cette inégalité

Liaisons du bon état du sang, avec celui de la raison.

dans sa marche, cause nécessairement des irrégularités de toute espèce. Les membres du corps sont tirés et agités en tout sens, ils cèdent au trouble et au désordre du sang. L'on sait, que l'agitation du sang en occasionne nécessairement aussi dans le corps. Les épileptiques dans leurs attaques, perdent de plus, tout sentiment. Ils sont sourds, aveugles, insensibles à la douleur : tant le souffle a troublé et infecté leur sang. Ils rendent l'écume par la bouche; elle est produite par le souffle venant des veines jugulaires, qui entraîne avec lui les parties du sang les plus tenues : Or, l'air mêlé aux humeurs, les convertit en écume blanche. De l'air pur, renfermé dans des petites vessies transparentes, est toujours blanc. De là vient que les écumes de tous les liquides sont blanches. Comment les paroxismes se terminent-ils, chez ceux qui sont atteints de cette maladie ? C'est ce qui me reste à dire. Le corps en s'échauffant dans le travail de l'attaque, échauffe le sang, qui échauffe les vents; ceux-ci se dissipent à raison de la chaleur, et ne troublent plus la constitution du sang. Ils sortent partie par la respiration, partie avec la pituite. Lorsque l'écume a cessé, que le sang a repris sa marche naturelle, et que l'orage a passé, le paroxisme est fini.

Conclusion. 14. Les vents paroissent sous une foule de rapports être la cause des maladies. On peut en assigner bien d'autres, qui y concourent, ou qui n'agissent que comme causes intermédiaires.

Je m'étois proposé d'expliquer qu'elle est la principale cause des maladies. J'ai fait voir que le souffle

influoit beaucoup sur toutes choses, même dans le corps des animaux. J'ai poussé mon raisonnement jusqu'à l'examen de quelques maladies, dans lesquelles mon hypothèse s'est trouvée d'accord avec l'observation. Si je voulois l'étendre à toutes les infirmités, ce seroit un long ouvrage qui ne rendroit pas plus vrai ce que j'ai dit, et qui ne me paroît point nécessaire (1).

---

(1) Il pourroit sembler, après avoir lu ce petit Traité, qu'on vient de lire quelque nouvelle thèse, composée et soutenue de nos jours, par un médecin systématique.

Fin du Tome second.



ERRATA & changemens faits au second Tome.

Page 19, ligne 12. *Au lieu de*, ils l'auront même moins courte; *lisez* : mais ils l'auront moins courte.

Page 28, ligne 26, de dyssenteries; *lisez* des dyssenteries.

Page 31, à la note au bas de la page; *lisez* 23, 24, 25.

Page 39, ligne 7. *Au lieu de*, c'est-à-dire de leur portion, dont l'une est dense et l'autre forte, etc.; *lisez tout simplement*, c'est-à-dire de leur surface dense et forte, etc.

Page 77, ligne 13. *Au lieu du* n°. 42; *il faut* 46.

Page 149, aphorisme 49. *Au lieu de*, étant déjà foible; *il sera mieux de lire*, et qu'on soit déjà foible.

Page 150. *Voici l'aphorisme dont il est question dans la note.* [Les fièvres qui donnent des frissons tous les jours, se dissipent tous les jours.

Page 155, à la note. *Au lieu de* toutes les fois; *lisez* néanmoins.

Page 173, ligne 2. *Au lieu de* procure; *lisez* procurer.

Page 175, ligne première de la note (1). *Au lieu de* ces deux aphorismes; *lisez* les aphorismes 80 et 81.

Page 198, ligne 10. *Au lieu de* portant; *lisez* pourtant.

Page 230, ligne 18 et suiv. On a fait mode féminin, mal-à-propos; *lisez* l'un, le troisième, le quatrième.

Page 252, lignes 14 et 15. *Ne mettez qu'une* virgule après *le mot* sueurs, *et* un point avec virgule *avant* ou bien. J'ajoute que les n°. 10 et 11 bien entendus, me paroissent dire que les meilleures crises pour les fièvres ardentes, seroient celles où les selles prendroient quelque consistance.

Page 279, ligne première, de refus; *effacez* de.

Page 333, ligne première de la sentence 14. *Au lieu de* nuisibles; *lisez* utiles.

Page 391, ligne 19, quant à la manière dont ils s'engendrent; *lisez* quant à la manière dont les règles se forment.

Page 402, ligne 11, *lisez* avec danger d'en perdre l'usage de certains membres, pour quelque temps.

Page 429, lignes 22 et 23. *Au lieu de* noSvent; *lisez* Souvent.

Page 447, ligne 5, *en remontant. Au lieu de* essayé; *lisez* essuyé.

Page 456, ligne 13, n'aura point de vie; *lisez* n'aura guère de vie.

Page 484. *Ajoutez au bas de la page une note, pour observer*, que le vaisseau sanguin désigné par le mot *l'artère*, *au commencement de la ligne* 5°. *en remontant*, paroît ne pouvoir être autre que la veine pulmonaire.

Page 505, ligne 9. *Le mot* principale *devroit être imprimé en romain, non en italique. Il est de la traduction; non ajouté pour faciliter l'intelligence.*

Page 506, ligne 18. *Au lieu de* grandes; *lisez* grands.

Le lecteur intelligent corrigera facilement le petit nombre des autres fautes qui ont pu échapper au Typographe, et excusera celles qui viennent du Traducteur.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ TOULOUSE

TABLE

DES TRAITÉS

OU

PIÈCES DIVERSES

Qui sont dans le second Tome.

Continuation de la première Partie.

Le Mochlique, ... *page* 5.
Des Plaies de la Tête, ... 38.
Des Épidémies, Livre I^er^. . . . . 57.
Des Épidémies, Livre III^e^. . . . . 92.
Aphorismes, ... 128.

Seconde Partie.

Le Serment, ... 179.
La Règle, ... 181.
De l'Art, ... 183.
De l'ancienne Médecine, ... 197.
Du Médecin, ... 225.
De la Décence, ... 232.
Les Avis, ... 240.
Des Crises, ... 250.
Des jours critiques, ... 261.
Prédictions, Livre I^er^. . . . . 268.
Coaques, ... 289.

De la Génération, ... page 386.
De la Nature de l'Enfant, ... 396.
Des Chairs, ... 427.
De la Grossesse de sept mois, ... 443.
De la Grossesse de huit mois, ... 452.
De la Superfétation, ... 456.
De la Dentition, ... 476.
Du Cœur, ... 479.
Des Glandes, ... 485.
De la Nature des Os, ... 494.
Des Vents, ... 512.

Fin de la Table du Tome second.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ TOULOUSE